



Handwritten text on a small paper slip, possibly a title or reference note.

349, 101, 314, 1016, 23, 34, 51, 61, 74, 86,
152, 154, 204, 209, 208, 211, 212, 224, 243,
249, 252, 296, 297, 324, 326, 329, 330, 331,
340, 341, 342, 345, bevestig.



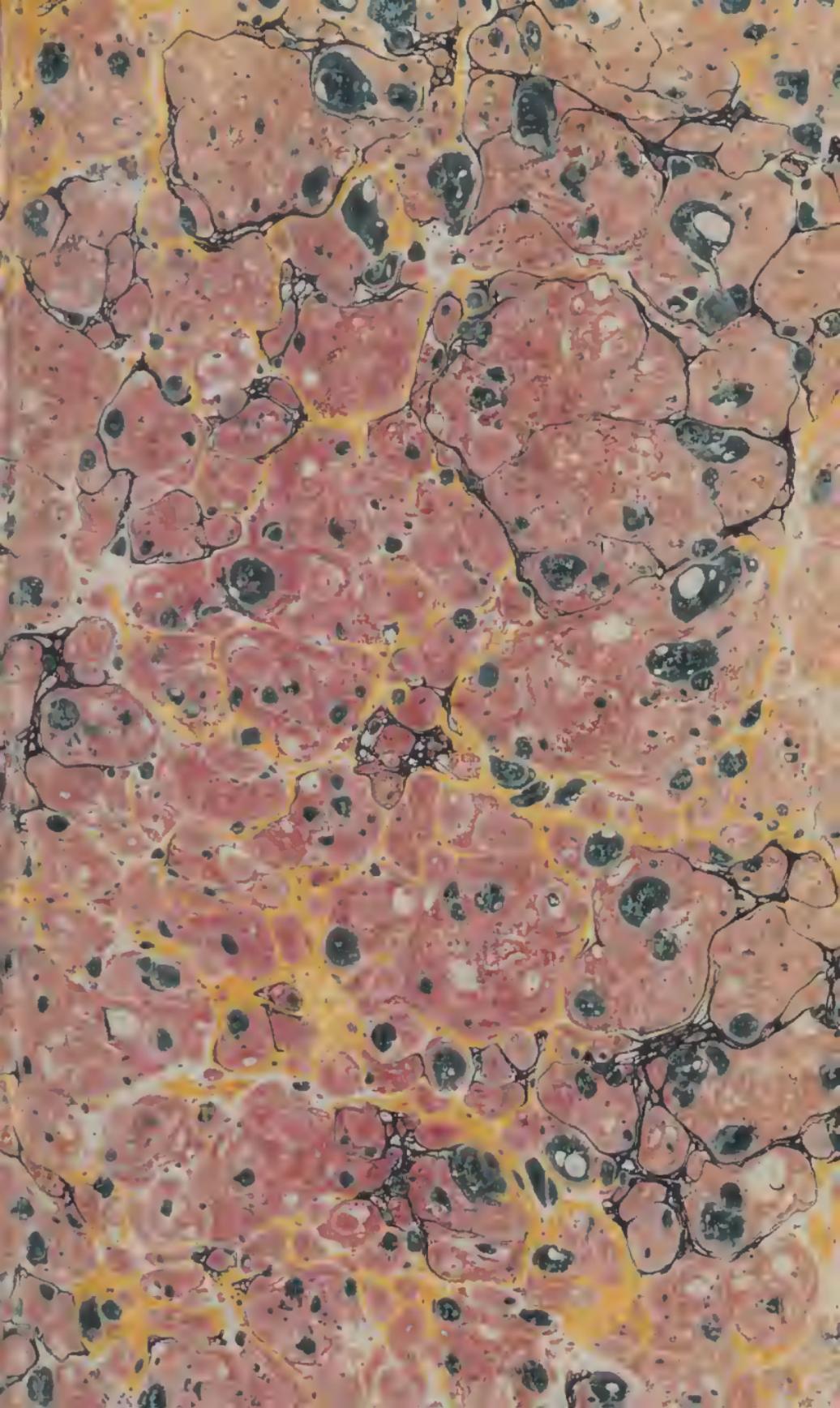
N N N

BIBLIOTHEEK



7 7496 00041727 7

NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



~~2 B-771822~~
RBR A60730

Page 31, 19

voor veertien dagen



BIBLIOTHEEK
DER
IV^e INFANTERIE BRIGADE.

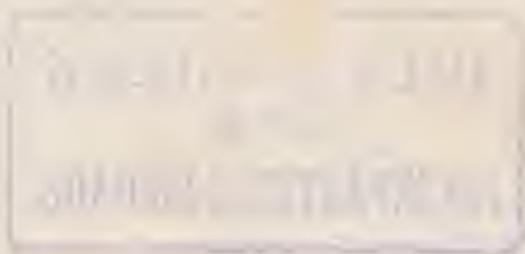
OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

—
OISEAUX.





DE L'IMPRIMERIE DE WAGREZ AINÉ.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON

NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

TOME VII.



A BRUXELLES ;

CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMPEREUR.

M. DCCCXXII.

1870

THE BRITISH

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

1870

HISTOIRE
NATURELLE
DES OISEAUX.



PLAN DE L'OUVRAGE.

Nous n'entreprenons pas de donner ici une histoire des oiseaux aussi complète, aussi détaillée, que l'est celle des animaux quadrupèdes : cette première tâche, quoique longue et difficile à remplir, n'était pas impossible, parce que le nombre de quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou dans les climats voisins, il était possible d'abord de donner l'histoire de ceux-ci d'après nos propres observations; que, dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a plusieurs de bien connus des voyageurs d'après lesquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devons espérer, avec des soins et du tems, de nous les procurer presque tous pour les examiner; et l'on voit que nos espérances ont été remplies, puisqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, et que

nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire et la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude et de recherches; et quoique pendant ce même tems nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux et pour nous en procurer toutes les espèces rares, que nous avons même réussi de rendre cette partie du cabinet du roi plus nombreuse et plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque un assez grand nombre. A la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également partout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, et que, d'un autre côté, il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, et que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux: pouvons-nous espérer de les rassembler toutes? et cela n'est encore que l'une des moindres difficultés, que l'on pourra lever avec le tems; il y a plusieurs autres obstacles, dont nous avons surmonté quelques-uns, et dont les autres nous paraissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés: cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevrait pas les raisons du plan et de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux sont non-seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés; c'est une suite nécessaire de la loi des

combinaisons , où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens : c'est aussi une règle que la nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se multiplie ; car les grands animaux , qui ne produisent que rarement et en petit nombre , n'ont que peu d'espèces voisines et point de variétés , tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles , et sont sujets , dans chaque espèce , à varier beaucoup ; et les oiseaux paraissent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes , parce qu'en général les oiseaux sont plus nombreux , plus petits , et qu'ils produisent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cause générale , il y en a de particulières pour les variétés dans plusieurs espèces d'oiseaux. Le mâle et la femelle n'ont , dans les quadrupèdes , que des différences assez légères ; elles sont bien plus grandes et bien plus apparentes dans les oiseaux : souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur et les couleurs , qu'on les croirait chacun d'une espèce diverse. Plusieurs de nos naturalistes , même des plus habiles , s'y sont mépris , et ont donné le mâle et la femelle d'une même espèce comme deux espèces distinctes et séparées : aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle et de la femelle.

Ainsi , pour connaître exactement tous les oiseaux , un seul individu de chaque espèce ne suffit pas ; il en faut deux , un mâle et une femelle : il en faudrait même trois ou quatre , car les jeunes oiseaux sont encore très-différens des adultes et des vieux. Qu'on se représente donc que s'il existe deux mille espèces d'oiseaux , il faudrait en rassembler huit mille individus pour les bien connaître ; et l'on jugera facilement de l'impossibilité

de faire une telle collection , qui augmenterait encore de plus du double , si l'on voulait la rendre complète , en y ajoutant les variétés de chaque espèce , dont quelques-unes , comme celle du coq ou du pigeon , se sont si fort multipliées , qu'il est même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des espèces , le nombre encore plus grand des variétés ; les différences de forme , de grandeur , de couleur , entre les mâles et les femelles , entre les jeunes , les adultes et les vieux ; les diversités qui résultent de l'influence du climat et de la nourriture ; celles que produit la domesticité , la captivité , le transport , les migrations naturelles et forcées ; toutes les causes , en un mot , de changement , d'altération , de dégénération , en se réunissant ici et se multipliant , multiplient les obstacles et les difficultés de l'ornithologie , à ne la considérer même que du côté de la nomenclature , c'est-à-dire , de la simple connaissance des objets : et combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore dès qu'il s'agit d'en donner la description et l'histoire ! Ces deux parties , bien plus essentielles que la nomenclature , et que l'on ne doit jamais séparer en histoire naturelle , se trouvent ici très-difficiles à réunir , et chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop senties , par le désir que nous avons de les surmonter. L'une des principales est de donner par le discours une idée des couleurs ; car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux portent sur les couleurs encore plus que sur les formes. Dans les animaux quadrupèdes , un bon dessin rendu par une gravure noire suffit pour la connaissance distincte de chacun , parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre et assez uniformes , on peut aisément les dénommer

et les indiquer par le discours : mais cela serait impossible , ou du moins supposerait une immensité de paroles , et de paroles très-ennuyeuses , pour la description des couleurs dans les oiseaux ; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances , les teintes , les reflets et les mélanges ; et néanmoins les couleurs sont ici des caractères essentiels , et souvent les seuls par lesquels on puisse reconnaître un oiseau et le distinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver , mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans ; et ces portraits d'oiseaux , représentés avec leurs couleurs , les font connaître mieux d'un seul coup d'œil que ne pourrait le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile , et toujours très-imparfaite et très-obscur.

Plusieurs personnes ont entrepris , presque en même-tems , de faire graver et colorier des oiseaux : en Angleterre , on vient de donner , sous le titre de *Zoologie britannique* , les animaux quadrupèdes et les oiseaux de la Grande-Bretagne , gravés et coloriés ; M. Edwards avait de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers. Ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture que l'on appelle *entuminure*. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans , soient de ce même genre de mauvaise peinture , je suis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre , et qu'on les trouvera supérieurs à ceux que M. Frisch a fait publier en Allemagne ; nous pouvons même assurer que la collection de nos planches coloriées l'emportera sur toutes les autres par le nombre des espèces , par la fidélité des dessins , qui tous ont été faits d'après nature , par la vérité du coloris , par la précision

des attitudes ; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette et distincte de son original : l'on reconnaîtra partout la facilité du talent de M. Martinet, qui a dessiné et gravé tous ces oiseaux, et les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune, qui seul a conduit cette grande entreprise ; je dis grande, par le détail immense qu'elle entraîne, et par les soins continuels qu'elle suppose. Plus de quatre-vingts artistes et ouvriers ont été employés continuellement depuis cinq ans à cet ouvrage, quoique nous l'ayons restreint à un petit nombre d'exemplaires : et c'est bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'histoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, sans compter les éditions étrangères, c'est avec une sorte de peine que nous nous sommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'histoire des oiseaux : mais tous les gens d'art sentiront bien l'impossibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en simple gravure ; et lorsque nous avons vu qu'il n'était pas possible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été nécessaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus astreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiseaux leur grandeur réelle : tous ceux dont les dimensions n'excèdent pas celle du format des planches y sont représentés de grandeur naturelle ; les oiseaux plus grands ont été réduits sur une échelle ou module tracé au-dessus de la figure. Ce module est partout la douzième partie de la longueur de l'oiseau, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue : si le module a trois

pouces de longueur, l'oiseau aura trois pieds; s'il n'est que de deux pouces, l'oiseau sera de deux pieds de longueur; et, lorsqu'on voudra connaître la grandeur des parties de l'oiseau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, et la porter ensuite sur la partie de l'oiseau que l'on veut mesurer. Nous avons cru cette petite attention nécessaire pour donner, du premier coup-d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, et pour qu'on puisse les comparer exactement avec ceux qui sont représentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-seulement la représentation exacte d'un très-grand nombre d'oiseaux, mais encore les indications de leur grandeur et de leur grosseur réelle et relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une description aux yeux plus parfaite et plus agréable qu'il ne serait possible de la faire par le discours, et nous renverrons souvent, dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées, dès qu'il s'agira de description, de variétés et de différences de grandeur, de couleur, etc. Dans le vrai, les planches enluminées sont faites pour cet ouvrage, et l'ouvrage pour ces planches: mais comme il n'est pas possible d'en multiplier assez les exemplaires, que leur nombre ne suffit pas à beaucoup près à ceux qui se sont procuré les volumes précédens de l'histoire naturelle, nous avons pensé que ce plus grand nombre, qui fait proprement le public, nous saurait gré de faire aussi graver d'autres planches noires, qui pourront se multiplier autant qu'il sera nécessaire; et nous avons choisi pour cela un ou deux oiseaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme et de leurs principales différences. J'ai fait faire, autant qu'il a été possible, les dessins

de ces gravures d'après les oiseaux vivans ; ce ne sont pas les mêmes que ceux des planches enluminées , et je suis persuadé que le public verra avec plaisir qu'on a mis autant de soin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens et ces attentions , nous avons surmonté les premières difficultés de la description des oiseaux : nous ne comptons pas donner absolument tous ceux qui ne sont connus , parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop considérable ; nous avons même supprimé à dessein la plupart des variétés ; sans cela ce recueil deviendrait immense.

Après les difficultés que nous veuons d'exposer sur la nomenclature et sur la description des oiseaux , il s'en présente d'autres encore plus grandes sur leur histoire. Nous avons donné celle de chaque espèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le sujet exige : il ne nous est pas possible de faire ici de même ; car , quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit sur les oiseaux que sur les animaux quadrupèdes , leur histoire n'en est pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos ornithologues ne contiennent que des descriptions , et souvent se réduisent à une simple nomenclature ; et dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits historiques à leur description , on ne trouve guère que des choses communes , aisées à observer sur les oiseaux de chasse et de basse-cour. Nous ne connaissons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays , et point du tout celles des oiseaux étrangers. A force d'étude et de comparaisons , nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux et des points fixes , sur lesquels nous nous sommes fondés pour faire leur histoire particulière ; la division des animaux naturels et propres à chaque continent a souvent été notre boussole dans cette mer d'obs-

curité, qui semblait environner cette belle et première partie de l'histoire naturelle ; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, et les lieux où ils paraissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, et des renseignemens pour être plus instruits. Tout cela nous manque dans les oiseaux : ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, et se transportent en si peu de tems de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre ; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnaître les oiseaux propres et naturels à chaque continent, et que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les lois du climat sous lequel il est né : l'oiseau s'y soustrait et en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de tems des espaces très-grands ; il n'obéit qu'à la saison ; et cette saison qui lui convient, se retrouvant successivement la même dans les différens climats, il les parcourt aussi successivement ; en sorte que, pour savoir leur histoire entière, il faudrait les suivre par-tout, et commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages ; connaître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gisent, leur séjour dans chaque climat, et les observer dans tous ces endroits éloignés. Ce n'est donc qu'avec le tems, et je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complètement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un

seul oiseau , par exemple , l'hirondelle , celle que tout le monde connait , qui paraît au printems , disparaît en automne , et fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées : nous pourrons , en les observant , rendre un compte fidèle et assez exact de leurs mœurs , de leurs habitudes naturelles , et de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays ; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence ; on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent : il y a des témoignages pour et contre au sujet de leurs migrations ; les uns assurent qu'elles voyagent et se transportent dans les pays chauds pour y passer le tems de notre hiver ; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais , et qu'elles y demeurent engourdies jusqu'au retour du printems ; et ces faits , quoique directement opposés , paraissent néanmoins également appuyés par des observations répétées. Comment tirer la vérité du sein de ces contradictions ? comment la trouver au milieu de ces incertitudes ? J'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler ; et l'on jugera , par les soins qu'il faudrait se donner et les recherches qu'il faudrait faire pour éclaircir ce seul fait , combien il serait difficile d'acquérir tous ceux dont on aurait besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage , et à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que , dans les quadrupèdes , il y a des espèces dont le sang se refroidit et prend à peu près le degré de la température de l'air , et que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur et d'engourdissement où ils tombent et demeurent pendant l'hiver , je n'ai pas eu de peine à me persuader qu'il devait aussi se trouver parmi les oiseaux quelques espèces sujettes à ce même état

d'engourdissement causé par le froid, il me paraissait seulement que cela devait être plus rare parmi les oiseaux, parce qu'en général le degré de la chaleur de leur corps est un peu plus grand que celui du corps de l'homme et des animaux quadrupèdes. J'ai donc fait des recherches pour connaître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement; et pour savoir si l'hirondelle était du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de tems: elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, et aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil; les autres, qui n'avaient souffert le froid de la glacière que pendant peu de tems, ont conservé leur mouvement, et en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins et très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver. D'ailleurs, m'étant informé auprès de quelques voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au delà de la Méditerranée; et M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au Sénégal, il avait vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, et quitter les terres du Sénégal au printems. On ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, et d'Afrique en Europe au printems: par conséquent elle ne s'engourdit pas, ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à

l'appui des précédens , et prouve encore que cette hirondelle n'est point sujete à l'engourdissement par le froid , et qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré , au delà duquel elle périt ; car si l'on observe ces oiseaux quelque tems avant leur départ , on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille , le père , la mère et les petits ; ensuite plusieurs familles se réunir et former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le tems du départ est plus prochain , partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin de septembre ou au commencement d'octobre : mais il en reste quelques-unes , qui ne partent que huit jours , quinze jours , trois semaines après les autres , et quelques-unes encore qui ne partent point et meurent aux premiers grands froids ; ces hirondelles qui retardent leur voyage , sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre. Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte , et qui ont perdu du tems à les reconstruire et à pondre une seconde ou une troisième fois , demeurent par amour pour leurs petits , et aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner : ainsi elles ne partent qu'après les autres , ne pouvant emmener plus tôt leurs petits ; ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paraît donc bien démontré par ces faits , que les hirondelles de cheminée passent successivement et alternativement de notre climat dans un climat plus chaud ; dans celui-ci pour y demeurer pendant l'été , et dans l'autre pour y passer l'hiver ; et que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais , d'autre côté , que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper et se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver , qui non-seulement les ont vues s'y jeter ,

mais en ont vu tirer de l'eau, et même de dessous la glace avec des filets ? que répondre à ceux qui les ont vues dans cet état de torpeur reprendre peu à peu le mouvement et la vie en les mettant dans un lieu chaud, et en les approchant du feu avec précaution ? Je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits ; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats et les loirs étaient des animaux aussi fugitifs et aussi difficiles à observer que les hirondelles, et que, faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prit les loirs pour des rats, il se trouverait la même contradiction entre ceux qui assureraient que les rats s'engourdisent, et ceux qui soutiendraient qu'ils ne s'engourdisent pas. Cette erreur est assez naturelle, et doit être d'autant plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc qu'il y a en effet une espèce d'oiseau voisine de celle de l'hirondelle, et peut-être aussi ressemblante à l'hirondelle que le loir l'est au rat, qui s'engourdit en effet ; et c'est vraisemblablement le petit martinet, ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudrait donc faire sur ces espèces, pour reconnaître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites sur l'hirondelle de cheminée. Ces recherches ne demandent, à la vérité, que des soins et du tems ; mais malheureusement le tems est de toutes les choses celle qui nous appartient le moins et nous manque le plus. Quelqu'un qui s'appliquerait uniquement à observer les oiseaux, et qui se dévouerait même à ne faire que l'histoire d'un seul genre, serait forcé d'employer plusieurs années à cette espèce de travail, dont le résultat ne serait encore qu'une très-petite

partic de l'histoire générale des oiseaux : car , pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner , supposons qu'il soit bien certain que l'hirondelle voyageuse passe d'Europe en Afrique , et posons en même-tems que nous ayons bien observé tout ce qu'elle fait pendant son séjour dans notre climat , que nous en ayons bien rédigé les faits ; il nous manquera encore tous ceux qui se passent dans le climat éloigné : nous ignorons si ces oiseaux y nichent et pondent comme en Europe ; nous ne savons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en sont partis ; nous ne connaissons pas quels sont les insectes sur lesquels ils vivent dans cette terre étrangère ; les autres circonstances de leur voyage , de leur repos en route , de leur séjour , sont également ignorées ; en sorte que l'histoire naturelle des oiseaux , donnée avec autant de détail que nous avons donné l'histoire des animaux quadrupèdes , ne peut être l'ouvrage d'un seul homme , ni même celui de plusieurs hommes dans le même tems , parce que non-seulement le nombre des choses qu'on ignore est bien plus grand que celui des choses que l'on sait , mais encore parce que ces mêmes choses qu'on ignore sont presque impossibles ou du moins très-difficiles à savoir , et que d'ailleurs , comme la plupart sont petites , inutiles ou de peu de conséquence , les bons esprits ne peuvent manquer de les dédaigner , et cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'est par toutes ces considérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'histoire des oiseaux , de celui que je me suis proposé et que j'ai tâché de remplir pour l'histoire des quadrupèdes. Au lieu de traiter les oiseaux un à un , c'est-à-dire par espèces distinctes et séparées , je les réunirai plusieurs

ensemble sous un même genre, sans cependant les confondre et renoncer à les distinguer lorsqu'elles pourront l'être; par ce moyen j'ai beaucoup abrégé, et j'ai réduit à une assez petite étendue cette histoire des oiseaux, qui serait devenue trop volumineuse, si d'un côté j'eusse traité de chaque espèce en particulier, en me livrant aux discussions de la nomenclature, et que d'autre côté je n'eusse pas supprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long discours qui eût été nécessaire pour chaque description. Il n'y aura donc guère que les oiseaux domestiques et quelques espèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, sur-tout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, et présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel et de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette, ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon: j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines et assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, et présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; et ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par des influences du climat, de la nourriture, et par la succession du tems, qui amène toutes les combinaisons possibles, et met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération et de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement et exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons : il faudrait être plus instruit que nous ne le sommes et que nous ne pouvons l'être , sur les effets du mélange des espèces et sur leur produit dans les oiseaux ; car , indépendamment des variétés naturelles et accidentelles qui , comme nous l'avons dit , sont plus nombreuses , plus multipliées dans les oiseaux que dans les quadrupèdes , il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter , en apparence la quantité des espèces. Les oiseaux sont , en général , plus chauds et plus prolifiques que les animaux quadrupèdes ; ils s'unissent plus fréquemment ; et lorsqu'ils manquent de femelles de leur espèce , ils se mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les espèces voisines , et produisent ordinairement des métis féconds , et non pas des mulets stériles : on le voit par les exemples du chardonneret , du tarin et du serin ; les métis qu'ils produisent peuvent , en s'unissant , produire d'autres individus semblables à eux , et former par conséquent de nouvelles espèces intermédiaires , et plus ou moins ressemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or , tout ce que nous faisons par art peut se faire , et s'est fait mille et mille fois par la nature : il est donc souvent arrivé des mélanges fortuits et volontaires entre les animaux , et sur-tout parmi les oiseaux , qui , souvent faute de leur femelle , se servent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiseau qui se présente : le besoin de s'unir est chez eux d'une nécessité si pressante , que la plupart sont malades et meurent lorsqu'on les empêche d'y satisfaire. On voit souvent dans les basses-cours un coq sevré de poules se servir d'un autre coq , d'un chapon ,

d'un dindon , d'un canard ; ou voit dans les volières le serin , le linot rouge et la linotte commune , se chercher pour s'unir : et qui sait tout ce qui se passe en amour au fond des bois qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes ? qui pourra jamais séparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes , assigner le tems de leur première origine , déterminer en un mot tous les effets des puissances de la nature pour la multiplication , toutes ses ressources dans le besoin , tous les supplémens qui en résultent , et qu'elle sait employer pour augmenter le nombre des espèces , en remplissant les intervalles qui semblent les séparer.

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on sait des oiseaux , et néanmoins ce ne sera , comme l'on voit , qu'un sommaire , ou plutôt une esquisse de leur histoire : seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre ; car les ouvrages anciens et nouveaux auxquels on a donné le titre d'*Histoire des oiseaux* , ne contiennent presque rien d'historique. Toute imparfaite que sera notre histoire , elle pourra servir à la postérité pour en faire une plus complète et meilleure ; je dis à la postérité , car je vois clairement qu'il se passera bien des années avant que nous soyons aussi instruits sur les oiseaux que nous le sommes aujourd'hui sur les quadrupèdes. Le seul moyen d'avancer l'ornithologie historique serait de faire l'histoire particulière des oiseaux de chaque pays ; d'abord de ceux d'une seule province , ensuite de ceux d'une province voisine , puis de ceux d'une autre plus éloignée ; réunir après cela ces histoires particulières pour composer celle de tous les oiseaux d'un même climat ; faire la même chose dans tous les pays et dans tous les différens climats ; comparer ensuite ces histoires particu-

lières, les combiner pour en tirer les faits et former un corps entier de toutes ces parties séparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du tems ! Quand y aura-t-il des observateurs qui nous rendrons compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal et nos cailles en Barbarie ? qui seront ceux qui nous informeront des mœurs des oiseaux de la Chine ou du Monomotapa ? et comme je l'ai déjà fait sentir, cela est-il assez important, assez utile, pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent ? Ce que nous donnons ici servira donc long-tems comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le tems amènera. Si l'on continue d'étudier et de cultiver l'histoire naturelle, les faits se multiplieront, les connaissances augmenteront ; notre esquisse historique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, se remplira peu à peu, et prendra plus de corps : c'est tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, et c'est peut-être trop espérer encore, et en même tems trop nous étendre sur son peu de valeur.

DISCOURS

SUR

LA NATURE DES OISEAUX.

LE mot *nature* a dans notre langue , et dans la plupart des autres idiomes anciens et modernes , deux acceptions très-différentes : l'une suppose un sens actif et général ; lorsqu'on nomme la nature purement et simplement , on en fait une espèce d'être idéal , auquel on a coutume de rapporter , comme cause , tous les effets constans , tous les phénomènes de l'univers : l'autre acception ne présente qu'un sens passif et particulier , en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme , de celle des animaux , de celle des oiseaux , ce mot signifie , ou plutôt indique et comprend dans sa signification , la quantité totale , la somme des qualités dont la nature , prise dans la première acception , a doué l'homme , les animaux , les oiseaux , etc. Ainsi la nature active , en produisant les êtres , leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre et passive , de laquelle dérivent ce qu'on appelle leur *naturel* , leur *instinct* et toutes leurs autres *habitudes* et *facultés naturelles*. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme et de celle des animaux quadrupèdes ; la nature des oiseaux demande des considérations particulières ; et quoiqu'à certains égards elle nous soit moins

connue que celle des quadrupèdes , nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs , et de la présenter sous son véritable aspect , c'est-à-dire avec les traits caractéristiques et généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir , l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté , et le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé et même produit par le sentiment , ne sont pas , à beaucoup près , les mêmes dans les différens êtres : ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général , et en particulier de celle des sens ; et elles sont relatives , non-seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection , mais encore à l'ordre de supériorité que met entre le sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme , où tout doit être jugement et raison , le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal , où il y a moins de jugement que de sentiment ; et au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme , parce que le toucher est le sens de la connaissance , et que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées et les sensations , la connaissance et le sentiment , la raison et l'instinct , nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raisonnement* , *discernement* , *jugement* , et nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment et à rechercher les causes de la diversité de l'instinct , qui , quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus , paraît néanmoins être plus constant , plus uniforme , plus régulier , moins capricieux , moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens , qui sont les premières puis-

sances motrices de l'instinct dans tous les animaux , nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu , plus vif , plus net et plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes : je dis en général , parce qu'il paraît y avoir des exceptions des oiseaux qui , comme les hiboux , voient moins qu'aucun des quadrupèdes ; mais c'est un effet particulier que nous examinerons à part , d'autant que si ces oiseaux voient mal pendant le jour , ils voient très-bien pendant la nuit , et que ce n'est que par un excès de sensibilité dans l'organe , qu'ils cessent de voir à une grande lumière. Cela même vient à l'appui de notre assertion : car la perfection d'un sens dépend principalement du degré de sa sensibilité ; et ce qui prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'oiseau , c'est que la nature l'a travaillé davantage. Il y a , comme l'on sait , deux membranes de plus , l'une extérieure et l'autre intérieure , dans les yeux de tous les oiseaux , qui ne se trouvent pas dans l'homme : la première ¹ , c'est-à-dire la plus extérieure de ces membranes , est placée dans le grand angle de l'œil ; c'est une seconde paupière plus transparente que la première , dont les mouvemens obéissent également à la volonté , dont l'usage est de nettoyer et polir la cornée , et qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumière , et ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux : la seconde est située au fond de l'œil , et paraît être un épanouissement du nerf optique , qui , recevant plus immédiatement les impressions de la lumière , doit dès-lors être plus aisément ébranlé , plus sensible qu'il ne l'est dans les

¹ Cette paupière interne se trouve dans plusieurs animaux quadrupèdes ; mais dans la plupart elle n'est pas mobile comme dans les oiseaux.

autres animaux ; et c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des oiseaux bien plus parfaite et beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut et de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre , qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan , qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue , voit delà les petits lézards , les mulots , les oiseaux , et choisit ceux sur lesquels il veut fondre ; et cette plus grande étendue dans le sens de la vue est accompagnée d'une netteté , d'une précision tout aussi grandes , parce que , l'organe étant en même-tems très-souple et très-sensible , l'œil se renfle ou s'aplatit , se couvre ou se découvre , se rétrécit ou s'élargit , et prend aisément , promptement et alternativement , toutes les formes nécessaires pour agir et voir parfaitement à toutes les lumières et à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement , le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus , et les oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles , les plus propres au mouvement , il n'est pas étonnant qu'ils aient en même-tems le sens qui le guide plus parfait et plus sûr ; ils peuvent parcourir dans un très-petit tems un grand espace , il faut donc qu'ils en voient l'étendue et même les limites. Si la nature , en leur donnant la rapidité du vol , les eût rendus myopes , ces deux qualités eussent été contraires : l'oiseau n'aurait jamais osé se servir de sa légèreté , ni prendre un essor rapide ; il n'aurait fait que voltiger lentement , dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vitesse avec laquelle on voit voler un oiseau , peut indiquer la portée de sa vue , je ne dis pas la portée absolue , mais relative : un oiseau dont le vol est

très-vif , direct et soutenu , voit certainement plus loin qu'un autre de même forme , qui néanmoins se meut plus lentement et plus obliquement ; et si jamais la nature a produit des oiseaux à vuo courte et à vol très-rapide , ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités , dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre , mais expose l'individu à des risques sans nombre ; d'où l'on doit présumer que les oiseaux , dont le vol est le plus court et le plus lent , sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue ; comme l'on voit , dans les quadrupèdes , ceux qu'on nomme *parasseux* (l'unau et l'ai) , qui ne se meuvent que lentement , avoir les yeux couverts et la vue basse.

L'idée du mouvement et toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent , telles que celles des vitesses relatives , de la grandeur des espaces , de la proportion des hauteurs , des profondeurs et des inégalités des surfaces , sont donc plus nettes et tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède ; et il semble que la nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil et celle de la tête ; car , dans les oiseaux , les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands que dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes : ils sont plus grands , plus organisés , puisqu'il y a deux membranes de plus ; ils sont donc plus sensibles ; et dès-lors ce sens de la vue plus étendu , plus distinct et plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède , doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment , en sorte que l'instinct des oiseaux sera , par cette première cause , modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première , et qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de ce-

lui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite et qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connaît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air ; de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, etc. Il prévoit plus que nous, il indiquerait, mieux que nos baromètres et nos thermomètres, les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile ; mille et mille fois il a éprouvé ses forces contre celles du vent, et plus souvent encore il s'en est aidé pour voler plus vite et plus loin. L'aigle, en s'élevant au dessus des nuages ¹, peut passer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein et d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête ; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, et planant au dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent : l'oiseau, qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue et de les parcourir

¹ On peut démontrer que l'aigle, et les autres oiseaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur supérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, et sans supposer qu'ils gagnent les montagnes qui pourraient leur servir d'échelons ; car on les voit s'élever si haut, qu'ils disparaissent à notre vue. Or, l'on sait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne disparaît à nos yeux qu'à la distance de trois mille quatre cent trente-six fois son diamètre, et que par conséquent, si l'on suppose l'oiseau placé perpendiculairement au dessus de l'homme qui le regarde, et que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiseau soit de cinq pieds, il ne peut disparaître qu'à la distance de dix-sept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cent soixante-trois toises ; ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, sur-tout de ceux qui produisent les orages.

promptement et successivement en tout sens , en voit plus d'un coup d'œil que nous ne pouvons en estimer , en juger par nos raisonnemens , même appuyés de toutes les combinaisons de notre art ; et le quadrupède, borné , pour ainsi dire , à la motte de terre sur laquelle il est né , ne connaît que sa vallée , sa montagne ou sa plaine ; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces , nulle notion de grandes distances , nul desir de les parcourir ; et c'est par cette raison que les grands voyages et les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux ; c'est ce desir , fondé sur la connaissance des lieux éloignés , sur la puissance qu'ils se sentent de s'y rendre en peu de tems , sur la notion anticipée des changemens de l'atmosphère , et de l'arrivée des saisons , qui les détermine à partir ensemble et d'un commun accord ; dès que les vivres commencent à leur manquer , dès que le froid ou le chaud les incommodent , ils méditent leur retraite ; d'abord ils semblent se rassembler de concert pour entraîner leurs petits , et leur communiquer ce même desir de changer de climat , que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion , aucune connaissance , aucune expérience précédente. Les pères et mères rassemblent leur famille pour la guider pendant la traversée , et toutes les familles se réunissent , non-seulement parce que tous les chefs sont animés du même desir , mais parce qu'en augmentant les troupes , ils se trouvent en force pour résister à leurs ennemis.

Et ce desir de changer de climat , qui communément se renouvelle deux fois par an , c'est-à-dire en automne et au printems , est une espèce de besoin si pressant , qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons , à l'article de la caille , un détail d'observations à ce sujet , par les-

quelles on verra que ce desir est l'unc des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau ; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux tems de l'année pour se mettre en liberté, et que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité ; au lieu que dans tous les autres tems il paraît la supporter tranquillement, et même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours : lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces ; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles et leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, etc. Mais avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct et modifient la nature des oiseaux.

L'homme, supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, et peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux ; mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens : et en ne comparant que les animaux entr'eux, il paraît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu, que ne l'ont les oiseaux ; car, quoi qu'on en dise de l'odorat du corbeau, du vautour, etc. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, etc. On peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe : il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire point de conduits ouverts au dessus du bec, en sorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la

fente intérieure qui est dans la bouche; et dans ceux qui ont des conduits ouverts au dessus du bec, et qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs sont néanmoins bien plus petits proportionnellement, et moins nombreux, moins étendus, que dans les quadrupèdes; aussi l'odorat ne produit dans l'oiseau que quelques effets assez rares, assez peu remarquables, au lieu que dans le chien et dans plusieurs autres quadrupèdes ce sens paraît être la source et la cause principale de leurs déterminations et de leurs mouvemens. Ainsi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède, et l'œil dans l'oiseau, sont les premiers sens, c'est-à-dire, ceux qui sont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les sensations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paraît être le second sens de l'oiseau, c'est-à-dire, le second pour la perfection. L'ouïe est non-seulement plus parfaite que l'odorat, le goût et le toucher dans l'oiseau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiseaux retiennent et répètent des sons et des suites de sons, et même la parole; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, sur-tout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le tems de leurs amours: ils ont les organes de l'oreille et de la voix plus souples et plus puissans; ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux; et leur voix, qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable et rude: dans celle des oiseaux on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie. Il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paraît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres: mais ces espèces sont en assez petit nombre, et

ce sont les plus gros oiseaux que la nature semble avoir traités comme les quadrupèdes , en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paraissent d'autant plus rauques , plus perçans et plus forts , qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal ; un paon , qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf , se fait entendre de plus loin ; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine. Cette prodigieuse étendue , cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation , tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures ; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus et plus forts que l'homme ou que tout autre animal , et c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de vitesse et de force que l'homme ne peut remuer ses bras ; et en même-tems que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes , le volume des ailes est aussi plus étendu , et la masse plus légère , relativement à la grandeur et au poids du corps de l'oiseau : de petits os vides et minces , peu de chair , des tendons fermes et des plumes avec une étendue souvent double , triple ou quadruple de celle du diamètre du corps , forment l'aile de l'oiseau , qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps , et de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol , ses différens degrés de rapidité , sa direction même de bas en haut et de haut en bas , dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile et la queue sont plus longues et le corps plus petit , sont ceux qui volent le plus vite et le plus long-tems ; ceux au contraire qui , comme l'outarde , le casoar ou l'au-

truche , ont les ailes et la queue courtes , avec un grand volume de corps , ne s'élèvent qu'avec peine , ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles , la conformation des ailes , l'arrangement des plumes et la légèreté des os , sont les causes physiques de l'effet du vol , qui paraît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau , que c'est souvent dans ce tems même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus : c'est que dans l'oiseau le thorax , avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient , est plus fort ou plus étendu à l'intérieur et à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux ; de même que les muscles pectoraux placés à l'extérieur sont plus gros , la trachée-artère est plus grande et plus forte ; elle se termine ordinairement au dessous en une large cavité qui multiplie le volume du son. Les poumons , plus grands , plus étendus que ceux des quadrupèdes , ont plusieurs appendices qui forment des poches , des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger , en même-tems qu'ils fournissent aisément et abondamment la substance aérienne qui sert d'aliment à la voix. On a vu dans l'histoire de l'ouarinc , qu'une assez légère différence , une extension de plus dans les parties solides de l'organe , donne à ce quadrupède qui n'est que d'une grandeur médiocre , une voix si facile et si forte , qu'il la fait retentir , presque continuellement , à plus d'une lieue de distance , quoique les poumons soient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes ; à plus grande raison , ce même effet se trouve dans l'oiseau , où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les sons , et où toutes les parties de la poitrine paraissent être formées pour concourir à la force et à la durée de la voix.

Il me semble qu'on peut démontrer par des faits

combinés , que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes , relativement au volume de leur corps , mais même absolument , et sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au delà d'un quart ou d'un tiers de lieue , et ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense , c'est-à-dire la plus propre à propager le son ; au lieu que la voix des oiseaux , qui nous parvient du haut des airs , se fait dans un milieu plus rare , et où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On sait , par des expériences faites avec la machine pneumatique , que le son diminue à mesure que l'air devient plus rare ; et j'ai reconu , par une observation que je crois nouvelle , combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts , où l'on est obligé de s'appeler de loin , et d'écouter avec attention pour entendre le son du cor et de la voix des chiens ou des hommes , j'ai remarqué que dans letems de la plus grande chaleur du jour , c'est-à-dire depuis dix heures jusqu'à quatre , on ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix , les mêmes sons que l'on entend de loin le matin , le soir , et sur-tout la nuit , dont le silence ne fait rien ici , parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiseaux nocturnes , il n'y avait pas le moindre bruit dans ces forêts ; j'ai de plus observé qu'à toutes les heures du jour et de la nuit on entendait plus loin en hiver par la gelée , que par le plus beau tems de toute autre saison. Tout le monde peut s'assurer de la vérité de cette observation , qui ne demande pour être bien faite , que la simple attention de choisir des jours sereins et calmes , pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation

du son. Il m'a souvent paru que je ne pouvais entendre à midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendais de douze ou quinze cents pas à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, et moindre le soir ou le matin; et puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire dans la partie la plus basse et la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures, où l'air devient plus rare à mesure qu'on s'élève, et dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour. Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, et souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cent trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparaîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cent quarante-quatre pieds, ou de plus de deux mille toises; et si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des eigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit serrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi l'oiseau, en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, et produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité et en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le

quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre : et cette estimation est peut-être plus faible que trop forte ; car, indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs doit, en se propageant, remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre ne remplit qu'une demi-sphère, et que la partie du son qui se réfléchit contre la terre aide et sert à la propagation de celui qui s'étend en haut et à côté : c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, et que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix et de l'agrément du chant des oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle et en partie acquise ; la grande facilité qu'ils ont à retenir et à répéter les sons, fait que non-seulement ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine et de nos instrumens. N'est-il pas singulier que dans tous les pays peuplés et policés la plupart des oiseaux aient la voix charmante et le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique et de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages, il n'existe aussi que des oiseaux criards, et qu'à peine on puisse citer quelques espèces dont la voix soit douce et le chant agréable ? Doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat ? L'excès du froid et du chaud produit, à la vérité, des qualités excessives dans la nature des animaux, et se marque souvent à l'extérieur par des caractères durs et par des couleurs fortes. Les quadrupèdes

dont la robe est variée et empreinte de couleurs opposées, semées de tâches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés les teintes sont plus faibles, plus nuancées, plus douces: sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la variété des couleurs, tandis que la nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même-tems la voix dure et sans inflexions, les sons rauques et discordans, le cri désagréable et même effrayant. On ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets; mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme? Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles et primitives ne s'exaltent jamais, et paraissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer et se radoucir: on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques; les coqs et les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la nature s'étend bien au delà de ce qu'on imagine: il influe directement et presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur et la couleur des animaux qu'il propage et qu'il s'est soumis; il influe médiatement et de plus loin sur tous les autres, qui, quoique libres, habitent le

même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays, la surface de la terre : les animaux qui y sont attachés, et qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent en un mot sous ce même climat et sur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer aussi et se modifier ; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paraissent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs ; ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étaient plus ou moins susceptibles : le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme ; sa férocité naturelle s'est tempérée, et a cédé à la douceur de la reconnaissance et de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance l'homme a satisfait à ses besoins. Dans cet animal, les appétits les plus véhéments dérivent de l'odorat et du goût, deux sens qu'on pourrait réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien et des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté : une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion ; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhéments, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes, dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces ; que les autres sont durs, insensibles, ou trop défiants, ou trop timides ; que tous, jaloux de leur liberté, fuient l'homme, et ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloi-

gnée , et qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement et d'obéissance. Les oiseaux que nous appelons *domestiques* ne sont que prisonniers ; ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie ; ils ne nous sont utiles que par leur propagation , c'est-à-dire par leur mort : ce sont des victimes que nous multiplions sans peine , et que nous immolons sans regret et avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes , et n'a nul rapport avec le nôtre , nous ne pouvons leur rien inspirer directement , ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif ; nous ne pouvons influer que sur la machine , et eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate , assez précise , pour saisir et retenir une suite de sons et même de paroles , et dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement , reçoit ces paroles sans les entendre , et les rend comme il les a reçues ; quoiqu'il articule des mots , il ne parle pas , parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole , et n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal , et ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les oiseaux quelques puissances physiques , quelques qualités extérieures , telles que celles de l'oreille et de la voix ; mais il a moins influé sur les qualités intérieures. On en instruit quelques-uns à chasser et même à rapporter leur gibier ; on en apprivoise quelques autres assez pour les rendre familiers ; à force d'habitude , on les amène au point de les attacher à leur prison , de reconnaître aussi la personne qui les soigne : mais tous ces sentimens sont bien légers , bien peu profonds , en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes , et que nous leur communiquons avec

plus de succès en moins de tems et en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien et la familiarité d'un serin ; entre l'intelligence d'un éléphant et celle de l'autruche , qui néanmoins paraît être le plus grave , le plus réfléchi des oiseaux , soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des oiseaux par la taille , et que le privilège de l'air sensé est , dans les animaux , attaché à la grandeur , soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre , et ne pouvant quitter la terre , elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes ?

Maintenant , si l'on considère la voix des oiseaux , indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on sépare dans le perroquet , le serin , le sansonnet , le merle , les sons qu'ils ont acquis de ceux qui leur sont naturels ; que sur-tout on observe les oiseaux libres et solitaires : on reconnaîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections , mais même qu'elle s'étend , se fortifie , s'altère , se change , s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances et le tems. Comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles , et dont l'exercice leur coûte le moins , ils s'en servent au point de paraître en abuser , et ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourrait le croire) abusent le plus de cette organe ; elles sont dans les oiseaux bien plus silencieuses que les mâles : elles jettent comme eux des cris de douleur ou de crainte ; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude , sur-tout pour leurs petits : mais le chant paraît être interdit à la plupart d'entr'elles , tandis que dans le mâle c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion ; c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi satisfait : le serin dans sa volière ,

le verdier dans les plaines , le loriot dans les bois , chantent également leurs amours à voix éclatante , à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement. Dans quelques espèces , la femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant , mais toujours moins fort et moins plein. Le rossignol , en arrivant avec les premiers jours du printems , ne chante point encore ; il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié : son chant est d'abord assez court , incertain , peu fréquent , comme s'il n'était pas encore sûr de sa conquête , et sa voix ne devient pleine , éclatante et soutenue jour et nuit , que quand il voit déjà sa femelle , chargé du fruit de ses amours , s'occuper d'avance des soins maternels : il s'empresse à les partager , il l'aide à construire le nid ; jamais il ne chante avec plus de force et de continuité que quand il la voit travaillée des douceurs de la ponte , et ennuyée d'une longue et continuelle incubation : non-seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce tems , mais il cherche à le rendre plus court en multipliant ses caresses , en redoublant ses accens amoureux ; et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours , c'est qu'il cesse avec elle. Dès que la femelle couve , elle ne chante plus , et vers la fin de juin le mâle se tait aussi , ou ne se fait entendre que par quelques sons rauques , semblables au croassement d'un reptile , et si différens des premiers , qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol , ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse et se renouvelle tous les ans , et qui ne dure que deux ou trois mois : cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour , qui s'altère ensuite et s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait , indique un rapport physique entre les orga-

nes de la génération et ceux de la voix; rapport qui paraît avoir une correspondance plus précise et des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes elle se renforce et devient effrayante dans le tems du rut : la réplétion des vaisseaux spermatiques , la surabondance de la nourriture organique , excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge et de la voix paraissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante , la croissance de la barbe , la force de la voix , l'extension de la partie génitale dans le mâle , l'accroissement des mamelles , le développement des corps glanduleux dans la femelle , qui tous arrivent en même tems , indiquent assez la correspondance des parties de la génération avec celles de la gorge et de la voix. Dans les oiseaux , les changemens sont encore plus grands ; non-seulement ces parties sont irritées , altérées ou changées par ces mêmes causes , mais elles paraissent même se détruire en entier pour se renouveler : les testicules , qui , dans l'homme et dans la plupart des quadrupèdes , sont à peu près les mêmes en tout tems , se flétrissent dans les oiseaux , et se trouvent , pour ainsi dire , réduits à rien après la saison des amours , au retour de laquelle ils renaissent , prennent une vie végétative , et grossissent au delà de ce que semble permettre la proportion du corps. Le chant qui cesse et renaît dans les mêmes tems , nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau ; et il serait bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle , quelque extension considérable , qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste , l'homme paraît encore avoir influé sur ce

sentiment d'amour le plus profond de la nature ; il semble au moins qu'il en ait étendu la durée et multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes et dans les oiseaux qu'il retient en domesticité. Les oiseaux de basse-cour et les quadrupèdes domestiques ne sont pas bornés, comme ceux qui sont libres, à une seule saison, à un seul tems de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent, comme le cheval, le belier, et le chien, s'unir et produire presque en toute saison ; au lieu que les quadrupèdes et les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que la seule influence de la nature, sont bornés à une ou deux saisons, et ne cherchent à s'unir que dans ces seuls tems de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la nature a doué les oiseaux ; nous avons tâché de reconnaître les influences de l'homme sur leurs facultés : nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui et sur tous les animaux quadrupèdes par l'étendue et la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité et la force de la voix ; et nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération et par l'aptitude au mouvement, qui paraît leur être plus naturel que le repos : il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, etc. qui semblent être toujours en mouvement, et ne se reposer que par instans ; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air ; tous saisissent leur proie en volant, sans se détourner, sans s'arrêter ; au lieu que le quadrupède est forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos, pour se joindre, et que l'instant où il attend sa proie est la fin de sa course. L'oiseau peut donc faire, dans l'état de mouvement, plusieurs choses, qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos ; il

peut aussi faire beaucoup plus en moins de tems , parce qu'il se meut avec plus de vitesse , plus de continuité , plus de durée. Toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau , et rendent encore son instiuct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée et de la continuité du mouvement des oiseaux , et aussi de la proportion du tems et des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages , nous comparerons leur vitesse avec celle des quadrupèdes dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées. Le cerf , le renne et l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour : le renne , attelé à un traîneau , en fait trente , et peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite : le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours : le cheval élevé pour la course , et choisi parmi les plus légers et les plus vigoureux , pourra faire une lieue en six ou sept minutes , mais bientôt sa vitesse se ralentit , et il serait incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il aurait entamée avec cette rapidité. Nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglais qui fit , en onze heures trente-deux minutes , soixante-douze lieues , en changeant vingt-une fois de cheval. Ainsi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure , ni plus de trente lieues dans un jour. Or la vitesse des oiseaux est bien plus grande , car , en moins de trois minutes , on perd de vue un gros oiseau , un milan qui s'éloigne , un aigle qui s'élève et qui présente une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds : d'où l'on doit inférer que l'oiseau parcourt plus de sept cent cinquante toises par minute , et qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure ; il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol , ce qui suppose plusieurs inter-

valles dans le jour et la nuit entière de repos. Nos hirondelles et nos autres oiseaux voyageurs peuvent donc se rendre de notre climat sous la ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson a vu et tenu à la côte du Sénégal des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire, huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della valle dit qu'en Perse le pigeon messenger fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connaît l'histoire du faucon de Henri II, qui, s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et reconnu à l'anneau qu'il portait; celle du faucon des Canaries, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cent cinquante lieues. Hans Sloane assure qu'à la Barbade les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, et qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents; et je crois qu'on peut conclure de la combinaison de tous ces faits, qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiseau : d'abord les plumes, dont la substance est très-légère, la surface très-grande, et dont les tuyaux sont creux; ensuite l'arrangement de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en dessus et concave en dessous, leur fermeté, leur grande étendue, et la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes : car les cavités dans les os des oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les

quadrupèdes, et les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces et ont moins de poids. « Le squelette de » l'Onocrotale, disent les anatomistes de l'Académie, est » extrêmement léger ; il ne pesait que vingt-trois onces, quoiqu'il soit très-grand ». Cette légèreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau, et l'on reconnaîtra en pesant à la balance hydrostatique le squelette d'un quadrupède et celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable, et que l'on doit rapporter à la nature des os, est la durée de la vie des oiseaux, qui, en général, est plus longue et ne suit pas les mêmes règles, les mêmes proportions, que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme et dans ces animaux la durée de la vie est toujours proportionnelle au tems employé à l'accroissement du corps, et en même-tems nous avons observé qu'en général ils ne sont en état d'engendrer que lorsqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroissement. Dans les oiseaux, l'accroissement est plus prompt, et la reproduction plus précoce : un jeune oiseau peut se servir de ses pieds en sortant de la coque, et de ses ailes peu de tems après ; il peut marcher en naissant, et voler un mois ou cinq semaines après sa naissance : un coq est en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, et ne prend son entier accroissement qu'en un an ; les oiseaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois ; ils croissent donc plus vite et produisent bien plutôt que les animaux quadrupèdes, et néanmoins ils vivent bien plus long-tems proportionnellement ; car la durée totale de la vie étant, dans l'homme et dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement, il s'ensuivrait que

le coq ou le perroquet , qui ne sont qu'un an à croître , ne devraient vivre que six ou sept ans , au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens ; des linottes prisonnières et néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans , des coqs de vingt ans , et des perroquets âgés de plus de trente. Je suis même porté à croire que leur vie pourrait s'étendre bien au delà des termes que je viens d'indiquer¹ , et je suis persuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres aussi délicats , et que les moindres maladies font périr , qu'à la texture de leurs os , dont la substance moins solide , plus légère que celle des os des quadrupèdes , reste plus long-tems poreuse ; en sorte que l'os ne se durcit , ne se remplit , ne s'obstrue pas aussi vite , à beaucoup près , que dans les quadrupèdes. Cet endurcissement de la substance des os est , comme nous l'avons dit , la cause générale de la mort naturelle ; le terme en est d'autant plus éloigné , que les os sont moins solides : c'est par cette raison qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieillesse extrême ; c'est par cette même raison que les oiseaux vivent plus long-tems que les quadrupèdes , et les poissons plus long-tems que les oiseaux , parce que les os des poissons sont d'une substance encore plus légère , et qui conserve sa ductilité plus long-tems que celle des os des oiseaux.

¹ Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans avait pondu sans le concours d'aucun mâle , au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avait vécu trois cents ans ; une oie , quatre-vingts ; un onocrotale autant. L'aigle et le corbeau passent pour vivre très-long-tems (*l'Encyclopédie* , à l'article *Oiseau*.) — Aldrovaude rapporte qu'un pigeon avait vécu vingt-deux ans et qu'il n'avait cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willughby dit que les linottes vivent quatorze ans , et les chardonnerets vingt-trois , etc.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiseaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons plusieurs rapports particuliers qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la nature. Il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, et d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes, suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme et dans les animaux la nécessité de vivre de chair et d'alimens très-substantiels, se retrouve dans les oiseaux. Ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac et des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits¹ : le jabot dans ceux-ci, et qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans ; ils peuvent vivre d'alimens légers et maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, et compenser ainsi la qualité par la quantité : ils ont deux *cæcum* et un gésier, qui est un estomac très-muscleux, très-ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent ; au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, et n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cæcum*.

Le naturel et les mœurs dépendent beaucoup des appétits. En comparant donc à cet égard les oiseaux aux quadrupèdes, il me paraît que l'aigle, noble et généreux, est le lion ; que le vautour, cruel, insatiable, est le tigre ; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges et les chairs corrom-

¹ En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, et ils n'ont que très-peu de *cæcum*. Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, et ils forment de longs replis ; il y a aussi souvent plusieurs *cæcum*.

pues , sont les hyènes , les loups et les chacals ; les faucons , les éperviers , les autours et les autres oiseaux chasseurs , sont les chiens , les renards , les onces et les lynx ; les chouettes , qui ne voient et ne chassent que la nuit , seront les chats ; les hérons , les cormorans , qui vivent de poissons , seront les castors et les loutres ; les pics seront les fourmilliers , puisqu'ils se nourrissent de même , en tirant également la langue pour la charger de fourmis ; les paons , les coqs , les dindons , tous les oiseaux à jabot , représentent les bœufs , les brebis , les chèvres et les autres animaux ruminans : de manière qu'en établissant une échelle des appetits , et présentant le tableau des différentes façons de vivre , on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports et les mêmes différences que nous avons observés dans les quadrupèdes , et même les nuances en seront peut-être plus variées : par exemple , les oiseaux paraissent avoir un fonds particulier de subsistance ; la nature leur a livré pour nourriture tous les insectes , que les quadrupèdes dédaignent ; la chair , le poisson , les amphibies , les reptiles , les insectes , les fruits , les grains , les semences , les racines , les herbes , tout ce qui vit ou végète , devient leur pâture ; et nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix , et que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul , ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes : ceux-ci , dont le palais et la langue sont , à la vérité , moins délicats que dans l'homme , ont cependant ces organes plus sensibles et moins durs que les oiseaux , dont la langue est presque cartilagineuse ; car , de tous les oiseaux , il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle et assez semblable , pour la substance , à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux

auront donc le sens du goût meilleur que les autres , d'autant qu'ils paraissent aussi avoir plus d'odorat , et que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût : mais comme l'odorat est plus faible et le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes , ils ne peuvent guère juger des saveurs ; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avalier , sans jamais savourer ; la mastication , qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens , leur manque : ils sont , par toutes ces raisons , si peu délicats sur les alimens , que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir ¹.

C'est donc sans connaissance et sans réflexion que quelques naturalistes ont divisé les genres des oiseaux par leur manière de vivre : cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes , parce que leur goût étant plus vif et plus sensible , leurs appétits sont plus décidés , quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux , que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres , pourraient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules , les dindons , et les autres oiseaux qu'on appelle *granivores* , rechercher les vers , les insectes , les parcelles de viande , encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines : on nourrit avec de la chair hachée le rossignol , qui ne vit que d'insectes ; les chouettes , qui sont naturellement carnassières , mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauves-souris , se rabattent sur les papillons-phalènes , qui volent aussi dans l'obscurité. Le bec crochu n'est pas , comme le disent les gens amoureux

¹ Le persil , le café , les amandes amères , etc. sont un poison pour les poules , les perroquets et plusieurs autres oiseaux , qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre

des causes finales , un indice , un signe certain d'un appétit décidé pour la chair , ni un instrument fait exprès pour la déchirer , puisque les perroquets et plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu , semblent préférer les fruits et les graines à la chair. Ceux qui sont les plus voraces , les plus carnassiers , mangent du poisson , des crapauds , des reptiles , lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paraissent ne vivre que de graines ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères et mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit et moins fondé que cette division des oiseaux , tirée de leur manière de vivre ou de la différence de leur nourriture : jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou par une seule habitude naturelle ; il faut au moins en réunir plusieurs , car plus les caractères seront nombreux , et moins la méthode aura d'imperfection : mais , comme nous l'avons tant dit et répété , rien ne peut la rendre complète que l'histoire et la description de chaque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux , que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes , que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents [†] , qu'ils sont forcés d'avaler les graines entières ou à demi concassées , et qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec , ils n'auraient pu les digérer , ni par conséquent se nourrir , si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents. Les oiseaux granivores ont des gésiers , c'est-à-dire , des estomacs d'une substance assez

[†] Dans les perroquets et dans beaucoup d'autres oiseaux , la partie supérieure du bec est mobile comme l'inférieure ; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui soit mobile.

ferme et assez solide pour broyer les alimens à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent : c'est comme s'ils portaient et plaçaient à chaque fois des dents dans leur estomac , où l'action du broiement et de la trituration par le frottement est bien plus grande que dans les quadrupèdes , et même dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier , mais un estomac souple est assez semblable à celui des autres animaux. On a observé que ce seul frottement dans le gésier avait rayé profondément et usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnaie qu'on avait fait avaler à une autruche.

De la même manière que la nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux ou qui habitent les pays froids , une double fourrure et des poils plus serrés , plus épais , de même tous les oiseaux aquatiques et ceux des terres du nord sont pourvus d'une grande quantité de plumes et d'un duvet très-fin ; en sorte qu'on peut juger par cet indice de leur pays natal , et de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats , les oiseaux d'eau sont à peu près également garnis de plumes , et ils ont près de la queue de grosses glandes , et des espèces de réservoirs d'une matière huileuse , dont ils se servent pour lustrer et vernir leurs plumes ; ce qui , joint à leur épaisseur , les rend impénétrables à l'eau , qui ne peut que glisser sur leur surface. Les oiseaux de terre manquent de ces glandes , ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nus , tels que l'autruche , le casoar , le dronte , ne se trouvent que dans les pays chauds ; tous ceux des pays froids sont bien fourrés et bien couverts. Les oiseaux du haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de

s'élever trop haut et de se perdre à nos yeux , il ne faut que lui dégarnir le ventre ; il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiseaux en général sont sujets à la mue comme les quadrupèdes ; la plus grande partie de leurs plumes tombent et se renouvellent tous les ans , et même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes. La plupart des oiseaux sont souffrans et malades dans la mue ; quelques-uns en meurent , aucun ne produit dans ce tems ; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre : la nourriture organique , qui auparavant était employée à la reproduction , se trouve consommée , absorbée et au delà par la nutrition de ces plumes nouvelles , et cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière croissance. Communément c'est vers la fin de l'été et en automne que les oiseaux muent ¹ ; les plumes renaissent en même-tems : la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles ; et ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement , c'est-à-dire à l'arrivée du printems , que la surabondance de la nourriture , aidée de la douceur de la saison , les porte à l'amour : alors toutes les plantes renaissent , les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe , la terre semble fourmiller de

¹ Les oiseaux domestiques , comme les poules , muent ordinairement en automne ; et c'est avant la fin de l'été que les faisans et les perdrix entrent dans la mue : ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne , c'est vers la fin de juillet que les perdrix et les faisans subissent ce changement ; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet.

vie : cette chère nouvelle, qui ne paraît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, et se réalise par la reproduction.

On croirait qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler qu'au poisson de nager, et au quadrupède de marcher; cependant il y a dans tous ces genres des exceptions à ce fait général : et de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rougettes et les chauves-souris, qui volent et ne marchent pas; d'autres qui, comme les phoques, les morses et les lamantius, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors et les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autre enfin qui, comme les paresseux, peuvent à peine se traîner : de même, dans les oiseaux, on trouve l'autruche, le casoar, le dronte, le thouyou, etc. qui ne peuvent voler, et sont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, etc. volent et nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiseaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, et ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant : seulement il paraît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'espèces, tous les animaux terrestres fuient l'eau, et ne nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture; au lieu que dans les oiseaux il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, et semblent n'aller à terre que par nécessité et pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, etc. et ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les

doigts des pieds ; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs , la légèreté de leurs plumes et de leurs os , la forme même de leur corps , contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité. L'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant , parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement. Dans les quadrupèdes , ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros et longs intestins nagent , comme plus légers , plus aisément que les autres , parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant. Les oiseaux , dont les pieds sont des espèces de rames , dont la forme du corps est oblongue , arrondie comme celle d'un navire , et dont le volume est si léger , qu'il n'enfoncé qu'autant qu'il faut pour se soutenir , sont , par toutes ces causes , presque aussi propres à nager qu'à voler ; et même cette faculté de nager se développe la première , car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux long-tems avant que de prendre leur essor dans les airs.

Dans les quadrupèdes , sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts , qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs , le sens du toucher paraît être réuni avec celui du goût dans la gueule. Comme c'est la seule partie qui soit divisée , et par laquelle ils puissent saisir les corps et en connaître la forme , en appliquant à leur surface la langue , le palais et les dents , cette partie est le principal siège de leur toucher , ainsi que de leur goût. Dans les oiseaux , le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes , parce que leur langue et leur palais sont moins sensibles : mais il paraît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts , et que le princi-

pal siège de ce sens y réside; car en général ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir¹, soit pour palper les corps. Néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiseaux toujours revêtu d'une peau dure et calleuse, le tact ne peut en être délicat, et les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la nature paraît l'avoir établi pour les différens êtres que nous considérons. Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire le plus parfait, le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens n'en font qu'un, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et le toucher le dernier. Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher est le troisième, le goût et l'odorat les derniers. Les sensations dominantes dans chacun de ces êtres suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, et l'oiseau par celle de la vue. La plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens, étant moins fortes et moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, et n'influenceront qu'en second sur la nature de l'être: l'homme

¹ Nous avons vu dans l'*Histoire des animaux quadrupèdes*, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule au lieu que la plupart des oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul, pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds, ou assis sur les parties postérieurs de son corps.

sera aussi réfléchi que le sens du toucher paraît grave et profond , le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme , et l'oiseau des sensations plus légères et aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui , quoiqu'intermittent , semble , lorsqu'il agit , commander à tous les autres , et produire alors les sensations dominantes , les mouvemens les plus violens , et les affections les plus intimes ; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes , rien n'est plus pressant que leurs besoins , rien de plus fougueux que leurs desirs ; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif , et s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse , plus d'attachement , plus de moral en amour , quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes : à peine peut-on citer dans ceux-ci quelques exemples de chasteté conjugale , et encore moins du soin des pères pour leur progéniture ; au lieu que dans les oiseaux ce sont les exemples contraires qui sont rares , puisqu'à l'exception de ceux de nos basses-cours et de quelques autres espèces , tous paraissent s'unir par un pacte constant , et qui dure au moins aussi long-tems que l'éducation de leurs petits.

C'est qu'indépendamment du besoin de s'unir , tout mariage suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même et pour ce qui doit en résulter : les oiseaux qui sont forcés , pour déposer leurs œufs , de construire un nid que la femelle commence par nécessité , et auquel le mâle amoureux travaille par complaisance , s'occupant ensemble de cet ouvrage , prennent de l'attachement l'un pour l'autre : les soins multipliés , les

secours mutuels , les inquiétudes communes , fortifient ce sentiment , qui augmente encore et qui devient plus durable par une seconde nécessité ; c'est de ne pas laisser refroidir les œufs , ni perdre le fruit de leurs amours , pour lequel ils ont déjà pris tant de soins : la femelle ne pouvant les quitter , le mâle va chercher et lui apporte sa subsistance ; quelquefois même il la remplace , ou se réunit avec elle , pour augmenter la chaleur du nid et partager les ennuis de sa situation. L'attachement qui vient de succéder à l'amour subsiste dans toute sa force pendant le tems de l'incubation , et il paraît s'aceroître encore et s'épanouir davantage à la naissance des petits : c'est une autre jouissance , mais en même-tems ce sont de nouveaux liens ; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père et la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête , de l'amour suivi d'un attachement sans partage , et qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient , comme l'on voit , à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables et de travaux communs : et ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe , les hommes de la première pouvant s'en dispenser , l'indifférence et l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées ?

Dans les animaux quadrupèdes il n'y a que de l'amour physique et point d'attachement , c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle et la femelle , parce que leur union ne suppose aucun arrangement précédent , et n'exige ni travaux communs ni soins subséquens ; dès lors point de mariage. Le mâle , dès qu'il a joui , se sépare de la femelle , soit pour passer à d'autres , soit pour se refaire ; il n'est ni mari ni père de famille , car il

méconnaît et sa femme et ses enfans : elle-même s'étant livrée à plusieurs , n'attend de soins ni de secours d'aucun ; elle reste seule chargée du poids de sa progéniture et des peines de l'éducation ; elle n'a d'attachement que pour ses petits , et ce sentiment dure souvent plus long-tems que dans l'oiseau. Comme il paraît dépendre du besoin que les petits ont de leur mère , qu'elle les nourrit de sa propre substance , et que ses secours sont plus long-tems nécessaires dans la plupart des quadrupèdes , qui croissent plus lentement que les oiseaux , l'attachement dure aussi plus long-tems ; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours , et où l'on voit la mère conduire également et soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a au ssi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle et de la femelle dure et subsiste pendant le tems de l'éducation des petits ; on le voit dans les loups et les renards : le chevreuil sur-tout peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale. Il y a au contraire , quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-tems que les besoins de l'amour ; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général la nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage et ce moral d'amour n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun , c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point , et se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple familier de nos oi-

1 Dès que la perdrix rouge femelle couve , le mâle l'abandonne , et la laisse chargée seule de l'éducation des petits. Les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnie , et ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture.

seaux de basse-cour ; le mâle parait seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles que n'en ont les quadrupèdes , parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée , qu'il peut se servir plus long-tems de la même femelle , que le tems des pontes est plus long , qu'elles sont plus fréquentes ; qu'enfin , comme on enlève les œufs , les tems d'incubation sont moins pressés , et que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties et presque épuisées. Ajoutez à toutes ces causes le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté et se soustraire aux yeux , l'abondance dans laquelle ils vivent , la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu , toutes les autres commodités que l'homme leur fournit , qui dispensent ces oiseaux des travaux , des soins et des inquiétudes que les autres ressentent et partagent en commun , et vous retrouverez chez-eux les premiers effets du luxe et les maux de l'opulence , *libertinage* et *paresse*.

Au reste , dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant , comme dans ceux qui les ont conservées , parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble et de se servir eux-mêmes , le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire l'étoffe , la substance qui produit cette sensation et en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules , et féconde par un seul acte tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours ; il pourrait donc , absolument parlant , devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison , depuis le printems jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos

quadrupèdes les plus féconds ! Il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux se convertissant en liqueur séminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, et tourne toute entière au profit de la propagation ; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication ; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement, et en les dispensant de tout travail, de tout soin, de toute inquiétude pour les besoins de la vie : car le coq et la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix et nos cailles ; et quoique de tous les oiseaux les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, et leurs amours à une seule saison lorsqu'ils sont dans l'état de nature. A la vérité, il pourrait y avoir deux saisons et deux pontes dans des climats plus heureux, comme l'on voit dans celui-ci plusieurs espèces d'oiseaux pondre deux et même trois fois dans un été : mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, et le tems de l'incubation est plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne lo sont pas beaucoup plus par *l'effet*. Les pigeons, les tourterelles, etc. ne pondent que deux œufs ; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six ; et il n'y a que les poules et les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix et les cailles qui produisent en grand nombre,

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances et les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, et on le voit encore plus évidemment dans

les oiseaux ; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris , plus choyés , mieux servis : et si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes , et exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance , nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins , d'inquiétudes et de craintes , ils n'usent pas , à beaucoup près , autant qu'il se pourrait , de toutes leurs puissances pour la génération ; ils semblent même en ménager les effets , et les proportionner aux circonstances de leur situation. Un oiseau , après avoir construit son nid et fait sa ponte , que je suppose de cinq œufs , cesse de pondre , et ne s'occupe que de leur conservation ; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation et à l'éducation des petits , et il n'y aura point d'autres pontes : mais si par hasard on brise les œufs , on renverse le nid , il en construit bientôt un autre , et pond encore trois ou quatre œufs ; et on détruit ce second ouvrage comme le premier , l'oiseau travaillera de nouveau , et pondra encore deux ou trois œufs. Cette seconde et cette troisième ponte dépendent donc en quelque sorte de la volonté de l'oiseau. Lorsque la première réussit , et tant qu'elle subsiste , il ne se livre pas aux émotions d'amour et aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative nécessaire à leur accroissement et à leur exclusion au dehors ; mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître , il se livre bientôt à ces affections , et démontre par un nouveau produit que ses puissances pour la génération n'étaient que suspendues et point épuisées , et qu'il ne se privait des plaisirs qui la précèdent que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion , et l'attachement sur l'amour. L'oiseau paraît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au

premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence : ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, et c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très-en état d'en jouir.

De la même manière que, dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes : ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler, au lieu que nous avons vu dans les quadrupèdes des exemples de toutes les situations ; seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes, et d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, et demeure droite sur ses pieds. Dans tous, le tems de l'accouplement est très-court, et plus court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure et la structure intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes ; et la grandeur, la position, le nombre, l'action et le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux. Aussi paraît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, et qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement. Mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

† La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, et c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, et dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au dessous de l'anus ; elle le porte au dessus. Elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, etc.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées et les faits que nous venons d'exposer , nous trouverons que le sens intérieur , le *sensorium* de l'oiseau , est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue ; que ces images sont superficielles , mais très-étendus , et la plupart relatives au mouvement , aux distances , aux espaces ; que , voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon , il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus ; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades et de ses migrations. Nous reconnaitrons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe , les bruits soudains doivent le remuer violemment , lui donner de la crainte et le faire fuir , tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux , et le leurrer par des appeaux ; que les organes de la voix étant très-forts et très-flexibles , l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations , transmettre ses affections , et se faire entendre de très-loin ; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède , puisqu'il a plus de signes , c'est-à-dire , plus d'inflexions dans la voix ; que , pouvant recevoir facilement et conserver long-tems les impressions des sons , l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plait à faire résonner : mais que ces sons communiqués , et qu'il répète mécaniquement , n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites , il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps , quoiqu'il en voie très-clairement la surface ; que c'est par le sens de la vue , et non par celui de l'odorat , qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'ap

pétit , plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que , pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme , et se mettre même hors de la portée de sa vue , les oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage , et trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité ; qu'étant plus libres , plus éloignés que les quadrupèdes , plus indépendans de l'empire de l'homme , ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles ; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers , et que la plupart ont un instinct décidé pour la société ; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille , et même de travailler d'avance à la construction de leur nid , ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre , qui devient leur affection dominante , et se répand ensuite sur leurs petits ; que ce sentiment doux tempère les passions violentes , modère même celle de l'amour , et fait la chasteté , la pureté de leurs mœurs , et la douceur de leur naturel ; que , quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux , ils dépassent à proportion beaucoup moins , ne s'excèdent jamais , et savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs ; qu'enfin cette classe d'êtres légers , que la nature paraît avoir produits dans sa gaieté , peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux , honnête , dont on a eu raison de tirer des fables morales et d'emprunter des exemples utiles.

LES

OISEAUX DE PROIE.

ON pourrait dire , absolument parlant , que presque tous les oiseaux vivent de proie , puisque presque tous recherchent et prennent les insectes , les vers et les autres petits animaux vivans : mais je n'entends ici par oiseaux de proie que ceux qui se nourrissent de chair et font la guerre aux autres oiseaux ; et , en les comparant aux quadrupèdes carnassiers , je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions , des tigres , des panthères , onces , léopards , guépards , jaguars , couguars , ocelots , servals , margais , chats sauvages ou domestiques ; celle des chiens , des chacals , loups , renards , isatis ; celle des hyènes , civettes , zibets , genettes et fossanes ; les tribus plus nombreuses encore des fouines ; martes , putois , mouffettes , furets , vansirs , hermines , belettes , zibelines , mangoustes , surikates , gloutons , pékans , visons , sousliques ; et des sarigues , marmoses , cayopollins , tarsiers , phalangers ; celle des roussettes , rougettes , chauve-souris , à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats , qui , trop faibles pour attaquer les autres , se dévorent eux-mêmes : tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles , des vautours , éperviers , faucons , gerfauts , milans , buses , crécerelles , émerillons , ducs , hiboux , chouettes , pies-grièches et corbeaux , qui sont les seuls oiseaux , dont

l'appétit pour la chair soit bien décidé ; et encore y en a-t-il plusieurs , tels que les milans , les buses et les corbeaux , qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans ; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiseaux qui soient carnassiers , tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiseaux de proie étant moins puissans , moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers , font aussi beaucoup moins de dégâts sur la terre ; mais en revanche , comme si la tyrannie ne perdait jamais ses droits , il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors , les loutres , les phoques et les morses , qui vivent de poisson : au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance. Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air , et ne parlerons pas , dans cet article , de ces oiseaux qui ne sont que pêcheurs et piscivores ; ils sont , pour la plupart , d'une forme très-différente , et d'une nature assez éloignée des oiseaux carnassiers : ceux-ci saisissent leur proie avec les serres ; ils ont tous le bec court et crochu , les doigts bien séparés et dénués de membranes , les jambes fortes et ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses , les ongles grands et crochus , tandis que les autres prennent le poisson avec le bec , qu'ils ont droit et pointu , et qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes , les ongles faibles , et les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer , et séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour , nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus natu-

rel, nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; et nous finirons par les émerillons et les pies-grièches. Plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces et de races constantes, produites par l'influence du climat; et nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les auteurs, et toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, et qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes et dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur et de force. A la vérité, dans les insectes, et même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, et l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmente le volume apparent: mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paraît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles, les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans et des buses, qui n'en produisent

que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les mâles : c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie. Ce mot est un nom générique, et non pas spécifique, comme quelques auteurs l'ont écrit; et ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle et commune le goût de la chasse et l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile et la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux, les intestins moins amples et plus courts que les autres oiseaux. Ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres : l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paraissent pas avoir de climat fixe et bien déterminé. Enfin ils ont encore pour caractères généraux et communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés : mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue et garnie d'un simple duvet : et on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans et faucons, par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir; c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles et des vautours commence par une partie droite, et ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs : mais je trouve que M. Linnæus a eu

tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisaient environ quatre œufs. Il y en a qui , comme le grand aigle et l'orfraie , ne donnent que deux œufs , et d'autres , comme la crécerelle et l'émerillon , qui en font jusqu'à sept. Il en est , à cet égard , des oiseaux comme des quadrupèdes : le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur ; les grands oiseaux produisent moins que les petits ; et en raison de ce qu'ils sont plus petits , ils produisent davantage. Cette loi me paraît généralement établie dans tous les ordres de la nature vivante ; cependant on pourrait m'opposer ici les exemples des pigeons , qui , quoique petits , c'est-à-dire d'une grandeur médiocre , ne produisent que deux œufs , et des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq : mais il faut considérer le produit absolu d'une année , et ne pas oublier que le pigeon , qui ne pond que deux et quelquefois trois œufs pour une seule couvée , fait souvent deux , trois et quatre pontes du printemps à l'automne ; et que , dans les petits oiseaux , il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant le tems de ces mêmes saisons ; de manière qu'à tout prendre et tout considérer , il est toujours vrai de dire que , toutes choses égales d'ailleurs , le nombre dans le produit de la génération est proportionnel à la petitesse de l'animal , dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel et plus de férocité que les autres oiseaux ; non-seulement ils sont les plus difficiles de tous à priver , mais ils ont encore presque tous , plus ou moins , l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres , et dans le tems qu'ils leur devraient encore des soins et des secours pour leur

subsistance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même et la nécessité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur estomac et de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair et de vivre de proie, quand même ils seraient nés doux, deviennent bientôt offensifs et méchans par le seul usage de leurs armes, et prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats : comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, et qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une âme de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, et affaiblit même la tendresse maternelle. Trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impatiemment et sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands : si la chasse se trouve difficile, et que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, et quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle et acquise est l'insociabilité. Les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres; ils mènent, comme les volcurs, une vie errante et solitaire : le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous après celui de la nécessité de subsister, réunit le mâle et la femelle; et comme tous deux sont en état de se pourvoir, et qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, et ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu, mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même

se réunir en famille ; et ceux qui , comme les aigles , sont les plus grands , et ont , par cette raison , besoin de plus de subsistance , ne souffrent pas même que leurs petits , devenus leurs rivaux , viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent ; tandis que tous les oiseaux et tous les quadrupèdes qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre , vivent en famille , cherchent la société de leurs semblables , et se mettent en bandes et en troupes nombreuses , et n'ont d'autre querelle , d'autre cause de guerre , que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits ; car , dans presque tous les animaux , même les plus doux , les mâles deviennent furieux dans le rut , et les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie , nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnaître ces espèces , et les distinguer les unes des autres. Les couleurs , leur distribution , leurs nuances , les taches , les bandes , les raies , les lignes , servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces ; et un méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a , d'après un plan donné et toujours uniforme , fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage , et de toutes les taches , bandes ou autres variétés qui s'y trouvent : lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées , il en conclut , sans hésiter , que ce sont des indices certains de la différence des espèces ; et en conséquence on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs. Cependant rien n'est plus fautif et plus incertain : nous pourrions faire d'avance une longue énumération des dou-

bles et triples emplois d'espèces faites par nos nomenclateurs d'après cette méthode de la différence des couleurs ; mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique , et de remonter en même-tems à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge , et les couleurs de leur plumage sont presque toujours , après cette première mue , très-différentes de ce qu'elles étaient auparavant : ce changement de couleur , après le premier âge , est assez général dans la nature , et s'étend jusqu'aux quadrupèdes , qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée* , et qui perdent cette livrée , c'est-à-dire les premières couleurs de leur pelage , à la première mue. Dans les oiseaux de proie , l'effet de cette première mue change si fort les couleurs , leur distribution , leur position , qu'il n'est pas étonnant que nos nomenclateurs , qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux , aient donné comme des espèces diverses le même oiseau , dans ces deux états différens dont l'un a précédé et l'autre suivi la mue. Après ce premier changement , il s'en fait un second assez considérable à la seconde et souvent encore à la troisième mue : en sorte que , par cette seule première cause , l'oiseau de six mois , celui de dix-huit mois et celui de deux ans et demi , quoique le même paraît être trois oiseaux différens , sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire , et qui n'ont d'autre guide , d'autre moyen de les connaître , que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout non-seulement par la cause générale de la mue , mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières : la différence des sexes est souvent accom-

pagnée d'une grande différence dans la couleur ; il y a d'ailleurs des espèces qui , dans le même climat , varient indépendamment même de l'âge et du sexe ; il y en a , et en beaucoup plus grand nombre , dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connaissance des oiseaux , et sur-tout de ceux de proie dont il est ici question , par les couleurs et leur distribution ; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondée sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.

LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles* : nos nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Brésil, une d'Afrique, et la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1°. l'aigle commun, 2°. l'aigle à tête blanche, 3°. l'aigle blanc, 4°. l'aigle tâcheté, 5°. l'aigle à queue blanche, 6°. le petit aigle à queue blanche, 7°. l'aigle doré, 8°. l'aigle noir, 9°. le grand aigle de mer, 10°. l'aigle de mer, 11°. le jean-le-blanc : mais, comme nous l'avons déjà dit, nos nomenclateurs modernes paraissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre et réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, et par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans; car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions et de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité : il suffit pour cela de parcourir les livres et les cabinets d'histoire naturelle, et d'admettre, comme caractères spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, et de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle et séparée de toutes les autres. Mais malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même-tems les difficultés de l'histoire naturelle, dont l'obscurité ne vient

que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fautive, toujours particulière, et qui ne saisit jamais l'ensemble des caractères; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères, et sur-tout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, et aussi de celle du naturel et des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, et rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paraît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, et que, dans ces six espèces, il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1°. l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle*; 2°. l'aigle commun ou moyen; 3°. l'aigle tacheté, que j'appellerai le *petit aigle*: les trois autres sont l'aigle à queue blanche, que j'appellerai *pygargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces, dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer, que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglais, parce que ce n'est point un véritable aigle; et enfin le grand aigle de mer, qui s'éloigne encore plus de l'espèce, et que, par cette raison, j'appellerai *orfraie*, de son vieux nom français.

Le grand et le petit aigles sont chacun d'une espèce isolée; mais l'aigle commun et le pygargue sont sujets à varier. L'espèce de l'aigle commun est composée de deux variétés, savoir, l'aigle brun et l'aigle noir; et l'espèce du pygargue en contient trois, savoir, le grand

aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche, et l'aigle à tête blanche. Je n'ajouterai pas à ces espèces celle de l'aigle blanc ; car je ne pense pas que ce soit une espèce particulière, ni même une race constante et qui appartient à une espèce déterminée : ce n'est, à mon avis, qu'une variété accidentelle, produite par le froid du climat, et plus souvent encore par la vieillesse de l'animal. On verra dans l'histoire particulière des oiseaux que plusieurs d'entr'eux, et les aigles sur-tout, blanchissent par la vieillesse, et même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même que l'aigle noir n'est qu'une variété dans l'espèce de l'aigle brun, ou aigle commun ; que l'aigle à tête blanche, et le petit aigle à queue blanche, ne sont aussi que des variétés dans l'espèce du pygargue, ou grand aigle à queue blanche, et que l'aigle blanc n'est qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces. Ainsi des onzé prétendues espèces d'aigles, il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen et le petit aigle ; les quatre autres, savoir, le pygargue, le balbuzard, l'orfraie et le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, et porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces avec d'autant plus de fondement et de raison, qu'il était connu dès le tems des anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers et produisent ensemble, et que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paraît avoir mieux connu qu'aucun de nos nomenclateurs les vrais caractères et les différences réelles qui séparent les espèces. Il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles ; mais dans ces six espèces il comprend un oiseau qu'il

avoue lui-même être du genre des vautours , et qu'il faut par conséquent en séparer , puisque c'est en effet celui que l'on connaît sous le nom de *vautour des Alpes*. Ainsi reste à cinq espèces , qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir , et ensuite à la quatrième et à la cinquième , qui sont le pygargue et l'aigle de mer , ou balbuzard. J'ai eru , malgré l'autorité de ce grand philosophe , devoir séparer des aigles proprement dits ces deux derniers oiseaux ; et c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne ; car du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées ; et je pense comme lui que l'orfraie (*ossifraga*) , ou grand aigle de mer , ne doit pas être compté parmi les aigles , non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc* , duquel il ne fait pas mention , et qu'il est si différent des aigles , qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage et plus de clarté pour le lecteur , dans les articles suivans , où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.

LE GRAND AIGLE. †

La première espèce est le grand aigle , que Belon , après Athénée , a nommé l'*aigle royal* , ou le *roi des oiseaux* : c'est en effet l'aigle d'espèce franche et de race noble , connu de nos nomenclateurs sous le nom d'*aigle doré*. C'est le plus grand de tous les aigles ;

† En latin , *aquila fulva* ; en français , le *grand aigle* , l'*aigle royal* , l'*aigle noble* , l'*aigle doré* , l'*aigle roux* , l'*aigle fauve*.



1.



2.

De Sève, Del.

L. Epine, Sculp.

1 LE ROI DES VAUTOURS. 2 LE GRAND AIGLE.

la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds , et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure : elle pèse seize et même dix-huit livres. Le mâle est plus petit , et ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort , et assez semblable à de la corne bleuâtre , les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière , a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur : les yeux sont grands , mais paraissent enfoncés dans une cavité profonde , que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé ; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair , et brille d'un feu très-vif ; l'humeur vitrée est de couleur de topaze ; le cristallin , qui est sec et solide , a le brillant et l'éclat du diamant : l'œsophage se dilate en une large poche , qui peut contenir une pinte de liqueur : l'estomac , qui est au dessous , n'est pas , à beaucoup près , aussi grand que cette première poche ; mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras , sur-tout en hiver : sa graisse est blanche ; et sa chair , quoique dure et fibreuse , ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

On trouve cette espèce en Grèce , en France , dans les montagnes du Bugey , en Allemagne , dans les montagnes de Silésie ; dans les forêts de Dantziek , et dans les monts Carpatiens , dans les Pyrénées et dans les montagnes d'Irlande. On le trouve aussi dans l'Asie mineure et en Perse ; car les anciens Perses avaient , avant les Romains , pris l'aigle pour leur enseigne de guerre : et c'était ce grand aigle , cet aigle doré (*aquila fulva*) , qui était dédié à Jupiter. On voit aussi , par le témoignage des voyageurs , qu'on le trouve en Arabie , en Mauritanie , et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie jusques en Tartarie , mais point

en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu près de même en Europe ; car cette espèce , qui est partout assez rare , l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées , et on ne la trouve plus dans celles de notre nord au delà du 55° degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale , quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paraît donc être demeuré dans les pays tempérés et chauds de l'ancien continent , comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire , et qui , par cette raison , n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux , comme le lion sur les quadrupèdes : la magnanimité ; ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-tems provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert , d'autre proie que celle qu'il prend lui-même : la tempérance ; il ne mange presque jamais son gibier en entier , il laisse , comme le lion , les débris et les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit , il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion , habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne , que deux familles de lions dans la même partie de forêt : ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étince-

lans , et à peu près de la même couleur que ceux du lion , les ongles de la même forme , l'haleine tout aussi forte , le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie , ils sont également ennemis de toute société , également féroces , également fiers et difficiles à réduire ; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce ; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Nous voyons , par le témoignage des auteurs , qu'anciennement on s'en servait en Orient pour la chasse du vol ; mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries : il est trop lourd pour pouvoir , sans grande fatigue , le porter sur le poing ; jamais assez privé , assez doux , assez sûr , pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables ; sa figure répond à son naturel. Indépendamment de ses armes , il a le corps robuste et compacte , les jambes et les ailes très-fortes , les os fermes , la chair dure , les plumes rudes , l'attitude fière et droite , les mouvemens brusques , et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut ; et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle , l'*oiseau céleste* , et qu'ils le regardaient dans les augures comme le messa-

* Nous avons comparé l'aigle au lion , et le vautour au tigre ; or l'on sait que le lion a la tête et le cou couvert d'une belle crinière et que le tigre les a , pour ainsi dire , nus en comparaison du lion : il en est de même du vautour ; il a la tête et le cou dénués de plumes , tandis que l'aigle les a bien garnis et couverts de plumes.

² On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes , que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux , elles les usent par le frottement.

ger de Jupiter. Il voit par excellence ; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour : il ne chasse donc qu'à vue ; et lorsqu'il a saisi sa proie , il rabat son vol comme pour en éprouver le poids , et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte , comme il a peu de souplesse dans les jambes , il a quelque peine à s'élever de terre , sur-tout lorsqu'il est chargé : il emporte aisément les oies , les grues ; il enlève aussi les lièvres , et même les petits agneaux , les chevreaux : et lorsqu'il attaque les faons et les veaux , c'est pour se rassasier , sur le lieu , de leur sang et de leur chair , et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire* ; c'est ainsi qu'on appelle son nid , qui est en effet tout plat , et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux : il le place ordinairement entre deux rochers , dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie : c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois , et assez solide pour durer long-tems. Il est construit à peu près comme un plancher , avec de petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur , appuyés par les deux bouts , et traversés par des branches souples , recouvertes de plusieurs lits de jong et de bruyères. Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds , et assez ferme , non-seulement pour soutenir l'aigle , sa femelle et ses petits , mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres. Il n'est point couvert par le haut , et n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire ; elle n'en pond que deux ou trois , qu'elle couve , dit-on , pendant trente jours : mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds , et il est rare de trouver trois aiglons dans un nid ; ordinairement il n'y en a

qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands , la mère tue le plus faible ou le plus vorace de ses petits. La disette seule peut produire ce sentiment dénaturé ; les père et mère , n'ayant pas assez pour eux-mêmes , cherchent à réduire leur famille ; et dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir d'eux-mêmes , ils les chassent au loin , sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes ; ils sont d'abord blancs , ensuite d'un jaune pâle , et deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse , ainsi que les trop grandes diètes , les maladies , et la trop longue captivité , les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle , et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent , que de l'impossibilité de prendre de la nourriture , leur bec se recourbant si fort avec l'âge , qu'il leur devient inutile. Cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec , et que l'accroissement n'en était pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvait les nourrir avec toute sorte de chair , même avec celle des autres aigles , et que , faute de chair , ils mangent très-bien du pain , des serpens , des lézards , etc. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés , ils mordent cruellement les chats , les chiens , les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de tems en tems un cri aigu , sonore , perçant et lamentable , et d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement , et peut-être point du tout , lorsqu'il est en liberté , parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excréments sont toujours mous , et plus humides que ceux des autres oiseaux , même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter un

passage de Léon l'Africain , et tous les autres témoignages des voyageurs en Afrique et en Asie , qui s'accordent à dire que cet oiseau enlève non-seulement les agneaux , les chevreaux , les jeunes gazelles , mais qu'il attaque aussi , lorsqu'il est dressé , les renards et les loups ¹ .

L'AIGLE COMMUN.

L'ESPÈCE de l'aigle commun est moins pure , et la race en paraît moins noble que celle du grand aigle : elle est composée de deux variétés , l'aigle brun et l'aigle noir. Aristote ne les a pas distinguées nommément , et il paraît les avoir réunies sous le nom d'aigle noir ou noirâtre ; et il a eu raison de séparer cette espèce de la précédente , parce qu'elle en diffère : 1°. par la grandeur , l'aigle commun , noir ou brun , étant toujours plus petit que le grand aigle : 2°. par les couleurs , qui sont constantes dans le grand aigle , et varient comme l'on voit , dans l'aigle commun ; 3°. par la voix , le grand aigle poussant fréquemment un cri lamentable au lieu que l'aigle commun , noir ou brun , ne crie que rarement : 4°. enfin par les habitudes naturelles ; l'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid , les élève et les conduit ensuite dans leur jeunesse , au lieu que le grand

L'empereur (du Thibet) a plusieurs aigles privées , qui sont si âpres et ardentes , qu'elles arrêtent et prennent les lièvres , chevreuils , daims et renards ; même il y en a d'aucunes de si grande hardiesse et témérité , qu'elles osent bien assaillir et se ruer impétueusement sur le loup auquel elles font tant de vexation et de molestation , qu'il peut être pris plus facilement. [*Marc-Paul* , liv. 11 , page 56.]

aigle les chasse hors du nid , et les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler.

Il me paraît qu'il est aisé de prouver que l'aigle brun et l'aigle noir , que je réunis tous deux sous une même espèce , ne forment pas en effet deux espèces différentes : il suffit pour cela de les comparer ensemble , même par les caractères donnés par nos nomenclateurs dans la vue de les séparer. Ils sont tous deux à peu près de la même grandeur ; ils sont de la même couleur brune , seulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu de roux sur les parties supérieures de la tête ou du cou , et du blanc à l'origine des grandes plumes ; les jambes et les pieds également couverts et garnis ; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noisette ; la peau qui couvre la base du bec , d'un jaune vif ; le bec couleur de corne bleuâtre ; les doigts jaunes et les ongles noirs : en sorte qu'il n'y a de diversité que dans les teintes et dans la distribution de la couleur des plumes ; ce qui ne suffit pas , à beaucoup près , pour constituer deux espèces diverses , sur-tout lorsque le nombre des ressemblances excède aussi évidemment celui des différences. C'est donc sans aucun scrupule que j'ai réduit ces deux espèces à une seule , que j'ai appelée l'*aigle commun* , parce qu'en effet c'est de tous les aigles le moins rare. Aristote , comme je viens de le dire , a fait la même réduction sans l'indiquer. Les Latins , avant Pline , ont appelé cet aigle *valeria* , *quasi valens viribus* , à cause de sa force , qui paraît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse et plus répandue que celle du grand aigle : celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds et tempérés de l'ancien continent ; l'aigle commun , au contraire , préfère les pays froids , et se trouve également dans les deux continens.

On le voit en France , en Savoie , en Suisse , en Allemagne , en Pologne et en Écosse ; on le retrouve en Amérique , à la baie de Hudson.

LE PETIT AIGLE ¹.

LA troisième espèce est l'aigle tacheté , que j'appelle *petit aigle* , et dont Aristote donne une notion exacte , en disant que c'est un oiseau plaintif , dont le plumage est tacheté , et qui est plus petit et moins fort que les autres aigles : et en effet , il n'a pas deux pieds et demi de longueur de corps , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds ; et ses ailes sont encore plus courtes à proportion , car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure. On l'a appelé *aquila planga* , *aquila elanga* , aigle plaintif , aigle criard ; et ces noms ont été bien appliqués , car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables. On l'a surnommé *anataria* , parce qu'il attaque les carnards de préférence ; et *morphna* , parce que son plumage , qui est d'un brun obscur , est marqueté sur les jambes et sous les ailes de plusieurs taches blanches , et qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre. C'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément ; il est plus faible , moins fier et moins courageux que les autres : c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech* , pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie ; car il ne prend ordinairement que des canards , et d'autres moindres oiseaux et des rats. L'espèce , quoique peu nombreuse en chaque lieu , est répandue

¹ En latin , *aquila nœvia*.

partout , tant en Europe ¹ qu'en Asie ² , en Afrique , où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-Espérance ³ dans ce continent : mais il ne paraît pas qu'elle soit en Amérique ; car , après avoir comparé les indications des voyageurs , j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent *l'aigle de l'Orénoque* , qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage , est néanmoins un oiseau d'espèce différente. Si ce petit aigle , qui est beaucoup plus docile , plus aisé à apprivoiser que les deux autres , et qui est aussi moins lourd sur le poing et moins dangereux pour son maître , se fût trouvé également courageux , on n'aurait pas manqué de s'en servir pour la chasse : mais il est aussi lâche que plaintif et criard ; un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre. ⁴ D'ailleurs on voit , par les témoignages de nos auteurs de fauconnerie , qu'on n'a jamais dressé , du moins en France , que les deux premières espèces d'ai-

¹ On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzick : on le trouve aussi , quoique rarement , dans les montagnes de Silésie.

² On le trouve en Grèce , puisqu'Aristote en fait mention ; en Perse , comme on le voit par le témoignage de Chardin ; et en Arabie , où il porte le nom de *zimiech* , ou *aigle faible*.

³ On le trouve au cap de Bonne-Espérance ; car il me paraît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière* , qui se jette principalement sur les canards.

⁴ C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles dans les montagnes voisines de « Tauris (en Perse) ; j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans. « Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier : ce vol est « tout-à-fait quelque chose de curieux et de fort admirable ; la façon « dont l'épervier abat l'aigle , c'est qu'il vole au dessus fort haut , « foute sur lui avec beaucoup de vitesse , lui enfonce les serres dans « les flanes , et de ses ailes lui bat la tête en volant toujours. Il arri- « ve pourtant quelquefois que l'aigle et l'épervier tombent tous deux « ensemble. » (*Voyage de Chardin* , Londres , 1686 , pages 292 et 293.)

gles, savoir, le grand aigle ou aigle fauve, et l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable. Il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie. Nous donnerons le précis de cet art à l'article du *faucon*. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité. La femelle, qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, et semble être aussi dans l'état de liberté, plus hardie, plus courageuse et plus fine, ne paraît pas conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse, et l'on remarque qu'au printemps, lorsque commence la saison des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette saison, on risque de les perdre, à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs desirs en les purgeant assez violemment. On a aussi observé que quand l'aigle, en partant du poing, vole contre terre et s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant son past: mais s'il vole en tournoyant au dessus de son maître sans se trop éloigner, c'est signe d'attachement et qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse se jette souvent sur les autours et autres moindres oiseaux de proie: ce qui ne lui arrive point lorsqu'il ne suit que son instinct; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de nature , l'aigle ne chasse seul que dans le tems où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits. Comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux , il pourvoit aisément à sa propre subsistance et à celle de sa femelle : mais , dans tous les autres tems de l'année , le mâle et la femelle paraissent s'entendre pour la chasse ; on les voit presque toujours ensemble , ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes , qui sont à portée de les observer , prétendent que l'un dos deux bat les buissons , tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage. Ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande , qu'on les perd de vue ; et , malgré ce grand éloignement , leur voix se fait encore entendre très-distinctement , et leur cri ressemble alors à l'aboïement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité , l'aigle peut se passer long-tems de nourriture , sur-tout dans l'état de captivité , lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi , qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune , pris dans un piège à renard , avait passé cinq semaines entières sans aucun aliment , et n'avait paru affaibli que dans les huit derniers jours , au bout desquels on le tua , pour ne pas le laisser languir plus long-tems.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts et les montagnes , il est rare d'en trouver dans celles des presque îles étroites , ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continens , parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avaient remarqué qu'on n'avait jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes ; ils regardèrent comme un prodige que dans le tems où l'empereur Tibère se trouva dans cette île , un aigle vint

se poser sur le toit de la maison où il était logé. Les aigles ne font en effet que passer dans les îles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte; et lorsque les voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux et dans les îles, ce ne sont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards et les orfraies, qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui sont des oiseaux d'un naturel différent, et qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

LE PYGARGUE.

L'ESPÈCE du pygargue me paraît être composée de trois variétés; savoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue*, et le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, et le dernier ne diffère presque en rien du premier, la grandeur étant la même, et n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête et le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce, et ne dit rien des variétés; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinnularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinnulos*), c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims et chevreuils; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop faible pour attaquer d'aussi grands animaux.

Les différences entre les pygargues et les aigles sont, 1°. la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure: 2°. la couleur du bec; les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, et les pygargues l'ont jaune ou blanc: 3°. la blancheur de la queue, qui a fait donner aux py

gargues le nom d'aigles à queue blanche , parce qu'ils ont en effet la queue blanche en dessus et en dessous dans toute son étendue. Ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles ; ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes : les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines et des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paraît que le pygargue , comme l'aigle commun , affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur et de la même force , si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier , plus féroce , et moins attaché à ses petits , car il ne les nourrit pas long-tems ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir ; et l'on prétend que , sans le secours de l'orfraie , qui les prend alors sous sa protection , la plupart périraient. Il produit ordinairement deux ou trois petits , et fait son nid sur de gros arbres. On trouve la description d'un de ces nids dans Willughby , et dans plusieurs autres auteurs qui l'ont traduit ou copié : c'est une aire ou un plancher tout plat , comme celui du grand aigle , qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres , et qui est composé de petites perches et de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères et d'autres herbes. Ce sentiment contre nature qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance , et qui est commun à l'espèce du pygargue , et à celles du grand aigle et du petit aigle tacheté , indique que ces trois espèces sont plus

* M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède..... qu'il est de la grandeur d'une oie , et que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

voraces et plus paresseuses à la chasse que celle de l'aigle commun, qui soigne et nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, et ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tout secours. D'ailleurs, le naturel des petits tient de celui de leurs parens : les aiglons de l'espèce commune sont doux et assez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle et du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre et de se disputer la nourriture et la place dans le nid, en sorte que souvent le père et la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat. On peut encore ajouter que comme le grand aigle et le pygargue ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter ; que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes, et que, ne gardant point de chair corrompue dans leurs nids, ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun, qui tous les jours prend des lièvres et des oiseaux, fournit plus aisément et plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. On a aussi remarqué, sur-tout dans l'espèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chassent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, et qu'ils se reposent le matin, le soir et la nuit ; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) est en effet plus valeureux, plus diligent et plus infatigable.

LE BALBUZARD.

Le balbuzard est l'oiseau que nos nomenclateurs appellent *aigle de mer*, et que nous appelons en Bourgogne *craupécherot*, mot qui signifie *corbeau pêcheur*.

Crau ou *craw* est le cri du corbeau : c'est aussi son nom dans quelques langues , et particulièrement en anglais ; et ce mot est resté en Bourgogne parmi les paysans , comme quantité d'autres termes Anglais que j'ai remarqués dans leur patois , qui ne peuvent venir que du séjour des Anglais dans cette province sous les règnes de Charles V , Charles VI , etc. Gesner , qui , le premier , a dit que cet oiseau était appelé *crospescherot* par les Bourgnignons , a mal écrit ce nom , faute d'entendre le jargon de Bourgogne : le vrai mot est *crau* , et non pas *cros* ; et la prononciation n'est ni *cros* ni *crau* , mais *craw* , ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer , on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle , quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit ; il n'a ni le port , ni la figure , ni le vol de l'aigle : ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes , ainsi que ses appétits , ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau , même à quelques pieds de profondeur ; et ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire , c'est que sa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang , jusqu'à ce qu'il aperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre , et l'emporter ensuite dans ses serres. Il a les jambes nues , et ordinairement de couleur bleuâtre : cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes et les pieds jaunâtres ; les ongles noirs , très-grands et très-aigus ; les pieds et les doigts si roides , qu'on ne peut les fléchir ; le ventre tout blanc , la queue large , et la tête grosse et épaisse. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds et le bas des jambes de derrière dégarnis de plumes , et que l'on-

gle de derrière est le plus court , tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous. Il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles , et que les pieds , les doigts , et la peau qui recouvre la base du bec , sont ordinairement bleus ; au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche , comme le dit M. Linnæus ; car les doigts des deux pieds sont également séparés et dénués de membranes. C'est une erreur populaire , que cet oiseau nage avec un pied , tandis qu'il prend le poisson avec l'autre ; et c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie , ou grand aigle de mer ; et il s'est également trompé , car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert le Grand , qui a écrit que cet oiseau avait l'un des pieds pareil à celui d'un épervier , et l'autre semblable à celui d'une oie ; ce qui est non-seulement faux , mais absurde et contre toute analogie : en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner , Aldrovande , Klein et Linnæus , au lieu de s'élever contre cette fausseté , l'aient accréditée , et qu'Aldrovande nous dise froidement que cela n'est pas contre toute vraisemblance , puisque je sais ajoute-t-il très-positivement , qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes et moitié fissipèdes ; ce qui est encore un autre fait tout aussi faux que le premier.

Au reste je ne suis pas surpris qu'Aristote ait appelé cet oiseau *haliaetos* , aigle de mer : mais je suis encore étonné que tous les naturalistes anciens et modernes aient copié cette dénomination sans scrupule , et j'ose dire sans réflexion : car l'*haliaetus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer ; on le

trouve plus souvent dans les terres méditerranées voisines des rivières , des étangs et des autres eaux douces ; il est peut-être plus commun en bourgogne , qui est au centre de la France , que sur aucunes de nos côtes maritimes. Comme la Grèce est un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces , et que les terres en sont traversées et environnées par la mer à d'assez petites distances , Aristote à observé , dans son pays , que ces oiseaux pêcheurs cherchaient leur proie sur les rivages de la mer , et par cette raison il les a nommés *aigles de mer* ; mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne , la Suisse et les autres pays éloignés de la mer , où ils sont très-communs , il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque , afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer* , et d'y substituer le nom spécifique *balbuzard* , qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles. Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante : il force , dit-il , ses petits à regarder le soleil , et il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat. Ce fait , que je n'ai pu vérifier , me paraît difficile à croire , quoiqu'il ait été rapporté ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs , et qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles , qui contraignent , dit-on , leurs petits à regarder fixement le soleil. Cette observation me paraît bien difficile à faire ; et d'ailleurs il me semble qu'Aristote , sur le témoignage duquel seul le fait est fondé , n'était pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau : il dit qu'il n'en élève que deux , et qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs , et rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés et les hau-

tes montagnes , comme les aigles , il se tient plus volontiers dans les terres basses et marécageuses , à portée des étangs et des lacs poissonneux : et il me paraît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage* , et non pas au *balbuzard* ou *haliætus* , qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa classe aux oiseaux de mer : car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse , et je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la poursuite des monettes ou des autres oiseaux de mer ; il paraît au contraire qu'il ne vit que de poisson. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiseau n'ont trouvé que du poisson dans son estomac ; et sa chair , qui , comme je l'ai dit , a une très-forte odeur de poisson , est un indice certain qu'il en fait au moins sa nourriture habituelle : il est ordinairement très-gras , et il peut , comme les aigles , se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paraître affaibli. Il est aussi moins fier et moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; et l'on prétend qu'on peut aisément le dresser pour la pêche , comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des auteurs , il m'a paru que l'espèce du balbuzard est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie , et qu'elle est répandue assez généralement en Europe , du nord au midi , depuis la Suède jusqu'en Grèce , et que même on la retrouve dans des pays plus chauds , comme en Égypte et jusqu'en Nigritie.

L'ORFRAIE.

L'ORFRAIE (*ossiфрага*) a été appelé par nos nomenclateurs le *grand aigle de mer*. Il est en effet à peu près

aussi grand que le grand aigle ; il paraît même qu'il a le corps plus long à proportion , mais il a les ailes plus courtes : car l'orfraie a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles , et en même-tems il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle , qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps , a huit et jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur , et il est reconnaissable , 1°. par la couleur et la figure de ses ongles , qui sont d'un noir brillant , et forment un demi-cercle entier : 2°. par les jambes , qui sont nues à la partie inférieure , et dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif : 3°. par une barbe de plumes qui pend sous le menton ; ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer , et assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs , des étangs et des rivières poissonneuses : il n'enlève que le plus gros poisson , mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne aussi du gibier ; et , comme il est très-grand et très-fort , il ravit et emporte aisément les oies et les lièvres , et même les agneaux et les chevreaux. Aristote assure , que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection , mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père et mère , et qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenaient. Je ne trouve pas que ce fait , qui est assez singulier , et qui a été répété par tous les naturalistes , ait été vérifié par aucun ; et ce qui m'en ferait douter , c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs , et n'élève ordinairement qu'un petit , et que par conséquent on doit présumer qu'il se trouverait très-embarrassé s'il avait à soigner et nourrir une nombreuse famille. Cependant il n'y a guère de faits dans

l'Histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais , ou du moins qui n'aient un fondement de vérité : j'en ai vérifié moi-même plusieurs qui me paraissaient aussi suspects que celui-ci ; et c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau , de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve , sans aller chercher plus loin , qu'Aristote voyait bien et disait vrai presque en tout , c'est un autre fait , qui d'abord paraît encore plus extraordinaire , et qui demandait également à être constaté. L'orfraie , dit-il , a la vue faible , les yeux lésés et obscurcis par une espèce de nuage : en conséquence il paraît que c'est la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles , et à le mettre avec la chouette et les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour. A juger de ce fait par les résultats , on le croirait non-seulement suspect , mais faux : car tous ceux qui ont observé les allures de l'orfraie ont bien remarqué qu'il voyait assez pendant la nuit pour prendre du gibier et même du poisson ; mais ils ne se sont pas aperçus qu'il eût la vue faible , ni qu'il vît mal pendant le jour : au contraire , il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre ; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie ; et quoiqu'il vole moins vite que les aigles , c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus faibles. Cependant le respect qu'on doit à l'autorité du grand philosophe que je viens de citer , a engagé le célèbre Aldrovande à examiner scrupuleusement les yeux de l'orfraie ; et il a reconnu que l'ouverture de la pupille , qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée , l'était encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince , et qui forme en effet l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille :

il a de plus observé que l'inconvénient de cette conformation paraît être compensé par la transparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux est opaque et de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avait les yeux couverts d'un petit nuage ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément et abondamment par le petit cercle, parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obscur, et qu'il voit mieux de côté que de face : cependant, comme je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux. Il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide, qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles ; mais il est sûr en même-temps qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche et ravit sa proie aussi bien le jour que la nuit*, et principalement le matin et le soir. D'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même, et que les résultats

* J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, et qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paraît terrible, sur-tout la nuit. (*Ornithologie*, page 6.)

doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour , que parce que leurs yeux sont trop sensibles , et qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir : leur pupille est parfaitement ouverte , et n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille , dans tous les oiseaux de nuit , dans les chats et quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité , est ronde et d'un grand diamètre , lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière faible , comme celle du crépuscule ; elle devient au contraire perpendiculairement longue dans les chats , et reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit , dès que l'œil est frappé d'une forte lumière. Cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal que parce qu'ils voient trop bien , puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière ; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour , et voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière : à plus forte raison l'orfraie , avec sa taie sur la pupille , aurait besoin de plus de lumière qu'aucun autre , s'il n'y avait pas de compensation à ce défaut. Mais ce qui excuse entièrement Aristote d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit , c'est qu'en effet il pêche et chasse la nuit comme le jour : il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière , il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité ; mais il tire plus de partie , plus de produit que l'un ou l'autre , de cette conformation singulière de ses yeux , qui n'appartient qu'à lui , et qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit que des oiseaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Aristote dans son *Histoire des animaux* , autant il m'a paru d'erreurs de fait dans son traité *De*

mirabilibus; souvent même on y trouve énoncés des faits absolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ses autres ouvrages : en sorte que je suis porté à croire que ce traité *De mirabilibus* n'est point de ce philosophe, et qu'on ne le lui aurait pas attribué si l'on se fût donné la peine d'en comparer les opinions, et surtout les faits, avec ceux de son *Histoire des animaux*. Pline, dont le fond de l'ouvrage sur l'histoire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux que parce qu'il les a indifféremment puisés dans les différens traités attribués à Aristote, et qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquens, la plupart fondées sur des préjugés populaires. Nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne et spécifie parfaitement l'espèce de l'*halietus* ou *balbuzard* dans son *Histoire des animaux*, puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caractères très-distinctifs; et l'on trouve en même-tems dans le traité *de mirabilibus*, que l'*halietus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce; et Pline, amplifiant cette opinion, dit non-seulement que les balbuzards (*halieti*) n'ont point d'espèce, et qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes espèces, mais encore que ce qui naît des balbuzards ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent*, dit-il, *de petits vautours, lesquels, ajoute-t-il encore, produisent de grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer*. Que de faits incroyables sont compris dans ce passage! que de choses absurdes et contre toute analogie! car en étendant, autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la nature, et en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons pour un instant

que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles; ils seront féconds comme le sont les métis de quelques autres oiseaux, et produiront entr'eux des seconds métis, qui pourront remonter à l'espèce de l'orfraie si le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle. Jusque-là les lois de la nature ne se trouvent pas entièrement violées; mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient de petits vautours qui en produisent des grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déjà difficiles à croire; et quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, et j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoiqu'il en soit, il est très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours muets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre son semblable: il en est de même de chaque espèce d'aigle, et encore de même du balbuzard et de l'orfraie; et les espèces intermédiaires, qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent et se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particulièrement très-assurés que le mâle balbuzard produit avec sa femelle des petits semblables à lui, et que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie: il en serait de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle comme de celle du bouc avec la brebis; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération; et il résulterait de l'autre mélange une orfraie, parce qu'en

général ce sont les femelles qui dominent , et que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère , et que même les vrais mulets, c'est-à-dire , les métis inféconds , représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle. Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange et du produit du balbuzard et de l'orfraie , c'est la conformité des appétits , du naturel , et même de la figure de ces oiseaux ; car , quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur , l'orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard , ils se ressemblent assez par les proportions , ayant tous deux les ailes et les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps , le bas des jambes et les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé , moins rapide que les aigles ; tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent , et ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs et des eaux abondantes en poissons ; tous deux sont assez communs en France et dans les autres pays tempérés : mais , à la vérité , l'orfraie , comme plus grande , ne pond que deux œufs , et le balbuzard en produit quatre ; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec , et les pieds , ordinairement bleus , au lieu que , dans l'orfraie , cette peau de la base du bec , et les écailles du bas des jambes et des pieds , sont ordinairement d'un jaune vif et foncé. Il y aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le plumage : mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; et des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond , et que le balbuzard mâle produit , avec l'orfraie femelle , des orfraies ; mais que la femelle balbuzard , avec l'orfraie mâle , produit des balbuzards , et que ces bâtards , soit orfraies , soit balbuzards , tenant presque tout de

la nature de leurs mères , ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères , par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, et des orfraies à pieds bleus , quoique communément le balbuzard les ait bleus , et l'orfraie les ait jaunes : cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces. De même on trouve des balbuzards , tels que celui qu'ont décrit MM. de l'académie, qui sont beaucoup plus grands et plus gros que les autres ; et en même-tems on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres , et dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge , et ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce , e'est-à-dire du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands , que par cette raison il produit peu , qu'il ne pond que deux œufs une fois par an , et que souvent il n'élève qu'un petit , l'espèce n'en est nombreuse nulle part ; mais elle est assez répandue : on la trouve presque partout en Europe , et il paraît même qu'elle est communes aux deux continents , et que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale,

LE JEAN-LE-BLANC.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens , et il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes , et par la blancheur de celles du eroupion et de la queue ; mais il a le corps tout autrement proportionné , et beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a que deux pieds de

longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds , et cinq pieds d'envergure , mais avec un diamètre de corps presque aussi grand que celui de l'aigle eommun , qui a plus de deux pieds et demi de longueur , et plus de sept pieds de vol. Par ces proportions , le jean-le-blanc se rapproche du balbuzard , qui a les ailes courtes à proportion du corps ; mais il n'a pas , comme eelui-ci , les pieds bleus : il a aussi les jambes bien plus menues , et plus longues à proportion qu'aucun des aigles. Ainsi , quoiqu'il paraisse tenir quelque chose des aigles , du pygargue et du balbuzard , il n'est pas moins d'une espèce particulière , et très-différente des uns et des autres. Il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs du plumage , et par un caraetère qui m'a souvent frappé ; c'est que dans de certaines attitudes , et sur-tout vu de face , il ressemblait à l'aigle , et que , vu de côté et dans d'autres attitudes , il ressemblait à la buse. Il est singulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de son naturel , qui tient en effet de celui de l'aigle et de celui de la buse ; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc eomme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyait très-clair pendant le jour , et ne craignait pas la plus forte lumière ; car il tournait volontiers les yeux du côté du plus grand jour , et même vis-à-vis le soleil. Il eourait assez vite lorsqu'on l'effrayait , et s'aidait de ses ailes en eourant. Quand on le gardait dans la chambre , il eherchait à s'approcher du feu ; mais eependant le froid ne lui était pas absolument contraire , parce qu'on l'a fait eouehier pendant plusieurs nuits à l'air , dans un tems de gelée , sans qu'il en ait paru ineommodé. On le nourrissait avec de la viande crue et saignante ; mais en le faisant jêû-

ner il mangeait aussi de la viande euite : il déchirait avec son bec la chair qu'on lui présentait , et il en avalait d'assez gros morceaux. Il ne buvait jamais quand on était auprès de lui , ni même tant qu'il apercevait quelqu'un : mais , en se mettant dans un lieu eouvert , on l'a vu boire , et prendre pour cela plus de précaution qu'un acte aussi simple ne paraît en exiger. On laissait à sa portée un vase rempli d'eau : il commençait par regarder de tous côtés fixement et long-tems , comme pour s'assurer s'il était seul ; ensuite il s'approchait du vase , et regardait encore autour de lui ; enfin , après bien des hésitations , il plongeait son bec jusqu'aux yeux , et à plusieurs reprises , dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au delà de l'ouverture du bec , et jusqu'aux yeux ; ce qu'ils ne font jamais , tant qu'ils ont quelque raison de crainte. Cependant le jean-le-blanc ne montrait de défiance que sur cela seul : car , pour tout le reste , il paraissait indifférent , et même assez stupide. Il n'était point méchant , et se laissait toucher sans s'irriter ; il avait même une petite expression de contentement *Co..... Co* , lorsqu'on lui donnait à manger : mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Il devient gras en automne , et prend en tout tems plus de chair et d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie ¹.

¹ Voici la note que m'a donnée l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières : « Ayant présenté au jean-le-blanc » différens alimens , comme du pain , du fromage , des raisins , de » la pomme , etc..... Il n'a voulu manger d'aucun , quoiqu'il jeûnât » depuis vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire jeûner trois » jours de plus , et au bout de ce tems il a également refusé ces ali-

Il est très-commun en France , et , comme le dit Belon , il n'y a guère de villageois qui ne le connaissent et ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donué le nom de *jean-le-blanc* , parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre , du dessous des ailes , du croupion et de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères ; car la femelle est presque toute grise , et n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion : elle est , comme dans les autres oiseaux de proie , plus grande , plus grosse et plus pesante que le mâle. Elle fait son nid presque à terre , dans les terrains couverts de bruyères , de fougère , de genêt et de joncs , quelquefois aussi sur des sapins et sur d'autres arbres élevés.

» mens ; en sorte qu'on peut assurer qu'il ne mange rien de tout
 » cela , quelque faim qu'il ressent. Je lui ai aussi présenté des vers ,
 » qu'il a constamment refusés ; car lui en ayant mis un dans le bec
 » il a rejeté , quoiqu'il Peût déjà avalé à moitié. Il se jetait avec avi-
 » dité sur les milots et les souris que je lui donnais ; il les avalait
 » sans leur donner un seul coup de bec. Je me suis aperçu que lors-
 » qu'il en avait avalé deux ou trois , ou seulement une grosse , il pa-
 » raissait avoir un air plus inquiet , comme s'il eût ressenti quelque
 » douleur ; il avait alors la tête moins libre et plus enfoncée qu'à
 » l'ordinaire. Il restait cinq ou six minutes dans cet état , sans s'oc-
 » cuper d'autre chose ; car il ne regardait pas de tous côtés , comme
 » il fait ordinairement ; et je crois même qu'on aurait pu l'appro-
 » cher sans qu'il se fût retourné , tant il était sérieusement occupé
 » de la digestion des souris qu'il venait d'avalé. Je lui ai présenté
 » des grenouilles et de petits poissons ; il a toujours refusé les pois-
 » sons et mangé les grenouilles par demi-douzaine , et quelquefois
 » davantage : mais il ne les avale pas tout entières comme les souris ;
 » il les saisit d'abord avec ses ongles , et les dépèce avant de les man-
 » ger. Je l'ai fait jeûner pendant trois jours , en ne lui donnant que
 » du poisson crud ; il l'a toujours refusé. J'ai observé qu'il rendait
 » les peaux des souris en petites pelotes , longues d'environ un pou-
 » ce ; et , en les faisant tremper dans l'eau chaude , j'ai reconnu
 » qu'il n'y avait que le poil et la peau de la souris , sans aucun os ,
 » et j'ai trouvé dans quelques-unes de ces pelotes des grains de fer
 » fondu et quelques autres parcelles du charbon. »

Elle pond ordinairement trois œufs , qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise. Le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le tems de l'incubation , et même pendant le tems qu'elle soigne et élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités , et sur-tout les hameaux et les fermes : il saisit et enlève les poules , les jeunes dindons , les canards privés ; et lorsque la volaille lui manque , il prend des lapereaux , des perdrix , des cailles , et d'autres moindres oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards. Comme ces oiseaux , et sur-tout la femelle , ont les ailes courtes et le corps gros , leur vol est pesant et ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur ; on les voit toujours voler bas , et saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement ; ils ne chassent guère que le matin et le soir , et ils se reposent dans le milieu du jour.

Au reste , le jean-le-blanc , qui est très-commun en France , est néanmoins assez rare partout ailleurs , puisqu'aucun des naturalistes d'Italie , d'Angleterre , d'Allemagne , et du Nord , n'en a fait mention que d'après Belon ; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de l'histoire de cet oiseau.

On sait qu'on peut diviser les oiseaux de proie en deux ordres , dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers , nobles et courageux , et tels que les aigles , les faucons , gerfauts , autours , laniers , éperviers , etc. ; et le second contient les oiseaux lâches , ignobles et gourmands , tels que les vautours , les milans , les buses , etc. Entre ces deux ordres si différens par le naturel et les mœurs , il se trouve , comme partout ailleurs , quelques nuances intermédiaires , que-

ques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble , et qui participent au naturel des oiseaux nobles et des oiseaux ignobles. Ces espèces intermédiaires sont , 1°. celle du Jean-le-blanc , dont nous venons de donner l'histoire , et qui , comme nous l'avons dit , tient de l'aigle et de la buse ; 2°. celle de l'oiseau saint-martin , que MM. Brisson et Frisch ont appelé le *lanier cendré* , et que M. Edwards a nommé *faucon bleu* , mais qui tient plus du jean-le-blanc et de la buse que du faucon ou du lanier , 3°. celle de la soubuse , dont les Anglais n'ont pas bien connu l'espèce , ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse , dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc) , et le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules) : ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier* ; mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces , et sur-tout la dernière , ont donc été ou méconnues , ou confondues , ou très-mal nommées ; car le jean-le-blanc ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon , comme le dit M. Edwards , ni un lanier , comme le disent MM. Frisch et Brisson , puisqu'il est d'un naturel différent et de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse , qui n'est ni un aigle ni un faucon , puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnaîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX AIGLES
ET BALBUZART.

I. L'OISEAU des grandes Indes, dont M. Brisson a donné une description exacte , sous le nom d'*aigle de Pondichéry*. Nous observerons seulement que , par sa seule petitesse , on aurait dû l'exclure du nombre des aigles , puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles. Il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec , qui est d'une couleur bleuâtre : mais il n'a pas , comme lui , les pieds bleus ; il les a jaunes comme le pygargue. Son bec cendré à son origine , et d'un jaune pâle à son bout , semble participer , pour les couleurs du bec , des aigles et des pygargues ; et ces différences indiquent assez que cet oiseau est d'une espèce particulière. C'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes , puisque les Malabares en ont fait une idôle et lui rendent un culte ; mais c'est plutôt par la beauté de son plumage que par sa grandeur ou sa force qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'est l'un des plus beaux oiseaux du genre des oiseaux de proie.

II. L'oiseau de l'Amérique méridionale , que Marcgrave a décrit sous le nom *urutaurana* (ouroutaran) que lui donnent les Indiens du Bresil , et que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli* , qu'il porte au Mexique : c'est celui que nos voyageurs français ont appelé *aigle d'Orénoque*. Les anglais ont adopté cette dénomination , et l'appellent *Orenoko-eagle*. Il est un peu plus petit que l'aigle commun , et approche de l'aigle ta-

cheté , ou petit aigle , par la variété de son plumage ; mais il a pour caractères propres et spécifiques les extrémités des ailes et de la queue bordées d'un jaune blanchâtre ; deux plumes noires , longues de plus de deux pouces , et deux autres plumes plus petites , toutes quatre placées sur le sommet de la tête , et qu'il peut baisser ou relever à sa volonté ; les jambes couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches et noires , posées comme des écailles ; l'iris de l'œil d'un jaune vif , la peau qui couvre la base du bec , et les pieds , jaunes comme les aigles ; mais le bec plus noir et les ongles moins noirs. Ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles , et de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens ; mais il me paraît qu'on doit rapporter à cette espèce l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou* , qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique , dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée , avec une excellente description , sous le nom d'*eagle-crowned* (*aigle huppé*) , qui me paraît être de la même espèce , ou d'une espèce très-voisine de celui-ci.

La distance entre l'Afrique et le Brésil , qui n'est guère que de quatre cents lieues , n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir ; et dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Brésil et sur les côtes occidentales de l'Afrique : et il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers , et par lesquels ils se ressemblent , pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce ; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté ; tous deux sont à peu près de la même grandeur : ils ont aussi tous deux le plumage va-

rié, et marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vil, le bec noirâtre; les jambes, jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquées de noir et de blanc; les doigts jaunes et les ongles bruns ou noirs: et il n'y a de différence que dans la distribution et dans les teintes des couleurs du plumage; ce qui ne peut être mis en comparaison avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer. Ainsi je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique comme étant de la même espèce que celui du Brésil; en sorte que l'aigle huppé du Brésil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, et l'aigle huppé de Guinée, ne sont qu'une seule et même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III. L'oiseau du Brésil, indiqué par Maregrave sous le nom *urabitinga*, qui, vraisemblablement, est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays.

IV. L'oiseau que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun naturaliste, et qui se trouve à Cayenne et dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

V. L'oiseau des Antilles, appelé le *pêcheur* par le P. du Tertre, et qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing hawk*, épervier-pêcheur de la Caroline.

VI. L'oiseau des îles Antilles, appelé par nos voyageurs *mansfeni*, et qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle (*nisus*). « Le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, » est un puissant oiseau de proie, qui, en sa forme et en » son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, » que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est » guère plus gros qu'un faucon: mais il a les griffes deux

» fois plus grandes et plus fortes. Quoiqu'il soit si bien
» armé , il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont
» point de défense , comme aux grives , allouettes de
» mer , et tout au plus aux ramiers et tourterelles : il
» vit aussi de serpens et de petits lézards. Il se perche
» ordinairement sur les arbres les plus élevés : les plu-
» mes sont si fortes et si serrées , que si en le tirant on
» ne le prend à rebours , le plomb n'a point de prise
» pour pénétrer. La chair en est un peu plus noire ;
» mais elle ne laisse pas d'être excellente. »

LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie , non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours , mais parce qu'ils sont plus généreux , c'est-à-dire moins bassement cruels ; leurs mœurs sont plus fières , leurs démarches plus hardies , leur courage plus noble , ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours , au contraire , n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps ; seul il les poursuit , les combat , les saisit : les vautours , au contraire , pour peu qu'ils prévoient de résistance , se réunissent en troupes comme de lâches assassins , et sont plutôt des voleurs que des guerriers , des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car , dans ce genre , il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre , et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres , au point de les déchiqeter jusqu'aux os : la corruption , l'infection les attire , au lieu de les repousser. Les éperviers , les faucons , et jusqu'aux plus petits oiseaux , montrent plus de courage ; car ils chassent seuls , et presque tous dédaignent la chair morte , et refusent celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes , le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal , qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres :

taudis que l'aigle a , comme nous l'avons dit , le courage , la noblesse , la magnanimité et la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel , et on les reconnaîtra à la simple inspection , en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête , au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue , le cou aussi presque nud , couvert d'un simple duvet , ou mal garni de quelques crins épars , tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes ; à la forme des ongles , ceux des aigles étant presque demi-circulaires , parce qu'ils se tiennent rarement à terre , et ceux des vautours étant plus courts et moins courbés ; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes , et qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie ; à la partie du dessous de la gorge , qui est plutôt garnie de poils que de plumes ; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle , qui se tient fièrement droit , et presque perpendiculairement sur ses pieds ; au lieu que le vautour , dont la situation est à demi horizontale , semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps. On reconnaîtra même les vautours de loin , en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre , c'est-à-dire plus de deux ensemble , et aussi parce qu'ils ont le vol pesant , et qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre , étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises avant de pouvoir prendre leur plein essor.

LE PERCNOPTÈRE.

J'AI adopté ce nom , tiré du grec , pour distinguer cet oiseau de tous les autres. Ce n'est point du tout un

aigle , et ce n'est certainement qu'un vautour ; ou , si l'on veut suivre le sentiment des anciens , il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux , tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote , qui l'a placé parmi les aigles , avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours , ayant , dit-il , tous les vices de l'aigle , sans avoir aucuns de ses bonnes qualités , se laissant chasser et battre par les corbeaux , étant paresseux à la chasse , pesant au vol , toujours criant , lamentant , toujours affamé , et cherchant les cadavres. Il a aussi les ailes plus courtes et la queue plus longue que les aigles , la tête d'un bleu-clair , le cou blanc et nud , c'est-à-dire couvert , comme la tête , d'un simple duvet blanc , avec un collier de petites plumes blanches et roides au dessous du cou en forme de fraise ; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre ; le bec , et la peau nue qui en recouvre la base sont noirs ; l'extrémité crochue du bec est blanchâtre ; le bas des jambes et les pieds sont nus , et de couleur plombée ; les ongles sont noirs , moins longs et moins courbés que ceux des aigles. Il est , de plus , fort remarquable par une tache brune , en forme de cœur , qu'il porte sur la poitrine , au dessous de sa fraise , et cette tache brune paraît entourée ou plutôt liserée d'une ligne étroite et blanche. En général , cet oiseau est d'une vilaine figure et mal proportionné ; il est même dégoûtant par l'écoulement continu d'une humeur qui sort de ses narinnes , et de deux autres trous qui se trouvent dans son bec , par lesquels s'écoule la salive. Il a le jabot proéminent ; et lorsqu'il est à terre , il tient toujours les ailes étendues ¹ . Enfin il ne ressem-

¹ Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-seulement à cette espèce , mais encore à la plupart des vautours et à quelques autres oiseaux de proie.

ble à l'aigle que par la grandeur ; car il surpasse l'aigle commun , et il approche du grand aigle pour la grosseur du corps : mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du percnoptère paraît être plus rare que celles des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées , dans les Alpes , et dans les montagnes de la Grèce , mais toujours en assez petit nombre.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que MM. de l'académie des sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours. D'autres naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge*, le *vautour jaune*, le *vautour fauve* ; et comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte , nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère ; il a huit pieds de vol ou d'envergure , le corps plus gros et plus long que le grand aigle , sur-tout en y comprenant les jambes , qu'il a longues de plus d'un pied , et le cou , qui a sept pouces de longueur. Il a , comme le percnoptère , au bas du cou un collier de plumes blanches ; sa tête est couverte de pareilles plumes , qui font une petite aigrette par derrière , au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles ; le cou est presque entièrement dénué de plumes. Il a les yeux à fleur de tête , avec de grandes paupières , toutes deux également mobiles , et garnies de cils , et l'iris d'un bel orangé ; le bec long et crochu , noirâtre à son extrémité , ainsi qu'à son origine , et bleuâtre dans son milieu. Il est encore remarquable par son jabot rentré , c'est-à-dire par un grand creux qui est au haut de l'estomac , et dont toute la cavité est garnie de poils qui

tendent de la circonférence au centre ; ce creux est la place du jabot , qui n'est ni proéminent ni pendant comme celui du percnoptère. La peau du corps , qui paraît à nud sur le cou et autour des yeux , des oreilles , etc. est d'un gris brun et bleuâtre ; les plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur , et le tuyau plus d'un pouce de circonférence ; les ongles sont noirâtres , mais moins grands et moins courbés que ceux des aigles.

Je crois , comme l'ont dit MM. de l'académie des sciences , que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote : mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard , et que d'abord il paraîtrait qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours , le petit , plus blanchâtre que le grand , qui varie pour la forme ; il paraîtrait , dis-je , que ce genre de vautour est composé de plus d'une espèce , que l'on peut également y rapporter : car il n'y a que le perenoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier ; et comme il ne décrit aucun des autres grands vautours , on pourrait douter avec raison que le griffon fût le même que son grand vautour. Le vautour commun , qui est tout aussi grand et peut-être moins rare que le griffon , pourrait être également pris pour ce grand vautour ; en sorte qu'on doit penser que MM. de l'académie des sciences ont eu tort d'affirmer comme certaine une chose aussi équivoque et aussi douteuse , sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion , qui ne peut se trouver vraie que par hasard , et ne peut être prouvée que par des réflexions et des comparaisons qu'ils n'avaient pas faites. J'ai tâché d'y suppléer , et voici les raisons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon est en effet le grand vautour des anciens.

Il me parait que l'espèce du griffon est composée de deux variétés : la première , qui a été appelée *vautour fauve* , et la seconde , *vautour doré* , par les naturalistes. Les différences entre ces deux oiseaux , dont le premier est le griffon , ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes et séparées : car tous deux sont de la même grandeur , et en général à peu près de la même couleur ; toutes deux ont la queue courte relativement aux ailes , qui sont très-longues ¹ ; et par ce caractère qui leur est commun , ils diffèrent des autres vautours. Ces ressemblances ont même frappé d'autres naturalistes avant moi , au point qu'ils ont appelé le vautour fauve *congener* du vautour doré : je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon , sous le nom de *vautour noir* , est encore de la même espèce que le griffon et le vautour doré ; car ce vautour noir est de la même grandeur , et a le dos et les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or, en réunissant en une seule espèce ces trois variétés , le griffon sera le moins rare des grands vautours , et celui par conséquent qu'Aristote aura principalement indiqué ; et ce qui rend cette présomption encore plus vraisemblable , c'est que , selon Belon , ce grand vautour noir se trouve fréquemment en Égypte , en Arabie , et dans les îles de l'Archipel , et que dès-lors il doit être assez commun en Grèce. Quoiqu'il en soit , il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces , savoir , le perenoptère , le griffon , le vautour proprement dit ,

¹ M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur , et trois pieds à la plus grande plume de l'aile ; ce qui me ferait douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres auteurs , qui a la queue courte en comparaison des ailes.

dont nous parlerons dans l'article suivant , et le vautour huppé , qui diffèrent assez les uns des autres pour faire des espèces distinctes et séparées.

Si nous comparons ces observations sur les parties intérieures des vautours avec celles que les mêmes anatomistes de l'académie ont faites sur les aigles , nous remarquerons aisément que , quoique les vautours se nourrissent de chair comme les aigles , ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui servent à la digestion , et qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules et des autres oiseaux qui se nourrissent de grain , puisqu'ils ont un jabot et un estomac qu'on peut regarder comme un demi-gésier par son épaisseur à la partie du fond ; en sorte que les vautours paraissent être conformés non-seulement pour être carnivores , mais granivores et même omnivores.

LE VAUTOUR , OU GRAND VAUTOUR.

Le vautour simplement dit , ou le grand vautour , est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré* , et que la plupart des naturalistes après lui ont aussi nommé *vautour cendré* , quoiqu'il soit beaucoup plus noir que cendré. Il est plus gros et plus grand que l'aigle commun , mais un peu moindre que le griffon , duquel il n'est pas difficile de le distinguer , 1°. par le cou , qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long et plus fourni , et qui est de la même couleur que celle des plumes du dos ; 2°. par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête , s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou ,

et borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire , et au dessous duquel il se trouve un collier étroit et blanc ; 5°. par les pieds , qui sont , dans le vautour , couverts de plumes brunes , tandis que , dans le griffon , les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres ; et enfin par les doigts , qui sont jaunes , tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

LE VAUTOUR A AIGRETTES.

CE vautour , qui est moins grand que les trois premiers , l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours. Nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner , qui , de tous les naturalistes , est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour , dit-il , que les Allemands appellent *hasengeier* (*vautour aux lièvres*) , a le bec noir et crochu par le bout , de vilains yeux , le corps grand et fort , les ailes larges , la queue longue et droite , le plumage d'un roux noirâtre , les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos , à terre ou perché , il redresse les plumes de la tête , qui lui font alors comme deux cornes , que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure ; il marche bien , et fait des pas de quinze pouces d'étendue. Il poursuit les oiseaux de toute espèce , et il en fait sa proie ; il chasse aussi les lièvres , les lapins , les jeunes renards et les petits faons , et n'épargne pas même le poisson : il est d'une telle férocité , qu'on ne peut l'appivoiser , non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé , mais encore à la course. Il vole avec grand bruit ; il niche dans les forêts épaisse et désertes , sur les arbres les plus élevés.

Il mange la chair , les entrailles des animaux vivans , et même les cadavres : quoique très-vorace , il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1515 , et , l'année suivante , on en trouva d'autres dans un nid qui était construit sur un gros chêne très-élevé , à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, et le vautour à aigrettes, ne produisent qu'un petit nombre, et une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux. Ils font leurs nids dans les lieux si hauts et d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver; ce n'est que dans les montagnes élevées et désertes que l'on doit les chercher. Les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison; et ce n'est que quand les neiges et les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, et voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paraît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles. Ils sont moins communs dans le Nord; il semblerait même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au delà, puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède, ne fait aucune mention des vautours. Cependant nous parlerons, dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Egypte, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie: on y fait même grand usage de la peau des vautours; le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau; il est recouvert d'un duvet très fin, très-serré et très-chaud, et l'on en fait d'excellentes fourrures.

Au reste, il me paraît que le vautour noir, que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, et qu'on ne doit pas les séparer, comme l'ont fait quelques naturalistes, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqué, ne les sépare pas, et parle des cendrés et des noirs comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs, et d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour était multiforme, puisque ce genre est en effet composé de trois espèces, du griffon, du grand vautour et du vautour à aigrettes, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avait cru devoir séparer des vautours, et associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, et qui ne me paraît faire qu'une seule espèce en Europe: ainsi ce philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour était plus multiforme, c'est-à-dire contenait plus d'espèces, que celui du petit vautour.

LE PETIT VAUTOUR.

Il nous reste maintenant à parler des petits vautours, qui me paraissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, et *vautour à aigrettes*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, et nos nomenclateurs en comptent trois,

savoir , le vautour brun , le vautour d'Égypte , et le vautour à tête blanche. Ce dernier , qui est un des plus petits , paraît être en effet d'une espèce différente des deux premiers ; car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes et les pieds nus , tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche est vraisemblablement le petit vautour blanc des anciens , qui se trouve communément en Arabie , en Égypte , en Grèce , en Allemagne , et jusqu'en Norwège , d'où il nous a été envoyé. On peut remarquer qu'il a la tête et le dessous du cou dégarnis de plumes , et d'une couleur rougeâtre , et qu'il est blanc presque en entier , à l'exception des grandes plumes des ailes , qui sont noires. Ces caractères sont plus que suffisans pour le faire reconnaître.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX VAUTOURS.

I. L'OISEAU appelé par Belon le *sacre d'Égypte* , et que le docteur Shaw indique sous le nom *achbobba*. Cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles et sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte : il se tient presque toujours à terre , et se repaît , comme les vautours , de toute viande et de chair corrompue. « Il est , dit Belon , oiseau sordide et non gentil ; et » quiconque feindra voir un oiseau ayant la corpulence » d'un milan , le bec entre le corbeau et l'oiseau de » proie , crochu par le fin bout , et les jambes et pieds , » et marcher comme le corbeau , aura l'idée de cet » oiseau , qui est fréquent en Égypte , mais rare ail- » leurs , quoiqu'il y en ait quelques-uns en Syrie , et » que j'en aie , ajoute-t-il , vu quelques-uns dans la

» Caramanie ». Au reste , cet oiseau varie pour les couleurs c'est , à ce que croit Belon , l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote , qui , comme l'ibis , était en vénération chez les anciens Égyptiens , parce que tous deux tuent et mangent les serpens et autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte , « Auprès du Caire , » dit le docteur Schaw , nous rencontrâmes plusieurs troupes d'achbobbas , qui , comme nos corbeaux vivent de charogne... C'est peut-être l'épervier d'Égypte , dont Strabon dit que contre le naturel de ces sortes d'oiseaux , il n'est pas fort sauvage ; car l'achbobba est un oiseau qui ne fait point de mal , et que les Mahométans regardent comme sacré : c'est pourquoi le bacha donne tous les jours deux bœufs pour les nourrir ; ce qui paraît être un reste de l'ancienne superstition des Égyptiens ». C'est ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte , dit-il , de ces éperviers à qui on rendait , ainsi qu'à l'ibis , un autre culte religieux ; c'est un oiseau de proie , de la grosseur d'un corbeau , dont la tête ressemble à celle d'un vautour , et les plumes à celles d'un faucon. Les prêtres de ce pays représentaient de grand mystères sous le symbole de cet oiseau ; ils le faisaient graver sur leurs obélisques et sur les murailles de leurs temples pour représenter le soleil ; la vivacité de ses yeux , qu'il tourne incessamment vers cet astre , la rapidité de son vol , sa longue vie , tout leur parut propre à marquer la nature du soleil , etc. ». Au reste , cet oiseau , qui , comme l'on voit , n'est pas assez décrit , pourrait bien être le même que le *galinache* ou *marhand* , dont nous ferons mention.

II. L'oiseau de l'Amérique méridionale , que les Européens qui habitent les colonies ont appelé *roi des vau-*

tours, et qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre. C'est d'après celui qui est au cabinet du roi que M. Brison en a donné une bonne et ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très-bien décrit et dessiné. Nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs, et de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes sur la forme et la nature de cet oiseau. C'est certainement un vautour; car il a la tête et le cou dénués de plumes, ce qui est le caractère le plus distinctif de ce genre: mais il n'est pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds ou de la queue, n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle, et n'ayant pas les ailes à proportion si grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur. Le bec, qui est assez fort et épais, est d'abord droit et direct, et ne devient crochu qu'au bout; dans quelques-uns il est entièrement rouge, et dans d'autres il ne l'est qu'à son extrémité, et noir dans son milieu: la base du bec est environnée et couverte d'une peau de couleur orangée, large, et s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête; et c'est dans cette peau que sont placées les narines, de forme oblongue, et entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée et mobile, et qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, selon le mouvement de tête que fait l'oiseau. Les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles. La tête et le cou sont dénués de plumes, et couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, et d'un rouge plus vif sur le derrière et plus terne sur le devant. Au dessous

du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort et s'étend de chaque côté sous la gorge une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu et de rouge dans sa partie postérieure; cette peau est rayée de petites lignes du duvet noir. Les joues ou côtés de la tête sont couvertes d'un duvet noir; et entre le bec et les yeux, derrière le coin du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun. A la partie supérieure du haut du cou, il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, et l'espace contenu entre ces deux lignes est d'un jaune terne; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge, qui se change, en descendant par nuances, en jaune; au dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces assez longues et d'un cendré foncé; ce collier, qui entoure le cou entier et descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse, en se resserrant, y cacher son cou et partie de sa tête, comme dans un capuchon, et c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine* par quelques naturalistes. Les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, et celles du dessous de la queue, sont blanches, et teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion et du dessus de la queue varient, étant noires dans quelques individus, et blanches dans d'autres: les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris. La couleur des pieds et des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux: les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre, et les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds et les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts et peu crochus.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni

généreux; il n'attaque que les animaux les plus faibles, et ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens, et même des excréments des animaux et des hommes: aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, et les sauvages mêmes ne peuvent manger de sa chair.

III. L'OISEAU appelé *ouroua* ou *aura* par les Indiens de Gayenne, *urubu* (ouroubou) par ceux du Bresil, *zopilotl* par ceux du Mexique, et auquel nos Français de Saint-Domingue et nos voyageurs ont donné le surnom de *marchand*. C'est encore une espèce qu'on doit rapporter au genre des vautours, parce qu'il est du même naturel, et qu'il a comme eux le bec crochu, et la tête et le cou dénués de plumes, quoique, par d'autres caractères, il ressemble au dindon; ce qui lui a fait donner par les Espagnols et les Portugais le nom de *gallinaça gallinaço*.

Le *marchand* est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du Cap*. Il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique et dans celui de l'Amérique méridionale; et comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paraît qu'il a traversé la mer entre le Bresil et la Guinée. Hans Sloane, qui a vu et observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol et de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandez dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux, et même d'excréments humains; qu'ils se rassemblent sur de grands arbres, d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes. Il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut et en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des

arbres ou des rochers très-élevés , d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très-perçante , et qu'ils voient de haut et de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture ; qu'ils sont très-silencieux, ne criant ni ne chantant jamais , et qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale , et que leurs petits sont blancs dans le premier âge , et deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant.

Nos animaux , et même nos oiseaux , continuellement fugitifs devant nous , n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles ; et c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique que nous devons voir ce que seraient celles de nos vautours s'ils n'étaient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées , trop habitées pour les laisser se rassembler , se multiplier et se nourrir en si grand nombre : ce sont là leurs mœurs primitives ; partout ils sont voraces , lâches , dégoûtans , odieux , et , comme les loups , aussi nuisibles pendant leur vie qu'inutiles après leur mort.

LE CONDOR.

SI la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau , le condor doit être regardé comme le plus grand de tous. L'autruche , le casoar , le dronte , dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol , et qui , par cette raison , ne peuvent quitter la terre , ne doivent pas lui être comparés; ce sont , pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits , des espèces d'animaux terrestres , bipèdes , qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens , tandis que les roussettes , les rougettes et les chauves-souris font une semblable nuance , mais en sens contraire , entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités , toutes les puissances que la nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres : il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure , le corps , le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi fortes , le courage égal à la force , etc. Nous ne pouvons mieux faire , pour donner une idée juste de la forme et des proportions de son corps , que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée , le seul de tous les naturalistes et voyageurs qui en ait donné une description détaillée. « Le condor est un oiseau de proie de la vallée d'Ylo au Pérou.... J'en découvris un qui était » perché sur un grand rocher ; je l'approchai à portée » de fusil , et le tirai : mais comme mon fusil n'était » chargé que de gros plomb , le coup ne put entièrement » percer la plume de son parement. Je m'aperçus

» cependant à son vol qu'il était blessé ; car , s'étant
» levé fort lourdement , il eut assez de peine à arriver
» sur un autre grand rocher , à cinq cents pas delà .
» sur le bord de la mer : c'est pourquoi je chargeai de
» nouveau mon fusil d'une balle , et perçai l'oiseau au
» dessous de la gorge. Je m'en vis pour lors le maître ,
» et courus pour l'enlever. Cependant il disputait en-
» core avec la mort ; et , s'étant mis sur son dos , il se dé-
» fendait contre moi avec ses serres tout ouvertes , en
» sorte que je ne savais de quel côté le saisir : je crois
» même que s'il n'eût pas été blessé à mort , j'aurais eu
» beaucoup de peine à en venir à bout. Enfin je le traînai
» du haut du rocher en bas , et , avec le secours d'un
» matelot , je le portai dans ma tente pour le dessiner ,
» et mettre le dessin en couleur.

» Les ailes du condor , que je mesurai fort exacte-
» ment , avaient , d'une extrémité à l'autre , onze pieds
» quatre pouces ; et les grandes plumes , qui étaient
» d'un beau noir luisant , avaient deux pieds deux pou-
» ces de longueur. La grosseur de son bec était propor-
» tionnée à celle de son corps ; la longueur du bec était
» de trois pouces et sept lignes ; sa partie supérieure
» était pointue , crochue , et blanche à son extrémité ,
» et tout le reste était noir. Un petit duvet court , de
» couleur minime , couvrait toute la tête de cet oiseau :
» ses yeux étaient noirs , et entourés d'un cercle brun
» rouge ; tout son parement , et le dessous du ventre
» jusqu'à l'extrémité de la queue , étaient d'un brun
» clair : son manteau , de la même couleur , était un peu
» plus obscur. Les cuisses étaient couvertes jusqu'au
» genou de plumes brunes , ainsi que celles du pare-
» ment ; le fémur avait dix pouces et une ligne de lon-
» gueur , et le tibia cinq pouces et deux lignes. Le pied
» était composé de trois serres antérieures et d'une pos-

» térieure : celle-ci avait un pouce et demi de longueur ,
 » et une seule articulation ; cette serre était terminée
 » par un ongle noir et long de neuf lignes : la serre an-
 » térieure du milieu du pied , ou la grande serre , avait
 » cinq pouces huit lignes et trois articulations , et l'on-
 » gle qui la terminait avait un pouce neuf lignes , et
 » était noir comme sont les autres : la serre intérieure
 » avait trois pouces deux lignes et deux articulations ,
 » et était terminée par un ongle de la même grandeur
 » que celui de la grande serre ; la serre extérieure avait
 » trois pouces et quatre articulations , et l'ongle était
 » d'un pouce. Le tibia était couvert de petites écailles
 » noires ; les serres étaient de même , mais les écailles
 » en étaient plus grandes.

» Ces animaux gisent ordinairement sur les monta-
 » gnes , où ils trouvent de quoi se nourrir ; ils ne des-
 » cendent sur le rivage que dans la saison des pluies :
 » sensibles au froid , ils y viennent chercher la chaleur.
 « Au reste , quoique ces montagnes soient situées sous
 » la zone torride , le froid ne laisse pas de s'y faire sen-
 » tir ; elles sont presque toute l'année couvertes de nei-
 » ge , mais beaucoup plus en hiver , où nous étions
 » entrés depuis le 21 de ce mois.

» Le peu de nourriture que ces animaux trouvent
 » sur le bord de la mer , excepté lorsque quelques tem-
 » pêtes y jettent quelques gros poissons , les oblige à
 » n'y pas faire de longs séjours : ils y viennent ordinai-
 » rement le soir , y passent toute la nuit , et s'en retour-
 » nent le matin. »

Frézier , dans son *Voyage de la mer du Sud* , parle
 de cet oiseau dans les termes suivans : « Nous tuâmes
 » un jour un oiseau de proie , appelé *condor* , qui
 » avait neuf pieds de vol , et une crête brune qui n'est
 » point déchiquetée comme celle du coq : il a le devant

» du gosier rouge , sans plumes , comme le coq-d'Inde ;
 » il est ordinairement gros , et fort à pouvoir emporter
 » un agneau. Garcilasso dit qu'il s'en est trouvé au Pé-
 » rou qui avaient seize pieds d'envergure. »

En effet , il paraît que ces deux condors indiqués par Feuillée et par Frézier étaient des plus petits et des jeunes de l'espèce ; car tous les autres voyageurs leur donnent plus de grandeur. Le P. d'Abbeville et de Laët assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle , et qu'il est d'une telle force , qu'il ravit et dévore une brebis entière , qu'il n'épargne pas même les cerfs , et qu'il renverse aisément un homme. Il s'en est vu , disent Acosta¹ et Garcilasso² , qui , ayant les ailes étendues , avaient quinze et même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre. Ils ont le bec si fort , qu'ils percent la peau d'une vache ; et deux de ces oiseaux en peuvent tuer et manger une , et même ils ne s'abstiennent pas des hommes. Heureusement il y en a peu , car s'ils étaient en grande quantité , ils détruiraient tout le bétail. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure , qu'ils ont les serres grosses , fortes et crochues , et que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent et emportent une biche ou une jeune vache , comme ils feraient un lapin ; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton ; que leur chair est coriace et sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante , le regard assuré , et même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts , qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer et des rivières , dans les savanes ou prairies naturelles³.

¹ *Histoire des Indes*. par Jos. Acosta , page 197.

² *Histoire des Incas* , tome II , page 201.

³ *Voyage de Desmarchais* , tome III , pages 321 et 322.

M. Ray , et presque tous les naturalistes après lui , ont pensé que le condor était du genre des vautours , à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes. Cependant on pourrait en douter encore , parce qu'il paraît que son naturel tient plus de celui des aigles. Il est , disent les voyageurs , courageux et très-fier ; il attaque seul un homme , et tue aisément un enfant de dix à douze ans ; il arrête un troupeau de moutons , et choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils , tue les biches et les vaches , et prend aussi de gros poissons. Il vit donc , comme les aigles du produit de sa chasse ; il se nourrit de proie vivantes , et non pas de cadavres : toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoiqu'il en soit , il me paraît que cet oiseau , qui est encore peu connu , parce qu'il est rare partout , n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique : je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique , en Asie , et peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou et du Chili est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux , si fameux dans les contes arabes , et dont Marc Paul a parlé ; et il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes arabes , parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération. « Il se trouve , dit-il , dans l'île de Madagascar une merveilleuse espèce d'oiseau qu'ils appellent *roc* , qui a la ressemblance de l'aigle , mais qui est sans comparaison beaucoup plus grand. . . . les plumes des ailes étant de six toises de longueur , et le corps grand à proportion ; il est de telle force et puissance , que seul et sans aucun aide il prend et arrête un éléphant , qu'il enlève en l'air et laisse tomber à terre pour le tuer , et se repaître ensuite de sa chair ». Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des

réflexions critiques ; il suffit d'y opposer des faits plus vrais , tels que ceux qui viennent de précéder et ceux qui vont suivre. Il me paraît que l'oiseau presque grand comme une autruche , dont il est parlé dans l'*Histoire des navigations aux terres australes* , ouvrage que M. le président de Brosses a rédigé avec autant de discernement que de soin , doit être le même que le condor des Américains et le roc des Orientaux : de même il me paraît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar , ville des Indes orientales , qui est bien plus grand que l'aigle , et dont le bec sert à faire une poignée d'épée , est encore le condor , ainsi que le vautour du Sénégal ¹ , qui ravit et enlève des enfans ; que l'oiseau sauvage de Laponie , gros et grand comme un mouton , dont parlent Regnard et la Martinière , et dont Olaus Magnus a fait graver le nid , pourrait bien être encore le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin , à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ? Ce vautour des agneaux ou des moutons , qui a souvent été vu en Allemagne et en Suisse en différens tems , et qui est beaucoup plus grand que l'aigle , ne peut être que le condor. Gesner rapporte , d'après un auteur digne de foi (George Fabricius) , les faits suivans. Des paysans d'entre Miesen et Brisa , villes d'Allemagne , perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchaient vainement dans les forêts , aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes , construit de perches et de branches d'arbres , et si étendu , qu'un char pouvait être à l'abri dessous ; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déjà si grands , que leurs ailes étendues avaient sept aunes d'envergure ; leurs jambes étaient plus grosses que celles d'un lion , leurs ongles

¹ *Voyage de le Maire* , page 106.

aussi grands et aussi gros que les doigts d'un homme. Il y avait dans ce nid plusieurs peaux de veaux et de brebis. M. Valmont de Bomare et M. Salerne ont pensé, comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes devait être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, et fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres et aux marmottes. M. Salerne rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, et qui est assez important pour le citer ici tout au long.

» En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua
 » à son château de Mylourdin, paroisse de Saint-Martin
 » d'Abat, un oiseau qui pesait dix-huit livres, et qui avait
 » dix-huit pieds de vol. Il volait depuis quelques jours
 » autour d'un étang; il fut percé de deux balles sous
 » l'aile. Il avait le dessus du corps bigarré de noir, de
 » gris et de blanc, et le dessus du ventre rouge comme
 » de l'écarlate, et ses plumes étaient frisées. On le
 » mangea tant au château de Mylourdin qu'à Chateau-
 » neuf-sur-Loire. Il fut trouvé dur, et sa chair sentait
 » un peu le marécage. J'ai vu et examiné une des mou-
 » dres plumes de ses ailes; elle est plus grosse que la
 » plus grosse plume de cygne. Cet oiseau singulier sem-
 » blerait être le condor ou condor ». En effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif; et quoique le *laemmer geier* des Alpes diffère du condor du Pérou par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un et de l'autre.

Il paraît, par les indications des voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire mêlé de blanc et de noir; et ce grand oiseau tué en France au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non seulement par la grandeur, puisqu'il avait

dix-huit pieds d'envergure et qu'il pesait dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir et de blanc. On peut donc croire, avec toute apparence de raison, que cette espèce principale et première dans les oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, et que, pouvant se nourrir de toute espèce de proie, et n'ayant à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités, et ne se trouvent que dans les grands déserts ou les hautes montagnes

LE MILAN
ET
LES BUSES.

LES milans et les buses , oiseaux ignobles , immondes et lâches , doivent suivre les vautours , auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Ceux-ci , malgré leur peu de générosité , tiennent , par leur grandeur et leur force , l'un des premiers rangs parmi les oiseaux : les milans et les buses , qui n'ont pas ce même avantage , et qui leur sont inférieurs en grandeur , y suppléent et les surpassent par le nombre. Partout ils sont beaucoup plus communs , plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles ; ils restent rarement dans les déserts ; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne , que toute nourriture leur convient , et que plus la terre produit de végétaux , plus elle est en même-tems peuplée d'insectes , de reptiles , d'oiseaux et de petits animaux , ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes , dans les terres les plus vivantes , les plus abondantes en gibier , en volaille , en poisson. Sans être courageux , ils ne sont pas timides ; ils ont une sorte de stupidité féroce qui leur donne l'air de l'audace tranquille , et semble leur ôter la connaissance du danger. On les approche , on les tue bien plus aisé-



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épinc, Dir. ex.

1 LE MILAN. 2 LA BUSE.



ment que les aigles ou les vautours. Détenus en captivité , ils sont encore moins susceptibles d'éducation : de tout tems on les a proscrits , rayés de la liste des oiseaux nobles , et rejetés de l'école de la fauconnerie ; de tout tems on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan , et la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent par le naturel , par la grandeur du corps , par la forme du bec , et par plusieurs autres attributs , le milan est néanmoins aisé à distinguer non-seulement des buses , mais de tous les autres oiseaux de proie , par un seul caractère facile à saisir : il a la queue fourchue ; les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres , laissent paraître un intervalle qui s'aperçoit de loin , et lui a fait improprement donner le surnom d'*aigle à queue fourchue*. Il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses , et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais , et parcourt chaque jour des espaces immenses ; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie , ni même de découverte , car il ne chasse pas : mais il semble que le vol soit son état naturel , sa situation favorite. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute : ses ailes , longues et étroites , paraissent immobiles ; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions , et elle agit sans cesse : il s'élève sans effort , il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné ; il semble plutôt nager que voler ; il précipite sa course , il la ralentit , s'arrête , et reste comme suspendu , ou fixé à la même place pendant des heures entières , sans qu'on puisse s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat qu'une seule espèce de milan , que nos Français ont appelé *milan royal* , parce

qu'il servait au plaisir des princes, qui lui faisaient donner la chassc et livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devraient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, et fuir devant l'épervier, beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant, et s'élevant comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres et demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure. La peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi bien que l'iris des yeux et les pieds : le bec est de couleur de corne, et noirâtre vers le bout, et les ongles sont noirs. Sa vue est aussi perçante que son vol est rapide : il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux : et c'est delà qu'il vise et découvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance. Il n'attaque que les plus petits animaux et les oiseaux les plus faibles ; c'est sur tout aux jeunes poussins qu'il en veut : mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser et l'éloigner. « Les milans sont des animaux » tout-à-fait lâches, m'écrivit un de mes amis : je les ai » vus poursuivre à deux un oiseau de proie, pour lui dérober celle qu'il tenait, plutôt que de fondre sur lui ; » et encore ne purent-ils y réussir. Les corbeaux les insultent et les chassent. Ils sont aussi voraces, aussi » gourmands que lâches : je les ai vus prendre à la su-

» perficie de l'eau de petits poissons morts et à demi
» corrompus; j'en ai vu emporter une longue couleuvre
» dans leurs serres, d'autres se poser sur des cadavres
» de chevaux et de bœufs; j'en ai vu fondre sur des tri-
» pailles que des femmes lavaient le long d'un petit ruis-
» seau, et les enlever presque à côté d'elles. Je m'avisai
» une fois de présenter à un jeune milan que des enfans
» nourrissaient dans la maison que j'habitais, un assez
» gros pigeonneau; il l'avalait tout entier avec les plumes. »

Cette espèce de milan est commune en France, surtout dans les provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, et dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage; car ils font leur nid dans le pays, et l'établissent dans des creux de rochers. Les auteurs de la *Zoologie britannique* disent de même qu'ils nichent en Angleterre, et qu'ils y restent pendant toute l'année. La femelle pond deux ou trois œufs, qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule; ceux du milan sont blanchâtres, avec des tâches d'un jaune sale. Quelques auteurs ont dit qu'il faisait son nid dans les forêts, de vieux chênes ou de vieux sapins. Sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paraît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal; mais je ne sais si elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention; il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, et qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, et qui a comme lui la queue fourchue. M. Gatesby en a donné la description et la figure, sous le nom d'*épervier à queue d'hyron-*

delle , et M. Brisson l'a appelé *milan de la Caroline*. Je serais assez porté à croire que c'est une espèce voisine de celle de notre milan , et qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine , et qui se trouve dans nos climats comme oiseau de passage , que l'on a appelée le *milan noir*. Aristote distingue cet oiseau du précédent , qu'il appelle simplement *milan*, et il donne à celui-ci l'épithète de *milan étolien* , parce que probablement il était de son temps plus commun en Étolie qu'ailleurs. Belon fait aussi mention de ces deux milans ; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier , qui est le milan royal , est plus noir que le second , qu'il appelle néanmoins *milan noir* : ce n'est peut-être qu'une faute d'impression ; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre. Au reste , aucun des naturalistes anciens et modernes n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux , et qui consiste en ce que le milan royal a la queue fourchue , et que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur : ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine , puisqu'à l'exception de cette forme de la queue , ils se ressemblent par tous les autres caractères : car le milan noir , quoiqu'un peu plus petit et plus noir que le milan royal , a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même , les ailes proportionnellement aussi étroites et aussi longues , le bec de la même forme , les plumes aussi étroites et aussi allongées , et les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandais appellent ce milan *kukenduf* ; que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal , il est néanmoins plus fort et plus agile. Schwenck-

feld assure au contraire qu'il est plus faible et encore plus lâche, et qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles, et les petits oiseaux qui sortent de leurs nids. Il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne. Cela peut être; mais nous sommes certains qu'en France et en Angleterre elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal: celui-ci est un oiseau du pays, et qui y demeure toute l'année; l'autre, au contraire, est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte. Ils s'attroupent et passent en files nombreuses sur le Pont-Euxin en automne, et repassent dans le même ordre au commencement d'avril: ils restent pendant tout l'hiver en Égypte, et sont si familiers, qu'ils viennent dans les villes, et se tiennent sur les fenêtres des maisons. Ils ont la vue et le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

LA BUSE.

La buse est un oiseau assez commun, assez connu, pour n'avoir pas besoin d'une ample description. Elle n'a guère que quatre pieds et demi de vol, sur vingt ou vingt-un-pouces de longueur de corps; sa queue n'a que huit pouces; et ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au delà de son extrémité. L'iris de ses yeux est d'un jaune pâle et presque blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi bien que la membrane qui couvre la base du bec, et les ongles sont noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts. il paraît assez stupide, soit dans l'état de domes-

ticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire, et même paresseux : il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève et soigne ses petits plus long-tems que les autres oiseaux de proie, qui, presque tous, les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément : M. Ray assure même que le mâle de la buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol ; il reste sur un arbre, un buisson, ou une motte de terre, et delà se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée : il prend les levreaux et les jeunes lapins, aussi bien que les perdrix et les cailles ; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux : il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, etc. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables : il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc. Ces différences dépendent principalement de l'âge et du sexe ; car on les trouve toutes dans notre climat.

LA BONDRÉE.

Comme la bondrée diffère peu de la buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement

comparées. Elles ont , à la vérité , beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens ; mais ces différences extérieures , jointes à celles de quelques habitudes naturelles , suffisent pour constituer deux espèces , qui , quoique voisines , sont néanmoins distinctes et séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse , et pèse environ deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue , et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds : ses ailes , lorsqu'elles sont pliées , s'étendent au delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux onces de vol ou d'envergure. Son bec est un peu plus long que celui de la buse ; la peau nue qui en couvre la base est jaune ¹ , épaisse et inégale ; les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec , elle montre une bouclie très-large et de couleur jaune : l'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur , et les ongles , qui ne sont pas fort crochus , sont forts et noirâtres : le sommet de la tête paraît large et aplati ; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans l'ouvrage de M. Brisson et dans celui d'Albin. Ce dernier auteur , après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée , dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse ; et il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée plusieurs chenilles vertes , comme aussi plusieurs chenilles communes et autres insectes.

Ces oiseaux , ainsi que les buses , composent leur nid avec des bûchettes , et le tapissent de laine à l'intérieur ,

¹ Quelques naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec était noire ; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge , puisque cette peau qui couvre la base du bec est blanche dans le premier âge de ces oiseaux : elle peut passer par le jaune , et devenir enfin brune et noirâtre.

sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée, et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes : on a trouvé des têtes et des morceaux de guêpes dans un nid où il y avait deux petites bondrées. Elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, et la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles et des lézards entiers. La femelle est, dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle; et tous deux pièlent et courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vite que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger dans la Limagne d'Auvergne qui ne sache connaître la bondrée, et la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi aux gluaux, et souvent au laet, il est cependant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune. Dans plus de vingt buses qu'on m'a apportées en différens tems en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée; et je ne sais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du roi. M. Salerne dit que, dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée*; mais cela n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles, et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en buisson, toujours bas et sans s'élever comme

le milan , auquel du reste elle ressemble assez par le naturel , mais dont on pourra toujours la distinguer de loin et de près , tant par son vol que par sa queue , qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des pièges à la bondrée , parce qu'en liyer elle est très-grasse , et assez bonne à manger.

OISEAUX.

QUI ONT RAPPORT AU MILAN ET A LA BUSE.

L'oiseau saint-martin. Les naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *faucon lanier* ou *lanier cendré* ; mais il nous paraît être non-seulement d'une espèce , mais d'un genre différent de ceux du faucon et du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire , et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé ; il a les jambes longues et menues , en quoi il diffère des faucons , qui les ont robustes et courtes , et encore du lanier , que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon : mais par ce caractère des longues jambes , il ressemble au jean-le-blanc et à la soubuse. Il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit , et qu'il n'avale pas entiers , comme le font les autres gros oiseaux de proie.

M. Edwards , qui a donné la figure de cet oiseau , dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres ; et il ajoute que quand on l'aperçut , il voltigeait autour du pic de quelques vieux arbres , dont il paraissait quelquefois frapper le tronc avec le bec et les serres , en continuant cependant à voltiger , ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué et ouvert ; car on lui trouva dans l'estomac une vingtaine

de petits lézards , déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiseau avec ce que dit Belon de son second oiseau saint-martin , on ne pourra douter que ce ne soit le même ; et indépendamment des rapports de grandeur , de figure et de couleur , ces habitudes naturelles de voler bas , et de chercher avec avidité et constance les petits reptiles , appartiennent moins aux faucons et aux autres oiseaux nobles qu'à la buse , à la harpaye , et aux autres oiseaux de ce genre , dont les mœurs sont plus ignobles , et approchent de celles des milans.

La soubuse ressemble à l'oiseau saint-martin par le naturel et les mœurs : tous deux volent bas pour saisir des mulots et des reptiles ; tous deux entrent dans les basses-cours , fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons , les poulets ; tous deux sont oiseaux ignobles , qui n'attaquent que les faibles , et dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers , comme l'ont fait nos nomenclateurs. Je voudrais donc retrancher de la liste des faucons ce faucon à collier , et ne lui laisser que le nom de *soubuse* , comme au lanier cendré , celui d'*oiseau saint-martin*.

Le mâle , dans la soubuse , est , comme dans les autres oiseaux de proie , considérablement plus petit que la femelle ; mais l'on peut remarquer , en les comparant , qu'il n'a pas comme elle de collier , c'est-à-dire , de petites plumes hérissées autour du cou.

Nous observerons que la soubuse se trouve en France , aussi bien qu'en Angleterre ; qu'elle a les jambes longues et menues comme l'oiseau saint-martin ; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais ; qu'enfin ces deux oiseaux , avec celui dont nous parlerons sous le

nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part, plus voisin de celui des milans et des buses que de celui des faucons.

I. *La harpaye*. Cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard. Il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poisson comme le jean-le-blanc, et le tire vivant hors de l'eau ; il paraît, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, et fréquente de préférence les lieux bas et les bords des fleuves et des étangs ; et comme, pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

II. *Le busard*. On appelle communément cet oiseau, le *busard de marais* ; mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appelait autrefois *fau-perdrieux*, et quelques fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche*. Cet oiseau est plus vorace et moins paresseux que la buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paraît moins stupide et plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier. Au lieu d'habiter, comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, et à portée des étangs, des marais et des rivières poissonneuses ; il niche dans les terres basses, et fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; et quoiqu'il paraisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit, comme elle, oiseau sédentaire et naturel en

France , et qu'il y demeure toute l'année , il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau , les plongeurs , les canards et les autres oieaux d'eau ; il prend les poissons vivans et les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson , il se nourrit de reptiles , de crapauds , de grenouilles et d'insectes aquatiques. Quoiqu'il soit plus petit que la buse , il lui faut une plus ample pâture : et c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vil , et qu'il se donne plus de mouvement , qu'il a plus d'appétit ; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avait élevés à chasser et prendre des lapins , des perdrix et des cailles. Il vole plus pesamment que le milan ; et lorsqu'on veut le faire chasser par des faucons , il ne s'élève pas comme celui-ci , mais fuit horizontalement. Un seul faucon ne suffit pas pour le prendre , il s'aurait s'en débarrasser et même l'abattre ; il descend au due comme le milan , mais il se défend mieux , et il a plus de force et de courage ; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon , il en faut lâcher deux ou trois pour en venir a bout. Les hoberaux et les crécerelles le redoutent , évitent sa rencontre , et même fuient lorsqu'il les approche.

III. L'OISEAU appelé par Catesby , l'épervier à queue d'hirondelle ; et par M. Brisson , le milan de la Caroline.

IV. L'oiseau appelé *caracara* par les Indiens du Bresil , et dont Maregrave a donné la figure et une assez courte indication , puisqu'il se contente de dire que le caracara du Bresil , nommé *gavion* par les Portugais , est une espèce d'épervier ou de petit aigle (*nisus*) de la grandeur d'un milan ; qu'il a la queue longue de neuf pouces , les ailes de quatorze , qui ne s'étendent pas , lorsqu'elles sont pliées , jusqu'à l'extrémité de la queue ; le plumage roux et taché de points blancs et jaunes ; la

queue variée de blanc et de brun ; la tête comme celle d'un épervier ; le bec noir , crochu et médiocrement grand ; les pieds jaunes ; les serres semblables à celles des éperviers , avec des ongles semi-lunaires , longs , noirs et très-aigus , et les yeux d'un beau jaune. Il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules , et qu'il varie dans son espèce , en ayant vu d'autres dont la poitrine et le ventre étaient blancs.

V. L'oiseau des terres de la baie de Hudson , auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée* , et qu'il décrit à peu près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur : il ressemble par la figure , et en partie par les couleurs , à la buse commune. Le bec et la peau qui en couvre la base , sont d'une couleur plombée bleuâtre ; la tête et la partie supérieure du cou sont couvertes de plumes blanches , tachetées de brun foncé dans leur milieu : la poitrine est blanche comme la tête , mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre et les côtés sont couverts de plumes brunes , marquées de taches blanches , rondes ou ovales ; les jambes sont couvertes de plumes douces et blanches , irrégulièrement tachées de brun ; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noir : toutes les parties supérieures du cou , du dos , des ailes et de la queue , sont couvertes de plumes d'un brun cendré , plus foncé dans leur milieu , et plus clair sur les bords ; les couvertures du dessous des ailes sont d'un brun sombre avec des taches blanches ; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites et de couleur obscure , et par-dessus croisées de lignes blanches ; les jambes et les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre ; les ongles sont noirs , et les jambes sont couvertes , jusqu'à la moitié de leur longueur , de

plumes d'une couleur obscure. Cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gélinites blanches.



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épave, Dir. et.

1 LE FAUCON SORT. 2 L'ÉPERVIER.

L'ÉPERVIER.

QUOIQUE les nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson fait mention de quatre espèces ou variétés; savoir, l'épervier commun, l'épervier tacheté, le petit épervier, et l'épervier des alouettes: mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes n'est que la crécerelle femelle; nous avons trouvé de même que le petit épervier n'est que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en sorte qu'il ne reste plus que l'épervier tacheté, qui n'est qu'une variété accidentelle de l'espèce commune de l'épervier. M. Klein est le premier qui ait indiqué cette variété; il dit que cet oiseau lui fut envoyé du pays de Mariembourg. Il faut donc réduire à l'espèce commune le petit épervier, aussi bien que l'épervier tacheté, et séparer de cette espèce l'épervier des alouettes, qui n'est que la femelle de la crécerelle.

On observera que le tiercelet-sors d'épervier diffère du tiercelet-hagard, en ce que le sors a la poitrine et le ventre beaucoup plus blancs, et avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet-hagard, qui a ces parties presque entièrement rousses et traversées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les fauconniers: il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé; et les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulières que quand il a passé sa première

ou sa seconde mue. Il en est de même de la femelle, qui n'a de bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue ; et pour donner une idée plus détaillée de ces différences et de ces changemens dans la distribution des couleurs , nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de la poitrine et du ventre sont presque toutes séparées les unes des autres , et qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé , qu'une suite continue et uniforme de couleur brune , telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine et du ventre du tiercelet-hagard d'épervier , c'est-à-dire , du tiercelet qui a subi ses deux premières mues. Les mêmes changemens arrivent dans la femelle : ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche , ne sont , dans la première année , que des taches séparées ; et l'on verra dans l'article de l'*autour* que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier. Rien ne prouve mieux combien sont fautive les indications que nos nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs , que de voir le même oiseau porter , la première année , des taches ou des bandes longitudinales brunes , descendant du haut en bas , et présenter , au contraire , dans la seconde année , des bandes transversales de la même couleur : ce changement , quoique très-singulier , est plus sensible dans l'*autour* et dans les éperviers ; mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux : de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur et de la distribution des taches , se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays. L'espèce en est assez nombreuse ; on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver , qu'on avait

tués dans les bois : ils sont alors très-maigres , et ne pèsent que six onces. Le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts : elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs , qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste , l'épervier , tant mâle que femelle , est assez docile ; on l'apprivoise aisément , et l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles : il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie , et fait une prodigieuse destruction des pinçons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupe pendant l'hiver. Il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paraît ; car , indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat , il paraît que , dans certaines saisons , il en passe en grande quantité dans d'autres pays , et qu'en général l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent , depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

L'AUTOUR.

L'AUTOUR est un bel oiseau , beaucoup plus grand que l'épervier , auquel il ressemble néanmoins par les habitudes naturelles , et par un caractère qui leur est commun , et qui , dans les oiseaux de proie , n'appartient qu'à eux et aux pies-grièches : c'est d'avoir les ailes courtes ; en sorte que , quand elles sont pliées , elles ne s'étendent pas , à beaucoup près , à l'extrémité de la queue. Il ressemble encore à l'épervier , parce qu'il a comme lui la première plume de l'aile courte , arrondie par son extrémité , et que la quatrième plume de l'aile est la plus longue de toutes. Les fauconniers distinguent les oiseaux de chasse en deux classes ; savoir , ceux de la fauconnerie proprement dite , et ceux qu'ils appellent de l'*autourserie* ; et , dans cette seconde classe , ils comprennent non-seulement l'autour , mais encore l'épervier , les harpaycs , les buses , etc.

L'autour , avant sa première mue , c'est-à-dire pendant la première année de son âge , porte , sur la poitrine et sur le ventre , des taches brunes perpendiculairement longitudinales : mais lorsqu'il a subi ses deux premières mues , ces taches longitudinales disparaissent , et il s'en forme de transversales , qui durent ensuite pour tout le reste de la vie ; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connaissance de cet oiseau , qui , dans deux âges différens , est marqué si différemment.

Au reste , l'autour a les jambes plus longues que les

autres oiseaux qu'on pourrait lui comparer et prendre pour lui, comme le gerfaut, qui est à très-peu près de sa grandeur. Le mâle autour est, comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle; tous deux sont des oiseaux de poing, et non de leurre: ils ne volent pas aussi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps. Ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier: jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie; ils la prennent de côté. On a vu, par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers; on peut prendre les autours de la même manière: on met un pigeon blanc, pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, et qui renferment, autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur; l'autour arrive obliquement; et la manière dont il s'empêtre dans les filets indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir. Les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, et il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, et même dans les forêts de la province de Bourgogne, et aux environs de Paris; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, et l'espèce paraît s'être répandue dans les pays du nord jusqu'en Suède, et dans ceux de l'orient et du midi, jusqu'en Perse et en Barbarie. Ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, selon Belon. « Ils ont, dit-il, la tête grande, le cou » gros, et beaucoup de plumes. Ceux d'Arménie, » ajoute-t-il, ont les yeux verts; ceux de Perse les ont

» clairs, concaves et enfoncés : ceux d'Afrique, qui
 » sont les moins estimés, ont les yeux noirs dans le
 » premier âge, et rouges après la première mue. » Mais
 ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afri-
 que ; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus
 rouges qu'ils sont plus âgés : il y a même dans les au-
 tours de France une différence ou variété de plumage
 et de couleur qui a induit les naturalistes en une espèce
 d'erreur ; on a appelé *busard* un autour dont le plumage
 est blond, et dont le naturel, plus lâche que celui de
 l'autour brun, et moins susceptible d'une bonne édu-
 cation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou
 busard, et lui en a fait donner le nom : c'est néanmoins
 très-certainement un autour, mais que les fauconniers
 rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez
 légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il
 s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc ; et ce
 caractère lui a fait donner le nom de *busard varié* ;
 mais cet oiseau varié, aussi bien que celui qui est blond,
 sont également des autours, et non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-tems un mâle et une femelle de
 l'espèce de l'autour brun ; la femelle était au moins d'un
 tiers plus grosse que le mâle : il s'en fallait plus de six
 pouces que les ailes, lorsqu'elles étaient pliées, ne
 s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue ; elle était
 plus grosse dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être
 le terme de l'accroissement de ces oiseaux, qu'un gros
 chapon. Dans le premier âge, jusqu'à cinq ou six semai-
 nes, ces oiseaux sont d'un gris blanc ; ils prennent en-
 suite du brun sur tout le dos, le cou et les ailes : le
 ventre et le dessous de la gorge changent moins, et
 sont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec
 des taches longitudinales, brunes dans la première an-
 née, et des bandes transversales, brunes dans les an-

nées suivantes ; le bec est d'un bleu sale , et la membrane qui en couvrent la base est d'un bleu livide ; les jambes sont dénuées de plumes , et les doigts des pieds sont d'un jaune foncé ; les ongles sont noirâtres ; et les plumes de la queue , qui sont brunes , sont marquées par des raies transversales fort larges , de couleur d'un gris sale. Le mâle a sous la gorge , dans cette première année d'âge , les plumes mêlées d'une couleur roussâtre ; ce que n'a pas la femelle , à laquelle il ressemble par tout le reste , à l'exception de la grosseur , qui , comme nous l'avons dit , est de plus d'un tiers au-dessous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle , il était plus féroce et plus méchant. Ils sont tous deux assez difficiles à priver ; ils se battaient souvent , mais plus des griffes que du bec , dont ils ne se servent guère que pour dépêcer les oiseaux ou autres petits animaux , ou pour blesser ou mordre ceux qu'ils veulent saisir. Ils commencent par se défendre de la griffe , se renversent sur le dos en ouvrant le bec , et cherchent beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est aperçu que ces oiseaux , quoique seuls dans la même volière , aient pris de l'affection l'un pour l'autre ; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été , depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre , où la femelle dans un accès de fureur , tua le mâle dans le silence de la nuit , à neuf ou dix heures du soir , tandis que tous les autres oiseaux étaient endormis. Leur naturel est si sanguinaire , que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons , il les égorge tous les uns après les autres. Cependant il semble manger de préférence les souris , les mulots , et les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante et refuse assez

constamment la viande cuite ; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excréments sont blanchâtres et humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables, qu'il les répète plus souvent. Il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, et semble s'effaroucher de tout ; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu sans le voir s'agiter violemment, et l'entendre jeter plusieurs cris répétés.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A L'ÉPERVIER

ET A L'AUTOUR.

I. L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne sous aucun nom, et que nous avons désigné sous la dénomination d'*épervier à gros bec de Cayenne*, parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiseau de proie ; il est seulement un peu plus gros et d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier : il a aussi le bec plus gros et plus long, les jambes un peu plus courtes, le dessous de la gorge d'une couleur uniforme et vineuse ; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blancheâtre : mais du reste il ressemble assez à l'épervier d'Europe pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce voisine, et qui peut-être ne doit son origine qu'à l'influence du climat.

II. L'oiseau qui nous a été envoyé de Cayenne , sans nom , et auquel nous avons cru devoir donner celui de *petit autour de Cayenne* , parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles fauconniers.

III. L'oiseau de la Caroline , donné par Gatesby sous le nom d'*épervier des pigeons*.

LE GERFAUT.

LE gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux et constans qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons et les crécerelles: ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue; la première plume de l'aile, appelée le *cerceau*, presque aussi longue que celle qui la suit; le bout de cette plume en penne, ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans et les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles, ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, et cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte et arrondie par son extrémité; et ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est, dans ces derniers oiseaux, la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec et les pieds qu'il a bleuâtres, et par son plumage, qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures; avec la queue grise, traversée de

lignes brunes. Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, et il paraît qu'il y a variété dans l'espèce ; car il nous a été envoyé de Norwège un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux, qui diffère un peu de l'autre par les nuances et par la distribution des couleurs, et qui est plus estimé des fauconniers que celui d'Islande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité et plus de docilité ; et indépendamment de cette première variété, qui paraît variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourrait attribuer au climat, si tous n'étaient pas également des pays froids. Cette seconde variété est le gerfaut blanc, qui diffère beaucoup des deux premiers, et nous présumons que dans ceux de Norwège, aussi bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs ; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, et qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes et distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norwège, et la troisième le gerfaut blanc : car d'habiles fauconniers nous ont assuré que ces derniers étaient blancs dès la première année, et conservaient leur blancheur dans les années suivantes ; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du nord de l'Europe et de l'Asie ; ils habitent en Russie, en Norwège, en Islande, en Tartarie, et ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie ; ce sont aussi les plus chers et les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie. On les transporte d'Islande et de Russie en France, en

Italie , et jusqu'en Perse et en Turquie ; et il ne paraît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force et de leur vivacité. Ils attaquent les plus grands oiseaux , et font aisément leur proie de la cigogne , du héron et de la grue ; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus. La femelle est , comme dans les autres oiseaux de proie , beaucoup plus grande et plus forte que le mâle : on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut* , qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan , le héron et les corneilles.

LE LANIER.

CET oiseau, qu'Aldrovande appelle *lanarius Gallo-rum*, et que Belon dit être naturel en France, et plus employé par les fauconniers qu'aucun autre, est devenu si rare, que nous n'avons pu nous le procurer; il n'est dans aucun de nos cabinets, ni dans les suites d'oiseaux coloriés par MM. Edwards, Frisch, et les auteurs de la *Zoologie britannique*: Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure; il en est de même de Gesner, d'Aldrovande et des autres naturalistes modernes. MM. Brisson et Salerne avouent ne l'avoir jamais vu: la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on sait que les planches sont très-mal coloriées. Il paraît donc que le lanier, qui est aujourd'hui si rare en France, l'a également et toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des auteurs de ces différens pays n'en a parlé que d'après Belon. Cependant il se retrouve en Suède, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays; mais il n'en donne qu'une légère description, et point du tout l'histoire. Ne le connaissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-lanier, dit-il, fait ordi-
» nairement son aire, en France, sur les plus hauts
» arbres des forêts, ou dans les rochers les plus éle-
» vées. Comme il est d'un naturel plus doux et de
» mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, on
» s'en sert communément à tous propos. Il est de plus

» petite corpulence que le faucon-gentil , et de plus
 » beau plumage que le sacre , sur-tout après la mue ;
 » il est aussi plus court *empiété* que nul des autres
 » faucons. Les fauconniers choisissent le lanier ayant
 » grosse tête , les pieds bleues et ores. Le lanier vole
 » tant pour rivière que pour les champs ; il supporte
 » mieux la nourriture de grosses viandes qu'aucun autre
 » faucon. On le reconnaît sans pouvoir s'y méprendre ;
 » car il a le bec et les pieds bleus , les plumes de de-
 » vant mêlées de noir sur le blanc , avec des taches
 » droites le long des plumes , et non pas traversées
 » comme au faucon. . . . Quand il étend ses ailes , et
 » qu'on les regarde par dessous , les taches paraissent
 » différentes de celles des autres oiseaux de proie ; car
 » elles sont semées et rondes comme *petits deniers*. Son
 » cou est court et assez gros , aussi bien que son bec.
 » On appelle la femelle *lanier* ; elle est plus grosse que
 » le mâle , qu'on nomme *laneret* : tous deux sont assez
 » semblables par les couleurs du plumage. Il n'est aucun
 » oiseau de proie qui tienne plus constamment sa per-
 » che , et il reste au pays pendant toute l'année. On
 » l'instruit aisément à voler et prendre la grue. La sai-
 » son où il chasse le mieux est après la mue , depuis
 » la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre ; mais , en hiver ,
 » il n'est pas bon à l'exercice de la chasse. »

LE SACRE.

Je crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons ,
 et le mettre à la suite du lanier , quoique quelques-uns
 de nos nomenclateurs ne regardent le sacre que comme
 une variété de l'espèce du faucon , parce qu'en le con-
 sidérant comme variété , elle appartiendrait bien plutôt

à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon. En effet, le saere a, comme le lanier, le bec et les pieds bleus, tandis que les faueons ont les pieds jaunes. Ce caractère, qui paraît spécifique, pourrait même faire croire que le sacre ne serait réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, et constamment par la grandeur. Il paraît que ce sont deux espèces distinctes et voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait donné des indications de cet oiseau; sans lui les naturalistes ne connaîtraient que peu ou point du tout le sacre et le lanier: Tous deux sont devenus également rares; et c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, et que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits comme les ayant vus tous deux, et les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, et de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de » plus laid pennage que nul des oiseaux de faueonnerie; » car il est de couleur comme entre roux et enfumé, » semblable à un milan: il est court empiété, ayant les » jambes et les doigts bleus, ressemblant en ce quelque » chose au lanier. Il serait quasi pareil au faucon en » grandeur, n'était qu'il est compassé plus rond. Il est » oiseau de moult hardi courage, compare en force au » faucon pelerin: aussi est oiseau de passage; et est » rare de trouver homme qui se puisse vanter d'avoir » oncq'veu l'endroit où il fait ses petits. Il y a quelques » faueonniers qui sont d'opinion qu'il vient de Tartarie » et Russie, et de devers la mer Majeure, et que, fai- » sant son chemin pour aller vivre certaine partie de l'an » vers la partie du midi, est pris au passage par les fau-

» conniers qui les aguettent en diverses îles de la mer
» Egée, Rhodes, Chypre, etc. Et combien qu'on fasse
» de hauts vols avec le sacre pour le milan, toutes fois
» on le peut aussi dresser, pour le gibier et pour la
» campagne, à prendre oies sauvages, ostardes, olives,
» faisands, perdrix, lièvres, et à toute autre manière
» de gibier.... Le sacret est le mâle, et le sacre la fe-
» melle, entre lesquels il n'y a d'autre différence, sinon
» du grand au petit. »

LE FAUCON.

LORSQU'ON jette les yeux sur les listes de nos nomenclateurs d'histoire naturelle , on serait porté à croire qu'il y a dans l'espèce du faucon autant de variétés que dans celle du pigeon , de la poule , ou des autres oiseaux domestiques ; cependant rien n'est moins vrai : l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux ; quelque utiles aux plaisirs , quelque agréables qu'ils soient pour le faste des princes chasseurs , jamais on n'a pu en élever , en multiplier l'espèce. On dompte , à la vérité , le naturel féroce de ces oiseaux par la force de l'art et des privations ; on leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande ; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu ; on les attache , on les garotte , on les affuble , on les prive même de la lumière et de toute nourriture , pour les rendre plus dépendans , plus dociles , et ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin : mais ils servent par nécessité , par habitude et sans attachement ; ils demeurent captifs , sans devenir domestiques : l'individu seul est esclave , l'espèce est toujours libre , toujours également éloignée de l'empire de l'homme ; ce n'est même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns prisonniers , et rien n'est plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature. Comme ils habitent les rochers les plus escarpés des plus hautes montagnes , qu'ils s'approchent très-rarement de terre , qu'ils volent d'une hauteur et d'une rapidité sans égale , on ne peut avoir que peu de

faits sur leurs habitudes naturelles : on a seulement remarqué qu'ils choisissent toujours , pour élever leurs petits , les rochers exposés au midi ; qu'ils se placent dans les *trous et les anfractures* les plus inaccessibles ; qu'ils font ordinairement quatre œufs dans les derniers mois de l'hiver ; qu'ils ne couvent pas long-tems , car les petits sont adultes vers le 15 de mai ; qu'ils changent de couleur suivant le sexe , l'âge et la mue ; que les femelles sont considérablement plus grosses que les mâles ; que tous deux jettent des cris perçans , désagréables et presque continuels , dans le tems qu'ils chassent leurs petits pour les dépayser ; ce qui se fait ; comme chez les aigles , par la dure nécessité qui rompt les liens des familles et de toute société , dès qu'il n'y a pas assez pour partager , ou qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres ,

Le faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc , le plus grand , relativement à ses forces ; il fond sans détour et perpendiculairement sur sa proie , au lieu que l'autour et la plupart des autres arrivent de côté : aussi prend-on l'autour avec des filets , dans lesquels le faucon ne s'empêtré jamais ; il tombe à plomb sur l'oiseau victime , exposé au milieu de l'enceinte des filets , le tue , le mange sur le lieu s'il est gros , ou l'emporte s'il n'est pas trop lourd , en se relevant à plomb. S'il y a quelque faisanderie dans son voisinage , il choisit cette proie de préférence : on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans , comme s'il tombait des nues , parce qu'il arrive de si haut et en si peu de tems , que son apparition est toujours imprévue et souvent inopinée. On le voit fréquemment attaquer le milan , soit pour exercer son courage , soit pour lui enlever une proie : mais il lui fait plutôt la honte

que la guerre ; il le traite comme un lâche , le chasse , le frappe avec dédain , et ne le met point à mort , parce que le milan se défend mal , et que probablement sa chair répugne au faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voisinage de nos grandes montagnes , en Dauphiné , Bugey , Auvergne , et au pied des Alpes , peuvent s'assurer de tous ces faits. On a envoyé de Genève à la fauconnerie du roi , de jeunes faucons pris dans les montagnes voisines au mois d'avril , et qui paraissent avoir acquis toutes les dimensions de leur taille et toutes leurs forces avant le mois de juin. Lorsqu'ils sont jeunes on les appelle *faucons-sors* , comme l'on dit *harengs-sors* , parce qu'ils sont alors plus bruns que dans les années suivantes , et l'on appelle les vieux faucons , *hagards* , qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes.

Comme ces oiseaux cherchent partout les rochers les plus hauts , et que la plupart des îles ne sont que des groupes et des pointes de montagnes , il y en a beaucoup à Rhodes , en Chypre , à Malte , et dans les autres îles de la Méditerranée , aussi bien qu'aux Orcades et en Islande ; mais on peut croire que , suivant les différens climats , il paraissent subir des variétés différentes , dont il est nécessaire que nous fassions quelque mention.

Le faucon , qui est naturel en France , est gros comme une poule : il a dix-huit pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue , et autant jusqu'à celui des pieds : la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur , et il a près de trois pieds et demi de vol ou d'envergure ; ses ailes , lorsqu'elles sont pliées , s'étendent presque jusqu'au bout de la queue. Je ne dirai rien des couleurs , parce qu'elles changent aux dif-

férentes mues , à mesure que l'oiseau avance en âge , J'observerai que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon est verdâtre , et que quand il s'en trouve qui ont les pieds et la membrane du bec jaunes , les fauconniers les appellent *faucon bec jaune* , et les regardent comme les plus laids et les moins nobles de tous les faucons , en sorte qu'ils les rejettent de l'école de la fauconnerie. J'observerai encore qu'ils se servent du tiercelet de faucon , c'est-à-dire du mâle , lequel est d'un tiers plus petit que la femelle , pour voler les perdrix , pies , geais , merles , et autres oiseaux de cette espèce ; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre , du milan , de la grue , et des autres grands oiseaux. Il paraît que cette espèce de faucon , qui est assez commune en France se trouve aussi en Allemagne.

Une variété de cette espèce est le faucon blanc , qui se trouve en Russie , et peut-être dans les autres pays du nord ; il y en a de tout-à-fait blancs et sans taches , à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes , qui sont noirâtres : il y en a d'autres de cette espèce , qui sont aussi tout blancs , à l'exception de quelques taches brunes sur le dos et sur les ailes , et de quelques raies brunes sur la queue. Comme ce faucon blanc est de la même grandeur que notre faucon , et qu'il n'en diffère que par la blancheur , qui est la couleur que les oiseaux , comme les autres animaux , prennent assez généralement dans les pays du nord , on peut présumer avec fondement que ce n'est qu'une variété de l'espèce commune , produite par l'influence du climat : cependant il paraît qu'en Islande il y a aussi des faucons de la même couleur que les nôtres , mais qui sont un peu plus gros , et qui ont les ailes et la queue plus longues ; comme ils ressemblent presque en tout à notre faucon , et qu'ils n'en diffèrent que par ces légers caractères , on

ne doit pas les séparer de l'espèce commune. Il en est de même de celui qu'on appelle *faucon-gentil*, que presque tous les naturalistes ont donné comme différent du faucon commun, tandis que c'est le même, et que le nom de *gentil* ne leur est appliqué que lorsqu'ils sont bien élevés, bien faits et d'une jolie figure : aussi nos anciens auteurs de fauconnerie ne comptaient que deux espèces principales de faucon, le faucon-gentil, ou faucon de notre pays, et le faucon-pèlerin ou étranger, et regardaient tous les autres comme de simples variétés de l'une ou de l'autre de ces deux espèces. Il arrive en effet quelques faucons des pays étrangers, qui ne font que se montrer sans s'arrêter, et qu'on prend au passage, il en vient sur-tout du côté du midi, que l'on prend à Malte, et qui sont beaucoup plus noirs que nos faucons d'Europe : on en a pris même quelquefois de cette espèce en France ; et celui dont nous donnons la figure, a été pris en Bric. C'est par cette raison que nous avons cru pouvoir l'appeler *faucon-passager*. Il paraît que ce faucon noir passe en Allemagne comme en France ; car c'est le même que M. Frisch a donné sous le nom de *falco fuscus*, *faucon brun*, et qu'il voyage beaucoup plus loin ; car c'est encore le même faucon que M. Edwards a décrit et représenté sous le nom de *faucon noir de la baie de Hudson*, et qui, en effet, lui avait été envoyé de ce climat. J'observerai à ce sujet, que le faucon passager ou pèlerin, décrit par M. Brisson, n'est point du tout un faucon étranger ni passager, et que c'est absolument le même que notre faucon-hagard ; en sorte que l'espèce du faucon commun ou passager ne nous est connue jusqu'à présent que par le faucon d'Islande, qui n'est qu'une variété de l'espèce commune, et par le faucon noir d'Afrique, qui en diffère assez, sur-tout

par la couleur , pour pouvoir être regardé comme formant une espèce différente.

On pourrait peut-être rapporter à cette espèce le faucon tunisien ou punicien , dont parle Belon , « et » qu'il dit être un peu plus petit que le faucon-pélerin , » qui a la tête plus grosse et ronde , et qui ressemble » par la grandeur et le plumage au lanier » ; peut-être aussi le faucon de Tartarie , qui au contraire est un peu plus grand que le faucon-pélerin , et que Belon dit en différer encore , en ce que le dessus de ses ailes est roux , et que ses doigts sont plus alongés.

En rassemblant et resserrant , les différens objets que nous venons de présenter en détail , il parait , 1°. qu'il n'y a en France qu'une seule espèce de faucon , bien connue pour y faire son aire dans nos provinces montagneuses ; que cette même espèce se trouve en Suisse , en Allemagne , en Pologne , et jusqu'en Islande vers le nord , en Italie , en Espagne et dans les îles de la Méditerranée , et peut-être jusqu'en Égypte vers le midi ; 2°. que le faucon blanc n'est , dans cette même espèce , qu'une variété produite par l'influence du climat du Nord ; 3°. que le faucon-gentil n'est pas une espèce différente de notre faucon commun ; 4°. que le faucon-pélerin ou passager est d'une espèce différente , qu'on doit regarder comme étrangère , et qui peut-être renferme quelques variétés , telles que le faucon de Barbarie , le faucon tunisien , etc..... Il n'y a donc , quoi qu'en disent les nomenclateurs , que deux espèces réelles de faucons en Europe , dont la première est naturelle à notre climat , et se multiplie chez nous , et l'autre qui ne fait qu'y passer , et qu'on doit regarder comme étrangère.

Après cette réduction faite de tous les prétendus faucons aux deux espèces du faucon commun ou gentil , et du

faucon passager ou pèlerin, voici les différences que nos anciens fauconniers trouvaient dans leur nature et mettaient dans leur éducation. Le faucon-gentil mue dès le mois de mars , et même plus tôt : le faucon-pèlerin ne mue qu'au mois d'août ; il est plus plein sur les épaules , et il a les yeux plus grands , plus enfoncés , le bec plus gros , les pieds plus longs et mieux fendus que le faucon-gentil. Ceux qu'on prend au nid s'appellent *faucons-niais* : lorsqu'ils sont pris trop jeunes , ils sont souvent criards et difficiles à élever ; il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils soient un peu grands , ou , si l'on est obligé de les ôter de leur nid , il ne faut point les manier , mais les mettre dans un nid le plus semblable au leur qu'on pourra , et les nourrir de chair d'ours , qui est une viande assez commune dans les montagnes où l'on prend ces oiseaux , et au défaut de cette nourriture , on leur donnera de la chair de poulet : si l'on ne prend pas ces précautions , les ailes ne leur croissent pas , et leurs jambes se cassent ou se déboîtent aisément. Les faucons-sors , qui sont les jeunes , et qui ont été pris en septembre ; octobre et novembre , sont les meilleurs et les plus aisés à élever : ceux qui ont été pris plus tard , en hiver ou au printems suivant , et qui par conséquent ont neuf ou dix mois d'âge , sont déjà trop accoutumés à leur liberté pour subir aisément la servitude et demeurer en captivité sans regret , et l'on n'est jamais sûr de leur obéissance et de leur fidélité dans le service ; ils trompent souvent leur maître , et quittent lorsqu'il s'y attend le moins. On prend tous les ans les faucons pèlerins au mois de septembre , à leur passage dans les îles , ou sur les falaises de la mer. Ils sont de leur naturel prompts , propres à tout faire , dociles et fort aisés à instruire : on peut les faire voler pendant tout le mois de mai et celui de juin , parce

qu'ils sont tardifs à muer ; mais aussi , dès que la mue commence , ils se dépouillent en peu de tems. Les lieux où l'on prend le plus de faucons-pélérins sont non-seulement les côtes de Barbarie , mais toutes les îles de la Méditerranée , et particulièrement celle de Candie , d'où nous venaient autrefois les meilleurs faucons.

Comme les arts n'appartiennent point à l'histoire naturelle , nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie ; on les trouvera dans l'*Encyclopédie*. « Un bon faucon , dit M. le Roy , auteur de » l'article *Fauconnerie* , doit avoir la tête ronde , le » bec court et gros , le cou fort long , la poitrine cre- » veuse , les mahutes larges , les cuisses longues , les » jambes courtes , la main large , les doigts déliés , » alongés et nerveux aux articles , les ongles fermes et » recourbés , les ailes longues : les signes de force et » de courage sont les mêmes pour le gerfaut et pour » le tiercelet , qui est le mâle dans toutes les espèces » d'oiseaux de proie , et qu'on appelle ainsi , parce qu'il » est d'un tiers plus petit que la femelle : une marque » de bonté moins équivoque dans un oiseau , est de » chevaucher contre le vent , c'est-à-dire , de se roidir » contre , et se tenir ferme sur le poing lorsqu'on l'y » expose. Le pennage d'un faucon doit être brun et » tout d'une pièce , c'est-à-dire , d'une même couleur : » la bonne couleur des mains est de verd-d'eau ; ceux » dont les mains et le bec sont jaunes , ceux dont le » plumage est semé de taches , sont moins estimés que » les autres. On fait cas des faucons noirs : mais , quel » que soit leur plumage , ce sont toujours les plus forts » en courage qui sont les meilleurs..... Il y a des fau- » cons lâches et paresseux ; il y en a d'autres si fiers , » qu'ils s'irritent contre tous les moyens de les appri- » voiser : il faut abandonner les uns et les autres , etc. »

M. Forget , capitaine du vol à Versailles , a bien voulu me communiquer la note suivante.

« Il n'y a , dit-il , de différence essentielle entre les » faucons de différens pays que par la grosseur. Ceux » qui viennent du nord sont ordinairement plus grands » que ceux des montagnes des Alpes et des Pyrénées ; eux-ci se prennent , mais dans leurs nids : » les autres se prennent au passage , dans tous les pays ; » ils passent en octobre et en novembre , et repassent » en février et mars.... L'âge des faucons se désigne » très-distinctement la seconde année , e'est-à-dire à » la première mue ; mais dans la suite les connoissances deviennent bien plus difficiles. Indépendamment » des changemens de couleur , on peut les distinguer » jusqu'à la troisième mue , e'est-à-dire , par la couleur des pieds et celle de la membrane du bec. »

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU GERFAUT ET AUX FAUCONS.

I. *Le faucon d'Islande* , que nous avons dit être une variété dans l'espèce de notre faucon commun , et qui n'en diffère en effet qu'en ce qu'il est un peu plus grand et plus fort.

II. *Le faucon noir* , qui se prend au passage à Malte , en France , en Allemagne , dont nous avons parlé , et que MM. Frisch et Edwards ont indiqué et décrit , qui nous paraît être d'une espèce étrangère et différente de celle de notre faucon commun.

III. L'oiseau qu'on peut appeler le *faucon rouge des Indes orientales*, très-bien décrit par Aldrovande.

IV. L'oiseau indiqué par Willughby sous la dénomination de *falco indicus cirratus*, qui est plus gros que le faucon, et presque égal à l'autour, qui a sur la tête une huppe dont l'extrémité se divise en deux parties qui pendent sur le cou.

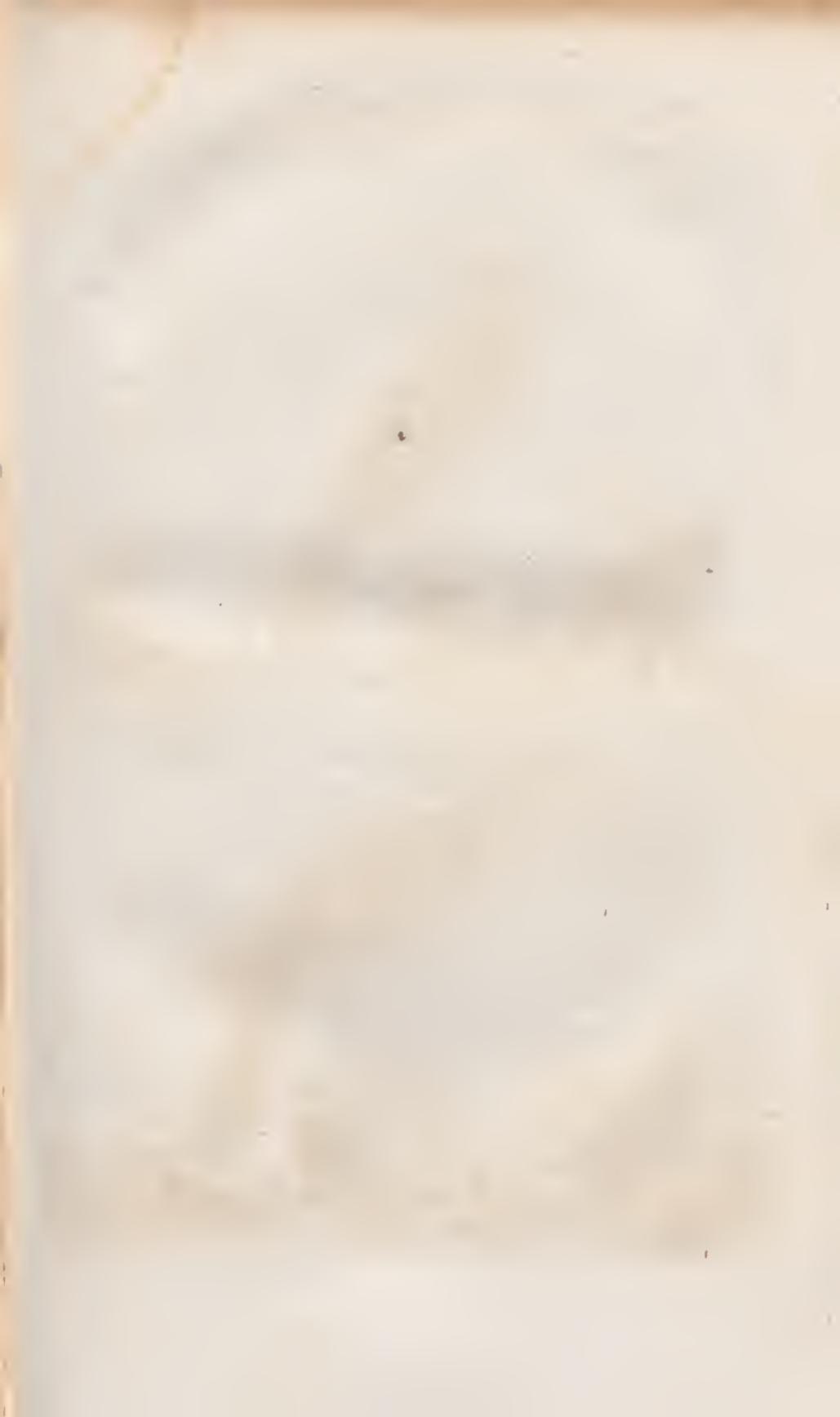
V. L'oiseau appelé *tanas* par les nègres du Sénégal, et qui nous a été donné par M. Adanson sous le nom de *faucon-pêcheur*.

LE HOBEREAU.

LE hobereau est bien plus petit que le faucon, et en diffère aussi par les habitudes naturelles. Le faucon est plus fier, plus vif et plus courageux; il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui. Le hobereau est plus lâche de son naturel; ear, à moins qu'il ne soit dressé, il ne prend que les alouettes et les cailles: mais il sait compenser ce défaut de courage et d'ardeur par son industrie. Dès qu'il aperçoit un chasseur et son chien, il les suit d'assez près, ou plane au dessus de leur tête, et tâche de saisir les petits oiseaux qui s'élèvent devant eux: si le chien fait lever une alouette, une caille, et que le chasseur la manque, il ne la manque pas. Il a l'air de ne pas craindre le bruit, et de ne pas connaître l'effet des armes à feu; ear il s'approche de très-près du chasseur, qui le tue souvent lorsqu'il ravit sa proie. Il fréquente les plaines voisines des bois, et sur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, et elles connaissent si bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais sans le plus grand effroi, et qu'elles se précipitent du haut des airs, pour se cacher sous l'herbe ou dans les buissons: c'est la seule manière dont elles puissent échapper; ear, quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobereau vole encore plus haut qu'elle, et on peut le dresser au leurre comme le faucon et les autres oiseaux du plus haut vol. Il demeure et niche dans les forêts, où il se perche sur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces, on donne le nom de *hobereau* aux petits seigneurs qui tyrannissent leurs paysans, et plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chasser chez ses voisins

sans en être prié, et qui chasse moins pour son plaisir que pour le profit.

On peut observer que, dans cette espèce, le plumage de l'oiseau est plus noir dans la première année qu'il ne l'est dans les années suivantes. Il y a aussi dans notre climat une variété de cet oiseau, qui nous a paru assez singulière pour mériter d'être représentée : les différences consistent en ce que la gorge, le dessous du cou, la poitrine, une partie du ventre et les grandes plumes des ailes sont cendrées et sans taches ; tandis que, dans le hobereau commun, la gorge et le dessous du cou sont blancs, la poitrine et le dessus du ventre blancs aussi, avec des taches longitudinales brunes, et que les grandes plumes des ailes sont presque noirâtres. Il y a de même d'assez grandes différences dans les couleurs de la queue, qui, dans le hobereau commun, est blanchâtre par dessous, traversée de brun, et qui, dans l'autre, est absolument brune. Mais ces différences n'empêchent pas que ces deux oiseaux ne puissent être regardés comme de la même espèce ; car ils ont la même grandeur, le même port, et se trouvent de même en France ; et d'ailleurs, ils se ressemblent par un caractère spécifique très-particulier, c'est qu'ils ont tous deux le bas du ventre et les cuisses garnis de plumes d'un roux vif, et qui tranche beaucoup sur les autres couleurs de cet oiseau. Il n'est pas même impossible que cette variété, dont toutes les différences se réduisent à des nuances de couleurs, ne provienne de l'âge ou des différens tems de la mue de cet oiseau ; et c'est encore une raison de plus pour ne les pas séparer de l'espèce commune. Au reste, le hobereau se porte sur le poing, découvert et sans chaperon, comme l'émerillon, l'épervier et l'autour, et l'on en faisait autrefois un grand usage pour la chasse des perdrix et des cailles.





De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA CRESSERELLE. 2 L'AUTOUR.

LA CRÉCERELLE.

LA crécerelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France , et sur-tout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite ; c'est sur-tout le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens , et on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit ; elle a un cri précipité , *pli , pli , pli* , ou *pri , pri , pri* , qu'elle ne cesse de répéter en volant , et qui effraie tous les petits oiseaux , sur lesquels elle fond comme une flèche , et qu'elle saisit avec ses serres : si , par hasard , elle les manque du premier coup , elle les poursuit sans crainte du danger jusque dans les maisons ; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une crécerelle et le petit oiseau qu'elle poursuivait , en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie qui étaient éloignées de plus de cent toises des vieilles tours d'où elle était partie. Lorsqu'elle a saisi et emporté l'oiseau , elle le tue et le plume très-proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les souris et les mulots ; elle avale les plus petits tout entiers , et dépece les autres. Toutes les parties molles du corps de la souris se digèrent dans l'estomac de cet oiseau : mais la peau se roule et forme une petite pelote , qu'il rend par le bec , et non par le bas ; car ses excréments sont presque liquides et blanchâtres. En mettant ces pelotes qu'elle vomit dans l'eau chaude , pour les ramollir et les étendre , on retrouve la peau entière de la souris , comme si on l'eût

écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, et peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes, dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os : il en est de même des oiseaux pêcheurs ; les arêtes et les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, et ils les rejettent par le bec.

La crécerelle est un assez bel oiseau ; elle a l'œil vif et la vue très-perçante, le vol aisé et soutenu, elle est diligente et courageuse : elle approche, par le naturel, des oiseaux nobles et généreux ; on peut même la dresser, comme les émerillons, pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, et elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, le dessus du dos, des ailes et de la queue, rayé de bandes transversales brunes, et qu'en même-tems toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé ; au lieu que, dans le mâle, la tête et la queue sont grises, et que les parties supérieures du dos et des ailes sont d'un roux vineux, semé de quelques petites taches noires. On peut voir les différences du mâle et de la femelle dans les planches enluminées que nous avons citées.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que quelques-uns de nos nomenclateurs modernes ont appelé *épervier des alouettes*, la crécerelle femelle, et qu'ils en ont fait une espèce particulière et différente de celle de la crécerelle.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois ; et lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-négligé, composé de bûchettes et de racines, et assez semblable à celui des geais, sur les arbres les

plus élevés des forêts : quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés. Il pond plus souvent cinq œufs que quatre , et quelquefois six , et même sept , dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre , assez semblable à celle de son plumage. Ses petits , dans le premier âge , ne sont couverts que d'un duvet blanc ; d'abord il les nourrit avec des insectes , et ensuite il leur apporte des mulots en quantité , qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs , où il tourne lentement , et demeure souvent stationnaire pour épier son gibier , sur lequel il fond en un instant : il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui ; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie : mais sa proie la plus ordinaire , après les mulots et les reptiles , sont les moineaux , les pinsons et les autres petits oiseaux. Comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie , l'espèce est plus nombreuse et plus répandue ; on la trouve dans toute l'Europe , depuis la Suède jusqu'en Italie et en Espagne ; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale. Plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces de France , cependant j'ai remarqué qu'il y en avait beaucoup moins en hiver qu'en été ; ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays , pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières ; ils sont , comme je l'ai dit , d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie , après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres et brunes en peu de jours. Ils sont robustes et aisés à nourrir ; ils mangent la viande crue qu'on leur présente , à quinze jours ou trois semaines d'âge : ils connaissent bientôt

la personne qui les soigne , et s'apprivoisent assez pour ne jamais l'offenser. Ils font entendre leur voix de très-bonne heure ; et quoiqu'enfermés , ils répètent le même cri qu'ils font en liberté : j'en ai vu s'échapper et revenir d'eux-mêmes à la volière , après un jour ou deux d'absence , et peut-être d'abstinence forcée.

Je ne connais point de variétés dans cette espèce , que quelques individus qui ont la tête et les deux plumes du milieu de la queue grises , mais M. Salerne fait mention d'une crécerelle jaune qui se trouve en Solongne , et dont les œufs sont de cette même couleur jaune.

« Cette crécerelle , dit-il , est rare , et quelquefois elle » se bat généreusement contre le jean-le-blanc , qui , » quoique le plus fort , est souvent obligé de lui céder. » On les a vus , ajoute-t-il , s'accrocher ensemble en » l'air , et tomber de la sorte par terre , comme une » motte ou une pierre. » Ce fait me paraît bien suspect ; car l'oiseau jean-le-blanc est non-seulement très-supérieur à la crécerelle par la force , mais il a le vol et toutes les allures si différentes , qu'ils ne doivent guère se rencontrer.

LE ROCHIER.

L'OISEAU qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier*, n'est pas si gros que la crécerelle, et me paraît fort semblable à l'émerillon, dont on se sert dans la fauconnerie. Il fait, disent les auteurs, sa retraite et son nid dans les rochers. M. Frisch est le seul avant nous qui ait donné une bonne indication de cet oiseau. En considérant attentivement la forme et les caractères de cet oiseau, et en les comparant avec la forme et les caractères de l'espèce d'émerillon dont on se sert dans la fauconnerie, nous sommes très-portés à croire que le rochier et cet émerillon sont de la même espèce, ou du moins d'une espèce encore plus voisine l'une de l'autre que de celle de la crécerelle. On verra dans l'article suivant qu'il y a deux espèces d'émerillons, dont la première approche beaucoup de celle du rochier, et la seconde de celle de la crécerelle. Comme tous ces oiseaux sont à peu près de la même taille, du même naturel, et qu'ils varient autant et plus par le sexe et par l'âge que par la différence des espèces, il est très-difficile de les bien reconnaître; et ce n'est qu'à force de comparaisons faites d'après nature, que nous sommes parvenus à les distinguer les uns des autres.

L'ÉMERILLON.

L'OISEAU dont il est ici question n'est point l'émerillon des naturalistes , mais l'émerillon des fauconniers , qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos nomenclateurs ; cependant c'est le véritable émerillon dont on se sert tous les jours dans la fauconnerie , et que l'on dresse au vol pour la chasse. Cet oiseau est , à l'exception des pic-grièches , le plus petit de tous les oiseaux de proie , n'étant que de la grandeur d'une grosse grive : néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble , et qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon ; il en a le plumage , la forme et l'attitude ; il a le même naturel , la même docilité , et tout autant d'ardeur et de courage. On peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alouettes , les cailles et même les perdrix , qu'il prend et transporte , quoique beaucoup plus pesante que lui ; souvent il les tue d'un seul coup , en les frappant de l'estomac sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espèce , si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage et le naturel , ressemble néanmoins plus au hobereau par la figure , et encore plus au rochier : on le distinguera cependant du hobereau , en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes , et qu'elles ne s'étendent pas , à beaucoup près , jusqu'à l'extrémité de la queue , au lieu que celles du hobereau s'étendent un peu au delà de cette extrémité : mais , comme nous l'avons déjà fait sentir dans l'article précédent , ses ressemblances avec le rochier sont si grandes , tant pour la grosseur et la longueur du corps , la forme du bec ,

des pieds et des serres , les couleurs du plumage , la distribution des taches , etc..... qu'on scroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émerillon , ou du moins comme une espèce si voisine , qu'on doit suspendre son jugement sur la diversité de ces deux espèces. Au reste , l'émerillon s'éloigne de l'espèce du faucon et de celle de tous les autres oiseaux de proie par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux ; c'est que le mâle et la femelle sont dans l'émerillon de la même grandeur , au lieu que , dans tous les autres oiseaux de proie , le mâle est bien plus petit que la femelle. Cette singularité ne tient donc point à leur manière de vivre , ni à rien de tout ce qui distingue les oiseaux de proie des autres oiseaux ; elle semblerait d'abord appartenir à la grandeur , parce que dans les pie-grièches , qui sont encore plus petites que les émerillons , le mâle et la femelle sont aussi de la même grosseur ; tandis que dans les aigles , les vautours , les gerfauts , les autours , les faucons et les éperviers , le mâle est d'un tiers ou d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi sur cette singularité , et reconnu qu'elle ne pouvait pas dépendre des causes générales , j'ai recherché s'il n'y en avait pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet ; et j'ai trouvé , en comparant les passages de ceux qui ont disséqué des oiseaux de proie , qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cæcum* assez gros et assez étendu , tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cæcum* , et quelquefois point du tout : cette différence de la conformation intérieure , qui se trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles , peut être la vraie cause physique de leur excès en grandeur. Je laisse aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait , qui seul m'a

paru propre à rendre raison de la supériorité de grandeur de la femelle sur le mâle, dans presque toutes les espèces des grands oiseaux de proie.

L'émerillon vole bas, quoique très-vite et très-légerement; il fréquente les bois et les buissons pour y saisir les petits oiseaux, et chasse seul sans être accompagné de sa femelle; elle niche dans les forêts en montagnes, et produit cinq ou six petits.

Mais, indépendamment de cet émerillon dont nous venons de donner l'histoire, il existe une autre espèce d'émerillon mieux connue des naturalistes, qui a été décrite d'après nature par M. Brisson¹. Cet émerillon diffère en effet, par un assez grand nombre de caractères, de l'émerillon des fauconniers; il paraît même approcher beaucoup plus de l'espèce de la crécerelle, du moins autant qu'il nous est permis d'en juger par la représentation, n'ayant pu nous le procurer en nature: mais ce qui semble appuyer notre conjecture, c'est que les oiseaux d'Amérique qui nous ont été envoyés sous les noms d'*émerillon de Cayenne*, et *émerillon de Saint-Domingue*, ne nous paraissent être que des variétés d'une seule espèce; et peut-être l'un de ces oiseaux n'est-il que le mâle ou la femelle de l'autre; et l'émerillon d'Europe, aussi bien que les émerillons d'Amérique dont les espèces sont si voisines, paraîtront à tous ceux qui les considéreront attentivement, beaucoup plus près de la crécerelle que de l'émerillon des fauconniers. Il se peut donc que cette espèce ait passé d'un continent à l'autre; et en effet, M. Linnæus fait mention des crécerelles en Suède, et ne dit pas que les émerillons s'y trouvent. Ceci semble confirmer encore notre opinion, que ce prétendu émeril-

¹ Tome 1, page 283.

lon des naturalistes n'est qu'une variété, ou tout au plus une espèce très-voisine de celle de la crécerelle : ou pourrait même lui donner un nom particulier, si on voulait la distinguer, soit de l'émerillon des fauconniers, soit de la crécerelle, et ce nom serait celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'émerillon, dit le » P. du Tertre, que nos habitans appellent *gry gry*, à » cause qu'en volant il jette un cri qu'ils expriment par » ces syllabes *gry gry*, est un autre petit oiseau de » proie qui n'est guère plus gros qu'une grive; il a toutes les plumes de dessus le dos et les ailes rousses, » tachées de noir, et le dessous du ventre blanc, mou- » cheté d'hermine; il est armé de bec et de griffes à » proportion de sa grandeur : il ne fait la chasse qu'aux » petits lézards et aux sauterelles, et quelquefois aux » petits poullets, quand ils sont nouvellement éclos. » Je leur en ai fait lâcher plusieurs fois ajoute-t-il; la » poule se défend contre lui et lui donne la chasse. » Les habitans en mangent; mais il n'est pas bien gras.»

La ressemblance du cri de cet émerillon du P. du Tertre ¹ avec le cri de notre crécerelle est encore un autre indice du voisinage de ces espèces; et il me paraît qu'on peut conclure assez positivement que tous ces oiseaux donnés par les naturalistes sous les noms d'*émerillon d'Europe*, *émerillon de la Caroline* ou de *Cayenne*, et *émerillon de Saint-Domingue* ou des *Antilles*, ne font qu'une variété dans l'espèce de la crécerelle, à laquelle on pourrait donner le nom de *gry gry*, pour la distinguer de la crécerelle commune.

¹ Le cri de la crécerelle est *prî prî*; ce qui approche beaucoup de *gry gry*, qui est le nom qu'on donne, aux Antilles, à cet oiseau, à cause de son cri.

LES PIE-GRIÈCHES.

CES oiseaux , quoique petits , quoique délicats de corps et de membres , doivent néanmoins , par leur courage , par leur large bec , fort et crochu , et par leur appétit pour la chair , être mis au rang des oiseaux de proie , même des plus fiers et des plus sanguinaires. On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies , les corneilles , les crécerelles , tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle : non-seulement elle combat pour se défendre , mais souvent elle attaque , et toujours avec avantage , sur-tout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine. Elles n'attendent pas qu'ils approchent ; il suffit qu'ils passent à leur portée , pour qu'elles aillent au-devant : elles les attaquent à grands eris , leur font des blessures cruelles , et les chassent avec tant de fureur , qu'ils fuient souvent sans oser revenir ; et , dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis , il est rare de les voir succomber sous la force , ou se laisser emporter ; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement , que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux : aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent ; les milans , les buses , les corbeaux , paraissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage , que de voir ce petit oiseau , qui n'est guère plus gros qu'une alouette , voler

de pair avec les éperviers , les faucons et tous les autres tyrans de l'air , sans les redouter , et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni ; car , quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes , elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux ; on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levrauts ; les grives , les merles , et les autres oiseaux pris au lacet ou au piège , deviennent leur proie la plus ordinaire ; elles les saisissent avec les ongles , leur crèvent la tête avec le bec , leur serrent et déchiquent le cou ; et après les avoir étranglés ou tués , elles les plument pour les manger , les dépécer à leur aise , et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces : mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat ; la première est celle de la pie-grièche grise , la seconde celle de la pie-grièche rousse , et la troisième celle de la pie-grièche appelée vulgairement *l'écorcheur*. Chacun de ces trois espèces mérite une description particulière , et contient quelques variétés que nous allons indiquer.

LA PIE-GRIÈCHE GRISE.

CETTE pie-grièche grise est très-commune dans nos provinces de France , et paraît être naturelle à notre climat ; car elle y passe l'hiver et ne le quitte en aucun tems : elle habite les bois et les montagnes en été , et vient dans les plaines et près des habitations en hiver ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes. Ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues ,

et au dedans il est bien doublé et tapissé de laine ; ordinairement il est appuyé sur une branche à double et triple fourche. La femelle , qui ne diffère pas du mâle par la grosseur , mais seulement par la teinte des couleurs plus elaires que celles du mâle , pond ordinairement cinq ou six , et quelquefois sept , ou même huit œufs gros comme ceux d'une grive ; elle nourrit ses petits de chenilles et d'autres insectes dans les premiers jours , et bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un soin et une diligence admirable. Bien différente des autres oiseaux de proie , qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir d'eux-mêmes , la pie-grièche garde et soigne les siens tout le tems du premier âge ; et quand ils sont adultes , elle les soigne encore : la famille ne se sépare pas , on les voit voler ensemble pendant l'automne entier , et encore en hiver , sans qu'ils se réunissent en grandes troupes. Chaque famille fait une petite bande à part , ordinairement composée du père , de la mère , et de cinq ou six petits , qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive , vivent en paix et chassent de concert , jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'amour , plus fort que tout autre sentiment , détruise les liens de cet attachement , et enlève les enfans à leurs parens : la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnaître les pie-grièches de loin , non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le tems des nichées , mais encore à leur vol , qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur , et qui se fait toujours du bas en haut et de haut en bas alternativement et précipitamment ; on peut aussi les reconnaître , sans les voir , à leur cri aigu *troui troui* , qu'on entend de fort loin , et qu'elles ne cessent de

répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

Il y a , dans cette première espèce , variété pour la grandeur , et variété pour la couleur. Nous avons au cabinet une pie-grièche qui nous a été envoyée d'Italie , et qui ne diffère de la pie-grièche commune que par une teinte de roux sur la poitrine et le ventre : on en trouve d'absolument blanches dans les Alpes ; et ces pie-grièches blanches , aussi bien que celles qui ont une teinte de roux sur le ventre , sont de la même grandeur que la pie-grièche grise , qui n'est elle-même pas plus grosse que le *mauvis* , autrement la *grive-mauviette* : mais il s'en trouve d'autres en Allemagne et en Suisse , qui sont un peu plus grandes , et dont quelques naturalistes ont voulu faire une espèce particulière , quoiqu'il n'y ait aucune autre différence entre ces oiseaux , que celle d'un peu plus de grandeur ; ce qui pourrait bien provenir de la nourriture , c'est-à-dire , de l'abondance ou de la disette des pays qu'ils habitent : ainsi la pie-grièche grise varie , même dans nos climats d'Europe , par la grandeur et par les couleurs. On ne doit donc pas être surpris si elle varie encore davantage dans des climats plus éloignés , tels que ceux de l'Amérique , de l'Afrique et des Indes. La pie-grièche grise de la Louisiane est le même oiseau que la pie-grièche grise d'Europe , de laquelle elle paraît différer aussi peu que la pie-grièche d'Italie ; on n'y remarquerait même aucune différence bien sensible , si elle n'était pas un peu plus petite et un peu plus foncée de couleur sur les parties supérieures du corps.

La pie-grièche du cap de Bonne-Espérance , la pie-grièche grise du Sénégal , et la pie-grièche bleue de Madagascar , sont encore trois variétés très-voisines l'une de l'autre , et appartiennent également à l'espèce com-

mune de la pie-grièche grise d'Europe ; celle du cap ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle a toutes les parties supérieures du corps d'un brun noirâtre ; celle du Sénégal les a d'un brun plus clair , et celle de Madagascar a ces mêmes parties d'un beau bleu : mais ces différences dans la couleur du plumage , tout le reste étant égal et semblable d'ailleurs, ne suffisent pas , à beaucoup près , pour en faire des espèces distinctes et séparées de la pie-grièche commune. Nous donnerons plusieurs exemples de changemens de couleur tout aussi grands dans d'autres oiseaux , même dans notre climat ; à plus forte raison ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens et aussi éloignés les uns des autres. L'influence de la température se marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laisser échapper : par exemple , nous trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui ressemble le plus à notre pie-grièche d'Italie , est celle de la Louisiane ; or la température de ces deux climats n'est pas fort inégale , et nous trouvons , au contraire , que celle du cap , du Sénégal et de Madagascar , ressemble moins , parce que ces climats sont en effet d'une température très-différente de celle d'Italie.

Il en est de même du climat de Cayenne , où la pie-grièche prend un plumage varié ou rayé de longues taches brunes ; mais comme elle est de la même grandeur que notre pie-grièche grise , et qu'elle lui ressemble à tous autres égards , nous avons cru pouvoir la rapporter avec fondement à cette espèce commune.

LA PIE-GRIÈCHE ROUSSE.

CETTE pie-grièche rousse est un peu plus petite que la grise , et très-aisée à reconnaître par le roux qu'elle

a sur la tête , qui est quelquefois rouge , et ordinairement d'un roux vif ; on peut aussi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre , au lieu que la pie-grièche grise les a bruns ; elle a aussi le bec et les jambes plus noirs. Le naturel de cette pie-grièche rousse est à très-peu près le même que celui de la pie-grièche grise : toutes deux sont aussi hardies , aussi méchantes l'une que l'autre ; mais ce qui prouve que ce sont néanmoins deux espèces différentes , c'est que la première reste au pays toute l'année , au lieu que celle-ci le quitte en automne , et ne revient qu'au printemps : la famille , qui ne se sépare pas à la sortie du nid , et qui demeure toujours rassemblée , part vers le commencement de septembre , sans se réunir avec d'autres familles , et sans faire de longs vols , ces oiseaux ne vont que d'arbre en arbre , et ne volent pas de suite , même dans le tems de leur départ : ils restent pendant l'été dans nos campagnes , et fond leur nid sur quelque arbre touffu ; au lieu que la pie-grièche grise habite les bois dans cette même saison , et ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rousse est partie. On prétend aussi que de toutes les pie-grièches , celle-ci est la meilleure , ou , si l'on veut , la seule qui soit bonne à manger.

Le mâle et la femelle sont à très-peu près de la même grosseur ; mais ils diffèrent par les couleurs , assez pour paraître des oiseaux de différente espèce : nous renvoyons sur cela aux planches enluminées qu'il suffira de comparer pour le reconnaître ; nous observerons seulement , au sujet de cette espèce et de la suivante , appelée *l'écorcheur* , que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art et de propreté , à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise ; la mousse et la laine y sont si bien

entrelacées avec les petites racines souples, les herbes fines et longues, les branches pliantes des petits arbustes, que cet ouvrage paraît avoir été tissu. Ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, et quelquefois davantage; et ces œufs, dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

L'ÉCORCHEUR.

L'écorcheur est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, et lui ressemble assez par les habitudes naturelles; comme elle, il arrive au printemps, fait son nid sur des arbres, ou même dans des buissons, en pleine campagne, et non pas dans les bois, part avec sa famille vers le mois de septembre, se nourrit communément d'insectes, et fait aussi la guerre aux petits oiseaux; en sorte qu'on ne peut trouver aucune différence essentielle entr'eux, sinon la grandeur, la distribution et les nuances des couleurs, qui paraissent être constamment différentes dans chacune de ces espèces, tant celles du mâle que celles de la femelle: néanmoins, comme entre le mâle et la femelle de chacune de ces deux espèces, il y a dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on serait très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, et à réunir sous la même espèce la pie-grièche rousse, l'écorcheur, et l'écorcheur varié, dont quelques naturalistes ont encore fait une espèce distincte, et qui cependant pourrait bien être la femelle de celui dont il est ici question.

Au reste , ces deux espèces de pic-grièches , avec leurs variétés , nichent dans nos climats , et se trouvent en Suède comme en France ; en sorte qu'elles ont pu passer d'un continent à l'autre. Il est donc à présumer que les espèces étrangères de ce même genre , et qui ont des couleurs rousses , ne sont que des variétés de l'écorcheur , d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre , elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés , encore plus aisément que la pie-grièche , qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds , pour y passer l'hiver , que de les retrouver au Sénégal. La pic-grièche rousse nous a été envoyée par M. Adanson , et c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe : il y en a une autre qui nous a été également envoyée du Sénégal , et qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce , puisqu'elle ne diffère des autres que par la couleur de la tête qu'elle a noire , et par un peu plus de longueur de queue ; ce qui ne fait pas , à beaucoup près , une assez grande différence pour en former une espèce distincte et séparée.

Il en est de même de l'oiseau que nous avons appelé l'écorcheur des Philippines , et encore de celle que nous avons appelée pie-grièche de la Louisiane , qui nous ont été envoyées de ces deux climats si éloignés l'un de l'autre , et qui néanmoins se ressemblent assez pour ne paraître que le même oiseau , et qui , dans le réel , ne font ensemble qu'une variété de notre écorcheur , à la femelle duquel cette variété ressemble presque en tout.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT A PIE GRIÈCHE GRISE
ET A L'ÉCORCIEUR.

I. L'OISEAU des Indes orientales , appelée à Bengale *fangah* , dont M. Edwards a donné la description sous le nom de *pie-grièche des Indes* , à queue fourchue , qui est certainement une espèce différente de toutes les autres *pie-grièches*.

II. L'oiseau des Indes orientales indiqué et décrit par Albin sous le nom de *rouge-queue de Bengale*. Il est de la même grandeur que la *pie-grièche grise d'Europe*.

III. Les oiseaux envoyés de Manille et de Madagascar , le premier sous le nom de *langraien* , et le second sous celui de *tcha-chert*.

IV. Les oiseaux envoyés de Cayenne , le premier , sous le nom de *pie-grièche grise* , et le second sous celui de *pie-grièche tachetée* , qui sont d'une espèce différente de nos *pie-grièches d'Europe* , et que nous avons cru devoir appeler *bécardes* , à cause de la grosseur et de la longueur de leur bec , qu'ils ont aussi de couleur rouge.

V. L'oiseau envoyé de Cayenne sous le nom de *pie-grièche jaune* , qui , par son long bec , nous paraît être d'une espèce assez voisine de la précédente , et que , par cette raison , nous avons appelé la *bécarde à ventre jaune*.

VI. L'oiseau envoyé de Madagascar par M. Poivre , sous le nom de *vanga* , et qui , quoique différent , par l'espèce , de nos *pie-grièches* et de nos *écorcheurs* , peut-être même étant d'un autre genre , a néanmoins plus de rapport avec ces oiseaux qu'avec aucun autre : c'est

pour cette raison que nous l'avons nommé *pie-grièche* ou *écorcheur de Madagascar*.

VII. L'oiseau envoyé de Madagascar par M. Poivre , sous le nom de *schet-bé*, et dont l'espèce nous parait si voisine de la précédente , qu'on pourrait les regarder toutes deux comme n'en faisant qu'une , si le climat de Cayenne n'était pas aussi éloigné qu'il est de celui de Madagascar. Nous avons appelé cet oiseau *pie-grièche rousse de Madagascar*.

VIII. L'oiseau envoyé de Madagascar par M. Poivre sous le nom de *tcha-chert-bé*, et que nous avons nommé *grand pie-grièche verdâtre*

IX. L'oiseau qui nous a été envoyé du Sénégal par M. Adanson sous le nom de *pie-grièche rouge du Sénégal* , et que les nègres , dit-il , appellent *gonolek* , c'est-à-dire , mangeur d'insectes. C'est un oiseau remarquable par les couleurs vives dont il est peint ; il est à très-peu près de la même grandeur que la *pie-grièche* d'Europe , et n'en diffère , pour ainsi dire , que par les couleurs , qui néanmoins suivent dans leur distribution à peu près le même ordre que sur la *pie-grièche* grise d'Europe : mais comme les couleurs en elles-mêmes sont très-différentes , nous avons cru devoir regarder cet oiseau comme étant d'une espèce différente.

X. L'oiseau envoyé de Madagascar par M. Poivre , tant le mâle que la femelle , le premier sous le nom de *cali-calie* , et le second sous celui de *bruia* , que l'on peut rapporter au genre de notre *écorcheur* d'Europe , à cause de sa petitesse , mais qui du reste en diffère assez pour être regardé comme un oiseau d'espèce différente.

XI. L'oiseau envoyé du Canada sous le nom de *pie-grièche huppée* , et qui porte en effet , sur le sommet de la tête , une huppe molle et de plumes longuettes

qui retombent en arrière ; mais qui du reste est une vraie pie grièche , et assez semblable à notre pie-grièche rousse par la disposition des couleurs , pour qu'on puisse la regarder comme une espèce voisine , qui n'en diffère guère que par les caractères de cette huppe , et du bec , qui est un peu plus gros.

DES OISEAUX DE PROIE

NOCTURNES.

LES yeux de ces oiseaux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils paraissent être éblouis par la clarté du jour, et entièrement offusqués par les rayons du soleil; il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naissante ou du crépuscule tombant: c'est alors qu'ils sortent de leurs retraites pour chasser, ou plutôt pour chercher leur proie, et ils font cette quête avec grand avantage; car ils trouvent dans ce tems les autres oiseaux et les petits animaux endormis, ou prêts à l'être. Les nuits où la lune brille sont pour eux les beaux jours, les jours de plaisir, les jours d'abondance, pendant lesquels ils chassent plusieurs heures de suite, et se pourvoient d'amples provisions: les nuits où la lune fait défaut sont beaucoup moins heureuses; ils n'ont guère qu'une heure le soir et une heure le matin pour chercher leur substance: car il ne faut pas croire que la vue de ces oiseaux, qui s'exerce si parfaitement à une faible lumière, puisse se passer de toute lumière, et qu'elle perce en effet dans l'obscurité la plus profonde; dès que la nuit est bien close, ils cessent de voir, et ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui sortent le soir des bois pour repaître ou chasser pendant la nuit: seulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiseaux nocturnes est si fort offusquée pendant le jour, qu'ils sont obligés de se tenir dans le même lieu sans bouger, et que quand on

les force à en sortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courses, des vols courts et lents, de peur de se heurter : les autres oiseaux, qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur situation, viennent à l'envi les insulter; les mésanges, les pinsons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, etc. arrivent à la file : l'oiseau de nuit, perché sur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent sans cesse, parce qu'il n'y répond que par des gestes bas, en tournant sa tête, ses yeux et son corps, d'un air ridicule; il se laisse même assaillir et frapper sans se défendre; les plus petits, les plus faibles de ses ennemis, sont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer. C'est sur cette espèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle qu'est fondé le petit art de la pipée; il suffit de placer un oiseau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiseaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux : il faut s'y prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chasse soit heureuse; car si l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiseaux, qui viennent pendant le jour provoquer l'oiseau de nuit avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient et le redoutent dès que l'obscurité lui permet de se mettre en mouvement, et de déployer ses facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines restrictions qu'il est bon d'indiquer. 1°. Toutes les espèces de hiboux et de chouettes ne sont pas également offusquées par la lumière du jour : le grand duc voit assez clair pour voler et fuir à d'assez grandes distances en plein jour; la chevêche, ou la plus petite espèce de chouette, chasse, poursuit et prend des petits oiseaux long-tems avant le coucher et après le lever du soleil. Les voyageurs nous assurent que le grand duc

ou hibou de l'Amérique septentrionale prend les gélinites blanches en plein jour , et même lorsque la neige en augmente encore la lumière. Belon dit très-bien dans son vieux langage , que *quiconque prendra garde à la vue de ces oiseaux , ne la trouvera pas si imbécille qu'on la crie.* 2°. Il paraît que le hibou commun ou moyen duc voit plus mal que le scops ou petit duc , et que c'est de tous les hiboux celui qui est le plus offusqué par la lumière du jour , comme le sont aussi le chat-huant , l'effraie et la hulotte ; car en voit les oiseaux s'attronper également pour les insulter à la pipée. Mais , avant de donner les faits qui ont rapport à chaque espèce en particulier , il faut en présenter les distinctions générales.

On peut diviser en deux genres principaux les oiseaux de proie nocturnes , le genre du hibou et celui de la chouette , qui contiennent chacun plusieurs espèces différentes : le caractère distinctif de ces deux genres , c'est que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles , droites de chaque côté de la tête , tandis que les chouettes ont la tête arrondie , sans aigrettes et sans aucune plume proéminente. Nous réduirons à trois les espèces contenues dans le genre du hibou ; ces trois espèces sont , 1°. le duc ou grand duc , 2°. le hibou ou moyen duc , 3°. les cops ou petit duc : mais nous ne pouvons réduire à moins de cinq les espèces du genre de la chouette ; et ces espèces sont , 1°. la hulotte ou huette , 2°. le chat-huant , 3°. l'effraie ou fresaie , 4°. la chouette ou grande chevêche , 5°. la chevêche ou petite chouette. Ces huit espèces se trouvent toutes en Europe et même en France , quelques-unes ont des variétés qui paraissent dépendre de la différence des climats ; d'autres ont des représentans dans le nouveau continent : la plupart des hiboux et

des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas assez de celles de l'Europe , pour qu'on ne puisse leur supposer une même origine.

Aldrovande remarque avec raison que la plupart des erreurs en histoire naturelle sont venues de la confusion des noms , et que , dans celle des oiseaux nocturnes , on trouve l'obscurité et les ténèbres de la nuit.

Les trois espèces de hiboux et les cinq espèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations précises et par des caractères aussi précis , composent le genre entier des oiseaux de proie nocturnes ; ils diffèrent des oiseaux de proie diurnes : 1°. Par le sens de la vue , qui est excellent dans ceux-ci , et qui paraît fort obtus dans ceux-là , parce qu'il est trop sensible et trop affecté de l'éclat de la lumière : on voit leur pupille , qui est très-large , se rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats. La pupille des oiseaux de nuit reste toujours ronde en se rétrécissant concentriquement , au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite et longue. 2°. Par le sens de l'ouïe : il paraît que ces oiseaux de proie nocturnes ont ce sens supérieur à tous les autres oiseaux , et peut-être même à tous les animaux ; car ils ont , toute proportion gardée , les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux : il y a aussi plus d'appareil et de mouvement dans cet organe , qu'ils sont maîtres de fermer et d'ouvrir à volonté , ce qui n'est donné à aucun animal. 3°. Par le bec , dont la base n'est pas , comme dans les oiseaux de proie diurnes , couverte d'une peau lisse et nue , mais au contraire garnie de plumes tournées en devant ; et de plus ils ont le bec court et mobile dans ses deux parties , comme le bec des perroquets ; et c'est par la facilité de ces deux mouvemens , qu'ils font si souvent craquer leur bec ,

et qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très-gros morceaux , que leur gosier , aussi ample , aussi large que l'ouverture de leur bec , leur permet d'avaler tout entiers. 4°. Par les serres , dont ils ont un doigt antérieur de mobile , et qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière ; ce qui leur donne plus de fermeté et de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied. 5°. Par leur vol , qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou , et toujours de travers et sans aucun bruit , comme si le vent les emportait. Ce sont là les différences générales entre ces oiseaux de proie nocturnes et les oiseaux de proie diurnes , qui , comme l'on voit , n'ont , pour ainsi dire , rien de semblable que leurs armes , rien de commun que leur appétit pour la chair et leur goût pour la rapine.

LE DUC OU GRAND DUC.

LES poètes ont dédié l'aigle à Jupiter , et le duc à Junon : c'est en effet l'aigle de la nuit , et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour et ne volent que quand elle s'éteint. Le duc paraît être au premier coup d'œil aussi gros , aussi fort que l'aigle commun ; cependant il est réellement plus petit , et les proportions de son corps sont toutes différentes : il a les jambes , le corps et la queue plus courtes que l'aigle , la tête beaucoup plus grande , les ailes bien moins longues , l'étendue de vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds. On distingue aisément le duc à sa grosse figure , à son énorme tête , aux larges et profondes cavernes de ses oreilles , aux deux aigrettes qui surmontent sa tête , et qui sont élevées de plus de deux pouces et demi ; à son bec court , noir et crochu ; à ses grands yeux fixes et transparens ; à ses larges prunelles noires et environnées d'un cercle de couleur orangée ; à sa face entourée de poil , ou plutôt de petites plumes blanches et décomposées , qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées ; à ses ongles noirs , très-forts et très-crochus ; à son cou très-court ; à son plumage d'un roux brun taché de noir et de jaune sur le dos , et de jaune sur le ventre , marqué de taches noires et traversé de quelques bandes brunes , mêlées assez confusément ; à ses pieds couverts d'un duvet épais et de plumes roussâtres jusqu'aux ongles ¹ ; enfin

¹ La femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les plumes sur le corps , les ailes et la queue , sont d'une couleur plus sombre.

à son cri effrayant *hiihou*, *houhou*, *bouhou*, *pouhou*, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent; et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépécer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite: aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire, sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris, qu'il avale tout entières, et dont il digère la substance charnue, vomit le poil¹, les os et la peau en pelottes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapands, les grenouilles, et en nourrit ses petits: il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de

¹ « J'ai eu deux fois, dit M. Frisch, des grands ducs vivans, et je » les ai conservés long-tems. Je les nourrissais de chair et de foie de » bœuf, dont ils avalaient souvent de fort gros morceaux. Lorsqu'on » jetait des souris à cet oiseau, il leur brisait les côtes et les autres os » avec son bec; puis il les avalait l'une après l'autre, quelquefois » jusqu'à cinq de suite: au bout de quelques heures, les poils et les » os se rassemblaient, se pelotonnaient dans son estomac par petites » masses, après quoi il les rameuait en haut et les rejetait par le bec. » Au défaut d'autre pâture, il mangeait toute sorte de poissons de » rivière, petits et moyens; et après avoir de même brisé et pelo- » tonné les arrêtes dans son estomac, il les ramenait le long de son » cou et les rejetait par le bec. Il ne voulait point du tout boire; ce » que j'ai observé de même de quelques oiseaux de proie diurnes ». A la vérité, ces oiseaux peuvent se passer de boire; mais cependant, quand ils sont à portée, ils boivent en se cachant.

leur figure singulière : l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, et il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année ; ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes et vieilles murailles ; leur nid a près de trois pieds de diamètre, et est composé de petites branches de bois sec entrelacées de racines souples, et garni de feuilles en dedans. On ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois : la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau ; leur grosseur excède celle des œufs de poule. Les petits sont très-voraces, et les pères et mères très-habiles à la chasse, qu'ils font dans le silence et avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paraît le permettre ; souvent ils se battent avec les buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent. Ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit ; car ils sortent de meilleure heure le soir, et rentrent plus tard le matin. On voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles, qui le suivent au vol et l'environnent par milliers ; il soutient leur choc, pousse des cris plus forts qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse. Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, sur-tout à l'heure du crépuscule ; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances, dans les autres heures du jour. On se sert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan : on attache au duc une queue de renard, pour rendre sa figure encore plus extraordinaire ; il vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne, sans se percher sur aucun

arbre; le milan, qui l'aperçoit de loin, arrive et s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, et il se tient auprès de lui assez long-tems pour se laisser tirer par le chasseur, ou prendre par les oiseaux de proie qu'on lâche à sa poursuite. La plupart des faisandiers tiennent aussi dans leur faisanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage sur des juchoirs, dans un lieu découvert, afin que les corbeaux et les corneilles s'assemblent autour de lui, et qu'on puisse tirer et tuer un plus grand nombre de ces oiseaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faisans; et, pour ne pas effrayer les faisans, on tire les corneilles avec une sarbacane.

On a observé, à l'égard des parties intérieures de cet oiseau, qu'il a la langue courte et assez large, l'estomac très-ample, l'œil enfermé dans une tunique cartilagineuse en forme de capsule, et le cerveau recouvert d'une simple tunique plus épaisse que celle des autres oiseaux, qui, comme les animaux quadrupèdes, ont deux membranes qui recouvrent la cervelle.

Il paraît qu'il y a dans cette espèce une première variété qui semble en renfermer une seconde; toutes deux se trouvent en Italie, et ont été indiquées par Aldrovande: on peut appeler l'un le *duc aux ailes noires*, et le second le *duc aux pieds nus*. Le premier ne diffère en effet du grand duc commun que par les couleurs qu'il a plus brunes ou plus noires sur les ailes, le dos et la queue; et le second, qui ressemble en entier à celui-ci par ces couleurs plus noires, n'en diffère que par la nudité des jambes et des pieds, qui sont très-peu fournis de plumes: ils ont aussi tous deux les jambes plus menues et moins fortes que le duc commun.

Indépendamment de ces deux variétés qui se trouvent dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus

éloignés. Le duc blanc de Laponie , marqué de taches noires , qu'indique Linnæus , ne paraît être qu'une variété produite par le froid du Nord. On sait que la plupart des animaux quadrupèdes sont naturellement blancs ou le deviennent dans les pays très-froids : il en est de même d'un grand nombre d'oiseaux ; celui-ci , qu'on trouve dans les montagnes de Laponie , est blanc , taché de noir , et ne diffère que par cette couleur du grand duc commun : ainsi on peut le rapporter à cette espèce comme simple variété.

Comme cet oiseau craint peu le chaud et ne craint pas le froid , on le trouve également dans les deux continents , au nord et au midi ; et non-seulement on y trouve l'espèce même , mais encore les variétés de l'espèce. Le jacurutu du Brésil , décrit par Marcgrave , est absolument le même oiseau que notre grand duc commun. Celui qui nous a été apporté des terres Magellaniques , ne diffère pas assez du grand duc d'Europe pour en faire une espèce séparée. Celui qui est indiqué par l'auteur du *voyage à la baie de Hudson* , sous le nom de *hibou couronné* , et par M. Edwards , sous le nom de *duc de Virginie* , sont des variétés qui se trouvent en Amérique les mêmes qu'en Europe ; car la différence la plus remarquable qu'il y ait entre le duc commun et le duc de la baie de Hudson et de Virginie , c'est que les aigrettes partent du bec , au lieu de partir des oreilles.

LE HIBOU OU MOYEN DUC.

Le hibou , *otus* , ou moyen duc , a , comme le grand duc , les oreilles fort ouvertes , et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant :



1.



2.

De Sève, Del

L'Épino, Sculp.

1 LE CORBEAU. 2 LE HIBOU ou MOYEN DUC.

mais ces aigrettes sont plus courtes que celles du grand duc , et n'ont guère plus d'un pouce de longueur ; elles paraissent proportionnées à sa taille , car il ne pèse qu'environ dix onces ; et n'est pas plus gros qu'une corneille : il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc , qui est gros comme une oie , et de celle du seops ou petit duc , qui n'est pas plus grand qu'un merle , et qui n'a au dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque , parce qu'il y a des naturalistes qui n'ont regardé le moyen et le petit duc que comme de simples variétés d'une seule et même espèce. Le moyen duc a environ un pied de longueur de corps , depuis le bout du bec jusqu'aux ongles , trois pieds de vol ou d'envergure , et cinq ou six pouces de longueur de queue : il a le dessus de la tête , du cou , du dos et des ailes , rayé de gris , de roux et de brun ; la poitrine et le ventre sont roux , avec des bandes brunes , irrégulières et étroites ; le bec est court et noirâtre ; les yeux sont d'un beau jaune ; les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles , qui sont assez grands et d'un brun noirâtre : on peut observer de plus qu'il a la langue charnue et un peu fourchue , les ongles très-aigus et très-tranchans , le doigt extérieur mobile et pouvant se tourner en arrière , l'estomac assez ample , la vésicule du fiel très-grande , les boyaux longs d'environ vingt pouces , les deux *cæcum* de deux pouces et demi de profondeur , et plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie. L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse dans nos climats que celle du grand duc , qu'on n'y rencontre que rarement en hiver ; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année , et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été : il habite ordinairement dans les anciens

bâtimens ruinés , dans les cavernes des rochers , dans le creux des vieux arbres , dans les forêts en montagnes , et ne descend guère dans les plaines. Lorsque d'autres oiseaux l'attaquent , il se sert très-bien et des griffes et du bec ; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre , quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paraît que cet oiseau , qui est commun dans nos provinces d'Europe , se trouve aussi en Asie ; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés , dont la première se trouve en Italie , et a été indiquée par Aldrovande. Ce hibou d'Italie est plus gros que le hibou commun , et en diffère aussi par les couleurs ; voyez et comparez les descriptions qu'il a faites de l'un et de l'autre.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid ; ou se l'épargnent en entier ; car tous les œufs et les petits qu'on m'a apportés , ont toujours été trouvés dans des nids étrangers , souvent dans des nids de pics , qui , comme l'on sait , abandonnent chaque année leur nid pour en faire un nouveau ; quelquefois dans des nids de buses : mais jamais on n'a pu me trouver un nid construit par un hibou. Ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs ; et leurs petits , qui sont blancs en naissant , prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'est pas fort sensible au froid , qu'il passe l'hiver dans notre pays , et qu'on le trouve en Suède comme en France , il a pu passer d'un continent à l'autre. Il paraît qu'on le retrouve en Canada et dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale ; il se pourrait même que le hibou de la Caroline , décrit par Gatesby , et celui de l'Amérique méridionale , indiqué par le père Feuillée , ne fussent que

des variétés de notre hibou , produites par la différence des climats , d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur , et qu'ils ne diffèrent que par les nuances et la distribution des couleurs.

On se sert du hibou et du chat-huant pour attirer les oiseaux à la pipée ; et l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent plus volontiers à la voix du hibou , qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et allongé , *cowl* , *cloud* , qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit , et que les petits oiseaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant , qui est une voix haute , une espèce d'appel , *hoho* , *hoho*. Tous deux font pendant le jour des gestes ridicules et bouffons en présence des hommes et des autres oiseaux.

LE SCOPS OU PETIT DUC.

Voici la troisième et dernière espèce du genre des hiboux , c'est-à-dire , des oiseaux de nuit qui portent des plumes élevées au dessus de la tête ; et elle est aisée à distinguer des deux autres , d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau , qui n'est pas plus gros qu'un merle , et ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles , lesquelles , dans cette espèce , ne s'élèvent pas d'un demi-pouce , et ne sont composées que d'une seule petite plume. Ces deux caractères suffisent pour distinguer le petit duc du moyen et du grand duc , et on le reconnaîtra encore aisément à la tête , qui est proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres , et encore à son plumage plus élégamment bigarré et plus distinctement tacheté que celui des autres ; car tout son corps est très-joliment varié de gris , de roux , de brun

et de noir ; et ses jambes sont couvertes , jusqu'à l'origine des ongles , de plumes d'un gris roussâtre , mêlé de taches brunes. Il diffère aussi des deux autres par le naturel ; car il se réunit en troupe en automne et au printemps , pour passer dans d'autres climats ; il n'en reste que très-peu , ou point du tout , en hiver dans nos provinces , et on les voit partir après les hirondelles , et arriver à peu près en même-tems. Quoiqu'ils habitent de préférence les terrains élevés , ils se rassemblent volontiers dans ceux où les mulots se sont le plus multipliés , et y font grand bien par la destruction de ces animaux , qui se multiplient toujours trop , et qui , dans de certaines années , pullulent à un tel point , qu'ils dévorent toutes les graines et toutes les racines des plantes les plus nécessaires à la nourriture et à l'usage de l'homme. On a souvent vu , dans les tems de cette espèce de fléau , les petits ducs arriver en troupe , et faire si bonne guerre aux mulots , qu'en peu de jours ils en purgent la terre. Les hiboux ou moyens ducs se réunissent aussi quelquefois en troupe de plus de cent ; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires : mais ces assemblées sont rares , au lieu que celles des scops ou petits ducs se font tous les ans. D'ailleurs c'est pour voyager qu'ils semblent se rassembler , et il n'en reste point au pays ; au lieu qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout tems : il est même à présumer que les petits ducs font des voyages de long cours , et qu'ils passent d'un continent à l'autre. L'oiseau de la nouvelle Espagne indiqué par Nicremberg , sous le nom de *talchicualli* , est ou de la même espèce , ou d'une espèce très-voisine de celle du scops ou petit duc. Au reste , quoiqu'il voyage par troupes nombreuses , il est assez rare partout , et difficile à prendre ; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits ,

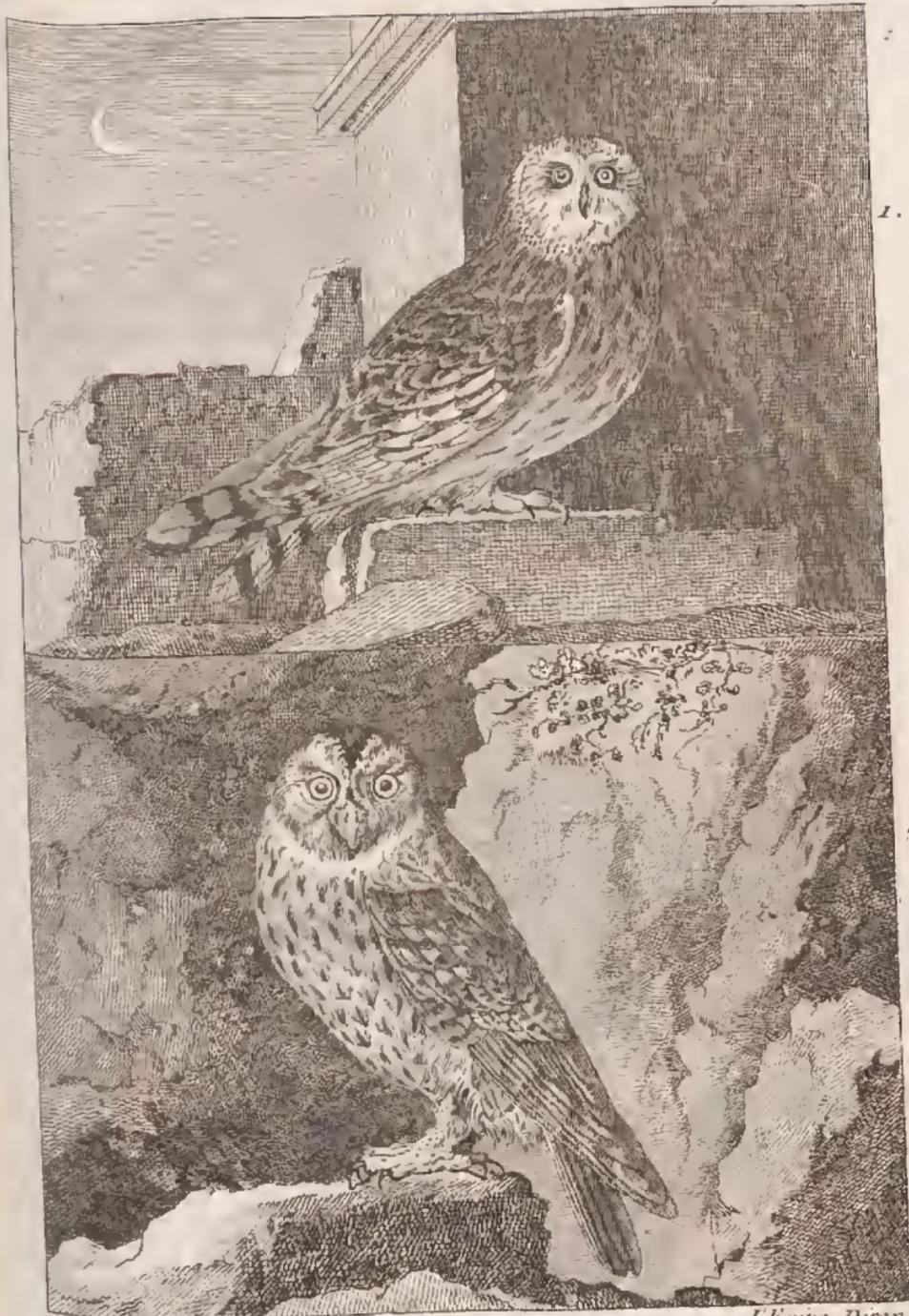
et on a même de la peine à l'indiquer aux chasseurs , qui le confondent toujours avec la chevêche , parce que ces deux oiseaux sont à peu près de la même grosseur , et que les petites plumes éminentes qui distinguent le petit duc , sont très-courtes , et trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puisse reconnaître de loin.

Au reste , la couleur de ces oiseaux varie beaucoup , suivant l'âge et le climat , et peut-être le sexe : ils sont tous gris dans le premier âge ; il y en a de plus bruns les uns que les autres , quand ils sont adultes. La couleur des yeux paraît suivre celle du plumage ; les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle , les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noisette plus brune : mais ces légères différences ne suffisent pas pour en faire des espèces distinctes et séparées.

DES CHOUETTES.

LA HULOTTE.

LA hulotte , qu'on peut appeler aussi la *chouette noire* , et que les Grecs appelaient *nycticorax* , ou le *corbeau de nuit* , est la plus grande de toutes les chouettes ; elle a près de quinze pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles : elle a la tête très-grosse , bien arrondie et sans aigrettes ; la face enfoncée et comme encavée dans sa plume ; les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres et décomposées ; l'iris des yeux noirâtre , ou plutôt d'un brun foncé , ou couleur de noisette obscur ; le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre ; le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé , marqué de taches noires et de taches blanchâtres ; le dessous du corps , blanc , croisé de bandes noires transversales et longitudinales ; la queue d'un peu plus de six pouces ; les ailes s'étendant un peu au delà de son extrémité ; l'étendue du vol de trois pieds ; les jambes couvertes , jusqu'à l'origine des doigts , de plumes blanches tachetées de points noirs. Ces caractères sont plus que suffisans pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes ; elle vole légèrement et sans faire de bruit avec ses ailes , et toujours de côté , comme toutes les autres chouettes : c'est son cri , *hou ou ou ou ou ou* , qui ressemble assez au hurlement du loup , qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula* , qui vient d'*ululare* , hurler ou



1.

2.

De Sève, Del.

L. K. pine, Duxer.

1 LA CHOUETTE. 2 LE CHAT-HUANT.

crier comme le loup ; et c'est par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hu hu*, ou plutôt *hou hou*.

La hulotte se tient pendant l'été dans les bois , toujours dans des arbres creux ; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations. Elle chasse et prend les petits oiseaux , et plus encore les mulots et les campagnols ; elle les avale tout entiers , et en rend aussi par le bec les peaux roulées en pelotons. Lorsque la chasse de la campagne ne lui produit rien , elle vient dans les granges pour y chercher des souris et des rats : elle retourne au bois de grand matin , à l'heure de la rentrée des lièvres , et elle se fourre dans les taillis les plus épais , ou sur les arbres les plus feuillés , et y passe tout le jour , sans changer de lieu : dans la mauvaise saison , elle demeure dans des arbres creux pendant le jour , et n'en sort qu'à la nuit. Ces habitudes lui sont communes avec le hibou ou moyen duc , aussi bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers , sur-tout dans ceux des buses , des crécerelles , des corneilles et des pics : elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris sale , de forme arrondie , et à peu près aussi gros que ceux d'une petite poule.

LE CHAT-HUANT.

Après la hulotte , qui est la plus grande de toutes les chouettes , et qui a les yeux noirâtres , se trouvent le chat-huant qui les a bleuâtres , et l'effraie qui les a jaunes : tous deux sont à peu près de la même grandeur ; ils ont environ douze à treize pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : ainsi ils n'ont guère que deux pouces de moins que la hulotte ; mais ils paraissent sensiblement moins gros à pro-

portion. On reconnoitra le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, et ensuite à la beauté et à la variété distincte de son plumage; et enfin à son cri *hoho, hoho, hohohoho*, par lequel il semble huer, hôler ou appeler à haute voix.

Gesner, Aldrovande et plusieurs autres naturalistes après eux, ont employé le mot *strix* pour désigner cette espèce; mais je erois qu'ils se sont trompés, et que c'est à l'effraie qu'il faut le rapporter: *strix*, pris dans cette acception, c'est-à-dire, comme nom d'un oiseau de nuit, est un mot plutôt latin que grec; Ovide nous en donne l'étymologie, et indique assez clairement quel est l'oiseau nocturne auquel il appartient, par le passage suivant:

—— Strigum

Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinæ;
 Cavities pennis, unguibus hamus inest.
 Est illis strigibus nomen; sed nominis hujus
 Causa, quod horrendâ stridere note solent.

La tête grosse, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, sont des caractères communs à tous ces oiseaux: mais la blancheur du plumage, *cavities pennis*, appartient plus à l'effraie qu'à aucun autre; et ce qui détermine sur cela mon sentiment, c'est que le mot *stridor*, qui signifie en latin un craquement, un grincement, un bruit désagréablement entrecoupé et semblable à celui d'une seie, est précisément le cri *gre, grei* de l'effraie; au lieu que le cri du chat-huant est plutôt une voix haute, un hôlement, qu'un grincement.

Où ne trouve guère les chats-huans ailleurs que dans les bois: en Bourgogne, ils sont bien plus communs que les hulottes; ils se tiennent dans des arbres creux,

et l'on m'en a apporté quelques-uns dans le tems le plus rigoureux de l'hiver ; ce qui me fait présumer qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations.

Comme le chat-huant se trouve en Suède et dans les autres terres du nord , il a pu passer d'un continent à l'autre : aussi le retrouve-t-on en Amérique jusque dans les pays chauds. Il y a , au cabinet de M. Mauduyt , un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domiigue , qui ne nous paraît être qu'une variété de l'espèce d'Europe , dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs sur la poitrine et sur le ventre , qui sont rousses et presque sans taches , et encore par les couleurs plus foncées des parties supérieures du corps.

L'EFFRAIE OU LA FRESAIE.

L'EFFRAIE , qu'on appelle communément la *chouette des clochers* , effraie en effet par ses soufflemens *che* , *chei* , *cheu* , *chiou* , ses cris âpres et lugubres *grei gre* , *crei* , et sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit. Elle est , pour ainsi dire , domestique , et habite au milieu des villes les mieux peuplées : les tours , les clochers , les toits des églises et des autres bâtimens élevés , lui servent de retraite pendant le jour , et elle en sort à l'heure du crépuscule. Son soufflement , qu'elle réitère sans cesse , ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte ; elle pousse aussi , en volant et en se reposant , différens sons aigres , tous si désagréables , que cela , joint à l'idée du voisinage des cimetières et des églises , et encore à l'obscurité de la nuit , inspire de l'horreur et de la crainte aux enfans , aux femmes , et même aux hommes soumis aux mêmes préjugés et qui croient aux reve-

nans , aux sorciers , aux augures : ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre , comme le messenger de la mort ; ils croient que quand il se fixe sur une maison , et qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires , c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage : elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant , plus petite que la hulotte , et plus grande que la chouette proprement dite , dont nous parlerons dans l'article suivant ; elle a un pied ou treize pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue , qui n'a que cinq pouces de longueur. Elle a le dessus du corps jaune , ondé de gris et de brun , et taché de points blancs ; le dessous du corps blanc , marqué de points noirs ; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches et si fines , qu'on les prendrait pour des poils ; l'iris d'un beau jaune ; le bec blanc , excepté le bout du crochet , qui est brun ; les pieds couverts de duvet blanc , les doigts blancs et les ongles noirâtres. Il y en a d'autres qui , quoique de la même espèce , paraissent au premier coup d'œil être assez différentes ; elles sont d'un beau jaune sur la poitrine et sur le ventre , marquées de même de points noirs : d'autres sont parfaitement blanches sur ces mêmes parties , sans la plus petite tache noire ; d'autres enfin sont parfaitement jaunes et sans aucune tache.

J'ai eu plusieurs de ces chouettes vivantes : il est fort aisé de les prendre , en opposant un petit filet , une truelle à poisson , aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens. Elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles sont renfermées ; mais elles refusent toute nourriture , et meurent d'inanition au bout de ce tems : le jour , elles se tiennent , sans bou-

ger , au bas de la volière ; le soir , elles montent au sommet des jeuhoirs , où elles font entendre leur soufflement *che , chei* , par lequel elles semblent appeler les autres. J'ai vu plusieurs fois , en effet , d'autres effraies arriver au soufflement de l'effraie prisonnière , se poser au dessus de la volière , y faire le même soufflement , et s'y laisser prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur cri âere (*stridor*) *crei , grei* , dans les volières ; elles ne poussent ce cri qu'en volant et lorsqu'elles sont en pleine liberté. La femelle est un peu plus grosse que le mâle , et a les couleurs plus claires et plus distinctes ; c'est de tous les oiseaux nocturnes celui dont le plumage est le plus agréablement varié.

L'espèce de l'effraie est nombreuse , et partout très-commune en Europe : comme on la voit en Suède aussi bien qu'en France , elle a pu passer d'un continent à l'autre : aussi la trouve-t-on en Amérique , depuis les terres du nord jusqu'à celles du midi. Maregrave l'a vue et reconnue au Brésil , où les naturels du pays l'appellent *tuidara*.

L'effraie ne va pas , comme la hulotte et le chat-huant , pondre dans des nids étrangers : elle dépose ses œufs à crud dans des trous de murailles , ou sur des solives sous les toits , et aussi dans des creux d'arbres ; elle n'y met ni herbes , ni racines , ni feuilles , pour les recevoir. Elle pond de très-bonne heure au printems , c'est-à-dire , dès la fin de mars ou le commencement d'avril ; elle fait ordinairement cinq œufs , et quelquefois six et même sept d'une forme allongée et de couleur blanchâtre. Elle nourrit ses petits d'insectes et de morceaux de chair de souris : ils sont tout blancs dans le premier âge , et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines ; car ils sont gras et bien nourris. Les pères et mères purgent les églises de souris ;

ils boivent aussi assez souvent ou plutôt mangent l'huile des lampes , sur-tout si elle vient à se figer ; ils avalent les souris et les mulots , les petits oiseaux tout entiers , et en rendent par le bec les os , les plumes et les peaux roulées ; leurs excréments sont blancs et liquides comme ceux de tous les autres oiseaux de proie. Dans la belle saison , la plupart de ces oiseaux vont le soir dans les bois voisins ; mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire , où ils dorment et ronflent jusqu'aux heures du soir ; et quand la nuit arrive , ils se laissent tomber de leur trou , et volent en culbutant presque jusqu'à terre. Lorsque le froid est rigoureux , on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou , ou cachées dans les fourrages ; elles y cherchent l'abri , l'air tempéré et la nourriture : les souris sont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre tems. En automne , elles vont souvent visiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des *rejettoires*¹ et des lacets pour prendre des bécasses et des grives : elles tuent les bécasses qu'elles trouvent suspendues , et les mangent sur le lieu ; mais elles emportent quelquefois les grives et les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets : elles les avalent souvent entiers et avec la plume ; mais elles déplument ordinairement , avant de les manger , ceux qui sont un peu plus gros. Ces dernières habitudes , aussi bien que celle de voler de travers , c'est-à-dire , comme si le vent les emportait , et sans faire aucun bruit des ailes , sont communes à l'effraie , au chat-huant , à la hulotte et à la chouette proprement dite , dont nous allons parler.

¹ *Rejetoire* , baguette de bois verd courbée , au bout de laquelle on attache un lacet , et qui , par son ressort , en serre le nœud coulant et enlève l'oiseau.

LA CHOUETTE ,
OU LA GRANDE CHEVÊCHE.

CETTE espèce , qui est la chouette proprement dite , et qu'on peut appeler *la chouette des rochers* ou *la grande chevêche* , est assez commune : mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie ; elle se tient plus volontiers dans les carrières , dans les rochers , dans les bâtimens ruinés et éloignés des lieux habités : il semble qu'elle préfère les pays de montagnes , et qu'elle cherche les précipices escarpés et les endroits solitaires ; cependant on ne la trouve pas dans les bois , et elle ne se loge pas dans des arbres creux. On la distinguera aisément de la hulotte et du chat-huant par la couleur des yeux , qui sont d'un très-beau jaune , au lieu que ceux de la hulotte sont d'un brun presque noir , et ceux du chat-huant d'une couleur bleuâtre : on la distinguera plus difficilement de l'effraie , parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaune , environné de même d'un grand cercle de petites plumes blanches ; que toutes deux ont du jaune sous le ventre , et qu'elles sont à peu près de la même grandeur : mais la chouette des rochers est , en général , plus brune , marquée de taches plus grandes et longues comme de petites flammes ; au lieu que les taches de l'effraie , lorsqu'elle en a , ne sont pour ainsi dire , que des points ou des gouttes ; et c'est par cette raison qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata* , et la chouette des rochers dont il est ici question , *noctua flammeata*. Elle a aussi les pieds bien plus garnis de plumes , et le bec tout brun , tandis que celui de l'effraie est blanchâtre , et n'a de

brun qu'à son extrémité. Au reste , la femelle , dans cette espèce , a les couleurs plus claires et les taches plus petites que le mâle , comme nous l'avons aussi remarqué sur la femelle du chat-huant.

M. Salerne dit que la chouette du pays d'Orléans est certainement la grande chevêche de Belon , qu'en Solongne on l'appelle *chevêche*, et plus communément *charoche* ou *caboche* ; que les laboureurs font grand cas de cet oiseau , en ce qu'il détruit quantité de mulots ; que dans le mois d'avril ou l'entend crier jour et nuit *gout* , mais d'un ton assez doux , et que , quand il doit pleuvoir , elle change de cri , et semble dire *goyon* ; qu'elle ne fait point de nid , ne pond que trois œufs tout blancs , parfaitement ronds , et gros comme ceux d'un pigeon ramier. Il dit aussi qu'elle loge dans des arbres creux , et qu'Oline se trompe lourdement quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver : cependant ce dernier fait n'est pas éloigné du vrai ; non - seulement cette chouette , mais même toutes les autres pondent au commencement de mars , et couvent par conséquent dans ce même tems : et à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche dont il est ici question , nous avons observé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux , comme l'assure M. Salerne , mais dans des trous de rochers et dans les carrières , habitude qui lui est commune avec la petite chevêche dont nous allons parler dans l'article suivant. Elle est aussi considérablement plus petite que la hulotte , et même plus petite que le chat-huant , n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles.

Il paraît que cette grande chevêche , qui est assez commune en Europe , sur-tout dans les pays de montagnes , se retrouve en Amérique dans celles du Chili , et

que l'espèce indiquée par le P. Feuillée , sous le nom de *chevêche lapin* , et à laquelle il a donné ce surnom de *lapin* , parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre ; que cette espèce , dis-je , n'est qu'une variété de notre grande chevêche ou chouette des rochers d'Europe : car elle est de la même grandeur , et n'en diffère que par la distribution des couleurs ; ce qui n'est pas suffisant pour en faire une espèce distincte et séparée. Si cet oiseau creusait lui-même son trou , comme le P. Feuillée paraît le croire , ce serait une raison pour le juger d'une autre espèce que notre chevêche , et même que toutes nos autres chouettes : mais il ne s'ensuit pas de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier , que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé ; et ce qu'on en peut seulement induire , c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe , qui préfèrent constamment les trous , soit dans les pierres , soit dans les terres , à ceux qu'elles pourraient trouver dans les arbres creux.

LA CHEVÊCHE ,

OU PETITE CHOUETTE.

LA chevêche et le scops ou petit duc sont à peu près de la même grandeur ; ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux et des chouettes : ils ont sept ou huit pouces de longueur , depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des ongles , et ne sont que de la grosseur d'un merle ; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre , si l'on se souvient que le petit duc a des aigrettes , qui sont à la vérité , très-courtes et composées d'une seule plume , et que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes. D'ailleurs elle a l'iris des yeux

d'un jaune pâle; le bec brun à la base, et jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a le bec noir. Elle en diffère aussi beaucoup par les couleurs, et peut aisément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a sur les ailes et sur le corps, et aussi par sa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande chevêche. Elle a un cri ordinaire, *pou, pou*, qu'elle pousse et répète en volant, et un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle est posée, qui ressemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrierait *aime, heme, esme*, plusieurs fois de suite¹. Elle se tient rarement dans les bois; son domicile ordinaire est dans les mesures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux et ressemble par toutes ses habitudes à la grande chevêche. Elle n'est pas absolument oiseau de nuit : elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiseaux nocturnes, et souvent elle s'exerce à la chasse des hirondelles et des autres petits oiseaux, quoiqu'assez infructueusement; car il est rare qu'elle en prenne : elle réussit mieux avec les

¹ Étant couché dans une vieille tour du château de Montbar, une chevêche vint se poser un peu avant le jour, à trois heures du matin, sur la tablette de la fenêtre de ma chambre, et m'éveilla par son cri, *heme, edme*. Comme je prêtai l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus singulière qu'elle était tout près de moi, j'entendis un de mes gens qui était couché dans la chambre au-dessus de la mienne, ouvrir sa fenêtre, et, trompé par la ressemblance du son bien articulé *edme*, répondre à l'oiseau : *Qui es-tu là-bas ? je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre*. Ce domestique croyait, que c'était un homme qui en appelait un autre; tant la voix de la chevêche ressemble à la voix humaine, et articule distinctement ce mot.

souris et les petits mulots, qu'elle ne peut avaler entiers, et qu'elle déchire avec le bec et les ongles; elle plume aussi très-proprement les oiseaux avant de les manger, au lieu que les hiboux, la hulotte et les autres chouettes les avalent avec la plume, qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer. Elle pond cinq œufs, qui sont tachetés de blanc et de jaunâtre, et fait son nid presque à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles.

Pour présenter en raccourci, et d'une manière plus facile à saisir, les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes dont nous venons de parler, nous dirons : 1°. que la hulotte est la plus grande et la plus grosse; qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, et le bec d'un blanc jaunâtre; qu'on peut la nommer *la grosse chouette noire aux yeux noirs* : 2°. que le chat-huant est moins grand et beaucoup moins gros que la hulotte; qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc verdâtre, et qu'on peut l'appeler *la chouette rousse et gris-de-fer aux yeux bleus* ; 3°. que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant; qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune blanchâtre, varié de taches bien distinctes, et le bec blanc, avec le bout du crochet brun, et qu'on peut l'appeler *la chouette blanche ou jaune aux yeux oranges* : 4°. que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse; qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune et le bec brun, et qu'on peut l'appeler *la chouette brune aux yeux jaunes et au bec brun* : 5°. que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres; qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle, et le bec brun à la base et jaune

vers le bout , et qu'on peut l'appeler *la petite chouette brune aux yeux jaunâtres , au bec brun et orangé*. Ces caractères se trouveront vrais en général , les femelles et les mâles de toutes ces espèces se ressemblant assez par les couleurs , pour que les différences ne soient pas fort sensibles : cependant il y a ici , comme dans toute la nature , des variétés assez considérables , sur-tout dans les couleurs. Il se trouve des hulottes plus noires les unes que les autres , des chats-huans plutôt couleur de plomb que gris-de-fer foncé , des effraies plus blanches ou plus jaunes les unes que les autres , des chouettes ou chevêches grandes et petites , plutôt fauves que brunes ; mais en réunissant ensemble et comparant les caractères que nous venons d'indiquer , je crois que tout le monde pourra les reconnaître , c'est-à-dire , les distinguer les unes des autres , sans s'y méprendre.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX HIBOUX ET AUX CHOUETTES

I. L'OISEAU appelé *cabure* ou *caboure* par les Indiens du Bresil , qui a des aigrettes de plumes sur la tête , et qui n'est pas plus gros qu'une litorne ou grive de genévriers. Ces deux caractères suffisent pour indiquer qu'il tient de très-près à l'espèce du scops ou petit due , si même il n'est pas une variété de cette espèce. Maregrave est le seul qui ait décrit cet oiseau ; il n'en donne pas la figure. « C'est , dit-il , une espèce de hibou de la grandeur d'une litorne (*turdela*) : il a la tête ronde , le bec court , jaune et crochu , avec deux trous pour » narines ; les yeux beaux , grands , ronds , jaunes ,

» avec la pupille noire : sous les yeux et à côté du bec ,
 » il y a des poils longuets et bruns ; les jambes sont
 » courtes et entièrement couvertes , aussi bien que les
 » pieds , de plumes jaunes ; quatre doigts à l'ordinaire ,
 » avec des ongles semi-lunaires , noirs et aigus ; la
 » queue large , et à l'origine de laquelle se terminent
 » les ailes ; le corps , le dos , les ailes et la queue sont
 » de couleur d'ombre pâle , marquée sur la tête et le
 » cou de très-petites taches blanches , et sur les ailes de
 » plus grandes taches de cette même couleur ; la queue
 » est ondée de blanc , la poitrine et le ventre sont d'un
 » gris blanchâtre , marqué d'ombre pâle (c'est-à-dire
 » d'un brun clair) » Maregrave ajoute que cet oiseau
 s'apprivoise aisément ; qu'il peut tourner la tête et alon-
 ger le cou , de manière que l'extrémité de son bec touche
 au milieu de son dos ; qu'il joue avec les hommes comme
 un singe , et fait à leur aspect diverses bouffonneries et
 craquemens de bec ; qu'il peut , outre cela , remuer les
 plumes qui sont des deux côtés de la tête , de manière
 qu'elles se dressent et représentent de petites cornes ou
 des oreilles , enfin qu'il vit de chair crue.

II. L'oiseau de la baie de Hudson , appelé , dans cette
 partie de l'Amérique , *caparacoch*.

III. L'oiseau qui se trouve dans les terres septentrio-
 nales des deux continens , que nous appellerons *har-*
fang , du nom *harfaong* , qu'il porte en Suède , et qui ,
 par sa grandeur , est à l'égard des chouettes ce que le
 grand duc est à l'égard des hiboux.

IV. *Le chat-huant de Cayenne* , qui n'a été indiqué
 par aucun naturaliste.

La chouette ou grande chevêche de Canada. Cet oiseau ,
 qui a été indiqué par M. Brisson sous le nom de *chat-*
huant de Canada , nous a paru approcher beaucoup plus

de l'espèce de la grande chevêche, et c'est par cette raison que nous lui en avons donné le nom.

VI. *La chouette ou grande chevêche de Saint-Domingue* nous paraît être une espèce nouvelle, différente de toutes celles qui ont été indiqués par tous les naturalistes.

LE CORBEAU.

CET oiseau a été fameux dans tous les tems : mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue ; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux , et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie , et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans. Les voiries infectes , les charognes pourries , sont , dit-on , le fonds de sa nourriture ; s'il s'assouvit d'une chair vivante , c'est de celle des animaux faibles ou utiles , comme agneaux , levrauts , etc. ¹. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage , et que , suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité , il se cramponne sur le dos des buffles , les ronge tout vifs et en détail , après leur avoir crevé les yeux ² ; et ce qui rendrait cette férocité plus odieuse ,

¹ *Traité de la pipée* , où l'on raconte la chasse d'un lievre entreprise par deux corbeaux qui paraissaient s'entendre , lui crèverent les yeux et finirent par le prendre.

² C'est peut-être là l'origine de l'antipathie qu'on a dit être entre le bœuf et le corbeau. Au reste , j'ai peine à croire qu'un corbeau attaque un buffle , comme les voyageurs disent l'avoir observé. Il peut se faire que ces oiseaux se posent quelquefois sur le dos des buffles , comme la corneille mantelée se pose sur le dos des ânes et des moutons , et la pie sur le dos des cochons , pour manger les insectes qui courent dans le poil de ces animaux ; il peut se faire encore que par fois les corbeaux entament le cuir des buffles par quelques coups de bec mal mesurés , et même qu'ils leur crèvent les yeux , par une suite de cet instinct qui les porte à s'attacher à tout ce qui est brillant ; mais je doute fort qu'ils aient pour but de les manger tout vifs et qu'ils pussent en venir à bout.

c'est qu'elle serait en lui l'effet non de la nécessité , mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang , d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits , de toutes les graines , de tous les insectes , et même des poissons morts , et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'*omnivore*.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité , tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur , et tantôt lui a valu la protection des lois , comme à un animal utile et bienfaisant : en effet , un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux ; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé , comme consommant les ⁴immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il était autrefois défendu en Angleterre , suivant Belon , de lui faire aucune violence , et que dans l'île Feroé , dans celle de Malte , etc. , on a mis sa tête à prix.

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le corbeau , on ajoute son plumage lugubre , son cri plus lugubre encore , quoique très-faible à proportion de sa grosseur , son port ignoble , son regard farouche , tout son corps exhalant l'infection , on ne sera pas surpris que , dans presque tous les tems , il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur : sa chair était interdite aux Juifs ; les sauvages n'en mangent jamais ; et parmi nous , les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau , qui est très-coriace. Par-tout on le met au nombre des oiseaux sinistres , qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de corbeaux et d'autres oiseaux de proie ,

et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement ! Toute sa science de l'avenir se borne cependant , ainsi que celle des autres habitans de l'air , à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite , à être plus susceptible de ses moindres impressions , à pressentir ses moindres changemens , et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changemens. Dans les provinces méridionales de la Suède , dit M. Linnæus , lorsque le ciel est serein , les corbeaux volent très haut en faisant un certain cri qui s'entend de fort loin. Les auteurs de la *Zoologie britannique* ajoutent que dans cette circonstance ils volent le plus souvent par paires. D'autres écrivains , moins éclairés , ont fait d'autres remarques mêlées plus ou moins d'incertitudes et de superstitions.

Dans le tems que les aruspices faisaient partie de la religion , les corbeaux , quoique mauvais prophètes , ne pouvaient qu'être des oiseaux fort intéressans ; car la passion de prévoir les événemens futurs , même les plus tristes , est une ancienne maladie du genre humain : aussi s'attachait-on beaucoup à étudier toutes leurs actions , toutes les circonstances de leur vol , toutes les différences de leur voix , dont on avait compté jusqu'à soixante quatre inflexions distinctes , sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier ; chacune avait sa signification déterminée ; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence , ni de gens simples pour y croire. Plin lui-même , qui n'était ni charlatan ni superstitieux , mais qui travaille quelquefois sur de mauvais mémoires , a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui était la plus sinistre. Quel-

ques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim, appelait distinctement le cuisinier de la maison, nommé *Conrad*. Ces mots ont en effet quelque rapport avec le cri ordinaire du corbeau.

On faisait grand cas à Rome de ces oiseaux parleurs; et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux. Ils n'apprennent pas seulement à parler ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison: ils se privent, quoique vieux, et paraissent même capables d'un attachement personnel et durable¹.

Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Craterus d'Asie, qui s'était rendu fameux par son habilité à les dresser pour la chasse, et qui savait se faire suivre, même par les corbeaux sauvages. Scaliger rapporte que le roi Louis (apparemment Louis XII) en avait un ainsi dressé, dont il

¹ Témoin ce corbeau privé dont parle Schwenckfeld, lequel s'étant laissé entraîner trop loin par ses camarades sauvages, et n'ayant pu sans doute retrouver le lieu de sa demeure, reconnut dans la suite, sur le grand chemin, l'homme qui avait coutume de lui donner à manger, plana quelques tems au dessus de lui en croassant, comme pour lui faire fête, vint se poser sur sa main, et ne le quitta plus.

se servait pour la chasse des perdrix. Albert en avait vu un autre à Naples qui prenait et des perdrix et des faisans , et même d'autres corbeaux : mais , pour chasser ainsi les oiseaux de son espèce , il fallait qu'il y fût excité et comme forcé par la présence du fauconnier. Enfin il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître , et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée , du moins si l'on peut croire ce que rapporte Aulu-Gelle du corbeau de Valerius ¹ .

Ajoutons à tout cela , que le corbeau paraît avoir une grande sagacité d'odorat pour éventer de loin les cadavres ; Thucydide lui accorde même un instinct assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste : mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois , et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires , comme nous le verrons plus bas. Enfin c'est encore à l'un de ces oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie , pour amener à sa portée l'eau qu'il avait aperçue au fond d'un vase trop étroit , d'y laisser tomber une à une de petites pierres , lesquelles , en s'amoncelant , firent monter l'eau insensiblement , et le mirent à même d'étancher sa soif. Cette soif , si le fait est vrai , est un trait de dissemblance qui distingue le corbeau de la plupart des oiseaux de proie , sur-tout de ceux qui se nourrissent de proie vivante , lesquels n'aiment

¹ Un Gaulois de grande taille ayant défié à un combat singulier les plus braves des Romains , un tribun , nommé Valerius , qui accepta le défi , ne triompha du Gaulois que par le secours d'un corbeau qui ne cessa de harceler son ennemi , et toujours à propos , lui déchirant les mains avec son bec , lui sautant au visage et aux yeux , en un mot l'embarrassant de manière qu'il ne put faire usage de toute sa force contre Valerius , à qui le nom de *Corvinus* en resta.

à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger que par celui de boire. Une autre différence, c'est que les corbeaux ont les mœurs plus sociales; mais il est facile d'en rendre raison: comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres oiseaux carnassiers; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrain, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres. C'est ici le lieu de remarquer que, quoique les corbeaux privés mangent de la viande crue et cuite, et qu'ils passent communément pour faire, dans l'état de liberté, une grande destruction de mulots, de campagnols, etc., M. Hébert, qui les a observés long-tems et de fort près, ne les a jamais vus s'acharner sur les cadavres, en déchiqneter la chair, ni même se poser dessus; et il est fort porté à croire qu'ils préfèrent les insectes, et surtout les vers de terre, à toute autre nourriture: il ajoute qu'on trouve de la terre dans leurs excréments.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagnes ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles, auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance: mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes

naturelles, formées par des avances ou des enfoncemens de rocher : c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous de murailles, au haut des vicilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite : car ces oiseaux si odieux, si dégoûtans pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant ; ils savent aussi l'exprimer, comme la tourterelle, par des caresses graduées, et semblent connaître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour ; ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser, et l'on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres oiseaux, qu'ils s'accomplissent par le bec. Si cette absurde méprise pouvait être justifiée, c'est parce qu'il est aussi rare de voir ces oiseaux s'accoupler réellement qu'il est commun de les voir se caresser : en effet, ils ne se joignent presque jamais de jour, ni dans un lieu découvert, mais au contraire dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages, comme s'ils avaient l'instinct de se mettre en sûreté dans le secret de la nature, pendant la durée d'une action qui, se rapportant toute entière à la conservation de l'espèce, semble suspendre dans l'individu le soin actuel de sa propre existence. Nous avons déjà vu le jean-le-blanc se cacher pour boire, parce qu'en buvant il enfonce son bec dans l'eau jusqu'aux yeux, et par conséquent ne peut être alors sur ses gardes. Dans tous ces cas, les animaux sauvages se cachent par une sorte de prévoyance qui, ayant pour

but immédiat le soin de leur propre conservation, paraît plus près de l'instinct des bêtes que tous les motifs de décence dont on a voulu leur faire honneur ; et ici le corbeau a d'autant plus besoin de cette prévoyance, qu'ayant moins d'ardeur et de force pour l'aete de la génération, son accouplement doit probablement avoir une certaine durée.

La femelle se distingue du mâle, selon Barrière, en ce qu'elle est d'un noir moins décidé, et qu'elle a le bec plus faible; et, en effet, j'ai bien observé dans certains individus des bees plus forts et plus convexes que dans d'autres, et différentes teintes de noir et même de brun dans le plumage : mais ceux qui avaient le bec le plus fort étaient d'un noir moins décidé, soit que cette couleur fût naturelle, soit qu'elle fût altérée par le tems et par les précautions qu'on a coutume de prendre pour la conservation des oiseaux desséchés. Cette femelle pond, aux environs du mois de mars¹, jusqu'à cinq ou six œufs, d'un verd pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve pendant environ vingt jours, et, pendant ce tems, le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture : il y pourvoit même largement ; car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux, ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'était pas seulement pour la subsistance de la couveuse au tems de l'ineubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cachier ce qu'ils peuvent attrapper, ne se borne pas aux comestibles, ni

¹ Willughby dit que quelquefois les corbeaux pondent encore plus tôt en Angleterre.

même aux choses qui peuvent leur être utiles , elle s'étend encore à tout ce qui se trouve dans leur bien-séance ; et il paraît qu'ils préfèrent les pièces de métal, et tout ce qui brille aux yeux. On en a vu un à Erford, qui eut bien la patience de porter une à une , et de cacher sous une pierre , dans un jardin , une quantité de petites monnaies , jusqu'à concurrence de cinq ou six florins ; et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Quand les petits viennent d'éclore , il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère , ils sont plutôt blancs que noirs , au contraire des jeunes cygnes , qui doivent être un jour d'un si beau blanc , et qui commencent par être bruns. Dans les premiers jours , la mère semble un peu négliger ses petits ; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes ; et l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençait que de ce moment à les reconnaître à leur plumage naissant , et à les traiter véritablement comme siens. Pour moi je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit plus ou moins dans presque tous les autres animaux , et dans l'homme lui-même : tous ont eu besoin d'un peu de tems pour s'accoutumer à un nouvel élément , à une nouvelle existence. Pendant ce tems de diète , le petit oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture : il en trouve une au dedans de lui-même , et qui lui est très-analogue ; c'est le restant du jaune que renferme *l'abdomen* , et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier. La mère , après ces premiers tems , nourrit ses petits avec des alimens convenables , qui ont déjà subi une préparation dans son jabot , et qu'elle leur dégorge dans le bec , à peu près comme font les pigeons.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistan-

ce de la famille, il veille aussi pour sa défense; et s'il s'aperçoit qu'un milan, ou tel autre oiseau de proie, s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec. Si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut, qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce qu'exécédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs.

Aristote, et beaucoup d'autres d'après lui, prétendent que, lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district, trop stérile ou trop resserré, ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples; et en cela ils se montreraient véritablement oiseaux de proie: mais ce fait ne s'accorde point avec les observations que M. Hébert a faites sur les corbeaux des montagnes du Bogey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir par eux-mêmes. Comme l'occasion de faire de telles observations, et le talent de les faire aussi bien, ne se rencontrent pas souvent, j'ai eru devoir en rapporter ici le détail dans les propres termes de l'observateur.

« Les petits corbeaux éclosent de fort bonne heure,
 » et dès le mois de mai ils sont en état de quitter le nid.
 » Il en naissait chaque année une famille en face de
 » mes fenêtres, sur des rochers qui bornaient la vue.
 » Les petits, au nombre de quatre ou cinq, se tenaient
 » sur de gros blocs éboulés à une hauteur moyenne,

» où il était facile de les voir ; et ils se faisaient d'ailleurs
 » assez remarquer par un piaulement presque conti-
 » nuel. Chaque fois que le père ou la mère leur appor-
 » taient à manger , ce qui arrivait plusieurs fois le jour ,
 » ils les appelaient par un cri *crau , crau , crau* , très-
 » différent de leur piaulement. Quelquefois il n'y en
 » avait qu'un seul qui prit l'essor , et , après un léger
 » essai de ses forces , il revenait se poser sur son rocher ;
 » presque toujours il en restait quelqu'un , et c'est alors
 » que son piaulement devenait continuel. Lorsque les
 » petits avaient l'aile assez forte pour voler , c'est-à-
 » dire , quinze jours au moins après leur sortie du nid ,
 » les père et mère les emmenaient tous les matins avec
 » eux et les ramenaient tous les soirs. C'était toujours
 » sur les cinq ou six heures après midi que toute la
 » bande revenait au gîte , et le reste de la soirée se pas-
 » sait en criaileries très-incommodes. Ce manège durait
 » tout l'été ; ce qui donne lieu de croire que les cor-
 » beaux ne font pas deux eouvées par an. »

Gesner a nourri de jeunes corbeaux avec de la chair
 crue , de petits poissons et du pain trempé dans l'eau.
 Ils sont fort friands de écrites , et ils les avalent avi-
 dement avec les queues et les noyaux ; mais ils ne di-
 gèrent que la pulpe , et deux heures après ils rendent
 par le bec les noyaux et les queues. On dit qu'ils re-
 jettent aussi les os des animaux qu'ils ont avalés avec
 la chair , de même que la érécrcelle , les oiseaux de
 proie nocturnes , les oiseaux pêcheurs , etc. rendent les
 parties dures et indigestes des animaux ou des poissons
 qu'ils ont dévorés. Pline dit que les corbeaux sont sujets
 tous les étés à une maladie périodique de soixante jours ,
 dont , selon lui , le principal symptôme est une grande
 soif : mais je soupçonne que cette maladie n'est autre
 chose que la mue , laquelle se fait plus lentement dans
 le corbeau que dans plusieurs autres oiseaux de proie.

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes corbeaux, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, sont vraiment adultes et en état de se reproduire; et si chaque période de la vie était proportionnée dans les oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourrait soupçonner que les corbeaux ne deviendraient adultes qu'au bout de plusieurs années; car quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux corbeaux, cependant il paraît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage: on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avaient atteint cet âge; et, dans tous les pays et tous les tems, il a passé pour un oiseau très-vivace: mais il s'en faut bien que le terme de l'âge adulte, dans cette espèce, soit retardé en proportion de la durée totale de la vie; car sur la fin du premier été, lorsque toute la famille vole de compagnie, il est déjà difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes; et dès-lors il est très-probable que ceux-ci sont en état de se reproduire dès la seconde année.

Nous avons remarqué plus haut que le corbeau n'était pas noir en naissant: il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse; car, dans ce cas, son plumage change sur la fin, et devient jaune par défaut de nourriture: mais il ne faut pas croire qu'en aucun tems cet oiseau soit d'un noir pur et sans mélange d'aucune autre teinte; la nature ne connaît guère cette uniformité absolue. En effet, le noir qui domine dans cet oiseau, paraît mêlé de violet sur la partie supérieure du corps, cendré sur la gorge, et de verd sous le corps, sur les penes de la queue, et sur les plus grandes penes des ailes et les plus éloignées du dos. Il n'y a que les pieds, les ongles et le bec qui

soient absolument noirs , et ce noir du bec semble pénétrer jusqu'à la langue , comme celui des plumes semble pénétrer jusqu'à la chair , qui en a une forte teinte. La langue est cylindrique à sa base , aplatie et fourchue à son extrémité , et hérissé de petites pointes sur ses bords. L'organe de l'ouïe est fort compliqué , et peut-être plus que dans les autres oiseaux. Il faut qu'il soit aussi plus sensible , si l'on peut ajouter foi à ce que dit Plutarque , qu'on a vu des corbeaux tomber comme étourdis par les cris d'une multitude nombreuse et agitée de quelque grand mouvement.

L'œsophage se dilate à l'endroit de sa jonction avec le ventricule , et forme , par sa dilatation , une espèce de jabot qui n'avait point échappé à Aristote. La face intérieure du ventricule est sillonnée de rugosités ; la vésicule du fiel est fort grosse , et adhérente aux intestins. Redi a trouvé des vers dans la cavité de l'*abdomen*. La longueur de l'intestin est à peu près double de celle de l'oiseau , même prise du bout du bec au bout des ongles , c'est-à-dire qu'elle est moyenne entre la longueur des intestins des véritables carnivores et celle des intestins des véritables granivores ; en un mot , telle qu'il convient pour un oiseau qui vit de chair et de fruits ¹.

Cet appétit du corbeau , qui s'étend à tous les genres de nourritures , se tourne souvent contre lui-même , par la facilité qu'il offre aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent. La poudre de noix vomique , qui est un poison pour un grand nombre d'animaux

¹ Un observateur digne de foi m'a assuré avoir vu le manège d'un corbeau qui s'éleva plus de vingt fois à la hauteur de douze ou quinze toises pour laisser tomber de cette hauteur une noix qu'il allait ramasser chaque fois avec son bec ; mais il ne put venir à bout de la casser , parce que tout cela se passait dans une terre labourée.

quadrupèdes , en est aussi un pour le corbeau : elle l'enivre au point qu'il tombe bientôt après qu'il en a mangé ; et il faut saisir le moment où il tombe , car cette ivresse est quelquefois de courte durée , et il reprend souvent assez de force pour aller mourir ou languir sur son rocher. On le prend aussi avec plusieurs sortes de filets , de lacets et de pièges , et même à la pipée , comme les petits oiseaux ; car il partage avec eux leur antipathie pour le hibou , et il n'aperçoit jamais cet oiseau , ni la chouette , sans jeter un cri. On dit qu'il est aussi en guerre avec le milan , le vautour , la pie de mer : mais ce n'est autre chose que l'effet de cette antipathie nécessaire qui est entre tous les animaux carnassiers , ennemis nés de tous les faibles qui peuvent devenir leur proie , et de tous les forts qui peuvent la leur disputer.

Les corbeaux , lorsqu'ils se posent à terre , marchent et ne sautent point. Ils ont , comme les oiseaux de proie , les ailes longues et fortes (à peu près trois pieds et demi d'envergure) ; elles sont composées de vingt pennes , dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième , qui est la plus longue de toutes , et dont les moyennes ont une singularité , c'est que l'extrémité de leur côté se prolonge au delà des barbes et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces , cependant un peu inégales , les deux du milieu étant les plus longues , et ensuite les plus voisines de celles-là ; en sorte que le bout de la queue paraît un peu arrondi sur son plan horizontal : c'est ce que j'appellerai dans la suite *queue étagée*.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol : aussi les corbeaux ont-ils le vol très-élevé , comme nous l'avons dit , et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les tems de nuées

et d'orage traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'était autre chose sans doute que celui des éclairs mêmes, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces tems d'orage : et pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'aigle le titre de *ministre de la foudre* ; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré. Il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe. On le retrouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada, et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre. Il reste même attaché au nid qu'il a construit, et il s'en sert plusieurs années de suite, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Son plumage n'est pas le même dans tous les pays. Indépendamment des causes particulières qui peuvent en altérer la couleur ou la faire varier du noir au brun et même au jaune, comme je l'ai remarqué plus haut, il subit encore plus ou moins les influences du climat : il est quelquefois blanc en Norwège et en Islande, où il y a aussi des corbeaux tout-à-fait noirs, et en assez

grand nombre. D'un autre côté, on en trouve de blancs au centre de la France et de l'Allemagne, dans des nids où il y en a aussi de noirs. Le corbeau du Mexique, appelé *cacalotl* par Fernandès, est varié de ces deux couleurs; celui de la baie de Saldagne a un collier blanc; celui de Madagascar, appelé *coach* selon Flacourt, a du blanc sous le ventre; et l'on retrouve le même mélange de blanc et de noir dans quelques individus de la race qui réside en Europe, même dans celui à qui M. Brisson a donné le nom de *corbeau blanc du Nord*, et qu'il eût été plus naturel, ce me semble, d'appeler *corbeau noir et blanc*, puisqu'il a le dessus du corps noir, le dessous blanc, et la tête blanche et noire, ainsi que le bee, les pieds, la queue et les ailes. Celles-ci ont vingt-une pennes, et la queue en a douze, dans lesquelles il y a une singularité à remarquer; c'est que les correspondantes de chaque côté, je veux dire les pennes qui, de chaque côté, sont à égale distance des deux du milieu, et qui sont ordinairement semblables entr'elles pour la forme et pour la distribution des couleurs, ont, dans l'individu décrit par M. Brisson, plus ou moins de blanc, et distribué d'une manière différente: ce qui me ferait soupçonner que le blanc est ici une altération de la couleur naturelle; qui est le noir; un effet accidentel de la température excessive du climat, laquelle, comme cause extérieure, n'agit pas toujours uniformément en toutes saisons ni en toutes circonstances, et dont les effets ne sont jamais aussi réguliers que ceux qui sont produits par la constante activité du monde intérieur; et si ma conjecture est vraie, il n'y a aucun raison de faire une espèce particulière, ni même une race ou variété permanente, de cet oiseau, lequel ne diffère d'ailleurs de notre corbeau ordinaire que par ses ailes un peu plus longues; de mé-

me que tous les autres animaux des pays du nord ont le poil plus long que ceux de même espèce qui habitent des climats tempérés.

Au reste, les variations dans le plumage d'un oiseau aussi généralement, aussi profondément noir que le corbeau, variation produites par la seule différence de l'âge, du climat, ou par d'autres causes purement accidentelles, sont une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres, que la couleur ne fit jamais un caractère constant, et que dans aucun cas elle ne doit être regardée comme un attribut essentiel.

Outre cette variété de couleur, il y a aussi dans l'espèce des corbeaux variété de grandeur : ceux du mont Jura, par exemple, ont paru à M. Hébert, qui a été à portée de les observer, plus grands et plus forts que ceux des montagnes du Bugcy; et Aristote nous apprend que les corbeaux et les éperviers sont plus petits dans l'Égypte que dans la Grèce.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AU CORBEAU.

Le corbeau des Indes de Bontius. Cet oiseau se trouve aux îles Moluques, et principalement dans celle de Banda. Nous ne le connaissons que par une description incomplète et par une figure très-mauvaise; en sorte qu'on ne peut déterminer que par conjecture celui de nos oiseaux d'Europe auquel il doit être rapporté. Bontius, le premier et je crois le seul qui l'ait vu, l'a regardé comme un corbeau; en quoi il a été suivi par Ray, Willughby et quelques autres; mais M. Brisson en a fait un *calao*. J'avoue que je suis, de l'avis des premiers, et voici mes raisons en peu de mots.

Cet oiseau a , suivant Bontius , le bec et la démarche de notre corbeau , et en conséquence il lui en a donné le nom , malgré son cou un peu long , et la petite protubérance que la figure lui fait paraître sur le bec ; preuve certaine qu'il ne connaissait aucun autre oiseau avec lequel celui-ci eût plus de rapports , et néanmoins il connaissait le *calao* des Indes. Bontius ajoute , à la vérité , qu'il se nourrit de noix muscades , et M. Willughby a regardé cela comme un trait marqué de ressemblance avec nos corbeaux : cependant nous avons vu que ceux-ci mangent les noix du pays , et qu'ils ne sont pas aussi carnassiers qu'on le croit communément. Or cette différence étant ainsi réduite à sa juste valeur , laisse au sentiment de l'unique observateur qui a vu et nommé l'oiseau , toute son autorité.

D'un autre côté , ni la description de Bontius , ni la figure , ne présentent le moindre vestige de cette dentelure du bec dont M. Brisson a fait un des caractères de la famille des *calaos* ; et la petite protubérance qui paraît sur le bec dans la figure , ne semble point avoir de rapport avec celle du bec du *calao*. Enfin le *calao* n'a ni ces tempes mouchetés , ni ces plumcs du cou noirâtres dont il est parlé dans la description de Bontius ; et il a lui même un bec si singulier , qu'on ne peut , ce me semble , supposer qu'un observateur l'ait vu et n'en ait rien dit , et sur-tout qu'il l'ait pris pour un bec de corbeau ordinaire.

La chair du corbeau des Indes de Bontius a un fumet aromatique très-agréable , qu'elle doit aux muscades , dont l'oiseau fait sa principale nourriture ; et il y a toute apparence que si notre corbeau se nourrissait de même , il perdrait sa mauvaise odeur.

Il faudroit avoir vu le corbeau du désert (*graabel Zahara*) dont parle le docteur Shaw , pour le rappor-

ter sûrement à l'espèce de notre pays dont il se rapproche le plus. Tout ce qu'en dit ce docteur ; c'est qu'il est un peu plus gros que notre corbeau , et qu'il a le bec et les pieds rouges. Cette rougeur des pieds et du bec est ce qui a déterminé M. Shaw à le regarder comme un grand coracias. A la vérité , l'espèce du coracias n'est point étrangère à l'Afrique , comme nous l'avons vu plus haut ; mais un coracias plus grand qu'un corbeau ! Quatre lignes de description bien faite dissiperaient toute cette incertitude ; et c'est pour obtenir ces quatre lignes de quelque voyageur instruit , que je fais ici mention d'un oiseau dont j'ai si peu à dire.

Je trouve encore dans Kæmpfer deux oiseaux auxquels il donne le nom de *corbeaux* , sans indiquer aucun caractère qui puisse justifier cette dénomination. L'un est , selon lui , d'une grosseur médiocre , mais extrêmement fier ; on l'avait apporté de la Chine au Japon pour en faire présent à l'empereur : l'autre , qui fut aussi offert à l'empereur du Japon , était un oiseau de Corée , fort rare appelé *coreigaras* , c'est-à-dire , *corbeau de Corée*. Kæmpfer ajoute qu'on ne trouve point au Japon les corbeaux qui sont communs en Europe , non plus que les perroquets et quelques autres oiseaux des Indes.

OISEAUX

QUI NE PEUVENT VOLER.

DES oiseaux les plus légers et qui percent les nues , nous passons aux plus pesans , qui ne peuvent quitter la terre. Le pas est brusque : mais la comparaison est la voie de toutes nos connaissances ; et le contraste étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaison , nous ne saisissons jamais mieux que par l'opposition , les points principaux de la nature des êtres que nous considérons. De même ce n'est que par un coup d'œil ferme sur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux. La nature , déployée dans toute son étendue , nous présente un immense tableau , dans lequel tous les ordres des êtres sont chacun représentés par une chaîne qui soutient une suite continue d'objets assez voisins , assez semblables , pour que leurs différences soient difficiles à saisir. Cette chaîne n'est pas un simple fil qui ne s'étend qu'en longueur ; c'est une large trame , ou plutôt un faisceau , qui , d'intervalle à intervalle , jette des branches de côté pour se réunir avec les faisceaux d'un autre ordre ; et c'est sur-tout aux deux extrémités que ces faisceaux se plient , se ramifient pour en atteindre d'autres. Nous avons vu , dans l'ordre des quadrupèdes , l'une des extrémités de la chaîne s'élever vers l'ordre des oiseaux par les polatouches , les roussettes , les chauve-souris , qui , comme eux , ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne , par son autre extrémité , se rabaisser jusqu'à l'ordre des cétacés par

les phoques, les morses, les lamentins. Nous avons vu, dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du singe à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque et l'orang-outang. Nous l'avons vue, dans un autre point, jeter un double et triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmiliers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; et d'autre côté vers les crustacés par les tatous, dont le corps en entier est revêtu d'une cuirasse osseuse. Il en sera de même du faisceau qui soutient l'ordre très-nombreux des oiseaux: si nous plaçons au premier point en haut les oiseaux aériens les plus légers, les mieux volans, nous descendrons par degrés et même par nuances presque insensibles aux oiseaux les plus pesans, les moins agiles, et qui, dénués des instrumens nécessaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni se soutenir dans l'air; et nous trouverons que cette extrémité inférieure du faisceau se divise en deux branches, dont l'une contient les oiseaux terrestres, tels que l'autruche, le touyou, le casoar, le dronte, etc. qui ne peuvent quitter la terre; et l'autre se projette de côté sur les pingois et autres oiseaux aquatiques, auxquels l'usage ou plutôt le séjour de la terre et de l'air sont également interdits, et qui ne peuvent s'élever au dessus de la surface de l'eau, qui paraît être leur élément particulier. Ce sont-là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes, sur lesquels milieux nous ne pourrions jeter en effet que des regards incertains, si nous ne connaissions pas les limites de la nature par la considération attentive des points où elles sont placées. Pour donner à cette

vue métaphysique toute son étendue , et en réaliser les idées par de justes applications , nous aurions dû , après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes , commencer celle des oiseaux par ceux dont la nature approche le plus de celle de ces animaux. L'autruche , qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes , et au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées , devait donc suivre les quadrupèdes : mais la philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires ; et le peuple des naturalistes , qui est fort nombreux , souffre impatiemment qu'on dérange ses méthodes , et n'aurait regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée , produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres. Cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler , indépendamment de l'attribut de sa grandeur , qui seul suffirait pour faire placer l'autruche à la tête de tous les oiseaux , elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organisation intérieure avec les animaux quadrupèdes , et que tenant presque autant à cet ordre qu'à celui des oiseaux , elle doit être donnée comme faisant la nuance entre l'un et l'autre.

Dans chacune de ces suites ou chaînes , qui soutiennent un ordre entier de la nature vivante , les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres sont toujours assez courts et ne forment que de très-petits genres. Les oiseaux qui ne peuvent voler , se réduisent à sept ou huit espèces ; les quadrupèdes qui volent , à cinq ou six ; et il en est de même de toutes les autres branches qui s'échappent de leur ordre ou du faisceau principal : elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités , de ressemblances , d'analogies , et n'ont que quelques rapports et quelques convenances avec les au-

tres ordres; ce sont, pour ainsi dire, des traits fugitifs que la nature paraît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de sa puissance, et faire sentir au philosophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.

L'AUTRUCHE.

L'AUTRUCHE est un oiseau très-anciennement connu , puisqu'il en est fait mention dans le plus ancien des livres : il fallait même qu'il fût très-connu , car il fournit aux écrivains sacrés plusieurs comparaisons tirées de ses mœurs et de ses habitudes ; et plus anciennement encore , sa chair était selon toute apparence , une viande commune , au moins parmi le peuple , puisque le législateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde : enfin il en est question dans Hérodote , le plus ancien des historiens profanes , et dans les écrits des premiers philosophes qui ont traité des choses naturelles. En effet , comment un animal si considérable par sa grandeur , si remarquable par sa forme , si étonnant par sa fécondité , attaché d'ailleurs par sa nature à un certain climat , qui est l'Afrique et une partie de l'Asie , aurait-il pu demeurer inconnu dans des pays si anciennement peuplés , où il se trouve à la vérité des déserts , mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés et parcourus ?

La race de l'autruche est donc une race très-ancienne , puisqu'elle prouve jusqu'aux premiers tems ; mais elle n'est pas moins pure qu'elle est ancienne : elle a su se conserver pendant cette longue suite de siècles , et toujours dans la même terre , sans altération comme sans mésalliance ; en sorte qu'elle est dans les oiseaux , comme l'éléphant dans les quadrupèdes , une espèce entièrement isolée et distinguée de toutes les autres espèces par des caractères aussi frappans qu'invariables.



1.

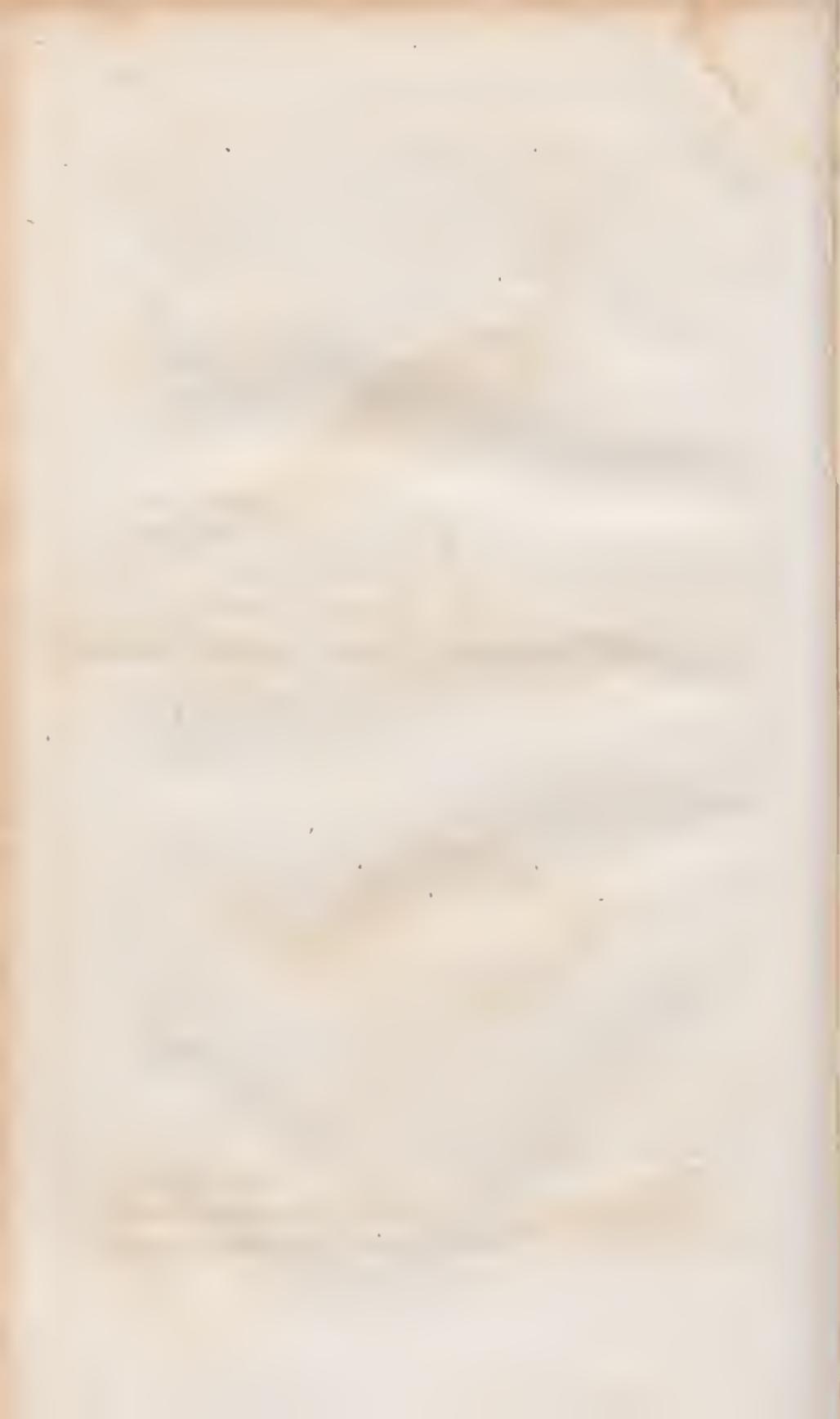


2.

De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 L'OUTARDE. 2 L'AUTRUCHE.



L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux ; mais elle est privée , par sa grandeur même , de la principale prérogative des oiseaux , je veux dire la puissance de voler. L'une de celles sur qui Vallisnieri a fait ses observations, pesait, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée et vidée de ses parties intérieures ; en sorte que , passant vingt à vingt-cinq livres pour ces parties et pour la graisse qui lui manquait , on peut , sans rien outrer , fixer le poids moyen d'une autruche vivante et médiocrement grasse , à soixante et quinze ou quatre-vingts livres : or quelle force ne faudrait-il pas dans les ailes et dans les muscles moteurs de ces ailes , pour soulever et soutenir au milieu des airs une masse aussi pesante ? Les forces de la nature paraissent infinies lorsqu'on la contemple en gros et d'une vue générale : mais lorsqu'on la considère de près et en détail , on trouve que tout est limité ; et c'est à bien saisir les limites que s'est prescrite la nature par sagesse , et non par impuissance , que consiste la bonne méthode d'étudier et ses ouvrages et ses opérations. Ici un poids de soixante et quinze livres est supérieur par sa seule résistance à tous les moyens que la nature sait employer pour élever et faire voguer dans le fluide de l'atmosphère , des corps dont la gravité spécifique est un millier de fois plus grande que celle de ce fluide ; et c'est par cette raison qu'aucun des oiseaux dont la masse approche de celle de l'autruche , tels que le touyou , le casoar , le dronte , n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler. Il est vrai que la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose ; la force des muscles pectoraux , la grandeur des ailes , leur situation avantageuse , la fermeté de leurs pennes , etc. seraient ici des conditions d'autant plus nécessaires , que la résistance à vaincre est plus grande : or toutes ces conditions leur manquent absolu-

ment ; car , pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche , cet oiseau , à vrai dire , n'a point d'ailes , puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées , décomposées , et que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres , et ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage , ce qui est la principale fonction des plumes de l'aile. Celles de la queue sont aussi de la même structure , et ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable ; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos , et en prenant différentes inclinaisons : et ce qu'il y a de remarquable , c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même. L'autruche n'a pas , comme la plupart des autres oiseaux , des plumes de plusieurs sortes ; les unes lanugineuses et duvetées , qui sont immédiatement sur la peau ; les autres d'une consistance plus ferme et plus serrée , qui recouvrent les premières , et d'autres encore plus fortes et plus longues , qui servent au mouvement , et répondent à ce qu'on appelle *les œuvres vives* dans un vaisseau : toutes les plumes de l'autruche sont de la même espèce ; toutes ont pour barbes des filets détachés , sans consistance , sans adhérence réciproque ; en un mot , toutes sont inutiles pour voler ou pour diriger le vol. Aussi l'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne , son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes ; et elle est condamnée à en parcourir laborieusement la surface , comme les quadrupèdes , sans pouvoir jamais s'élever dans l'air. Aussi a-t-elle , soit au dedans soit au dehors , beaucoup de traits de ressemblance avec ces animaux : comme eux , elle a sur la plus grande partie du corps , du poil plutôt que des plumes ; sa tête et ses flancs n'ont même que peu ou point de poil , non plus

que ses cuisses , qui sont très-grosses , très-muscleuses , et où réside sa principale force ; ses grands pieds nerveux et charnus , qui n'ont que deux doigts , ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau , qui , lui-même , est un animal singulier entre les quadrupèdes par la forme de ses pieds ; ses ailes , armées de deux piquans semblables à ceux du porc épic , sont moins des ailes que des espèces de bras , qui lui ont été donnés pour se défendre ; l'orifice des oreilles est à découvert , et seulement garni de poil dans la partie intérieure où est le canal auditif ; sa paupière supérieure est mobile comme dans presque tous les quadrupèdes , et bordée de longs cils comme dans l'homme et l'éléphant ; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux , et ils sont disposés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet ; enfin les espaces calleux et dénués de plumes et de poils , qu'elle a , comme le chameau , au bas du *sternum* et à l'endroit des os pubis , en déposant de sa grande pesanteur , la mettent de niveau avec les bêtes de somme les plus terrestres , les plus lourdes par elles-mêmes , et qu'on a coutume de surcharger des plus rudes fardeaux. Thévenot était si frappé de la ressemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire , qu'il a cru lui avoir vu une bosse sur le dos ; mais quoiqu'elle ait le dos arqué , on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux et des dromadaires.

Si de l'examen de la forme extérieure nous passons à celui de la conformation interne , nous trouverons à l'autruche de nouvelles dissemblances avec les oiseaux , et de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite , aplatie , et composée d'os très-faibles , mais fortifiée à son sommet par une plaque de

corne , est soutenue dans une situation horizontale sur une colonne osseuse d'environ trois pieds de haut , et composée de dix-sept vertèbres : la situation ordinaire du corps est aussi parallèle à l'horizon ; le dos a deux pieds de long et sept vertèbres , auxquelles s'articulent sept paires de côtes , dont deux de fausses et cinq de vraies : ces dernières sont doubles à leur origine , puis se réunissent en une seule branche. La clavicule est formée d'une troisième paire de fausses côtes ; les cinq véritables vont s'attacher par des appendices cartilagineuses au *sternum* , qui ne descend pas jusqu'au bas du ventre , comme dans la plupart des oiseaux : il est aussi beaucoup moins saillant au dehors ; sa forme a du rapport avec celle d'un bouclier , et il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os sacrum naît une espèce de queue composée de sept vertèbres semblables aux sept vertèbres humaines : le fémur a un pied de long ; le tibia et le tarse , un pied et demi chacun ; et chaque doigt est composé de trois phalanges comme dans l'homme , et contre ce qui se voit ordinairement dans les doigts des oiseaux , lesquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges.

Le plus grand nombre des oiseaux n'a point de verge apparente ; l'autruche en a une assez considérable , composée de deux ligamens blancs , solides et nerveux , ayant quatre ligne de diamètre , revêtus d'une membrane épaisse , et qui ne s'unissent qu'à deux doigts près de l'extrémité. Dans quelques sujets , on a aperçu de plus dans cette partie une substance rouge , spongieuse , garnie d'une multitude de vaisseaux ; en un mot , fort approchant des corps caverneux qu'on observe dans la verge des animaux terrestres : le tout est renfermé dans une membrane commune , de même substance que les ligamens , quoique cependant moins épaisse et moins

de eavité qui pût donner issue à la matière séminale, selon MM. les anatomistes de l'académie ; mais G. Warren prétend avoir disséqué une autruche dont la verge, longue de cinq pouces et demi, était creusée longitudinalement, dans sa partie supérieure d'une espèce de sillon ou gouttière, qui lui parut être le conduit de la semence.

Il y a quatre muscles qui appartiennent à l'anüs et à la verge ; et delà résulte entre ces parties une correspondance de mouvement, en vertu de laquelle, lorsque l'animal fiente, la verge sort de plusieurs pouces.

Les testicules sont de différentes grosseurs en différents sujets, et varient à cet égard dans la proportion de 48 à 1, sans doute selon l'âge, la saison, le genre de maladie qui a précédé la mort, etc. Ils varient aussi pour la configuration extérieure, mais la structure interne est toujours la même : leur place est sur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite ; G. Warren croit avoir aperçu des vésicules séminales.

Les femelles ont aussi des testicules ; car je pense qu'on doit nommer ainsi ces corps glanduleux, de quatre lignes de diamètre sur dix-huit de longueur, que l'on trouve dans les femelles au dessus de l'ovaire, adhérens à l'aorte et à la veine-cave, et qu'on ne peut avoir pris pour des glandes surrénales que par la prévention résultante de quelque système adopté précédemment. Les canepetières femelles ont aussi des testicules semblables à ceux des mâles ; et il y a lieu de croire que les outardes femelles en ont pareillement, et que si MM. les anatomistes de l'académie, dans leurs nombreuses dissections, ont cru n'avoir jamais rencontré que des mâles, c'est qu'ils ne voulaient point reconnaître comme femelle, un animal à qui ils voyaient des testicules. Or

tout le monde sait que l'outarde est parmi les oiseaux d'Europe , celui qui a le plus de rapport avec l'autruche , et que la canepetière n'est qu'une petite outarde ; en sorte que tout ce que j'ai dit dans le traité de la génération sur les testicules des femelles des quadrupèdes , s'applique ici de soi-même à toute cette classe d'oiseaux , et trouvera peut-être dans la suite des applications encore plus étendues.

Cet exposé succinct de l'organisation intérieure de l'autruche est plus que suffisant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal singulier , qui doit être regardé comme un être de nature équivoque , et faisant la nuance entre le quadrupède et l'oiseau : sa place , dans une méthode où l'on se proposerait de représenter le vrai système de la nature , ne serait ni dans la classe des oiseaux , ni dans celle des quadrupèdes , mais sur le passage de l'une à l'autre. En effet , quel autre rang assigner à un animal dont le corps , mi-parti d'oiseau et de quadrupède , est porté sur des pieds de quadrupède , et surmonté par une tête d'oiseau , dont le mâle a une verge et la femelle un clitoris comme les quadrupèdes , et qui néanmoins est ovipare , qui a un gésier comme les oiseaux , et en même-tems plusieurs estomacs et des intestins qui , par leur capacité et leur structure , répondent en partie à ceux des ruminans , en partie à ceux d'autres quadrupèdes ?

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupèdes qu'à celle des oiseaux ; car elle est très-féconde et produit beaucoup. Aristote dit qu'après l'autruche , l'oiseau qu'il nomme *atricapilla*, est celui qui pond le plus; et il ajoute que cet oiseau *atricapilla* pond vingt œufs et davantage; d'où il suivrait que l'autruche en pond au moins vingt-cinq : d'ailleurs , selon les historiens modernes et les

voyageurs les plus instruits , elle fait plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or , si on la rapportait à la classe des oiseaux , elle serait la plus grande , et par conséquent devrait produire le moins , suivant l'ordre que suit constamment la nature dans la multiplication des animaux , dont elle paraît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus ; au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres , elle se trouve très-petite relativement aux plus grands , et plus petite que ceux de grandeur médiocre , tels que le cochon , et sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel et général.

Oppien , qui croyait mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouplaient à rebours et en se tournant le derrière , a cru , par une seconde erreur , qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnait dès-lors à l'autruche) ne pourrait manquer de s'accoupler de la même façon , et il l'a avancé comme un fait certain : mais cela n'est pas plus vrai de l'oiseau-chameau que du chameau lui-même , comme je l'ai dit ailleurs ; et quoique , selon toute apparence , peu d'observateurs aient été témoins de cet accouplement , et qu'aucun n'en ait rendu compte , on est en droit de supposer qu'il se fait à la manière accoutumée , jusqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches passent pour être fort lascives et s'accoupler souvent ; et si l'on se rappelle ce que j'ai dit ci-dessus des dimensions de la verge du mâle , on concevra que ces accouplemens ne se passent point en simples compressions , comme dans presque tous les oiseaux , mais qu'il y a une intromission réelle des parties sexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot est le seul qui dise qu'elles s'assortissent par paires , et que chaque mâle n'a qu'une femelle , contre l'usage des oiseaux pesans.

Le tems de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, et c'est toujours aux environs du solstice d'été; c'est-à-dire, au commencement de juillet, dans l'Afrique septentrionale, et sur la fin de décembre, dans l'Afrique méridionale. La température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couvrir : dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, et où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit; et cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore qui n'avaient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil ¹. Mais, quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent; au contraire, elles veillent assidument à leur conservation et ne les perdent guère de vue; c'est de là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvaient des yeux, à la lettre : et Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid et à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferme d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles : mais MM. de l'académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant la chaleur du soleil, ou celle d'un feu gradué et ménagé avec art ;

¹ Jannequin étant au Sénégal, mit dans sa cassette deux œufs d'autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque tems après, il trouva que l'un de ces œufs était près d'éclore.

ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres aucune organisation commencée , ni même aucune disposition apparente à la génération d'un nouvel être : le jaune et le blanc de celui qui avait été exposé au feu , s'étaient un peu épaissis ; celui qui avait été mis au soleil avait contracté une très-mauvaise odeur ; et aucun ne présentait la moindre apparence d'un fœtus ébauché , en sorte que cette incubation philosophique n'eut aucun succès. M. de Réaumur n'existait pas encore.

Ces œufs sont très-durs , très-pesans et très-gros ; mais on se les représente quelquefois encore plus gros qu'ils ne sont en effet , en prenant des œufs de crocodile pour des œufs d'autruche : on a dit qu'ils étaient comme la tête d'un enfant , qu'ils pouvaient contenir jusqu'à une pinte de liqueur , qu'ils pesaient quinze livres , et qu'une autruche en pondait cinquante dans une année ; Élien a dit jusqu'à quatre-vingts : mais la plupart de ces faits me paraissent évidemment exagérés ; car 1°. comment se peut-il faire qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre , et qui contient au plus une pinte de liqueur , soit du poids total de quinze livres ? Il faudrait pour cela que le blanc et le jaune de cet œuf fût sept fois plus dense que l'eau , trois fois plus que le marbre , et à peu près autant que l'étain , ce qui est dur à supposer.

2°. En admettant avec Willughby que l'autruche pond dans une année cinquante œufs , pesant quinze livres chacun , il s'ensuivrait que le poids total de la ponte serait de sept cent cinquante livres , ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paraît donc qu'il y a une réduction considérable à faire , tant sur le poids des œufs que sur le nom-

bre ; et il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction : on pourrait , en attendant , fixer le nombre des œufs , d'après Aristote , à vingt-cinq ou trente ; et d'après les modernes qui ont parlé le plus sagement , à trente-six. En admettant deux ou trois couvées , et douze œufs par chaque couvée , on pourrait encore déterminer le poids de chaque œuf à trois ou quatre livres , en passant une livre plus ou moins pour la coque , et deux ou trois livres pour la pinte de blanc et de jaune qu'elle contient ; mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent ; mais il en est peu qui mesurent , qui pèsent , qui comparent : de quinze ou seize autruches dont on a fait la dissection en différens pays , il n'y en a qu'une seule qui ait été pesée , et c'est celle dont nous devons la description à Vallisnieri. On ne sait pas mieux le tems qui est nécessaire pour l'incubation des œufs : tout ce qu'on sait , ou plutôt tout ce qu'on assure , c'est qu'aussitôt que les jeunes autruches sont écloses , elles sont en état de marcher , et même de courir et de chercher leur nourriture ; en sorte que dans la zone torride , où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient et la nourriture qui leur est propre , elles sont émancipées en naissant , et sont abandonnées de leur mère , dont les soins leur sont inutiles : mais dans les pays moins chauds , par exemple , au cap de Bonne-Espérance , la mère veille à ses petits tant que ses secours leur sont nécessaires , et partout les soins sont proportionnés aux besoins.

Les jeunes autruches sont d'un gris cendré la première année , et ont des plumes partout ; mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes , pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être

nues , comme la tête , le haut du cou , les cuisses , les flanes , et le dessous des ailes. Elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches et noires , et quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble : les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou , la seule qui en soit revêtue ; elles deviennent plus longues sur le ventre et sur le dos ; les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et des ailes , et ce sont les plus recherchées. M. Klein dit , d'après Albert , que les plumes du dos sont très-noires dans les mâles , et brunes dans les femelles. Cependant MM. de l'académie , qui ont disséqué huit autruches , dont cinq mâles et trois femelles , ont trouvé le plumage à peu près semblable dans les unes et les autres ; mais on n'en a jamais vu qui eussent des plumes rouges , vertes , bleues et jaunes , comme Cardan semble l'avoir eru , par une méprise bien déplacée , dans un ouvrage *sur la subtilité*.

Redi a reconnu , par de nombreuses observations , que presque tous les oiseaux étaient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes , et même de plusieurs espèces , et que la plupart avaient leurs insectes particuliers , qui ne se rencontrent point ailleurs : mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches , quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux , dont quelques-uns étaient récemment arrivés de Barbarie.

D'un autre côté , Vallisnieri , qui en a disséqué deux , n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrics , ni vers , ni insectes quelconques : il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche , qu'ils l'évitent même et la craignent , et que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication , à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet , du moins pour l'in-

térieur , à la force de l'estomac et de tous les organes digestifs ; car l'autruche a une grande réputation à cet égard : il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer , comme la volaille commune digère les grains d'orge ; quelques auteurs ont même avancé qu'elle digérait le fer rouge ; mais on me dispensera sans doute de réfuter sérieusement cette dernière assertion ; ce sera bien assez de déterminer , d'après les faits , dans quel sens on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales ; qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts , comme tous les granivores , et qu'ils avalent fort souvent du fer , du cuivre , des pierres , du verre , du bois , et tout ce qui se présente : je ne nierais pas même qu'ils n'avalassent quelquefois du fer rouge , pourvu que ce fût en petite quantité , et je ne pense pas avec cela que ce fût impunément. Il paraît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent , jusqu'à ce que leurs grands estomacs soient entièrement pleins , et que le besoin de les lester par un volume suffisant de matière est l'une des principales causes de leur voracité. Dans les sujets disséqués par Warren et par Ramby , les ventricules étaient tellement remplis et distendus , que la première idée qui vint à ces deux anatomistes , fut de douter que ces animaux eussent jamais pu digérer une telle surcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules , paraissaient n'avoir subi qu'une légère altération. Vallisnieri trouva aussi le premier ventricule entièrement plein d'herbes , de fruits , de légumes , de noix , de cordes , de pierres , de verre , de cuivre jaune et rouge , de fer , d'étain , de plomb et de bois ; il y en avait entr'autres un morceau , et c'était le dernier avalé , puisqu'il était tout au dessus. lequel ne pesait pas loin d'une livre. MM. de l'académie

assurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont observés , se sont toujours trouvés remplis de foin , d'herbes , d'orge , de sèves , d'os , de monnaies , de cuivre , et de cailloux , dont quelques-uns avaient la grosseur d'un œuf. L'autruche entasse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité , et par la nécessité de les remplir ; et comme elle digère avec facilité et promptitude , il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais quelqu'insatiable qu'elle soit , on me demandera toujours , non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture , mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir , et qui peuvent même lui faire beaucoup de mal , je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût ; et cela est d'autant plus vraisemblable , que sa langue étant bien examinée par d'habiles anatomistes , leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles et nerveuses dans lesquelles on croit , avec assez de fondement , que réside la sensation du goût : je croirais même qu'elle aurait le sens de l'odorat fort obtus ; car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture ; et l'autruche a si peu de ce discernement , qu'elle avale non-seulement le fer , les cailloux , le verre , mais même le cuivre , qui a une si mauvaise odeur , et que Vallisnieri en a vu une qui était morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive. Les gallinacés et autres granivores , qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles , avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines , lorsqu'elles sont mêlées ensemble ; mais si on leur présente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres , ils mourront de faim sans en avaler une seule ; à plus forte raison ne toucha-

raient-ils point à la chaux vive : et l'on peut conclure delà ce me semble , que l'autruche est un des oiseaux dont les sens du goût , de l'odorat , et même celui du toucher dans les parties internes de la bouche , sont les plus émoussés et les plus obtus ; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les substances dures , réfractaires et nuisibles , que l'autruche avale sans choix , et dans la seule intention de se remplir ? que deviennent sur-tout le cuivre , le verre , le fer ? Sur cela les avis sont partagés , et chacun cite des faits à l'appui de son opinion. M. Perrault ayant trouvé soixante-dix doubles dans l'estomac d'un de ces animaux , remarqua qu'ils étaient la plupart usés et consumés presque aux trois quarts : mais il jugea que c'était plutôt par leur frottement mutuel et celui des cailloux , que par l'action d'aucun acide , vu quo quelques-uns de ces doubles qui étaient bossus , se trouvèrent fort usés du côté convexe , qui était aussi le plus exposé aux frottemens , et nullement endommagés du côté concave ; d'où il conclut que , dans les oiseaux , la dissolution de la nourriture ne se fait pas seulement par des esprits subtils et pénétrants , mais encore par l'action organique du ventricule qui comprime et bat incessamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'instinct d'avalcr ; et comme toutes les matières contenues dans cet estomac étaient teintes en verd , il conclut encore que la dissolution du cuivre s'y était faite , non par un dissolvant particulier , ni par voie de digestion , mais de la même manière qu'elle se ferait si l'on broyait ce métal avec des herbes , ou avec quelque liqueur acide ou salée. Il ajoute que le cuivre , bien loin de se tourner en nourriture dans l'estomac de l'autruche , y agissait au contraire comme poison , et

que toutes celles qui en avalaient beaucoup mouraient bientôt après.

Vallisnieri pense, au contraire, que l'autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des chocs et frottemens qui peuvent aider à cette action principale. Voici ses preuves :

1°. Les morceaux de bois, de fer ou de verre, qui ont séjourné quelque tems dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses et luisans comme ils devraient l'être, s'ils eussent été usés par le frottement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif.

2°. Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains et les os, en molécules impalpables qu'on peut apercevoir au microscope, et même à l'œil nud.

3°. Il a trouvé dans un estomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ses parois, et qui traversait cet estomac, de façon que les parois opposées ne pouvaient s'approcher, ni par conséquent comprimer les matières contenues, autant qu'elles le font d'ordinaire: cependant les alimens étaient aussi bien dissous dans ce ventricule que dans un autre qui n'était traversé d'aucun clou; ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration.

4°. Il a vu un dé à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'était rongé que dans le seul endroit par où il touchait au gésier, et qui, par conséquent, était le moins exposé aux chocs des autres corps durs; preuve que la dissolution des métaux, dans l'estomac des chapons, se fait plutôt par l'action d'un

dissolvant , quel qu'il soit , que par celle des chocs et des frottemens , et cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches.

5°. Il a vu une pièce de monnaie rongée si profondément , que son poids était réduit à trois grains.

6°. Les glandes du premier estomac donnent , étant pressés , une liqueur visqueuses , jaunâtre , insipide , et qui néanmoins imprime très-prompement sur le fer une tache obscure.

7°. Enfin l'activité de ces sues , la force des muscles du gésier , et la couleur noire qui teint les excréments des autruches qui ont avalé du fer : comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux et les digèrent bien , venant à l'appui des faits précédens , autorisent Valisnieri à conjecturer , non pas tout-à-fait , que les autruches digèrent le fer et s'en nourrissent , comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre et de pierres ; mais que les pierres , les métaux , et surtout le fer , dissous par le suc des glandes , servent à tempérer , comme absorbans , les ferments trop actifs de l'estomac ; qu'ils peuvent se mêler à la nourriture , comme élémens utiles , l'assaisonner , augmenter la force des solides , et d'autant plus que le fer entre , comme on sait , dans la composition des êtres vivans , et que , lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables , il se volatilise , et acquiert une tendance à végéter , pour ainsi dire , et à prendre des formes analogues à celles des plantes , comme on le voit dans l'arbre de mars ; et c'est en effet le seul sens raisonnable dans lequel on puisse dire que l'autruche digère le fer ; et quand elle aurait l'estomac assez fort pour le digérer véritablement , ce n'est que par une erreur bien ridicule qu'on aurait pu attribuer à ce gésier , comme on a fait , la qualité d'un remède et la vertu d'aider la

digestion , puisqu'on ne peut nier qu'il ne soit par lui-même un moreeau tout-à-fait indigeste : mais telle est la nature de l'esprit humain ; lorsqu'il est une fois frappé de quelque objet rare et singulier , il se plaît à le rendre plus singulier encore , en lui attribuant des propriétés chimériques et souvent absurdes : c'est ainsi qu'on a prétendu que les pierres les plus transparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruehe , avaient aussi la vertu , étant portées au eou , de faire faire de bonnes digestions : que la tunique intérieure de son gésier avait celle de ranimer un tempérament affaibli et d'inspirer de l'amour ; son foie , celle de guérir le mal caduc ; son sang , celle de rétablir la vue ; la eoquo de ses œufs réduite en poudre , celle de soulager les douleurs de la goutte et de la gravelle , etc. Vallisnieri a eu occasion de constater , par ses expériences , la fausseté de la plupart de ces prétendues vertus ; et ses expériences sont d'autant plus décisives , qu'il les a faites sur les personnes les plus crédules et les plus prévenues.

L'autruehe est un oiseau propre et particulier à l'Afrique , aux îles voisines de ce continent , et à la partie de l'Asie qui confine à l'Afrique. Ces régions , qui sont le pays natal du chameau , du rhinocéros , de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux , devaient être aussi la patrie de l'autruehe , qui est l'éléphant des oiseaux. Elles sont très-fréquentes dans les montagnes situées au sud-ouest d'Alexandrie , suivant le docteur Pocoeke. Un missionnaire dit qu'on en trouve à Goa , mais beaucoup moins qu'en Arabie. Philstrate prétend même qu'Apollonius en trouva jusqu'au delà du Gange : mais c'était sans doute dans un tems où ce pays était moins peuplé qu'aujourd'hui. Les voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même

pays , sinon celles qu'on y avait menées d'ailleurs , et tous conviennent qu'elles ne s'écartent guère au delà du 35°. degré de latitude de part et d'autre de la ligne ; et comme l'autruche ne vole point , elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent , c'est-à-dire , qu'elle n'a pu passer dans le nouveau : aussi n'en a-t-on pas trouvé en Amérique , quoiqu'on ait donné son nom au touyou , qui lui ressemble en effet , en ce qu'il ne vole point et par quelques autres rapports , mais qui est d'une espèce différente , comme nous le verrons bientôt dans son histoire. Par la même raison , on ne l'a jamais rencontrée en Europe , où elle aurait cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée , et au midi de l'Espagne et de l'Italie ; mais pour se rendre dans ces contrées , il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparaient , ce qui lui était impossible , ou faire le tour de ces mers , et remonter jusqu'au 50°. degré de latitude pour revenir par le Nord , en traversant des régions très-peuplées , nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal qui ne se plaît que dans les pays chauds et les déserts. Les autruches habitent en effet , par préférence , les lieux les plus solitaires et les plus arides , où il ne pleut presque jamais ; et cela confirme ce que disent les Arabes , qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses , qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie , et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles ; mais elles y trouvent la liberté et l'amour : et quel désert , à ce prix , ne serait un lieu de délices ! C'est pour jouir , au sein de la nature , de ces biens inestimables , qu'elles fuient l'homme : mais l'homme , qui sait le profit qu'il en peut tirer , les va chercher

dans leurs retraites les plus sauvages ; il se nourrit de leurs œufs , de leur sang , de leur graisse , de leur chair ; il se pare de leurs plumes ; il conserve peut-être l'espérance de les subjuguier tout-à-fait , et de les mettre au nombre de ses esclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme , pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Des peuples entiers ont mérité le nom de *struthophages* , par l'usage où ils étaient de manger de l'autruche ; et ces peuples étaient voisins des éléphantophages , qui ne faisaient pas meilleure chère. Apicius prescrivit , et avec grande raison , une sauce un peu vive pour cette viande ; ce qui prouve au moins qu'elle était en usage chez les Romains : mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas. Cet empereur avait , comme on sait , la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande , comme faisans , cochons , poulets , et l'autruche était du nombre , mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius. Encore aujourd'hui les habitans de la Libye , de la Numidie , etc. en nourrissent de privées , dont ils mangent la chair et vendent les plumes ; cependant les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avait disséquée , quoique cette chair fût encore fraîche et vermeille. A la vérité , l'autruche était d'une très-grande maigreur : de plus , elle pouvait être vieille ; et Léon l'Africain , qui en avait goûté sur les lieux , nous apprend qu'on ne mangeait guère que les jeunes , et même après les avoir engraisées : le rabbin David Kimbi ajoute qu'on préférerait les femelles , et peut-être en eût-on fait un mets passable en les soumettant à la castration.

Cadamosto et quelques autres voyageurs disent avoir

goûté des œufs d'autruche, et ne les avait point trouvés mauvais : de Brue et le Maire assurent que, dans un seul de ces œufs, il y a de quoi nourrir huit hommes ; d'autres, qu'il pèse autant que trente œufs de poule : mais il y a bien loin delà à quinze livres.

On fait, avec la coque de ces œufs, des espèces de coupes, qui durcissent avec le tems, et ressemblent en quelque sorte à de l'ivoire.

Lorsque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au dessous du trou ; et la prenant ensuite à trois ou quatre, ils la secouent et la ressassent, comme on ressasserait une outre pour la rincer ; après quoi, la ligature étant dé faite, il sort par le trou fait à la gorge une quantité considérable de mantèque en consistance d'huile figée ; on en tire quelquefois jusqu'à vingt livres d'une seule autruche. Cette mantèque n'est autre chose que le sang de l'animal mêlé, non avec sa chair, comme on l'a dit, puisqu'on ne lui en trouvait point sur le ventre et la poitrine, où en effet il n'y en a jamais, mais avec cette graisse qui, dans les autruches grasses, forme, comme nous avons dit, une couche épaisse de plusieurs ponces sur les intestins. Les habitans du pays prétendent que la mantèque est un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre.

Les Éthiopiens écorchent les autruches, et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie : le cuir en est très-épais, et les Arabes s'en faisaient autrefois des espèces de soubrevestes, qui leur tenaient lieu de cuirasse et de bouclier. Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie ; les longues plumes blanches de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les tems : les anciens les employaient comme ornement et comme distinction militaire, et elles avaient succédé aux plu-

mes de cygne ; car les oiseaux ont toujours été en possession de fournir aux peuples policés , comme aux peuples sauvages , une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux statues anciennes , l'une de Minerve et l'autre de Pyrrhus , dont le casque est orné de plumes d'autruche. C'est apparemment de ces mêmes plumes qu'était composé le panache des soldats romains , dont parle Polybe , et qui consistait en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut ; c'est précisément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie aujourd'hui , un janissaire qui s'est signalé par quelques faits d'armes , a le droit d'en décorer son turban ; et la sultane , dans le sérail , projetant de plus douces victoires , les admet dans sa parure avec complaisance. Au royaume de Congo , on mêle ces plumes avec celles du paon pour en faire des enseignes de guerre , et les dames d'Angleterre et d'Italie s'en font des espèces d'éventails. On sait assez quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux , les casques , les habillemens de théâtre , les amcublemens , les dais , les cérémonies funèbres , et même pour la parure des femmes ; et il faut avouer qu'elles font un bon effet , soit par leurs couleurs naturelles ou artificielles , soit par leur mouvement doux et ondoyant : mais il est bon de savoir que les plumes dont on fait le plus de cas , sont celles qui s'arrachent à l'animal vivant , et on les reconnaît en ce que leur tuyau étant pressé dans les doigts , donne un suc sanguinolent ; celles , au contraire , qui ont été arrachées après la mort , sont sèches , légères , et fort sujettes aux vers.

Les autruches , quoiqu'habitantes du désert , ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imaginerait : tous les voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facile-

ment , sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara , ceux de Libye , etc. en nourrissent des troupeaux , dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité qui ne se prennent que sur les autruches vivantes ; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin , et par la seule habitude de voir des hommes , et d'en recevoir la nourriture et de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Sérinpate sur la côte d'Afrique , les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis.

On fait plus que de les apprivoiser ; on en a dompté quelques-uns , au point de les monter comme on monte un cheval : et ce n'est pas une invention moderne ; car le tyran Firmius , qui régna en Égypte sur la fin du troisième siècle , se faisait porter , dit-on , par de grandes autruches. Moorc , Anglais , dit avoir vu à Joar en Afrique , un homme voyageant sur une autruche. Vallisneri parle d'un jeune homme qui s'était fait voir à Venise monté sur une autruche , et lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple. Enfin M. Adanson a vu au comptoir de Podor deux autruches encore jeunes , dont la plus forte courait plus vite que le meilleur coureur anglais , quoiqu'elle eût deux nègres sur son dos. Tout cela prouve que ces animaux , sans être absolument farouches , sont néanmoins d'une nature rétive , et que , si on peut les apprivoiser jusqu'à se laisser mener en troupeaux , revenir au bercail , et même à souffrir qu'on les monte , il est difficile , et peut-être impossible , de les réduire à obéir à la main du cavalier , à sentir ses demandes , comprendre ses volontés et s'y soumettre. Nous voyons , par la relation même de M. Adanson , que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup , mais qu'elle fit plusieurs fois le tour de la bourgade , et qu'on ne put l'arrêter qu'en

lui barrant le passage. Docile à un certain point par stupidité, elle paraît intraitable par son naturel ; et il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe, qui a dompté le cheval et subjugué le chameau, n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche : cependant jusque-là on ne pourra tirer parti de sa vitesse et de sa force ; car la force d'un domestique indocile se tourne presque toujours contre son maître.

Au reste, quoique les autruches courent plus vite que le cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court et qu'on les prend ; mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie ; celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, et sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte ; cela est d'autant plus facile, qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, et qu'elles dérivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu. Les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique, intérieur, par conséquent plus étroit, et les suivre toujours à une juste distance, en faisant beaucoup moins de chemin qu'elles. Lorsqu'ils les ont ainsi fatiguées et affamées pendant un ou deux jours, ils prennent leur moment, fondent sur elles au grand galop, en les menant contre le vent autant qu'il est possible, et les tuent à coup de bâton, pour que leur sang ne gâte point le beau blanc de leurs plumes. On dit que, lorsqu'elles se sentent forcées et hors d'état d'échapper aux chasseurs, elles cachent leur tête et croient qu'on ne les voit plus : mais il pourrait se faire que l'absurdité de cette intention retomât sur ceux qui ont voulu s'en rendre les interprètes, et qu'elles n'eussent d'autre but, en cachant leur tête, que de mettre

du moins en sûreté la partie qui est en même-tems la plus importante et la plus faible.

Les struthophages avaient une autre façon de prendre ces animaux : ils se couvraient d'une peau d'autruche ; passant leur bras dans le cou , ils lui faisaient faire tous les mouvemens que fait ordinairement l'autruche elle-même ; et , par ce moyen , ils pouvaient aisément les approcher et les surprendre. C'est ainsi que les sauvages d'Amérique se déguisent en chevreuils pour prendre les chevreuils.

On s'est encore servi de chiens et de filets pour cette chasse , mais il paraît qu'on la fait plus communément à cheval ; et cela seul suffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval et l'autruche.

Lorsque celle-ci court , elle déploie ses ailes et les grandes plumes de sa queue : non pas qu'elle en tire aucun secours pour aller plus vite , comme je l'ai déjà dit ; mais par un effet très-ordinaire de la correspondance des muscles , et de la manière qu'un homme qui court , agite ses bras , ou qu'un éléphant qui revient sur le chasseur , dresse et déploie ses grandes oreilles. La preuve sans réplique que ce n'est point pour accélérer son mouvement que l'autruche relève ainsi ses ailes , c'est qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent , quoique , dans ce cas , elles ne puissent être qu'un obstacle. La vitesse d'un animal n'est que l'effet de sa force employée contre sa pesanteur ; et comme l'autruche est en même-tems très-pesante et très-vite à la course , il s'ensuit qu'elle doit avoir beaucoup de force ; cependant , malgré sa force , elle conserve les mœurs des granivores ; elle n'attaque point les animaux plus faibles ; rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent ; bordée sur tout le corps d'un cuir épais et dur , pourvue d'un large *sternum* qui lui tient

lien de cuirasse, munie d'une seconde cuirasse d'insensibilité, elle s'aperçoit à peine des petites atteintes du dehors, et elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite : si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes, et sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui, d'un coup de pied, renversa un chien. Belon dit dans son vieux langage, qu'elle pourrait ainsi *ruer par terre* un homme qui fuirait devant elle ; mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la poursuivent : j'en doute beaucoup, et d'autant plus, que la vitesse de sa course en avant serait autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lancerait en arrière, et que ces deux vitesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiraient nécessairement. D'ailleurs ce fait avancé par Pline, et répété par beaucoup d'autres, ne me paraît point avoir été confirmé par aucun moderne digne de foi, et l'on sait que Pline avait beaucoup plus de génie que de critique.

Léon l'Africain a dit que l'autruche était privée du sens de l'ouïe ; cependant nous avons vu plus haut qu'elle paraissait avoir tous les organes d'où dépendent les sensations de ce genre ; l'ouverture des oreilles est même fort grande, et n'est point ombragée par les plumes : ainsi il est probable, ou qu'elle n'est sourde qu'en certaines circonstances, comme le tetras, c'est-à-dire dans la saison de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à surdité ce qui n'était que l'effet de la stupidité.

C'est aussi dans la même saison, selon toute apparence, qu'elle fait entendre sa voix ; elle la fait rarement entendre, car très-peu de personnes en ont parlé. Les écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement, et on prétend même que son nom hébreu, *jacnah*, est formé d'*ianah*, qui signifie *hurler*. Le docteur Browne

dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enrôlé , et qu'il est plus triste encore : comment donc avec cela ne paraîtrait-il pas lugubre et même terrible , selon l'expression de M. Sandys, à des voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts , et pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme , est un objet à craindre et une rencontre dangereuse ?

LE TOUYOU.

LE touyou , sans être tout-à-fait aussi gros que l'autruche , est le plus gros oiseau du nouveau monde : les vieux ont jusqu'à six pieds de haut ; et Wafer , qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands , l'a trouvée presque égale à celle d'un homme. Il a le long cou , la petite tête et le bec applati de l'autruche ; mais pour tout le reste , il a plus de rapport avec le casoar : jc trouve même dans *l'Histoire du Brésil* par M. l'abbé Prévôt , mais point ailleurs , l'indication d'une espèce de corne que cet oiseau a sur le bec , et qui , si elle existait en effet , serait un trait de ressemblance de plus avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde , et paraît presque entièrement rond , lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes ; ses ailes sont très-courtes et inutiles pour le vol , quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course : il a sur le dos et aux environs du eroupion , de longues plumes qui lui tombent en arrière et recouvrent l'anus ; il n'a point d'autre queue : tout ce plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre. C'est un oiseau très-haut monté , ayant trois doigts à chaque pied , et tous trois en avant ; car on ne doit pas regarder comme un doigt ce tubercule calleux et arrondi qu'il a en arrière , et sur lequel le pied se repose comme sur une espèce de talon : on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de se tenir sur un terrain glissant , et d'y marcher sans tomber ; en récompense , il court très-légèrement en plaine campagne , élevant tantôt une aile , tantôt une

autre, mais avec des intentions qui ne sont pas encore bien éclaircies. Marcgrave prétend que c'est afin de s'en servir comme d'une voile pour prendre le vent : Nio-remberg, que c'est pour rendre le vent contraire aux chiens qui le poursuivent ; Pison et Klein, pour changer souvent la direction de sa course, afin d'éviter par ses zigzags les flèches des sauvages; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vite, en se piquant lui-même avec une espèce d'aiguillon dont ses ailes sont armées. Mais, quoiqu'il en soit des intentions des touyous, il est certain qu'ils courent avec une très-grande vitesse, et qu'il est difficile à aucun chien de chasse de pouvoir les atteindre : on en cite un qui, se voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité qu'il en imposa aux chiens, et s'échappa vers les montagnes. Dans l'impossibilité de les forcer, les sauvages sont réduits à user d'adresse et à leur tendre des pièges pour les prendre. Marcgrave dit qu'ils vivent de chair et de fruits; mais si on les eût mieux observés, on eût reconnu sans doute pour laquelle de ces deux sortes de nourriture ils ont un appétit de préférence. Au défaut des faits, on peut conjecturer que ces oiseaux ayant le même instinct que celui des autruches et des frugivores, qui est d'avalier des pierres, du fer et autres corps durs, ils sont aussi frugivores, et que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'est, ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût et de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nicremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation : selon lui, c'est le mâle qui se charge de couvrir les œufs ; pour cela, il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid ; dès qu'elles ont pondu,

il les chasse à grands coups de bec , et vient se poser sur leurs œufs , avec la singulière précaution d'en laisser deux à l'écart qu'il ne convc point ; lorsque les autres commencent à éclore , ces deux-là se trouvent gâtés , et le mâle prévoyant ne manque pas d'en casser l'un , qui attire une multitude de mouches , de scarabées et d'autres insectes dont les petits se nourrissent : lorsque le premier est consommé , le couveur entame le second et s'en sert au même usage. Il est certain que tout cela a pu arriver naturellement ; il a pu se faire que des œufs inféconds se soient cassés par accident , qu'ils aient attiré des insectes , lesquels aient servi de pâture aux jeunes touyous : il n'y a que l'intention du père qui soit suspecte ici ; car ce sont toujours ces intentions qu'on prête assez légèrement aux bêtes , qui font le roman de l'histoire naturelle.

A l'égard de ce mâle qui se charge , dit-on , de couvrir à l'exclusion des femelles , je serais fort porté à douter du fait , et comme peu avéré , et comme contraire à l'ordre de la nature. Mais ce n'est pas assez d'indiquer une erreur ; il faut , autant qu'on peut , en découvrir les causes , qui remontent quelquefois jusqu'à la vérité : je croirais donc volontiers que celle-ci est fondée sur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuses des testicules , et peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle , et qu'on se sera cru en droit d'en conclure que c'était autant de mâles.

Waser dit avoir aperçu dans une terre déserte , au nord de la Plata , vers le 54^{me}. degré de latitude méridionale , une quantité d'œufs de touyou dans le sable , où , selon lui , ces oiseaux les laissent couvrir. Si ce fait est vrai , les détails que donne Nieremberg sur l'incubation de ces mêmes œufs , ne peuvent l'être que dans un climat moins chaud et plus voisin du pôle. En effet ,

les Hollandais trouvèrent aux environs du port Desiré , qui est au 47^m. degré de latitude , un touyou qui couvait, et qu'ils firent envoler; ils comptèrent dix-neuf œufs dans le nid. C'est ainsi que les autruches ne couvent point ou presque point leurs œufs sous la zone torride , et qu'elles les couvent au cap de Bonne-Espérance , où la chaleur du climat ne serait pas suffisante pour les faire éclore.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître , ils sont familiers et suivent la première personne qu'ils rencontrent ; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience et deviennent sauvages. Il paraît qu'en général leur chair est un assez bon manger , non cependant celle des vieux , qui est dure et de mauvais goût. On pourrait perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous , ce qui serait facile , vu les grandes dispositions qu'ils ont à s'appriivoiser , les engraisant et employant tous les moyens qui nous ont réussi à l'égard des dindons , qui viennent également des climats chauds et tempérés du continent de l'Amérique.

Leurs plumes ne sont pas , à beaucoup près , aussi belles que celle de l'autruche : Coréal dit même qu'elles ne peuvent servir à rien.

Cet oiseau est propre à l'Amérique méridionale , mais il n'est pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il est rare d'en voir aux environs de Fernambouc ; il ne l'est pas moins au Pérou et le long des côtes les plus fréquentées : mais il est plus commun dans la Guiane , dans les capitaineries de Sérégippe et de Rio-grande , dans les provinces intérieures du Brésil , au Chili , dans les vastes forêts qui sont au nord de l'embouchure de la Plata , dans les savanes immenses qui s'étendent au

sud de cette rivière et dans toute la terre Magellanique, jusqu'au port Desiré, et même jusqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan. Autrefois il y avait des cantons dans le Paraguai qui en étaient remplis, sur-tout les campagnes arrosées par l'Uraguai ; mais à mesure que les hommes s'y sont multipliés , ils en ont tué un grand nombre , et le reste s'est éloigné. Le capitaine Wood assure que bien qu'ils abondent sur la côte septentrionale du détroit de Magellan , on n'en voit point du tout sur la côte méridionale : et , quoique Coréal dise qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du sud , ce détroit paraît être la borne du climat qui convient au touyou , comme le cap de Bonne-Espérance est la borne du climat qui convient aux autruches ; et ces îles de la mer du Sud , où Coréal dit avoir vu des touyous , seront apparemment quelques-unes de celles qui avoisinent les côtes orientales de l'Amérique au delà du détroit. Il paraît de plus , que le touyou , qui se plaît , comme l'autruche , sous la zone torride , s'habitue plus facilement à des pays moins chauds , puisque la pointe de l'Amérique méridionale , qui est terminée par le détroit de Magellan , s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-Espérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches : mais comme , selon toutes les relations , le touyou n'a pas plus que l'autruche la puissance de voler , qu'il est , comme elle , un oiseau tout-à-fait terrestre , et que l'Amérique méridionale est séparée de l'ancien continent par des mers immenses , il s'ensuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent , qu'on ne trouve d'autruches en Amérique , et cela est en effet conforme au témoignage de tous les voyageurs.

LE CASOAR.

LE casoar , sans être aussi grand ni même aussi gros que l'autruche , paraît plus massif aux yeux , parce qu'avec un corps d'un volume presque égal , il a le cou et les pieds moins longs et beaucoup plus gros à proportion , et la partie du corps plus renflée , ce qui lui donne un air plus lourd.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar , est cette espèce de casque conique , noir par devant , jaune dans tout le reste , qui s'élève sur le front , depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête , et quelquefois au delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit , et il est recouvert d'une enveloppe dure , composée de plusieurs couches concentriques , et analogues à la substance de la corne de bœuf ; sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué , qui a trois pouces de haut , un pouce de diamètre à sa base , et trois lignes à son sommet. Clusius pensait que ce casque tombait tous les ans avec les plumes lorsque l'oiseau était en mue : mais MM. de l'académie des sciences ont remarqué , avec raison , que c'était tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvait tomber ainsi , et non le noyau intérieur , qui , comme nous l'avons dit , fait partie des os du crâne ; et même ils ajoutent qu'on ne s'est point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles , pendant les quatre années que le casoar qu'ils décrivaient y avait passées : néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet , mais en détail , et par une espèce d'ex-

foliation successive , comme le bec de plusieurs oiseaux , et que cette particularité ait échappé aux gardes de la ménagerie.

L'iris de l'œil est d'un jaune de topaze , et la cornée singulièrement petite , relativement au globe de l'œil , ce qui donne à l'animal un regard également farouche et extraordinaire ; la paupière inférieure est la plus grande , et celle du dessus est garnie , dans sa partie moyenne , d'un rang de petits poils noirs , lequel s'arrondit au dessus de l'œil en manière de sourcil , et forme au casoar une sorte de physionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante ; les orifices extérieurs des narines sont fort près de la pointe du bec supérieur.

Dans le bec , il faut distinguer la charpente du tégument qui la recouvre , cette charpente consiste en trois pièces très-solides , deux desquelles forment le pourtour , et la troisième l'arête supérieure , qui est beaucoup plus relevée que dans l'autruche ; toutes les trois sont recouvertes par une membrane qui remplit les entre deux.

Les mandibules supérieure et inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout , et paraissent avoir chacune trois pointes.

La tête et le haut du cou n'ont que quelques petites plumes , ou plutôt quelques poils noirs et clair-semés , en sorte que dans ces endroits la peau paraît à découvert , elle est de différente couleur , bleue sur les côtés , d'un violet ardoisé sous la gorge , rouge par derrière en plusieurs places , mais principalement vers le milieu ; et ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste , par des espèces de rides ou de hachures obliques dont le cou est sillonné : mais il faut avouer qu'il y a variété dans la disposition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étaient fort grands dans le casoar décrit par MM. de l'académie , fort petits dans celui décrit par Clusius , mais découverts dans tous deux , et environnés , comme les paupières , de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou , à l'endroit où commencent les grandes plumes , naissent deux barbillons rouges et bleus , arrondis par le bout , que Bontius met dans la figure immédiatement au dessus du bec , comme dans les poules. Frisch en a représenté quatre , deux plus longs sur les côtes du cou , et deux en devant , plus petits et plus courts ; le casque paraît aussi plus large dans sa figure , et approche de la forme d'un turban. Il y a au cabinet du roi une tête qui paraît être celle d'un casoar , et qui porte un tubercule différent du tubercule du casoar ordinaire : c'est au tems et à l'observation à nous apprendre si ces variétés et celles que nous remarquerons dans la suite , sont constantes ou non ; si quelques-unes ne viendraient pas du peu d'exactitude des dessinateurs , ou si elles ne tiendraient pas à la différence du sexe ou à quelque autre circonstance. Frisch prétend avoir reconnu dans deux casoars empaillés des variétés qui distinguaient le mâle de la femelle ; mais il ne dit pas quelles sont ces différences.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche , et tout aussi inutiles pour le vol ; elles sont armées de piquans , et même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile , MM. de l'académie cinq , et on en compte sept bien distinctes dans la figure de Frisch , planche 105. Ce sont comme des tuyaux de plumes , qui paraissent rouges à leur extrémité , et sont creux dans toute leur longueur ; ils contiennent dans leur cavité une espèce de moëlle semblable à celle des plumes naissantes des

autres oiseaux : celui du milieu a près d'un pied de longueur, et environ trois lignes de diamètre ; c'est le plus long de tous : les latéraux vont en décroissant de part et d'autre, comme les doigts de la main, et à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en servait en guise de chalumeau pour souffler des parties très-déliées, comme les trachées des insectes, etc. On a dit que ces ailes avaient été données au casoar pour l'aider à aller plus vite, d'autres, qu'il pouvait s'en servir pour frapper, comme avec des houssines : mais personne ne dit avoir vu quel usage il en fait réellement. Le casoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une seule espèce de plumes sur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, etc. ; mais la plupart de ces plumes sont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naissance à deux tiges plus ou moins longues et souvent inégales entr'elles : elles ne sont pas d'une structure uniforme dans toute leur longueur ; les tiges sont plates, noires et luisantes, divisées par nœuds en dessous, et chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que, depuis la racine au milieu de la tige, ces filets sont plus courts, plus souples, plus branchus, et, pour ainsi dire, duvetés et d'une couleur de gris tanné, au lieu que, depuis le milieu de la même tige à son extrémité, ils sont plus longs, plus durs et de couleur noire ; et comme ces derniers recouvrent les autres et sont les seuls qui paraissent, le casoar, vu de quelque distance, semble être un animal velu, et du même poil que l'ours ou le sanglier. Les plumes les plus courtes sont au cou, les plus longues autour du croupion, et les moyennes dans l'espace intermédiaire : celles du croupion ont jusqu'à quatorze poncees, et retombent sur la partie postérieure du corps ; elles tiennent lieu de la queue, qui manque absolument.

Il y a , comme à l'autruche , un espace calleux et nud sur le *sternum* , à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché , et cette partie est plus saillante et plus relevée dans le casoar que dans l'autruche.

Les cuisses et les jambes sont revêtues de plumes presque jusqu'auprès du genou ; et ces plumes tiraient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius : les pieds , qui sont très-gros et très-nerveux , ont trois doigts , et non pas quatre , comme le dit Bontius , tous trois dirigés en avant. Les Hollandais racontent que le casoar se sert de ses pieds pour sa défense , ruant et frappant par derrière comme un cheval , selon les uns , et , selon les autres , s'élançant en avant contre celui qui l'attaque , et le renversant avec les pieds , dont il lui frappe rudement la poitrine. Clusius , qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye , dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre , mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire et qu'il le frappe en ruant : il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse , que cet oiseau avait fort maltraité , et entièrement écorché avec ses pieds et ses ongles. Il est vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de Versailles , que les casoars qu'on y a gardés , fussent si méchans et si forts ; mais peut-être étaient-ils plus apprivoisés que celui de Clusius : d'ailleurs ils vivaient dans l'abondance et dans une plus étroite captivité ; toutes circonstances qui adoucissent à la longue les mœurs des animaux qui ne sont pas absolument féroces , énervent leur courage , abâtardissent leur naturel , et les rendent méconnaissables au travers des habitudes nouvellement acquises.

Les ongles du casoar sont très-durs , noirs au dehors et blancs en dedans. Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du *milicu* , qui est le plus grand ; cependant les

descriptions et les figures de MM. de l'académie et de M. Brisson représentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand , et il l'est en effet.

Son allure est bizarre; il semble qu'il rue du derrière, faisant en même-tems un demi-saut en avant : mais , malgré la mauvaise grâce de sa démarche , on prétend qu'il court plus vite que le meilleur coureur. La vitesse est tellement l'attribut des oiseaux , que les plus pesans de cette famille sont encore plus légers à la course que les plus légers d'entre les animaux terrestres.

Le casoar a la langue dentelée sur les bords , et si courte, qu'on a dit de lui , comme du coq de bruyère , qu'il n'en avait point : celle qu'a observée M. Perrault, avait seulement un pouce de long et huit lignes de large. Il avale tout ce qu'on lui jette , c'est-à-dire , tout corps dont le volume est proportionné à l'ouverture de son bec. Frisch ne voit avec raison dans cette habitude qu'un trait de conformité avec les gallinacés , qui avalent leurs alimens tout entiers , et sans les briser dans leur bec : mais les Hollandais , qui paraissent avoir voulu rendre plus intéressante l'histoire de cet oiseau , déjà si singulier , en y ajoutant du merveilleux , n'ont pas manqué de dire , comme on l'a dit de l'autruche , qu'il avalait non-seulement les pierres , le fer , les glaçons , etc. , mais encore des charbons ardents , et sans même en paraître incommodé.

On dit aussi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris , et quelquefois des pommes de la grosseur du poing ; aussi entières qu'il les avait avalées : et en effet , le tube intestinal est si court , que les alimens doivent passer très-vite ; et ceux qui , par leur dureté , sont capables de quelque résistance , doivent éprouver peu d'altération dans un si petit trajet , sur-tout lorsque les fonctions de l'estomac sont dérangées par quelque maladie.

On a assuré à Clusius que , dans ce cas , il rendait quelquefois les œufs de poule , dont il était fort friand , tels qu'il les avait pris , c'est-à-dire , bien entiers avec la coque , et que , les avalant une seconde fois , il les digérait bien. Le fond de la nourriture de ce même casoar , qui était celui du comte de Solms , c'était du pain blanc coupé par gros morceaux , ce qui prouve qu'il est frugivore ; ou plutôt il est omnivore , puisqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui présente , et que , s'il a le jabot et le double estomac des animaux qui vivent de matières végétales , il a les courts intestins des animaux carnassiers. Le tube intestinal de celui qui a été disséqué par MM. de l'académie , avait quatre pieds huit pouces de long et deux pouces de diamètre dans toute son étendue ; le *cœcum* était double et n'avait pas plus d'une ligne de diamètre sur trois , quatre et cinq pouces de longueur : à ce compte , le casoar a les intestins treize fois plus courts que l'autruche , ou du moins de celles qui les ont le plus longs ; et , par cette raison , il doit être encore plus vorace , et avoir plus de disposition à manger de la chair : c'est ce dont on pourra s'assurer , lorsqu'au lieu de se contenter d'examiner des cadavres , les observateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le casoar a une vésicule du fiel , et son canal , qui se croise avec le canal hépatique , va s'insérer plus haut que celui-ci dans le *duodenum* , et le pancréatique s'insère encore au dessus du cystique ; conformation absolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins : la verge a sa racine dans la partie supérieure du *rectum* ; sa forme est celle d'une pyramide triangulaire , large de deux pouces à sa base , et de deux lignes à son sommet ; elle est composée de

deux ligamens cartilagineux très-solides , fortement attachés l'un à l'autre en dessus , mais séparés en dessous , et laissant entr'eux un demi-canal qui est revêtu de la peau : les vaisseaux déférens et les urtères n'ont aucune communication apparente avec le canal de la verge ; en sorte que cette partie , qui paraît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes , la première de servir de conduit à l'urine , la seconde de porter la liqueur séminale du mâle dans la matrice de la femelle , la troisième de contribuer par sa sensibilité à l'émission de cette liqueur , la quatrième d'exciter la femelle , par son action , à répandre la sienne , semble être réduite , dans le casoar et l'autruche , aux deux dernières fonctions , qui sont de produire dans les réservoirs de la liqueur séminale du mâle et de la femelle les mouvemens de correspondance nécessaires pour l'émission de cette liqueur.

On a rapporté à Clusius que , l'animal étant vivant , on avait vu quelquefois sa verge sortir par l'anus ; nouveau trait de ressemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle sont d'un gris de cendre tirant au verdâtre , moins gros et plus alongés que ceux de l'autruche , et semés d'une multitude de petits tubercules d'un verd foncé ; la coque n'en est pas fort épaisse , selon Clusius , qui en a vu plusieurs ; le plus grand de tous ceux qu'il a observés , avait quinze pouces de tour d'un sens , et un peu plus de douze de l'autre.

Le casoar a les poumons et les dix cellules à air comme les autres oiseaux , et particulièrement comme les oiseaux pesans , cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux , et cette paupière interne qui , comme on sait , est retenue dans le grand angle de l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires , et qui est ravenée par instans sur la cornée par l'action

d'une espèce de poulie musculaire , qui mérite toute la curiosité des anatomistes.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paraît être le vrai climat du casoar ; son domaine commence , pour ainsi dire , où finit celui de l'autruche , qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange , comme nous l'avons vu dans son histoire , au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques , dans celles de Banda , de Java , de Sumatra , et dans les parties correspondantes du continent. Mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien , puisque nous voyons un roi de Joardam , dans l'île de Java , faire présent d'un casoar à Scellinger , capitaine de vaisseau hollandais , comme d'un oiseau rare : la raison en est , ce me semble , que les Indes orientales sont beaucoup plus peuplées que l'Afrique ; et l'on sait qu'à mesure que l'homme se multiplie dans une contrée , il détruit ou fait fuir devant lui les animaux sauvages , qui vont toujours cherchant des asyles plus paisibles , des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés , et par conséquent moins destructeurs.

Il est remarquable que le casoar , l'autruche et le touyou , les trois plus gros oiseaux que l'on connaisse , sont tous trois attachés au climat de la zone torride , qu'ils semblent s'être partagée entr'eux , et où ils se maintiennent chacun dans leur terrain , sans se mêler ni se surmarcher ; tous trois véritablement terrestres , incapables de voler , mais courant d'une très-grande vitesse ; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette , grains , herbes , chairs , os , pierres , cailloux , fer , glaçons , etc. ; tous trois ont le cou plus ou moins long , les pieds hauts et très-forts , moins de doigts que la plupart des oiseaux , et l'autruche encore moins que

les deux autres ; tous trois n'ont de plumes que d'une seule sorte, différentes des plumes des autres oiseaux, et différentes dans chacune de ces trois espèces ; tous trois n'en ont point du tout sur la tête et le haut du cou, manquent de queue proprement dite, et n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux sans aucune barbe, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avaient moins de poil que ceux des régions du nord ; tous trois en un mot, paraissent être la production naturelle et propre de la zone torride : mais, malgré tant de rapports, ces trois espèces sont différenciées par des caractères trop frappans, pour qu'on puisse les confondre. L'autruche se distingue du casoar et du touyou par sa grandeur, par ses pieds de chameau et par la nature de ses plumes ; elle diffère du casoar en particulier par la nudité de ses cuisses et de ses flanes, par la longueur et la capacité de ses intestins, et parce qu'elle n'a point de vésicule du fiel ; et le casoar diffère du touyou et de l'autruche par ses cuisses couvertes de plumes, presque jusqu'au tarse, par les barbillons rouges qui lui tombent sur le cou, et par le casque qu'il a sur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère distinctif une analogie avec les deux autres espèces : car ce casque n'est autre chose, comme on sait, qu'un renflement des os du crâne, lequel est recouvert d'une enveloppe de corne ; et nous avons vu dans l'histoire de l'autruche et du touyou, que la partie supérieure du crâne de ces deux animaux était pareillement munie d'une plaque dure et calleuse.

LE DRONTE.

ON regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiseaux : mais , si l'on voulait en faire le caractère essentiel de cette classe , le dronte n'aurait aucun titre pour y être admis ; car , loin d'annoncer la légèreté par ses proportions ou par ses mouvemens , il paraît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés. Représentez-vous un corps massif et presque cubique , à peine soutenu sur deux piliers très-gros et très-courts , surmonté d'une tête si extraordinaire , qu'on la prendrait pour la fantaisie d'un peintre de grotesques ; cette tête , portée sur un cou renforcé et goitreux , consiste presque toute entière dans un bec énorme , où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc , et dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au delà des yeux , et presque jusqu'aux oreilles ; ces deux mandibules , concaves dans le milieu de leur longueur , renflées par les deux bouts , et recourbées à la pointe en sens contraire , ressemblent à deux cuillers pointues , qui s'appliquent l'une à l'autre la convexité en dehors : de tout cela il résulte une physionomie stupide et vorace , et qui , pour comble de difformité , et accompagnée d'un bord de plumes , lequel , suivant le contour de la base du bec , s'avance en pointe sur le front , puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon , d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné* (*cygnus cucullatus*.)

La grosseur , qui , dans les animaux , suppose la force , ne produit ici que la pesanteur. L'autruche ,

le touyou , le casoar , ne sont pas plus en état de voler que le dronte ; mais du moins ils sont très-vites à la course , au lieu que le dronte paraît accablé de son propre poids , et avoir à peine la force de se traîner : c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes ; on dirait qu'il est composé d'une matière brute, inactive , où les molécules vivantes ont été trop épargnées. Il a des ailes , mais ces ailes sont trop courtes et trop faibles pour l'élever dans les airs ; il a une queue , mais cette queue est disproportionnée et hors de sa place : on le prendrait pour une tortue qui se serait affublée de la dépouille d'un oiseau : et la nature , en lui accordant ces ornemens inutiles , semble avoir voulu ajouter l'embaras à la pesanteur , la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse , et rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante , en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandais qui le virent dans l'île Maurice , aujourd'hui l'île de France , l'appelèrent *walghvogel* , oiseau de dégoût , autant à cause de sa figure rebutante que du mauvais goût de sa chair : cet oiseau bizarre est très-gros , et n'est surpassé , à cet égard , que par les trois précédens ; car il surpasse le cygne et le dindon.

Les plumes du dronte sont , en général , fort douces ; le gris est leur couleur dominante , mais plus foncé sur toute la partie supérieure et au bas des jambes , et plus clair sur l'estomac , le ventre et tout le dessous du corps ; il y a du jaune et du blanc dans les plumes des ailes et dans celles de la queue , qui paraissent frisées et sont en fort petit nombre. Clusius n'en compte que quatre ou cinq.

Les pieds et les doigts sont jaunes , et les ongles noirs : chaque pied a quatre doigts , dont trois dirigés en avant , et le quatrième en arrière ; c'est celui-ci qui a l'ongle le plus long.

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avait ordinairement dans l'estomac une pierre aussi grosse que le poing, et à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine et les mêmes vertus qu'aux bézoards ; mais Clusius , qui a vu deux de ces pierres de forme et de grandeur différentes , pense que l'oiseau les avait avalées comme font les granivores , et qu'elles ne s'étaient point formées dans son estomac.

Le dronte paraît propre et particulier aux îles de France et de Bourbon , et probablement aux terres de ce continent qui en sont les moins éloignées ; mais je ne sache pas qu'aucun voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

LE SOLITAIRE

ET

L'OISEAU DE NAZARE.

LÉ solitaire dont parlent Leguat et Carré , et l'oiseau de Nazareth dont parle Fr. Cauche , paraissent avoir beaucoup de rapports avec le dronte : mais ils en diffèrent aussi en plusieurs points , et j'ai cru devoir rapporter ce qu'en disent ces voyageurs , parce que , si ces trois noms ne désignent qu'une seule et unique espèce , les relations diverses ne pourront qu'en compléter l'histoire ; et si , au contraire , ils désignent trois espèces différentes , ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'histoire de chacune , ou du moins comme une notice de nouvelles espèces à examiner , de même que l'on voit dans les cartes géographiques une indication des terres inconnues : dans tous les cas , ce sera un avis aux naturalistes qui se trouveront à portée d'observer ces oiseaux de plus près , de les comparer , s'il est possible , et de nous en donner une connaissance plus distincte et plus précise. Les seules questions que l'on a faites sur des choses ignorées , ont valu souvent plus d'une découverte.

Le solitaire de l'île Rodrigue est un très-gros oiseau , puisqu'il y a des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres : le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris et de brun ; mais dans les femelles c'est tantôt le brun et tantôt le jaune blond qui domine. Carré dit

que le plumage de ces oiseaux est d'une couleur changeante , tirant sur le jaune , ce qui convient à celui de la femelle , et il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au dessus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches , qui représentent imparfaitement le sein d'une femme ; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquilles , ce qui fait un fort bon effet ; et comme si ces femelles sentaient leurs avantages , elles ont grand soin d'arranger leur plumage , de le polir avec le bec , et de l'ajuster presque continuellement , en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre. Elles ont , selon Leguat , l'air noble et gracieux tout ensemble ; et ce voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie. Si cela est ainsi , et que le solitaire et le dronte soient de la même espèce , il faut admettre une très-grande différence entre le mâle et la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon ; il en aurait les pieds et le bec , si ses pieds n'étaient pas plus élevés et son bec plus crochu : il a aussi le cou plus long proportionnellement , l'œil noir et vif , la tête sans crête ni huppe , et presque point de queue ; son derrière , qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval , est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler ; mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards : l'os de l'aile se renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes et lui sert à deux usages ; premièrement pour se défendre , comme il fait aussi avec le bec ; en second lieu , pour

faire une espèce de battement ou de moulinet , en pirouettant vingt ou trente fois du même côté , dans l'espace de quatre à cinq minutes : c'est ainsi , dit-on , que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une crécerelle , et s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes , quoique l'espèce soit assez nombreuse ; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte : ils construisent leur nid de feuilles de palmier amoncelées à la hauteur d'un pied et demi ; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie , et le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le tems de l'incubation , et même celui de l'éducation , ils ne souffrent aucun oiseau de leur espèce à plus de deux cents pas à la ronde : et l'on prétend avoir remarqué que c'est le mâle qui chasse les mâles et la femelle qui chasse les femelles ; remarque difficile à faire sur un oiseau qui passe sa vie dans les lieux les plus sauvages et les plus écartés.

L'œuf , car il paraît que ces oiseaux n'en pondent qu'un , ou plutôt n'en couvent qu'un à la fois ; l'œuf , dis-je , ne vient à éclore qu'au bout de sept semaines , et le petit n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après : pendant tout ce tems , le père et la mère en ont soin ; et cette seule circonstance doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche , laquelle peut en naissant subsister par elle-même , et qui , n'ayant jamais besoin du secours de ses père et mère , vit isolée , sans aucune habitude intime avec eux , et se prive ainsi des avantages de leur société , qui , comme je l'ai dit ailleurs , est la première

éducation des animaux et celle qui développe le plus leurs qualités naturelles : aussi l'autruche passe t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie , le père et la mère demeurent toujours unis et fidèles l'un à l'autre , quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce : les soins qu'ils ont donués en commun au fruit de leur union , semblent en avoir resserré les liens ; et lorsque la saison les y invite , ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier , comme au dronte : cette pierre est grosse comme un œuf de poule , plate d'un côté , convexe de l'autre , et un peu raboteuse et assez dure pour servir de pierre à aiguiser : on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac , et qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier ; d'où l'on voudrait conclure que cette pierre se forme naturellement et à la manière des bézoards , dans le gésier du solitaire : mais pour moi j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore , qu'il avale des pierres et des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe , notamment comme l'autruche , le touyou , le casoar et le dronte , et que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de *solitaire* indique un naturel sauvage : et comment ne le serait-il pas ? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée , et qui par conséquent passe les premiers tems de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge , et n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses père et mère , sauvages eux-mêmes , ne serait-il pas maintenu par l'exemple et

par l'habitude? On sait combien les habitudes premières ont d'influence sur les premières inclinations qui forment le naturel; et il est à présumer que toute espèce où la femelle ne contera qu'un œuf à la fois, sera sauvage comme notre solitaire : cependant il paraît encore plus timide que sauvage, car il se laisse approcher, et s'approche même assez familièrement, surtout lorsqu'on ne court pas après lui, et qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience; mais il est impossible de l'appivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux chasseurs par la ruse et par son adresse à se cacher; mais, comme il ne court pas fort vite, on le prend aisément dans les plaines et dans les lieux ouverts. Quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri; mais il laisse tomber des larmes, et refuse opiniâtrément toute nourriture. M. Caron, directeur de la compagnie des Indes à Madagascar, en ayant fait embarquer deux venant de l'île de Bourbon pour les envoyer au roi, ils moururent dans le vaisseau, sans avoir voulu boire ni manger.

Le tems de leur donner la chasse est depuis le mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent, et qui est aussi le tems où ils sont les plus gras : la chair des jeunes sur-tout est d'un goût excellent.

Telle est l'idée que Leguat nous donne du solitaire : il en parle non-seulement comme témoin oculaire, mais comme un observateur qui s'était attaché particulièrement et long-tems à étudier les mœurs et les habitudes de cet oiseau; et en effet sa relation, quoique gâtée en quelques endroits, par des idées fabuleuses, contient néanmoins plus de détails historiques sur le solitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits sur des oiseaux plus généralement et plus anciennement connus.

On parle de l'autruche depuis trente siècles, et l'on ignore aujourd'hui combien elle pond d'œufs et combien elle est de tems à les couvrir.

L'oiseau de Nazareth, appelé sans doute ainsi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare, a été observé par Fr. Cauche dans l'île Mauriee, aujourd'hui l'île François; c'est un très-gros oiseau et plus gros qu'un cygne : au lieu de plumes, il a tout le corps couvert d'un duvet noir; et cependant il n'est pas absolument sans plumes, car il en a de noires aux ailes et de frisées sur le erouption, qui lui tiennent lieu de queue : il a le bec gros, recourbé un peu par-dessous : les jambes (c'est-à-dire les pieds) hautes et couvertes d'écailles, trois doigts à chaque pied, le cri de l'oison, et sa chair est médiocrement bonne.

La femelle ne pond qu'un œuf, et cet œuf est blanc et gros comme un pain d'un sou : on trouve ordinairement à côté une pierre blanche, de la grosseur d'un œuf de poule; et peut-être cette pierre fait-elle ici le même effet que ces œufs de craie blanche que les fermières ont coutume de mettre dans le nid où elles veulent faire pondre leurs poules : celle de Nazare pond à terre dans les forêts sur de petits tas d'herbes et de feuilles qu'elle a formés; si on tue le petit, on trouve une pierre grise dans son gésicr.

L'OUTARDE.

LA première chose que l'on doit se proposer lorsqu'on entreprend d'éclaircir l'histoire d'un animal , c'est de faire une critique sévère de sa nomenclature , de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues et dans tous les tems , et de distinguer , autant qu'il est possible , les espèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués ; c'est le seul moyen de tirer parti des connaissances des anciens , et de les lier utilement aux découvertes des modernes , et par conséquent le seul moyen de faire de véritables progrès en histoire naturelle. En effet , comment , je ne dis pas un seul homme , mais une génération entière , mais plusieurs générations de suite , pourraient-elles faire complètement l'histoire d'un seul animal ? Presque tous les animaux craignent l'homme et le fuient ; le caractère de supériorité que la main du Très-Haut a gravé sur son front , leur inspire plus de frayeur que de respect ; ils ne soutiennent point ses regards , ils se défont de ses embûches ; ils redoutent ses armes ; ceux même qui pourraient se défendre par la force , ou résister par leur masse , se retirent dans des déserts que nous ne daignons pas leur disputer , ou se retranchent dans des forêts impénétrables : les petits , sûrs de nous échapper par leur petitesse , et rendus plus hardis par leur faiblesse même , vivent chez nous malgré nous , se nourrissent à nos dépens , quelquefois même de notre propre substance , sans nous être mieux connus , et parmi le grand

nombre de classes intermédiaires , renfermées entre ces deux classes extrêmes , les uns se creusent des retraites souterraines , les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux , d'autres se perdent dans le vague des airs , et tous disparaissent devant le tyran de la nature. Comment donc pourrions-nous , dans un court espace de tems , voir tous les animaux dans toutes les situations où il faut les avoir vus pour connaître à fond leur naturel , leurs mœurs , leur instinct , en un mot les principaux faits de leur histoire? On a beau rassembler à grands frais des suites nombreuses de ces animaux , conserver avec soin leur dépouille extérieure , y joindre leurs squelettes artistement montés , donner à chaque individu son attitude propre et son air naturel : tout cela ne représente que la nature morte , inanimée , superficielle ; et si quelque souverain avait conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la science , en formant de vastes ménageries , et réunissant sous les yeux des observateurs un grand nombre d'espèces vivantes , on y prendrait encore des idées imparfaites de la nature : la plupart des animaux , intimidés par la présence de l'homme , importunés par ses observations , tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inséparable de la captivité , ne montreraient que des mœurs altérées , contraintes , et peu dignes des regards d'un philosophe , pour qui la nature libre , indépendante , et , si l'on veut , sauvage , est la seule belle nature.

Il faut donc , pour connaître les animaux avec quelque exactitude , les observer dans l'état sauvage , les suivre jusque dans les retraites qu'ils se sont choisies eux-mêmes , jusque dans ces antres profonds et sur ces rochers scarpés où ils vivent en pleine liberté : il faut même , en les étudiant , faire en sorte de n'en être point

aperçu ; car ici l'œil de l'observateur , s'il n'est en quelque façon invisible , agit sur le sujet observé , et l'altère réellement : mais comme il est fort peu d'animaux , sur-tout parmi ceux qui sont ailés , qu'il soit facile d'étudier ainsi , et que les occasions de les voir agir d'après leur naturel véritable , et montrer leur mœurs franches et pures de toute contrainte , ne se présentent que de loin en loin , il s'ensuit qu'il faut des siècles et beaucoup de hasards heureux pour amasser tous les faits nécessaires , une grande attention pour rapporter chaque observation à son véritable objet , et conséquemment pour éviter la confusion des noms , qui de toute nécessité entraînerait celle des choses ; sans ces précautions , l'ignorance la plus absolue serait préférable à une prétendue science , qui ne serait au fond qu'un tissu d'incertitudes et d'erreurs. L'outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avaient donné le nom d'*otis* ; Aristote en parle en trois endroits sous ce nom , et tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde : mais les Latins , trompés apparemment par la ressemblance des mots , l'ont confondue avec l'*otus* , qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit , avec raison , que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs se nommait *avis tarda* en Espagne , ce qui convient à l'outarde , ajoute que la chair en est mauvaise , ce qui convient à l'*otus* , selon Aristote et la vérité , mais nullement à l'outarde ; et cette méprise est d'autant plus facile à supposer , que Pline , dans le chapitre suivant , confond évidemment l'*otis* avec l'*otus* , c'est-à-dire , l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien , dans Athénée , tombe aussi dans la même erreur , en attribuant à l'*otus* ou à l'*otis* , qu'il prend pour un seul et même oiseau , d'avoir les pieds de lièvre , c'est-à-dire , velus ; ce qui est vrai de l'*otus* , hibou qui , comme la plupart des oiseaux de nuit , a les

pieds velus , ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées , et non de l'*otis* , qui est notre outarde , et qui a non-seulement le pied , mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au dessus du tarse , sans plumes.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha* , qui signifiait une espèce de milan , et par lequel ils désignent aujourd'hui l'outarde.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Aristote , et qui était l'*ourax* des Athéniens , est aussi notre outarde ; cependant le peu que dit Aristote du *tetrix* ne convient point à l'outarde : le *tetrix* niche parmi les plantes basses , et l'outarde parmi les blés , les orges , etc. que probablement Aristote n'a point voulu désigner par l'expression générique de plantes basses. En second lieu , voici comment s'explique ce grand philosophe : « Les oiseaux qui volent peu , comme les perdrix et les cailles , ne font point de nids , mais pondent à terre sur de petits tas de feuilles qu'elles ont amoncelées ; l'alouette et le *tetrix* font aussi de même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage , on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans et qui volent peu ; qu'Aristote parle ensuite de l'alouette et du *tetrix* , qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu , quoiqu'apparemment ils soient moins pesans , puisque l'alouette est du nombre , et que si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix* , il l'eût rangée sans doute , comme oiseau pesant , avec les perdrix et les cailles , et non avec les alouettes , qui , par leur vol élevé , ont mérité selon Schwenckfeld lui-même , le nom de *célipèdes*.

Longolius et Gesner pensent l'un et l'autre que le *tetrax* du poète Nemcsianus n'est autre chose que

L'outarde , et il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur et le plumage. Mais ces rapports ne sont pas suffisans pour cuporter l'identité de l'espèce , et d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différeuces marquées : la première, c'est que le *tetrax* paraît familier par stupidité , et qu'il va se précipiter dans les pièges qu'il a vu qu'on dressait contre lui ; au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme , et qu'elle s'enfuit fort vite , du plus loin qu'elle l'aperçoit : en second lieu , le *tetrax* faisait son nid au pied du mont Apennin ; au lieu qu'Aldrovande , qui était Italien , nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie , que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent. Il est vrai que Willughby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées , et cela sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché : mais il me semble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande qu'avec la conjecture de Willughby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que l'*otis* en Scythie , ne couvé point ses œufs comme les autres oiseaux , mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard , et les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde , mais à un certain oiseau de Scythie , probablement un oiseau de proie , puisqu'il savait écorcher les lièvres et les renards , et qui seulement était de la grosseur d'une outarde , ainsi que Pline et Gaza le traduisent ; d'ailleurs , pour peu qu'Aristote conût l'outarde , il ne pouvait ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz* , que les Allemands

ont appliqué à cet oiseau , a donné lieu à d'autres erreurs ; *trappen* signifie *marcher* , et l'usage a attaché à ses dérivés une idée accessoire de lenteur , de même qu'au *gradatim* des Latins et à l'*andante* des Italiens ; et en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde , qui , lorsqu'elle n'est point poursuivie , marche lentement et pesamment : il lui conviendrait encore , quand cette idée accessoire de lenteur n'y serait point attachée , parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher , c'est dire assez qu'il vole peu.

À l'égard du mot *gansz* , il est susceptible d'équivoque : ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai écrit avec un *z* final ; et de cette manière il signifie *beaucoup* , et annonce un superlatif ; au lieu que lorsqu'on l'écrit par un *s* (*gans*) , il signifie *une oie*. Quelques auteurs l'ayant pris dans ce dernier sens , l'ont traduit en latin par *anser trappus* ; et cette erreur de nom influant sur la chose , on n'a pas manqué de dire que l'outarde était un oiseau aquatique , qui se plaisait dans les marécages ; et Aldrovande lui-même , qui avait été averti de cette équivoque de noms par un médecin hollandais , et qui penchait à prendre le mot *gansz* dans le même sens que moi , fait cependant dire à Belon , en le traduisant en latin , que l'outarde aime les marécages , quoique Belon dise précisément le contraire ; et cette erreur en produisant une autre , on a donné le nom d'*outarde* à un oiseau véritablement aquatique , à une espèce d'oie noire et blanche que l'on trouve en Canada et dans plusieurs endroits de l'Amérique septentrionale. C'est sans doute par une suite de cette méprise , qu'on envoya d'Écosse à Gesner la figure d'un oiseau palmipède , sous le nom de *gustarde* , qui est le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable , et que Gesner fait dériver de *tarde* , lent , tardif , et de *guss* et *goose* , qui , en

hollandais et en anglais , signifie *une oie*. Voilà donc l'outarde , qui est un oiseau tout-à-fait terrestre , travestie en un oiseau aquatique , avec lequel elle n'a cependant presque rien de commun ; et cette bizarre métamorphose a été produite évidemment par une équivoque de mots. Ceux qui ont voulu justifier ou excuser le nom d'*anser trappus* ou *trarppgans* , ont été réduits à dire , les uns que les outardes volaient par troupes comme les oies , les autres qu'elles étaient de la même grosseur ; comme si la grosseur , ou l'habitude de voler par troupes , pouvaient seules caractériser une espèce : à ce compte , les vautours et les coqs de bruyère pourraient être rangés avec l'oie. Mais c'est trop insister sur une absurdité : je me hâte de terminer cette liste d'erreurs et cette critique peut-être un peu longue , mais que j'ai crue nécessaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Plinè était l'outarde ; mais c'est sans fondement , puisque Plinè parle au même endroit de l'*avis tarda*. Il est vrai que Belon , défendant son erreur par une autre , avance que l'*avis tarda* des Espagnols et l'*otis* des Grecs désignent le duc : mais il faudrait prouver auparavant , 1°. que l'outarde se tient sur les hautes montagnes , comme Plinè l'assure du *tetrao alter* (*gignunt eos Alpes*) ; ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les naturalistes , excepté M. Barrère : 2°. que le duc , et non l'outarde , a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda* , et en Grèce sous celui d'*otis* ; assertion insoutenable , et combattue par le témoignage de presque tous les écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon , c'est que Plinè donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche ; ce qui , suivant Belon , ne peut convenir qu'à l'outarde : mais nous verrons dans la suite que le grand *tetras* ou coq de bruyère ,

surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; et si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convieut beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon aurait pu soupçonner que ce naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus* comme je l'ai remarqué plus haut, et qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables; mais il n'aurait pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchait à croire que son *œdicnemus* était un *ostardeau*: et en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, et tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros, le cou plus court, et il paraît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde: c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques auteurs, trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu le nom de *starda*, qui, en italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna*, qui, dans la même langue, signifie perdrix.

Il résulte de toutes ces discussions, que l'*otis* des Grecs, et non l'*otus*, est notre outarde; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenait autrefois au milan: que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au tems de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur, et non, comme le veut Niphus, parce qu'elle n'aurait été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetra* du poète Nemesianus, ni cet oiseau de Scythie dont parle Aristote dans son *Histoire des animaux*, ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; et enfin que c'est la *starda*, et non la *starna* des Italiens.

Pour sentir combien cette disussion préliminaire était importante , il ne faut que se présenter la bizarre et ridicule idée que se ferait de l'outarde un commentant qui aurait recueilli , sans choix et avec une confiance aveugle , tout ce qui a été attribué par les auteurs à cet oiseau , ou plutôt aux différens noms par lesquels il l'aurait trouvé désigné dans leurs ouvrages : il serait obligé d'en faire à la fois un oiseau de jour et de nuit , un oiseau de montagne et de vallée , un oiseau d'Europe et d'Amérique , un oiseau aquatique et terrestre , un oiseau granivore et carnassier , un oiseau très-gros et très-petit ; en un mot , un monstre , et même un monstre impossible : ou , s'il voulait opter entre ces attributs contradictoires , ce ne pourrait être qu'en rectifiant la nomenclature , comme nous avons fait , par la comparaison de ce que l'on sait de cet oiseau , avec ce qu'ont dit les naturalistes qui nous ont précédés.

Mais c'est assez nous arrêter sur le nom , il est tems de nous occuper de la chose. Gesner s'est félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvait se rapporter au genre des gallinacés , et il est vrai qu'elle en a le bec et la pesanteur ; mais elle en diffère par sa grosseur , par ses pieds à trois doigts , par la forme de la queue , par la nudité du bas de la jambe , par la grande ouverture des oreilles , par les barbes de plumes qui lui tombent sous le menton , au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés , sans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'est pas plus heureux dans ses conjectures , lorsqu'il prend pour une outarde cet aigle frugivore dont parle Élien , à cause de sa grandeur , comme si le seul attribut de la grandeur suffisait pour faire naître l'idée d'un aigle : il me paraît bien plus vraisemblable qu'Élien voulait parler du grand vautour , qui

est un oiseau de proie comme l'aigle , et même plus puissant que l'aigle commun , et qui devient frugivore dans les cas de nécessité. J'ai ouvert un de ces oiseaux , qui avait été démonté par un coup de fusil , et qui avait passé plusieurs jours dans des champs semés de blé : je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte , qui était évidemment de l'herbe à demi digérée.

On retrouverait bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée , plus grand que les plus gros coqs (et l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds , des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec , le plumage émaillé , la voix grave , et dont la chair a le goût de celle de l'autruche , avec qui l'outarde a tant d'autres rapports : mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde , puisque c'est un oiseau dont , selon Athénée , il n'est fait aucune mention dans les livres d'Aristote ; au lieu que ce philosophe parle de l'outarde en plusieurs endroits.

On pourrait encore soupçonner avec M. Perrault , que ces Perdrix des Indes dont parle Strabon , qui ne sont pas moins grosses que des oies , sont des espèces d'outardes. Le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement distribuées et plus vives ; par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés sur le cou , dont il est surprenant que M. Perrault n'ait point parlé , et dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle ; par sa grosseur presque double de celle de la femelle , ce qui est une des plus grandes proportions qui aient été observées en aucune autre espèce , de la taille de la femelle à celle du mâle.

Belon et quelques autres qui ne connaissent ni le casoar , ni le touyou , ni le dronte , ni peut-être le griffon ou grand vautour , regardaient l'outarde comme un oiseau de la seconde grandeur , et le plus gros après l'au-

truche : cependant le pélican , qui ne leur était pas inconnu , est beaucoup plus grand , selon M. Perrault ; mais il peut se faire que Belon ait vu une grosse outarde et un petit pélican , et , dans ce cas , tout son tort sera , comme celui de bien d'autres , d'avoir assuré de l'espèce ce qui n'était vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willughby de s'être trompé grossièrement , et d'avoir induit en erreur Albin , qui l'a copié , en disant que l'outarde avait soixante pouces anglais de longueur , du bout du bec au bout de la queue. En effet , celles que j'ai mesurées n'avaient guère plus de trois pieds , ainsi que celle de M. Brisson ; et la plus grande qui ait été mesurée de M. Edwards , avait trois pieds et demi dans ce sens , et trois pieds neuf pouces et demi du bout du bec au bout des ongles. Les auteurs de la *Zoologie britannique* la fixent à près de quatre pieds anglais ; ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France. L'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets : elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards , de neuf pieds par les autres de la *Zoologie britannique* , et de quatre pieds de France par M. Perrault , qui assure n'avoir jamais observé que des mâles , toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement : les uns l'ont trouvé de dix livres , et d'autres de vingt-sept , et même de trente. Mais , outre ces variétés dans le poids et la grandeur , on en a aussi remarqué dans les proportions ; tous les individus de cette espèce ne paraissent pas avoir été formés sur le même modèle. M. Perrault en a observé dont le cou était plus long , et d'autres dont le cou était plus court , proportionnellement aux jambes ; d'autres dont le bec était plus pointu , et d'autres dont les oreilles étaient recouvertes par des plumes plus

longues : tous avaient le cou et les jambes beaucoup plus longs que ceux que Gesner et Aldrovande ont examinés. Dans les sujets décrits par M. Edwards, il y avait de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, et qui paraissaient garnies de plumes lorsque le cou était fort étendu ; ce qui n'a point été indiqué par les autres observateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne ressemblaient pas exactement à celles de France et d'Angleterre ; et en effet on trouve, en comparant les descriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, etc.

En général, l'outarde se distingue de l'autruche, du touyou, du casoar et du dronte, par ses ailes, qui, quoique peu proportionnées au poids de son corps, peuvent cependant l'élever et la soutenir quelque tems en l'air, au lieu que celles des quatre autres oiseaux que j'ai nommés, sont absolument inutiles pour le vol : elle se distingue de presque tous les autres par sa grosseur, ses pieds à trois doigts isolés et sans membranes, son bec de diudon, son duvet couleur de rose, et la nudité du bas de la jambe ; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile est composée de vingt-six plumes, selon M. Brisson, et de trente-deux ou trente-trois, suivant M. Edwards, qui peut-être compte celles de l'aile bâtarde. La seule chose que j'aie à faire remarquer dans ces plumes, et dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'est qu'aux troisième, quatrième, cinquième et sixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, et ces plumes conséquemment plus étroites à l'endroit où elles sortent de dessous leurs couvertures.

Les plumes de la queue sont au nombre de vingt, et les deux du milieu sont différentes de toutes les autres.

M. Perrault impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le dessus des ailes de l'outarde était blanc , contre ce qu'avaient observé MM. de l'académie , et contre ce qui se voit dans les oiseaux qui ont communément plus de blanc sous le ventre et dans toute la partie inférieure du corps , et plus de brun et d'autres couleurs sur le dos et les ailes : mais il me semble que sur cela Belon peut être aisément justifié ; car il a dit exactement , comme MM. de l'académie , que l'outarde était *blanche par dessous le ventre et dessous les ailes* : et lorsqu'il a avancé que le dessus des ailes était blanc , il a sans doute entendu parler des pennes de l'aile qui approchent du corps , et qui se trouvent en effet au dessus de l'aile , celle-ci étant supposée pliée et l'oiseau debout : or , dans ce sens , ce qu'il a dit se trouve vrai et conforme à la description de M. Edwards , où la vingt-sixième penne de l'aile et suivantes , jusqu'à la trentième , sont parfaitement blanches.

M. l'errault a fait une observation plus juste : c'est que quelques plumes de l'outarde ont du duvet , non-seulement à leur base , mais encore à leur extrémité ; en sorte que la partie moyenne de la plume , qui est composée de barbes fermes et acerchées les unes aux autres , se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet : mais ce qui est très-remarquable , c'est que le duvet de la base de toutes les plumes , à l'exception des pennes du bout de l'aile , est d'un rouge vif , approchant du couleur de rose , ce qui est un caractère commun à la grande et à la petite outarde : le bout du tuyau est aussi de la même couleur.

Le pied , ou plutôt le tarse , et la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse , sont revêtus d'écaillés très-petites : celles des doigts sont en tables longues et étroites ; elles sont toutes de couleur grise ,

et recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent.

Les ongles sont courts et convexes par dessous comme par dessus , ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliatos* ; en sorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe , la coupe en serait à peu près circulaire.

L'outarde est un oiseau granivore : elle vit d'herbes , de grains et de toutes sortes de semences , de feuilles de choux , de dents de lion , de navets , de *mysotis* ou oreille de souris , de vesce , d'ache , de *daucus* , et même de foin , et de ces gros vers de terre que , pendant l'été , l'on voit fourmiller sur les dunes tous les matins , avant le lever du soleil : dans le fort de l'hiver et par les tems de neige , elle mange l'écorce des arbres ; en tout tems elle avale de petites pierres , même des pièces de métal , comme l'autruche , et quelquefois en plus grande quantité. MM. de l'académie ayant ouvert le ventricule de l'une des six outardes qu'ils avaient observées , le trouvèrent rempli en partie de pierres , dont quelques-unes étaient de la grosseur d'une noix , et en partie de doubles , au nombre de quatre-vingt-dix , tous usés et polis dans les endroits exposés au frottement , mais sans aucune apparence d'érosion.

Willnghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux , au tems de la moisson , trois ou quatre grains d'orge , avec une grande quantité de grain de ciguë ; ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine , et par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les pièges.

Le foie est très-grand ; la vésicule du fiel , le pancréas , le nombre des canaux pancréatiques , leur insertion , ainsi que celle des conduits hépatiques et cystiques , sont sujets à quelques variations dans les différens sujets.

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche , d'une substance assez ferme ; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum* , comme je l'ai dit plus haut , et l'on trouve au bord supérieur de l'anus une petite appendice qui tient lieu de verge.

Dans la saison des amours , le mâle va piaffant autour de la femelle , et fait une espèce de rouc avec sa queue.

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie ; ils sont d'un brun olivâtre pâle , marqués de petites taches plus foncées , en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid ; mais il creuse seulement un trou en terre , et y dépose ses deux œufs , qu'il couve pendant trente jours , comme font tous les gros oiseaux , selon Aristote. Lorsque cette mère inquiète se défie des chasseurs , et qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs , elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) et les transporte en lieu sûr. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité , pour y faire sa ponte , suivant en cela l'instinct commun à tous les animaux , de mettre leurs petits à portée de trouver en naissant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus basses ; en sorte qu'étant posée sur ses œufs , sa tête domine sur la campagne , et qu'elle puisse avoir l'œil sur ce qui se passe autour d'elle : mais ce fait , avancé par M. Klein , ne s'accorde ni avec le sentiment général des naturalistes , ni avec le naturel de l'outarde , qui , sauvage et défiante comme elle l'est , doit chercher sa sûreté plutôt en se cachant dans les grands blés qu'en se tenant à portée de voir les chasseurs de loin , au risque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ses œufs pour aller chercher sa nourriture ; mais si , pendant ces courtes absences , quelqu'un les touche ou les frappe seulement de son haleine , on prétend qu'elle s'en aperçoit à son retour , et qu'elle les abandonne.

L'outarde , quoique fort grosse , est un animal très-craintif , et qui paraît n'avoir ni le sentiment de sa propre force , ni l'instinct de l'employer. Elles s'assemblent quelquefois par troupes de cinquante ou soixante , et ne sont pas plus rassurées par leur nombre que par leur force et leur grandeur ; la moindre apparence de danger , ou plutôt la moindre nouveauté les effraie , et elles ne pourvoient guère à leur conservation que par la fuite. Elles craignent sur-tout les chiens ; et cela doit être , puisqu'on se sert communément des chiens pour leur donner la chasse : mais elles doivent craindre aussi le renard , la fouine , et tout autre animal , si petit qu'il soit , qui sera assez hardi pour les attaquer ; à plus forte raison les animaux féroces , et même les oiseaux de proie , contre lesquels elles oseraient bien moins se défendre : leur pusillanimité est telle , que pour peu qu'on les blesse , elles meurent plutôt de la peur que de leurs blessures. M. Klein prétend néanmoins qu'elles se mettent quelquefois en colère , et qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont sous le cou. Si l'on en croit les anciens , l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien ; dès qu'elle aperçoit celui-là , elle , qui craint tout , vole à sa rencontre , et se met presque sous ses pieds. En supposant bien constatée cette singulière sympathie entre des animaux si différens , on pourrait , ce me semble , en rendre raison en disant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne sont qu'à demi digérés , et lui sont une ressource dans la disette.

Lorsqu'elle est chassée , elle court fort vite , en battant des ailes , et va quelquefois plusieurs milles de suite et sans s'arrêter ; mais comme elle ne prend son vol que difficilement et lorsqu'elle est aidée , ou , si l'on veut , portée par un vent favorable , et que d'ailleurs elle ne se perche ni ne peut se percher sur les arbres , soit à cause de sa pesanteur , soit faute de doigt postérieur dont elle puisse saisir la branche et s'y soutenir , on peut croire , sur le témoignage des anciens et des modernes , que les lévriers et les chiens courans la peuvent forcer. On la chasse aussi avec l'oiseau de proie , ou enfin on lui tend des filets , et on l'attire où l'on veut en faisant paraître un cheval à propos , ou seulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux. Il n'est point de piège si grossier qu'il soit , qui ne doive réussir , s'il est vrai , comme le dit Élien , que , dans le royaume de Pont , les renards viennent à bout de les attirer à eux en se couchant contre terre , et relevant leur queue , à laquelle ils donnent , autant qu'ils peuvent , l'apparence et les mouvemens du cou d'un oiseau ; les outardes , qui prennent , dit-on , cet objet pour un oiseau de leur espèce s'approchent sans défiance , et deviennent la proie de l'animal rusé : mais cela suppose bien de la subtilité dans le renard , bien de la stupidité dans l'outarde , et peut-être encore plus de crédulité dans l'écrivain.

J'ai dit que ces oiseaux allaient quelquefois par troupes de cinquante ou soixante : cela arrive sur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne ; ils se répandent alors dans les terres semées de *turneps* , et y font de très-grands dégâts. En France , on les voit passer régulièrement au printemps et en automne , mais par plus petites troupes , et elles ne se posent guère que sur les lieux les plus élevés. On a observé leur passage en Bourgogne , en Champagne et en Lorraine.

L'outarde se trouve dans la Libye , aux environs d'Alexandrie , selon Plutarque ; dans la Syrie ; dans la Grèce ; en Espagne ; en France , dans les plaines du Poitou et de la Champagne pouilleuse ; dans les contrées ouvertes de l'est et du sud de la Grande-Bretagne , depuis la province de Dorset jusqu'à celle de Mercie et de la Lothiane en Écosse ; dans les Pays-Bas ; en Allemagne ; en Ukraine et en Pologne , où , selon Rzaezynski , elle passe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent que ces oiseaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître , et que leurs plus grandes excursions ne vont pas au delà de vingt à trente milles : mais Aldrovande prétend que sur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande et se tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes et des lieux habités. M. Linnæus dit qu'ils passent en Hollande et en Angleterre. Aristote parle aussi de leur migration ; mais c'est un point qui demande à être éclairci par des observations plus exactes.

Aldrovande reproche à Gesner d'être tombé dans quelque contradiction à cet égard , sur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles , ayant dit plus haut qu'elle ne quittait point la Suisse , où elle est rare , et qu'on y en prenait quelquefois l'hiver : mais cela peut se concilier , ce me semble , en admettant la migration des outardes , et la resserrant dans des limites , comme les auteurs de la *Zoologie britannique* ; d'ailleurs celles qui se trouvent en Suisse sont des outardes égarées , dépaysées , en petit nombre , et dont les mœurs ne peuvent représenter celles de l'espèce. Ne pourrait-on pas dire aussi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich pendant l'hiver , soient les mêmes qui y ont passé l'été précédent ?

Ce qui paraît de plus certain , c'est que l'outarde ne se trouve que rarement dans les contrées montagneuses ou bien peuplées , comme la Suisse , le Tyrol , l'Italie , plusieurs provinces d'Espagne , de France , d'Angleterre et d'Allemagne , et que lorsqu'elle s'y rencontre , c'est presque toujours en hiver * : mais quoiqu'elle puisse subsister dans les pays froids , et qu'elle soit , selon quelques auteurs , un oiseau de passage , il ne paraît pas néanmoins qu'elle ait jamais passé en Amérique par le nord ; car bien que les relations des voyageurs soient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent , il est aisé de reconnaître que ces prétendues outardes sont des oiseaux aquatiques , comme je l'ai déjà remarqué plus haut , et absolument différens de la véritable outarde dont il est ici question.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiseau propre et naturel à l'ancien continent , et qui dans ce continent ne paraît point attaché à un climat particulier , puisqu'il peut vivre en Libye , sur les côtes de la mer Baltique , et dans tous les pays intermédiaires.

C'est un très-bon gibier : la chair des jeunes , un peu gardée , est sur-tout excellente ; et si quelques écrivains ont dit le contraire , c'est pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus* , comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne sais pourquoi Hippocrate l'interdisait aux personnes qui tombaient du mal caduc. Pline reconnaît dans la graisse d'outarde la vertu de soulager les maux de mamelles qui surviennent aux nouvelles accouchées. On se sert des penes de cet oiseau , comme on fait de celles d'oie et de cygne , pour écrire ; et les pêcheurs les recherchent

* Je me souviens d'en avoir vu deux , à deux différentes fois , dans une partie de la Bourgogne fertile en blé , et cependant montagneuse ; mais c'a toujours été en hiver et par un tems de neige.

pour les attacher à leurs hameçons , parcc qu'ils croient que les petites taches noires dont elles sont émaillées , paraissent autant de petites mouches aux poissons qu'elles attirent par cette fausse apparence

LA PETITE OUTARDE ,

VULGAIREMENT

LA ÇANEPETIÈRE.

Cet oiscan ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit , et par quelques variétés dans le plumage. Il a aussi cela de commun avec l'outarde , qu'on lui a donné le nom de *cane* et de *canard* , quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiseaux aquatiques , et qu'on ne le voie jamais autour des eaux. Belon prétend qu'on l'a ainsi nommé parce qu'il se tapit contre terre comme font les canes dans l'eau ; et M. Salerne , parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage , et qu'il vole comme lui : mais l'incertitude et le peu d'accord de ces conjectures étymologiques font voir qu'un rapport aussi vague , et sur-tout un rapport unique , n'est point une raison suffisante pour appliquer à un oiseau le nom d'un autre oiseau ; car si un lecteur qui trouve ce nom ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer , il prendra nécessairement une fausse idée : or il y a beaucoup à parier que ce rapport étant unique , ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de *petite outarde* , que j'ai préférée , n'est point sujette à cet inconvénient ; car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde , à l'exception de la grandeur , le nom composé de

pétite outarde lui convicnt dans presque toute la plénitude de sa signification, et ne peut guère produire d'erreurs.

Cet oiseau est une véritable outarde, mais construite sur une plus petite échelle; d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine*. Sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde: cette seule mesure donne toutes les autres; et il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux, mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent. Sa grosseur est à peu près celle d'un faisan: elle a, comme la grande outarde, trois doigts seulement à chaque pied, le bas de la jambe sans plumes, le bec des gallinacés, et un duvet couleur de rose sous toutes les plumes du corps; mais elle a deux plumes de moins à la queue, une plume de plus à chaque aile, dont les dernières plumes vont, l'aile étant pliée, presque aussi loin que les premières, par lesquelles on entend les plus éloignées du corps. Outre cela, le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande espèce; et M. Klein ajoute que son plumage est moins beau que celui de la femelle, contre ce qui se voit le plus souvent dans les oiseaux. Mais, à ces différences près, qui sont assez légères, on retrouve dans la petite espèce tous les attributs extérieurs de la grande, et même presque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il semble que la petite soit éclosée d'un œuf de la grande, dont le germe aurait eu une moindre force de développement.

Le mâle se distingue de la femelle par un double collier blanc , et par quelques autres variétés dans les couleurs ; mais celles de la partie supérieure du corps sont presque les mêmes dans les deux sexes , et sont beaucoup moins sujettes à varier dans les différens individus , ainsi que Belon l'avait remarqué.

Selon M. Salerne , ces oiseaux ont un cri particulier d'amour , qui commence au mois de mai : ce cri est *brout* ou *prout* ; ils le répètent sur-tout la nuit , et on l'entend de fort loin : alors les mâles se battent entr'eux avec acharnement , et tâchent de se rendre maîtres chacun d'un certain district ; un seul suffit à plusieurs femelles , et la place du rendez-vous d'amour est battue comme l'air d'une grange.

La femelle pond , au mois de juin , trois , quatre et jusqu'à cinq œufs fort beaux , d'un verd luisant : lorsque ses petits sont clos , elle les mène comme la poule même les siens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août ; et quand ils entendent du bruit , ils se tapissent contre terre , et se laisseraient plutôt écraser que de remuer de la place.

On prend les mâles au piège , en les attirant avec une femelle empaillée dont on imite le cri ; on les chasse aussi avec l'oiseau de proie : mais en général ces oiseaux sont fort difficiles à approcher , étant toujours aux aguets sur quelque hauteur dans les avoines , mais jamais , dit-on , dans les seigles et les blés. Lorsque , sur la fin de la belle saison , ils se disposent à quitter le pays pour passer dans un autre , on les voit se rassembler par troupes , et pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes et les vieux.

Ils se nourrissent , suivant Belon , comme ceux de la grande espèce , c'est-à-dire , d'herbes et de graines , et , outre cela , de fourmis , de scarabées et de petites mou-

ches: mais, selon M. Salerne, les insectes sont leur nourriture principale, seulement ils mangent quelquefois, au printems, les feuilles les plus tendres du laiteron.

La petite outarde est moins répandue que la grande, et paraît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle se trouve en Europe, et particulièrement en France: cela est un peu vague; car il y a des pays très-considérables en Europe et même de grandes provinces en France où elle est inconnue. On peut mettre les climats de la Suède et de la Pologne au nombre de ceux où elle ne se plaît point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, et s'en aller aux approches de l'hiver: il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres et pierreuses; raison pourquoï on l'appelle *canepétrace*, et ses petits *pétraceaux*. On la voit aussi dans le Berri, où elle est connue sous le nom de *canepétrott*. Enfin elle doit être commune dans le Maine et la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connaissait mieux, avance qu'il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer.

La petite outarde est naturellement rusée et soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, et que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, qu'ils font de la *canepetière*.

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent et font un vol de deux ou trois cents pas très-roide et fort près de terre: puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vite, qu'à peine un homme les pourrait atteindre.

La chair de la petite outarde est noire et d'un goût exquis: M. Klein nous assure que les œufs de la femelle

qu'il a eue , étaient très-bons à manger , et il ajoute que la chair de cette femelle était meilleure que celle de la femelle du petit coq de bruyère ; ce dont il pouvait juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure , elle est à peu près la même , suivant Belon , que dans le commun des granivores.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX OUTARDES.

I. *Le holong* , ou *l'outarde huppée d'Arabie*. L'oiseau que les Arabes appellent *lohong* , et que M. Edwards a dessiné et décrit le premier , est à peu près de la grosseur de notre grande outarde ; il a , comme elle , trois doigts à chaque pied , dirigés de même , seulement un peu plus courts , les pieds , le bec et le cou plus longs , et paraît en général modelé sur des proportions plus légères.

II. *L'outarde d'Afrique* dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce : elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage ; le noir y domine , mais le dos est cendré et les oreilles blanches.

III. *Le charge* , ou *l'outarde moyenne des Indes*. Cette outarde est non-seulement plus petite que celle d'Europe , d'Afrique et d'Arabie ; mais elle est encore plus menue à proportion , et plus haut montée qu'aucune autre outarde : elle a vingt pouces de haut depuis le plan de position jusqu'au sommet de la tête.

IV. *Le houbara* , ou *petite outarde huppée d'Afrique*. Celle que les Barbaresques appellent *houbaara* est huppée et fraisée. M. Shaw , qui en donne la figure , dit positivement qu'elle a la forme et le plumage de l'ou-

tarde , mais qu'elle est beaucoup plus petite , n'ayant guère que la grosseur d'un chapon.

V. *Le rhaad , autre petite outarde huppée d'Afrique.*

Le rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe , et du *houbaara* d'Afrique en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraise ; du reste , il est de la même grosseur que celui-ci : il a la tête noire , la huppe d'un bleu foncé ; le dessus du corps et des ailes , jaune , tacheté de brun ; la queue d'une couleur plus claire , rayée transversalement de noir ; le ventre blanc et le bec fort , ainsi que les jambes.

LE COQ.

CET oiseau , quoique domestique , quoique le plus commun de tous , n'est peut-être pas encore assez connu : excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la nature , il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure , sur la structure de ses parties internes , sur ses habitudes naturelles ou acquises , sur les différences qu'entraînent celles du sexe , du climat , des alimens ; enfin sur les variétés des races diverses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes , il n'est pas moins embarrassant pour un naturaliste à méthode , qui ne croit connaître un objet que lorsqu'il a cru lui trouver une place dans ses classes et dans ses genres : car , si prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts , il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre , que fera-t-il de la poule à cinq doigts , qui est certainement une poule , et même fort ancienne , puisqu'elle remonte jusqu'au tems de Columelle , qui en parle comme d'une race de distinction ? que s'il fait du coq une classe à part , caractérisée par la forme singulière de sa queue , où placera-t-il le coq sans erouption , et par conséquent sans queue , et qui n'en est pas moins un coq ? que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon , ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu , qui a des



1.



2.

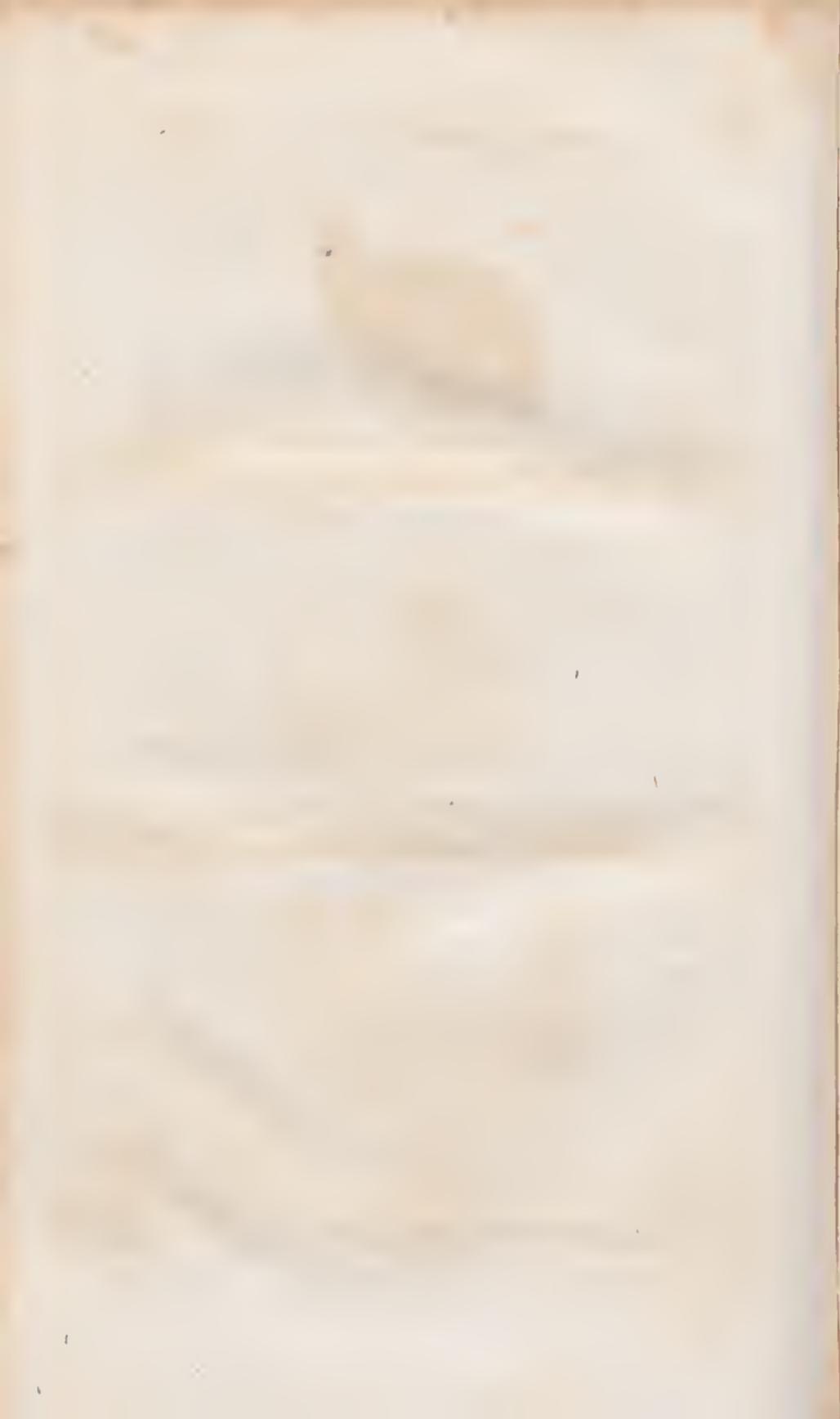


3.

De Sève, Del.

J.F. Pine, Sculp.

1 LA PEINTADE. 2 LE DINDON. 3 LE COQ.



plumes jusqu'à l'origine des doigts , et du eoq du Japon , qui en a jusqu'aux ongles ? enfin , s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores , et que , dans le nombre et la structure de leurs estomacs et de leurs intestins , il eroic voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines et d'autres matières végétales , comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre constamment pour les vers de terre , et même pour toute chair haehée , cuite ou eruc , à moins qu'il ne se persuade que la nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins et son double estomac , l'a faite aussi vermivore , et même carnivore par son bec un tant soit peu erochu ? ou plutôt ne conviendra-t-il pas , s'il est de bonne foi , que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la nature , et les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages dans les limites étroites d'une méthode particulière , ne paraissent être faits que pour donner essor aux idées vagues et aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes , et qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la nature et de la connaissance réelle de ses productions ? Ainsi , sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse , ni la renfermer toute entière dans cette espèce de filet scientifique , dont , malgré toutes nos précautions , il s'en échapperait toujours quelques-uns , nous nous eontenterons de rapprocher ceux qui nous paraîtront avoir plus de rapport entr'eux , et nous tâcherons de les faire connaître par les traits les plus caractérisés de leur eonformation intérieur , et sur-tout par les principaux faits de leur histoire.

Le eoq est un oiseau pesant , dont la démarche est grave et lente , et qui , ayant les ailes fort courtes , ne

vole que rarement , et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour , mais non pas régulièrement à certaines heures ; et son chant est fort différent de celui de sa femelle , quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq , c'est-à-dire , qui font le même effort du gosier avec un moindre effet ; car leur voix n'est pas si forte , et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture ; il avale autant de petits cailloux que de grains , et n'en digère que mieux : il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air ¹ , et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Son corps , dans sa situation naturelle , se soutient à peu près parallèle au plan de position , le bec de même ; le cou s'élève verticalement : le front est orné d'une crête rouge et charnue , et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature ; ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes , mais une substance particulière et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes , les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur , et les oreilles de chaque côté de la tête , avec une peau blanche au dessous de chaque oreille ; les pieds ont ordinairement quatre doigts , quelquefois cinq ; mais toujours trois en avant , et le reste en arrière. Les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau ; caractère assez singulier , qui n'a été saisi que par très-peu de naturalistes. La queue est à peu près droite , et néanmoins capable de s'incliner du côté

¹ Par une suite de cette attitude habituelle , la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue , et nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons et les poulardes.

du cou et du côté opposé ; cette queue , dans les races des gallinacés qui en ont une , est composée de quatorze grandes plumes , qui se partagent en deux plans égaux , inclinés l'un à l'autre , et qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu : mais ce qui distingue le mâle , c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres , et se recourbent en arc ; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites , et que leurs pieds sont armés d'éperons. Il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons , mais cela est rare , et les poules ainsi éperonnées ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle : leur crête se relève , ainsi que leur queue ; elles imitent le chant du coq , et cherchent à l'imiter en choses plus essentielles : mais on aurait tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites , puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle , et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendraient mieux , ce sont , à vrai dire , des individus viciés , indécis , privés de l'usage du sexe , et même des attributs essentiels de l'espèce , puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux , de la fierté dans la démarche , de la liberté dans ses mouvemens , et toutes les proportions qui annoncent la force.

Un coq ainsi fait n'imprimerait pas la terreur à un lion , comme on l'a dit et écrit tant de fois ; mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules. Si on veut le ménager , on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle voulait qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq ; mais quand il en aurait cinquante chaque jour , on prétend qu'il ne manquerait à aucune. A la vérité , personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles , efficaces , et capables de féconder

les œufs de la femelle. Ses désirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paraissent être fréquens. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules : il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second ; et lorsqu'il a été privé des poules pendant du tems, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée, et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin. Le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation de M. Edwards ¹, et par une loi dont parle Plutarque, laquelle condamnait au feu tout coq vaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être assorties au coq, si l'on veut une race pure ; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avait point échappé aux anciens : Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes ; et nous voyons dans Athénée que l'on avait encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires ².

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point

¹ Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvaient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animosité précédente ; et au lieu de se battre, chacun tâchait de cacher son camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aise d'être coché.

² Longolius indique la façon de faire réussir cette union du coq-faisan avec les poules communes [Gesner, *De avibus*, page 445], et l'on m'a assuré que ces poules se mêlent aussi avec le coq-pintade, lorsqu'on les a élevés de jeunesse ensemble, mais que les mullets qui proviennent de ce mélange sont peu féconds.

d'éperons : les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle ; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires , comme étant plus fécondes que les blanches , et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basses-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ces poules : il ne les perd guère de vue ; il les conduit , les défend , les menace , va chercher celles qui s'écartent , les ramène , et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine , on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages. Quand il les perd , il donne des signes de regrets. Quoiqu'aussi jaloux qu' amoureux , il n'en maltraite aucune ; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens : s'il se présente un autre coq , sans lui donner le tems de rien entreprendre , il accourt l'œil en feu , les plumes hérissées , se jette sur son rival , et lui livre un combat opiniâtre , jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe , ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Le desir de jouir , toujours trop violent , le porte non-seulement à écarter tout rival , mais même tout obstacle innocent : il bat et tue quelquefois les poussins , pour jouir plus à son aise de la mère. Mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse ? Au milieu d'un sérail nombreux , et avec toutes les ressources qu'il sait se faire , comment pourrait-il craindre le besoin ou la disette ? Quelque véhémens que soient ses appetits , il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desir la jouissance ; et comme il peut beaucoup , sa jalousie est au moins plus excusable et micux sentie que celle des

autres sultans : d'ailleurs il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence , et à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paraît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie , quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours , c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre , au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons , à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes , qui tirent parti de tout pour leur amusement , ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq ; ils ont cultivé cette haine innée , avec tant d'art que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples , même des peuples polis , et en même-tems des moyens de développer ou entretenir dans les âmes cette précieuse férocité , qui est , dit-on , le germe de l'héroïsme. On a vu , on voit encore tous les jours , dans plus d'une contrée , des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois , se diviser en deux partis , chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant , joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle , et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'était autrefois la folie des Rhodiens , des Tangriens , de ceux de Pergame ; c'est aujourd'hui celle des Chinois , des habitans des Philippines , de Java , de l'isthme de l'Amérique , et de quelques autres nations des deux continens.

Au reste , les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les Athéniens , qui avaient un jour dans l'année consacré à ces combats de coqs , em-

¹ Thémistocle allant combattre les Perses , et voyant que ses soldats montraient peu d'ardeur , leur fit remarquer l'acharnement

ployaient aussi les cailles au même usage , et les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat certains petits oiseaux ressemblans à des cailles ou à des linottes ; et partout la manière dont ces oiseaux se battent est différente , selon les diverses écoles où ils ont été formés , et selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable , c'est que les coqs de Rhodes , qui étaient plus grands , plus forts que les autres , et beaucoup plus ardens au combat , l'étaient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles ; il ne leur fallait que trois poules au lieu de quinze ou vingt , soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avaient coutume de vivre , soit que leur colère , trop souvent excitée , eût étouffé en eux des passions plus douces , et qui cependant étaient , dans l'origine , le principe de leur courage et la source de leurs dispositions guerrières. Les mâles de cette race étaient donc moins mâles que les autres , et les femelles , qui souvent ne sont que ce qu'on les fait , étaient moins fécondes et plus paresseuses , soit à couvrir leurs œufs , soit à mener leurs poussins : tant l'art avait bien réussi à dépraver la nature ! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation !

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs ; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire , lesquels , indépendamment de toute com-

avec lequel des coqs se battaient : « Voyez , leur dit-il , le courage indomptable de ces animaux ; cependant ils n'ont d'autre motif que le desir de vaincre : et vous , qui combattez pour vos foyers , pour les tombeaux de vos pères , pour la liberté... » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée , et Thémistocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet événement que les Athéniens instituèrent une espèce de fête qui se célébrait par des combats de coqs.

munication avec le mâle , peuvent y grossir , et , en grossissant , acquièrent leur maturité , se détachent de leur calice et de leur pédicelle , parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur , chemin faisant s'assimilent , par une force qui leur est propre , la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie , en composent leur blanc , leurs membranes , leurs coquilles , et ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ces fibres élastiques et sensibles étant gênées , irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers , entrent en contraction , et les poussent au dehors , le gros bout le premier , selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même : elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie , mais non un animal vivant semblable à sa mère , et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui ; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes : mais lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu , les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours n'était pas moins fécond que ceux qu'elle avait pondus peu après l'accouplement ; mais l'embryon qu'il contenait n'était pas plus avancé pour cela , et il ne fallait pas le tenir sous la poule moins de tems qu'aucun autre pour le faire éclore : preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet , mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé , ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer , pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation ; autrement tous les œufs qui resteraient dans l'*oviductus* vingt-un jours après avoir été fécondés , ne manqueraient pas d'y éclore , puisqu'ils auraient le tems et la

chaleur nécessaires pour cela, et les poules seraient tantôt ovipares et tantôt vivipares.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros. Si on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité; ensuite le blanc externe, qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne, qui est plus arrondi que le précédent; et enfin au centre de ce blanc le jaune, qui est sphérique: ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre; et toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ses *chalasæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune. La petite vésicule lenticulaire, appelée *cicatricule*, se trouve à peu près sur son équateur, et fixée solidement à sa surface.

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire; mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même-tems de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et, formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si, par quelque accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque tems de l'ovaire se trouve arrêté dans son accroissement, et qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus*.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité : aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet ; et cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses. Des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse, et même des œufs à double coque : on en a vu qui avaient conservé le pédicule par lequel ils étaient attachés à l'ovaire, d'autres qui étaient contournés en manière de croissant, d'autres qui avaient la forme d'une poire ; d'autres enfin qui portaient sur leur coquille l'empreinte d'un solcil, d'une comète, d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avait l'imagination frappée ; on en a même vu quelques-uns de lumineux. Ce qu'il y avait de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avait éprouvées dans le tems que sa coque était encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression. Il ne serait pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux. Un docteur allemand en a observé de tels, qui étaient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait ; mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs du coq qui sont sans jaune, et contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même ; ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura

été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent; c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute par la dissection d'une poule qui pondait de ces œufs : mais ni M. de la Peyronie ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares, ne leur ont trouvé d'œufs ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes, qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celle des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les bangalis, dont le plumage varie presque à chaque mue; et en général presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

Le fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours. On dit qu'il y en a en Samogitie, à Malaea et ailleurs, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui poussaient jusqu'à trois fois; et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriennes ou adriatiques

dont il parle dans un autre endroit , et qui étaient renommées pour leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité, extraordinaire ; la chaleur y contribue beaucoup. On peut faire pondre les poules en hiver les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu , il commence à transpirer , et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs : à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit , se durcit et se dessèche , ou bien il contracte un mauvais goût , et il se gâte enfin totalement , au point qu'il devient incapable de rien produire. L'art de lui conserver long-tems toutes ses qualités , se réduit à mettre obstacle à cette transpiration par une couche de matière grasse quelconque , dont on enduit exactement sa coque peu de momens après qu'il a été pondu : avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger , susceptibles d'incubation , et qui auront , en un mot , toutes les propriétés des œufs frais. Les habitans de Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la saumure ; d'autres Indiens dans l'huile. Le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger ; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage , et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couver , parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis , et qu'il faut nettoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse ; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq était nécessaire pour

la fécondation des œufs , et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience ; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus. On sait , à la vérité , que la verge du mâle est double , et n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque : on sait que la vulve de la femelle est placée au dessus de l'anus , et non au dessous comme dans les quadrupèdes : on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique , accéléré , baissant les ailes comme un coq d'Inde qui fait la roue , étalant même sa queue à demi , et accompagnant son action d'un certain murmure expressif , d'un mouvement de trépidation , et de tous les signes du desir pressant : on sait qu'il s'élançe sur la poule , qui le reçoit en pliant les jambes , se mettant ventre à terre , et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée : on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle , soit par manière de caresse , soit pour garder l'équilibre ; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est sa double verge , et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant ; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété , et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire : on sait que le coq a des testicules ; que sa liqueur séminale réside , comme celle des quadrupèdes , dans des vaisseaux spermatiques : on sait , par mes observations , que celle de la poule réside dans la cicatricule de chaque œuf , comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules : mais on ignore si la double verge du coq , ou seulement

l'une des deux , pénètre dans l'orifice de la femelle , et même s'il y a intrusion réelle ; ou une compression forte , ou un simple contact ; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé , ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre ; en un mot , malgré le nombre infini d'expériences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet , on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité : car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe , et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non , même dans ces prétendus œuf de coq dont j'ai parlé plus haut ; mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus et avant qu'ils eussent été couvés , vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur , et reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé ; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule , sans communication avec le mâle , ne lui présenta qu'un petit globule informe , muni d'appendices remplies d'un suc épais , quoique transparent , et environné de plusieurs cercles concentriques. On n'y aperçoit aucune ébauche d'animal ; l'organisation intime et complète d'une matière informe n'est que l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales : mais s'il ne faut qu'un moment à la nature pour donner la forme première à cette glaire transparente , et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points , il lui faut beaucoup de tems et de secours pour perfectionner cette première ébauche. Ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement , en leur inspirant le

desir ou le besoin de couvrir : dans la plupart des poules , ce desir se fait sentir aussi vivement , se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement , auquel il succede dans l'ordre de la nature , sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf. Une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins , et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés , soit que la cessation subite des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive , soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare. Quoi qu'il en soit , lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs , elle se mettra tout de bon à les couvrir ; si on les lui ôte à mesure , elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage , et s'épuisera par sa fécondité même : mais enfin il viendra un tems où , par la force de l'instinct , elle demandera à couvrir par un gloussement particulier , et par des mouvemens et des attitudes non équivoques ; si elle n'a pas ses propres œufs , elle couvrera ceux d'une autre poule , et , à défaut de ceux-là , ceux d'une femelle d'une autre espèce , et même des œufs de pierre ou de craie : elle couvrera encore après que tout lui aura été enlevé , et elle se consumera en regrets et en vains mouvemens ¹. Si ses recherches sont heureuses , et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable , elle se pose aussitôt dessus , les environne de ses ailes , les échauffe de sa chaleur , les remue doucement les uns après les autres , comme pour en jouir plus en détail , et leur communiquer à tous un égal degré de cha-

¹ On vient à bout d'éteindre le besoin de couvrir , en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

leur ; elle se livre tellement à cette occupation , qu'elle en oublie le boire et le manger : on dirait qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce ; aucun soin n'est omis , aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés , et pour écarter les dangers qui les environnent¹. Ce qu'il y a de plus digne de remarque , c'est que la situation d'une couveuse , quelque insipide qu'elle nous paraisse , est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle , d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie : tant la nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres.

L'effet de l'incubation se borne au développement de l'embryon du poulet , qui , comme nous l'avons déjà dit , existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé. Voici à peu près l'ordre dans lequel se fait le développement , ou plutôt comme il se présente à l'observateur ; et comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf , je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures , on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos , nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie ; sur la fin du premier jour , la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour , on voit les premières ébauches des vertèbres , qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine : on voit aussi paraître le commencement des ailes et les vaisseaux om-

¹ Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire : on a remarqué qu'une couvée entière de poulets éclos dans la boutique d'un serrurier fut atteinte de vertiges.

bilicaux , remarquables par leur couleur obscure ; le cou et la poitrine se débrouillent , la tête grossit toujours ; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux , et trois vésicules entourées , ainsi que l'épine , de membranes transparentes ; la vie du fœtus devient plus manifeste ; déjà l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour , tout est plus distinct , parce que tout a grossi. Ce qu'il y a de plus remarquable , c'est le cœur qui pend hors de la poitrine et bat trois fois de suite , une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines , une seconde fois en le renvoyant aux artères , et la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux ; et ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf. On aperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau ; les rudimens de la moëlle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante , qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour ; on y reconnaît fort bien la prunelle , le cristallin , l'humeur vitrée : on voit , outre cela , dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur , lesquelles se rapprochant et se recouvrant peu à peu les jours suivans , formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes ; les ailes croissent , les cuisses commencent à paraître et le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent , outre ce qui vient d'être dit , en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse ; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince , qui s'étend sur la capacité de la poitrine , et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen.

Le sixième jour , la moëlle de l'épine s'étant divisée en deux parties , continue de s'avancer le long du tronc ; le foie , qui était blanchâtre auparavant , est devenu de couleur obscure ; le cœur bat dans ses deux ventricules ; le corps du poulet est recouvert de la peau , et sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour ; le cerveau , les ailes , les cuisses et les pieds ont acquis leur figure parfaite ; les deux ventricules du cœur paraissent comme deux bulles contiguës et réunies par leur partie supérieure avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvemens successifs dans les ventricules aussi bien que dans les oreillettes ; ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paraît à la fin du neuvième jour , et sa couleur est blanchâtre. Le dixième jour , les muscles des ailes achèvent de se former , les plumes continuent de sortir ; et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères qui auparavant étaient éloignées du cœur , s'y attacher , et que cet organe se trouve parfaitement conforme et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties , qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé ; ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour , quelque fois le dix-huitième , d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes , qui forme un spectacle si intéressant pour un observateur , est l'effet de l'incubation opérée par une poule , et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fut au dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de simple villageois d'Égypte , et ensuite des physiciens de nos jours , sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse , et d'en faire éclore un très-grand nombre

à la fois ; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même celle des œufs gâtés. En remplissant ces deux conditions essentielles, et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf, participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulcts.

Toute chaleur est bonne pour cela ; celle de la mère poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal sans en excepter l'homme¹, ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à son gré. Or il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions ; de la conserver en étoupant les ouvertures et fermant tous les registres du couvercle ; de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds si c'est une couche ; et enfin

¹ On sait que Livie, étant grosse, imagina de couvrir et faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendrait ; ce poussin fut mâle, et son enfant aussi. Les augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine et suffisante pour l'incubation des œufs.

de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur , ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids , etc.

Au reste , quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation , il n'est guère possible d'y entretenir constamment et sans interruption le 32°. degré , qui est celui de la poule ; heureusement ce terme n'est point indivisible , et l'on a vu la chaleur varier du 38° au 24° degré , sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée : mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut , et que quelques heures du 38° et même du 36° degré feraient plus de mal que quelques jours du 24° ; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient , c'est qu'ayant trouvé , dans une prairie qu'on fauchait , le nid d'une perdrix , et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures qu'on ne put trouver de poule pour les couvrir , ils éclorement néanmoins tous au bout de trois jours , excepté ceux qui avaient été ouverts pour voir où en étaient les perdreaux : à la vérité , ils étaient très-avancés ; et sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin de ce même tems , où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité , comme elle est fort contraire au succès de l'incubation , il faut avoir des moyens sûrs pour reconnaître si elle a pénétré dans le four , pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré , et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre , le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours ; c'est un œuf froid qu'on y introduit , et qu'on y tient pendant quelque tems , lorsque le juste degré de chaleur

y est établi : si , au bout d'un demi-quart d'heure au plus , cet œuf se couvre d'un nuage léger , semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie , ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace , c'est une preuve que l'air du four est trop humide , et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-tems à se dissiper ; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier que l'on a voulu renfermer en un lieu clos. Le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés , en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées , et , à défaut de fenêtres , en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace. Quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs produit dans le four même une humidité trop grande ; et , dans ce cas , il faut tous les deux ou trois jours retirer , pour quelques instans , les corbeilles d'œufs hors du four , et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours ; il faut encore , autant qu'il est possible , lui interdire tout accès par dehors , en revêtant leurs parois extérieures de ploub laminé ou de bon ciment , ou de plâtre ou de goudron bien cuit , ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile , qu'on laissera bien sécher , et en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessie ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle , et il faut y assujettir la structure et les dimensions des fours ou étuves , le nombre , la forme et la distribution des corbeilles , et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit , que le moment inspire , et qui nous ont été dé-

taillées avec une immensité de paroles , et que nous réduirons ici dans quelques lignes , sans cependant rien omettre.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par dedans de papier collé , bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte , lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse pour regarder dans le four , et de plusieurs autres petites autour de celle-là , servant de registre pour le ménagement de la chaleur , et fermant aussi à coulisse : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud ; on place dans son intérieur , les unes au dessus des autres et à de justes intervalles , deux ou trois corbeilles à clairevoie , dans chacune desquelles on arrange des couches d'œufs , en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure , afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci : on ménage , si l'on veut , une ouverture dans le centre de chaque corbeille , et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau ; on y suspend un thermomètre bien gradué ; on en place d'autres en différens points de la circonférence ; on entretient partout la chaleur au degré requis , et on a des poulets.

On peut aussi , en économisant la chaleur , et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre , employer à l'incubation artificielle celle des fours de pâtisseries et de boulangers , celle des forges et des verreries , celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée , en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables et qu'elles vont bien , elles produisent des milliers de poulets à la

fois ; et cette abondance même ne serait pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre , si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets , comme on savait s'en passer pour les faire éclore ; et ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule , lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir , qui a couvé avec tant d'assiduité , qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle , ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos ; son attachement , fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance , s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse ; sans cesse occupée d'eux , elle ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point , elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein , et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent , les met sous ses ailes à l'abri des intempéries , et les couve une seconde fois ; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci , que sa constitution en est sensiblement altérée , et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits , soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes , soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits , elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air , cette mère si faible , si timide , et qui , en toute autre circonstance , chercherait son salut dans la fuite , devient intrépide par tendresse ; elle s'élançe au devant de la serre redoutable , et , par ses

cris redoublés , ses battemens d'ailes et son audace , elle en impose souvent à l'oiseau carnassier , qui , rebuté d'une résistance imprévue , s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle parait avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct , c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière , son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne* , et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont , guidés par la nature , s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine , c'est un spectacle singulier de voir la surprise , les inquiétudes , les transes de cette pauvre nourrice , qui se croit encore mère , et qui , pressée du desir de les suivre au milieu des eaux , mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément , s'agite , incertaine sur le rivage , tremble et se désole , voyant toute sa couvée dans un péril évident , sans oser lui donner de secours.

Il serait impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits , si ces soins supposaient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même : il suffit , pour réussir , de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule et ses procédés à l'égard de ses petits , et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple , ayant observé que le principal but des soins de la mère est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir , et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air , on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire. S'ils naissent en hiver , on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve

échauffée au même degré que les fours d'incubation; seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, et sur-tout au soleil; la chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie, et ils prospèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet, sont leur première nourriture. Si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, et dans tous les tems on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la *poussinière*; c'est une espèce de cage quarrée, fermée par devant d'un grillage en fil de fer ou d'un simple filet, et par dessus d'un couvercle à charnière: c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger. Mais lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment, il leur faut un abri où il puissent se réchauffer et se reposer; et c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère, ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Réaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle*; c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est quarrée et le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre: il place cette boîte à l'un des bouts de sa *poussinière*, de manière que les poulets puissent y entrer de plain pied et en faire le tour au moins de trois côtés, et il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaudière qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles: mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres, et que dans cette foule les petits et les faibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit pou-

let puisse soulever facilement , afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé ; après quoi il peut , en faisant le tour , revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangcreuse. M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution , c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres ; et à mesure que les poulets croissent , il élève le couvercle , en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées. Il renchérit encore sur tout cela , en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale , afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandours : il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport ; car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits , et même pendant le jour lorsque le tems est rude ; et il faut que cette chambre soit échauffée en tems d'hiver : mais , au reste , il est bon , dans les tems qui ne sont ni froids ni pluvieux , d'exposer les poussinières au grand air et au soleil , avec la seule précaution de les garantir du vent ; on peut même en tenir les portes ouvertes ; les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou bêqueter l'herbe tendre , et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle*. Si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté , on ajoute au bout de la poussinière une cage à poulets ordinaire , qui , communiquant avec la première , leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre , et une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité , plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne. Outre le millet , les jaunes d'œufs , la soupe et la mie

de pain , les jeunes poulets aiment aussi la navette , le chenevis et autres menus grains de ce genre ; les pois , les fèves , les lentilles , le riz , l'orge et l'avoine mondés , le turquis écrasé et le blé noir. Il convient , et c'est même une économie , de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner ; cette économie va à un cinquième sur le froment , à deux cinquièmes sur l'orge , et à une moitié sur le turquis , à rien sur l'avoine et le blé noir : il y aurait de la perte à faire crever le seigle ; mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin on peut leur donner , à mesure qu'ils deviennent grands , de tout ce que nous mangeons nous-mêmes , excepté les amandes amères et les grains de café ¹ : toute viande hachée , cuite ou crue , leur est bonne , sur-tout les vers de terre ; c'est le mets dont ces oiseaux , qu'on croit si peu carnassiers , paraissent être le plus friands ; et peut-être ne leur manque-t-il , comme à bien d'autres , qu'un bec crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer et par la structure de l'estomac , que par le bec et par les ongles : l'estomac de ceux-ci est membraneux , et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces , mais dont l'action est bien constatée ; au lieu que les galinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs : savoir , 1°. le jabot , qui est une

¹ Deux poulets ayant été nourris , l'un avec du café des îles rôti , l'autre avec le même café non rôti , ils devinrent tous deux étiques , et moururent , l'un le huitième jour et l'autre le dixième , après avoir consommé chacun trois onces de café : les pieds et les jambes étaient fort enflés , et la vésicule du fiel se trouva aussi grosse que celle d'une poule d'inde.

espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés et commencent à se ramollir : 2°. la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci ; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage : 3°. enfin le gésier qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne devient une bonne présure pour faire cailler les crèmes ; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion, qui n'avait été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croirait : en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres ; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de goutières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce tems toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe ; elle est aussi capable d'applatir des tubes de fer-blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela par des compressions multipliées : par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie ; il vit dans un chapon dont il avait mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'applatir et se relever ensuite : il observa des espèces de cordons charnus qui se formaient à sa surface, ou plutôt qui paraissaient s'y former, parce qu'il se faisait entre-deux des enfoncemens qui les sé-

paraient, et tous ces mouvemens semblaient se propager comme par ondes et très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point applati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même tems dans tout autre endroit également humide : au lieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seraient pas garantis par un tube, seraient digérés en beaucoup moins de tems.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, et par là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé ; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés : je dis par leurs inégalités ; car, lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vite, il n'y a que les raboteux qui restent : ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens ; et ils y séjournent beaucoup plus de tems qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit

sans relâche , si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne : d'ailleurs ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure les corps auxquels on veut donner le poli , résistent fort long-tems ? On peut encore supposer que cette membrane dure se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste , quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion , il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture , ils burent beaucoup d'eau et moururent l'un au bout de vingt jours , l'autre au bout de vingt-quatre , et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier ; mais c'était de celles qu'ils avaient avalées précédemment.

Les organes servant à la respiration consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres , et dix cellules aériennes , dont il y en a huit dans la poitrine , qui communiquent immédiatement avec le poumon , et deux plus grandes dans le bas ventre , qui communiquent avec les huit précédentes ; lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté , l'air entre par le larynx dans le poumon , passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures , qui attirent aussi , en se dilatant , celui des deux cellules du bas ventre , et celles-ci s'affaissent à proportion ; lorsqu'au contraire le poumon et les cellules supérieures , s'affaissant dans l'expiration , pressent l'air contenu dans leur cavité , cet air sort en partie par le larynx , et repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas ventre ,

lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux âmes. Mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique ; il suffira de remarquer que dans les ciseaux qui ne volent point , comme l'autruche , le easoar , et dans ceux qui volent pesamment , tels que les gallinacés , la quatrième cellule de chaque côté est plus petite.

Toutes ces différences d'organisation entraînent nécessairement beaucoup d'autres , sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant que la voix , dans ces oiseaux , ne se formait pas vers le larynx , comme dans les quadrupèdes , mais au bas de la trachée-artère , vers la bifurcation , où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela , M. Hérisant a observé , dans les principales bronches du poumon , des membranes semi-lunaires posées transversalement les unes au dessus des autres , de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches , laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité ; et il a jugé avec raison que ces membranes devaient concourir à la formation de la voix des oiseaux , mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette , laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au dessus de la partie supérieure et interne de la poitrine , et qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures. Cet anatomiste dit s'être assuré , par des expériences répétées , que lorsque cette membrane est percée , la voix se perd aussi , et que , pour la faire entendre de nouveau , il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane , et empêcher que l'air ne puisse sortir.

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix , ne paraîtra-t-il pas sin-

gulier que les oiseaux , avec leur langue cartilagineuse et leurs lèvres de corne , aient plus de facilité à imiter nos chants et même notre parole , que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme ? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure , et tant il est vrai que la modification de la voix et des sons dépend presque en entier de la sensibilité de l'ouïe !

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés , et surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal , prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus : on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces , qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon ; le *rectum* s'élargit à son extrémité et forme un réceptacle commun , qu'on a appelé *cloaque* , où se rendent séparément les excréments solides et liquides , et d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entièrement mêlés. Les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi ; savoir , dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus* ; et dans les coqs les deux verges , c'est-à-dire , les mamelons des deux vaisseaux spermatiques : la vulve est placée , comme nous l'avons dit plus haut , au dessus de l'anus , et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savait , dès le tems d'Aristote , que tout oiseau mâle avait des testicules , et qu'ils étaient caché dans l'intérieur du corps ; on attribuait même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle , qui a disait-on , moins d'ardeur , parce que l'ovaire est plus près du diaphragme , et par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration : au reste , les testicules ne sont pas tellement propres au mâle , que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux , comme dans la canepetière et peut-être

l'outarde. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un , mais le plus souvent ils en ont deux ; et il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau : l'aigle les a comme des pois , et un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives. En général leur grosseur varie, non-seulement d'une espèce à l'autre , mais encore dans la même espèce , et n'est jamais plus remarquable que dans le tems des amours. Au reste , quelque peu considérable qu'en soit le volume , ils jouent un grand rôle dans l'économie animale , et cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois : celui qui la subit prend désormais plus de chair ; et sa chair , qui devient plus suculente et plus délicate, donne aux chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration ¹ : il n'est presque plus sujet à la mue , de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois : il n'a plus le même chant ; sa voix devient enrrouéc , et il ne la fait entendre que rarement : traité durement par les coqs , avec dédain par les poules , privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction , il est non-seulement exclu de la société de ses semblables , il est encore , pour ainsi dire , séparé de son espèce ; c'est un être isolé , hors d'œuvre , dont toutes les facultés se replient sur lui-même et n'ont pour but que sa conservation individuelle ; manger , dormir et s'engraisser , voilà désormais ses principales fonctions et tout ce qu'on peut lui

¹ L'extrait tiré de la chair du poulet dégraissé est un peu moins du quatorzième du poids total ; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet , et un peu plus du septième dans le coq : de plus , l'extrait de la chair du coq est très-sec , au lieu que celle du chapon est difficile à sécher.

demander. Cependant , avec un peu d'industrie , on peut tirer partie de sa faiblesse même , et de sa docilité qui en est la suite , en lui donnant des habitudes utiles , celle , par exemple , de conduire et d'élever les jeunes poulets : il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure , ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger , et l'accoutument peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques poulets un peu forts ; il prendra bientôt ces poulets en amitié , et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le ferait leur mère ; il en conduira même plus que la mère , parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule , débarrassée de ce soin , se remettra plutôt à pondre ; et de cette manière les chapons , quoique voués à la stérilité , contribueront encore indirectement à la conservation et la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon , produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence , est un fait d'autant plus remarquable , qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tantées sur d'autres espèces , et qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel , et qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la physique : c'est , après leur avoir emporté la crête ¹ , comme on fait ordinairement , d'y substituer un de leurs éperons naissans , qui ne sont encore que de petits boutons ; ces éperons , ainsi entés , prennent peu à peu ra-

¹ La raison qui semble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons , c'est qu'après cette opération , qui ne l'empêche pas de croître , elle cesse de se tenir droite , elle devient pendante comme celle des poules ; et si on la laissait , elle les incommoderait en leur couvrant un œil.

cine dans les chairs , en tirent de la nourriture , et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avaient deux pouces et demi de longueur , et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base ; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de belier ; d'autres fois ils se renversent comme celles des boues.

C'est une espèce de greffe animale , dont le succès a dû paraître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée , et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré , depuis qu'elle a réussi , aucune connaissance pratique. En général , les expériences destructives sont plus cultivées , suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation , parce que l'homme aime mieux jouir et consommer que faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux ; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer. A deux mois , les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs , et se battent les uns contre les autres ; ils sentent qu'ils doivent se haïr , quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore ; ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules , et que celles-ci commencent à pondre. Dans les deux sexes , le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois. Les jeunes poules pondent plus , à ce qu'on dit ; mais les vieilles couvent mieux. Ce tems nécessaire à leur accroissement indiquerait que la durée de leur vie naturelle ne devrait être que de sept ou huit ans , si dans les oiseaux cette durée suivait la même proportion que dans les animaux quadrupèdes ; mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue : un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité , et peut-être

trente dans celui de liberté. Malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-tems : les poulets et les chapons qui sont destinés à paraître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison. Les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le tems à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la nature ; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme ; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité. Les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs ; et les pays chauds en sont pleins. Mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde¹ : ces oiseaux y sont en abondance et en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes ; et l'on sait qu'une horloge est l'âme de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu et tué, dans les îles de Poulou-Condor, des coqs sauvages qui ne surpassaient pas nos corneilles en grosseur, et dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basses-cours, était seulement plus aigu. Il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor et à Sant-Iago, l'une des îles du cap Verd. Gemelli Carreri rapporte qu'il en avait aperçu dans les îles Philippines ; et Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles et de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

¹ Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands arméniens.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au cap Verd, et depuis l'océan méridional jusqu'aux mers du Nord. Ces migrations sont fort anciennes, et remontent au delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le nouveau monde paraît être beaucoup plus récent. L'historien des Incas assure qu'il n'y en avait point au Pérou avant la conquête, et même que les poules ont été plus de trente ans sans pouvoir s'accoutumer à couvrir dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les Espagnols, et que les Brésiliens les connaissaient si peu, qu'ils n'en mangeaient d'aucune sorte, et qu'ils regardaient leurs œufs comme une espèce de poison. Les habitans de l'île de St-Domingue n'en avaient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; et Oviedo donne comme un fait avéré qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique. Il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existaient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols: il en donne pour preuve qu'elles s'appellent, dans la langue du pays, *gualpa*, et leurs œufs *ponto*; et de l'ancienneté du mot il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'était pas fort simple de penser que des sauvages, voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelque autre analogie. Mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat: cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, et à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux

qui , comme la poule , étant pesans et ennemis de l'eau , ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé , ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager , et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau , à moins que l'homme , qui va partout , ne s'avise de les transporter avec lui. Ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent , et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existaient pas dans le nouveau monde lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal , qu'elles se sont accoutumées à un autre climat , à d'autres alimens , elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme , ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étaient le plus susceptibles : et de là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler ; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat , soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord , soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il serait bon de dresser pour le coq , comme je l'ai fait pour le chien , une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races , dans lequel on verrait la souche primitive et ses différentes branches , qui représenteraient les divers ordres d'altérations et de changemens relatifs à ses différens états ; mais il faudrait avoir pour cela des mémoires plus exacts , plus détaillés , que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations. Ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat , et de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été

décrites par les naturalistes , ou seulement indiquées par les voyageurs.

1°. Le *coq commun* , le coq de notre climat.

2°. Le *coq huppé*. Il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête ; et il a ordinairement la crête plus petite , vraisemblablement parce que la nourriture , au lieu d'être portée toute à la crête , est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique sont huppées. Ces poules , comme toutes les autres de l'Amérique , y ont été transportées par les hommes , et viennent originairement de l'ancien continent. Au reste , la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée ; et , comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près , ils y ont remarqué un grand nombre de différences , sur-tout dans les couleurs du plumage , d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses , qu'ils estiment d'autant plus que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares , telles que les dorées et les argentées ; la blanche à huppe noire , et la noire à huppe blanche ; les agates et les chamois , les ardoisées ou périnettes , celles à écailles de poisson et les herminées ; la poule veuve , qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni ; la poule couleur de feu ; la poule pierrée , dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois , ou d'ardoise ou de doré , etc. : mais je doute fort que ces différences soient assez constantes et assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes , comme le prétendent quelques curieux , qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3°. Le *coq sauvage de l'Asie*. C'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs

de ce climat ; car n'ayant jamais été gêné par l'homme , ni dans le choix de sa nourriture , ni dans sa manière de vivre , qu'est-ce qui aurait pu altérer en lui la pureté de la première empreinte ? Il n'est ni des plus grands ni des plus petits de l'espèce ; mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve , comme nous l'avons dit ci-devant , en plusieurs contrées de l'Asie , en Afrique , et dans les îles du cap Verd. Nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs et poules sauvages , de tâcher de savoir si elles font des nids , et comment elles les font. M. Lottinger , médecin à Sarrebourg , qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur les oiseaux , m'a assuré que nos poules , lorsqu'elles sont en pleine liberté , font des nids , et qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4°. *L'acoho* ou *coq de Madagascar*. Les poules de cette espèce sont très-petites ; et cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion , puisqu'elles en peuvent couvrir jusqu'à trente à la fois.

5°. *Poule naine de Java* , de la grosseur d'un pigeon. Il y a quelque apparence que la petite poule anglaise pourrait bien être de la même race que cette poule de Java , dont parlent les voyageurs ; car cette poule anglaise est encore plus petite que notre poule naine de France , n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourrait peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu , que les voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle , et avoir les pieds rogneux , mais le plumage très-beau.

6°. *Poule de l'isthme de Darien* , plus petite que la poule commune. Elle a un cercle de plumes autour

des jambes , une queue fort épaisse qu'elle porte droit, et le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour.

7°. *Poules de Camboge* , transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts , que leurs ailes traînent à terre. Cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France , ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité , et qui marche toujours en sautant. Au reste , ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires , et ne sont naines que par les jambes , qu'elles ont très-courtes.

8°. Le *coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France ; il a de même les pieds couverts de plumes , mais seulement en dehors ; celles des jambes sont très-longues , et lui forment des espèces de bottes , qui descendent beaucoup plus bas que le talon : il est courageux , et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui ; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre , et une plus petite , que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre* , qui est bien doré et à crête double.

Il y a encore une race naine , qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur , et dont le plumage est tantôt blanc , tantôt blanc et doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam , qui est blanche , et plus petite que nos poules communes.

9°. Les Hollandais parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'île de Java , où on ne les élève guère que pour la joute ; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willughby , il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java dont parle

Mandeslo , lesquelles tiennent de la poule ordinaire et de la poule d'Inde , et qui se battent entr'elles à outrance , comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris ¹ : elle n'a , selon lui , ni crête ni cravate ; la tête est unie comme celle du faisan. Cette poule est très-haute sur ses jambes ; sa queue est longue et pointue , les plumes étant d'inégale longueur ; et en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10°. Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur ; mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun , et c'est la principale chose qui l'en distingue. On peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines , qui a de très-longues jambes. Au reste , le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat : il a plutôt une aigrette qu'une huppe ; son cou et son bec sont plus dégagés , et il a au dessus des narines deux tubercules de chair , rouges comme sa crête.

11°. Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12°. Le *coq de Hambourg* , appelé aussi *culotte de velours* , parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté. Sa démarche est grave et majestueuse , son bec très-pointu , l'iris de ses yeux jaune , et ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes , d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles ; il a des plumes à peu près semblables derrière la crête et au dessous des barbes , et des taches noires , rondes et larges sur la poitrine : les jambes et

¹ M. Fournier est un curieux , qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même , pour S. A. S. M. le comte de Clermont , et pour plusieurs seigneurs , des poules et des pigeons de toute espèce.

les pieds sont de couleur de plomb , excepté la plante des pieds , qui est jaunâtre.

13°. Le *coq frisé* , dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java , au Japon et dans toute l'Asie méridionale. Sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds ; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid , et n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs , et qu'on en voit de blancs , de noirs , d'argentés , de dorés , etc.

14°. *La poule à duvet du Japon*. Ses plumes sont blanches , et les barbes des plumes sont détachées et ressemblent assez à du poil ; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur. Cette race se trouve au Japon , à la Chine , et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté , il faut que le père et la mère soient tous deux à duvet.

15°. Le *coq nègre* a la crête , les barbes , l'épiderme et le périoste absolument noirs ; ses plumes le sont aussi le plus souvent , mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines , à Java , à Delhi , à Sant-Iago , l'une des îles du cap Verd. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais , et la peau de la couleur de celle des Nègres. Si ce fait est vrai , on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. On connaît les effets de la garrance , des caillelait , des graterons , etc. ; et l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux et autres alimens doux , mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedford. Il serait donc curieux d'observer à Sant-Iago , parmi les différentes substances dont

les oiseaux s'y nourrissent , quelle est celle qui teint leur périoste en noir. Au reste , cctte poule nègre est connue en France , et pourrait s'y propager ; mais , comme la chair , lorsqu'elle est cuite , est noire et dégoûtante , il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorsqu'elle se mêle avec les autres , il en résulte des métiis de différentes couleurs , mais qui conservent ordinairement la crête et les cravates ou barbes noires , et qui ont même la membrane qui forme l'oreillon , teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16°. Le *coq sans croupion* , ou *coq de Perse* de quelques auteurs: La plupart des poulets et des coqs de Virginie n'ont point de croupion , et cependant ils sont certainement de race anglaise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux , ils perdent bientôt leur croupion. Si cela est ainsi , il faudrait les appeler *coqs de Virginie* , et non *de Perse* , d'autant plus que les anciens ne les ont point connus , et que les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes perdent leur voix et prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique : cette singulière altération , produite par l'influence du climat , n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq. Mais ce qui nous paraît être une bien plus grande singularité , c'est que dans le chien , comme dans le coq , qui de tous les animaux de deux ordres très-différens , sont le plus domestiques , c'est-à-dire , le plus dénaturés par l'homme , il se trouve également une race de chiens sans queue , comme une race de coqs sans croupion. On me montra , il y a plusieurs années , un de ces chiens né sans queue ; je crus alors que ce n'était qu'un individu vicié , un

monstre , et c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce tems que j'ai revu ces chiens sans queue , et que je me suis assuré qu'ils forment une race constante et particulière , comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec et les pieds bleus , une crête simple ou double , et point de huppe ; le plumage est de toutes couleurs ; et le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire , il en provient des métiés qui n'ont qu'un demi-croupion , et six plumes à la queue , au lieu de douze : cela peut être , mais j'ai de la peine à le croire.

17°. La *poule à cinq doigts* est , comme nous avons dit , une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts : celle-ci en a cinq à chaque pied , trois en avant , et deux en arrière ; et il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18°. Les *poules de Sansevere*. Ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce , et que les Persans s'amuse à choquer les uns contre les autres par manière de jeu. Dans le même pays , il y a des coqs beaucoup plus beaux et plus grands , et qui coûtent jusqu'à trois cents livres.

19°. Le *coq de Caux* ou de *Padoue*. Son attribut distinctif est la grosseur ; il a souvent la crête double en forme de couronne , et une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules ; leur voix est beaucoup plus forte , plus grave et plus rauque , et leur poids va jusqu'à huit à dix livres. On peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes , de Perse , du Pégu , ces grosses poules de Bahia , qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur : on sait que les poussins de Caux pren-

nent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les voyageurs sous le nom de *coqs* ou de *poules*, sont de toute autre espèce : telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-Banc, et sont très-friandes de foie de morue ; le coq et la poule noire de Moscovie, qui sont coqs et poules de bruyère ; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec les faisans ; cette grosse poule à huppe de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres, et qui est probablement le faisan de Banda ; la poule de Damiète, qui a le bec et les pieds rouges, une petite marque sur la tête de la même couleur, et le plumage d'un bleu violet, ce qui pourrait se rapporter à la grande poule d'cau ; la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-seulement par la forme du bec et de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages ; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte ; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, etc.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrions-nous démêler quelle en est la souche primitive ? tant de circonstances ont influé sur ces variétés ! tant de hasards ont concouru pour les produire ! Les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paraît bien difficile de remonter à leur première origine, et de reconnaître dans nos basses-cours la poule de la nature, ni même la poule de notre climat. Les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie pourront être regardés comme la tige primordiale de

tous les coqs de ces contrées : mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques , on ne sait à laquelle des races ou des variétés on doit donner la primauté ; car , en supposant que le faisau , le coq de bruyère ou la gélinotte , qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison , en soient les races primitives , et en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules des métis féconds , ce qui n'est pas bien avéré , ils seront alors de la même espèce : mais les races se seront très-anciennement séparées et toujours maintenues par elles-mêmes , sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constans , tels que le défaut de crêtes , de membranes pendantes dans les deux sexes , et d'éperons dans les mâles ; et par conséquent ces races ne sont représentées par aucune de nos races domestiques , qui , quoique très-variées et très-différentes entr'elles à beaucoup d'égards , ont toutes néanmoins ces crêtes , ces membranes et ces éperons qui manquent aux faisans , à la gélinotte et au coq de bruyère : d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisau , le coq de bruyère et la gélinotte comme des espèces voisines et néanmoins différentes de celle de la poule , jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré , par des expériences répétées , que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques , non-seulement des mullets stériles , mais des métis féconds ; car c'est à cet effet qu'est attachée l'idée de l'identité d'espèce. Les races singulières , telles que la poule naine , la poule friséc , la poule nègre , la poule sans croupion , viennent toutes originairement des pays étrangers ; et quoiqu'elles se mêlent et produisent avec nos poules communes , elles

ne sont ni de la même race , ni du même climat. En séparant donc notre poule commune de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle , telles que la gélinotte , le coq de bruyère , le faisan , etc. ; en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle et produit des individus féconds , nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés , et nous n'y trouverons plus que des différences assez légères : les unes pour la grandeur du corps ; les poules de Caux sont presque doubles , pour la grosseur , de nos poules ordinaires ; les autres pour la hauteur des jambes ; le coq d'Angleterre , quoique parfaitement ressemblant à celui de France , a les jambes et les pieds bien plus longs ; d'autres pour la longueur des plumes ; comme le coq huppé , qui ne diffère du coq commun que par la hauteur des plumes du sommet de la tête : d'autres par le nombre des doigts , telles que les poules et coqs à cinq doigts ; d'autres enfin par la beauté et la singularité des couleurs , comme la poule de Turquie et celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes , trois appartiennent , comme l'on voit , à l'influence du climat de Hambourg , de la Turquie et de l'Angleterre , et peut-être encore la quatrième et la cinquième ; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie , puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue* ; et la poule à cinq doigts était connue en Italie dès le tems de Columelle : ainsi il ne nous restera que le coq commun et le coq huppé qu'on doit regarder comme les races naturelles de notre pays ; mais , dans ces deux races , les poules et les coqs sont également de toutes couleurs. Le caractère constant de la huppe paraît indiquer une espèce perfectionnée , c'est-à-dire , plus soignée et mieux nourrie ; et par conséquent la race commune

du coq et de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules : et si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive , il paraît que c'est la poule blanche ; car , en supposant les poules originairement blanches , elles auront varié du blanc au noir , et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné , et que personne n'a saisi , vient directement à l'appui de cette supposition , et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce , et que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues : ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage. Les œufs du corbeau sont d'un vert brun taché de noir ; ceux de la crécerelle sont rouges ; ceux du casoar sont d'un verd noir ; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau ; ceux du pic-varié sont de même variés et tachetés ; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris et la pie-grièche rouge les a tachés de rouge ; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres et brunes , sur un fond nuageux blanchâtre ; l'œuf du moineau est cendré , tout couvert de taches brunes-marron , sur un fond gris ; ceux du merle sont d'un bleu noirâtre ; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres , marquetés de jaune ; ceux des peintades sont marqués , comme leurs plumes , de taches blanches et rondes , etc. : en sorte qu'il paraît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs ; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus faibles sur les œufs , et que le blanc domine dans plusieurs , parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur , sur-tout dans les femelles ,

dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle. Or nos poules blanches, noires, grises, fauves et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étaient demeurées dans leur état de nature, elles seraient blanches ou du moins auraient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domesticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel et accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules et les autres oiseaux de nos basses-cours; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de nature conservent leurs couleurs sans altération et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnaître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

LE DINDON.

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces. Sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avait pas été remarquée par les naturalistes. De la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paraît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant. Sur la base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes; cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement

en prenant sa pâture : mais si quelque objet étranger se présente inopinément , sur-tout dans la saison des amours, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté ; sa tête et son cou se gonflent ; la caroncule conique se déploie, s'allonge, et descend deux ou trois poncees plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement ; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif ; en même tems les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre. Dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement ; tantôt il quitte sa femme comme pour menacer ceux qui viennent le troubler. Dans ces deux cas, sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de tems en tems il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connaît, et qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques. Il recommence ensuite à faire la roue, qui suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour, et tantôt sa colère ; et ces caprices d'accès seront beaucoup plus violens si on paraît devant lui avec un habit rouge : c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux ; il s'élance, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal

est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune roussâtre, et d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes. Celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont carrées par le bout; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, et qui ont différens reflets, selon les différentes incidences de la lumière: et plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paraissent être changeantes et avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; et c'est par cette raison que, dans quelques provinces, on les élève de préférence: on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les naturalistes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue. Mais un caractère bien plus frappant, et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; et, avant que ce bouquet paraisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paraître qu'à la troisième année dans les dindons qu'on élève en Suède. Si ce fait est bien avéré, il s'ensuivrait que cette espèce de production se ferait d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse; et à la vérité, l'un des

principaux effets du froid est de ralentir toutes sortes de développemens. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu (*pectore barbato*) ; expression impropre à tous égards , puisque ce n'est pas de la poitrine , mais de la partie inférieure du cou , que ces crins prennent naissance , et que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe , il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu , comme dans le vautour barbu d'Edwards.

On se ferait une fausse idée de la queue du coq d'Inde , si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée , fussent susceptibles de se relever en éventail. A proprement parler , le dindon a deux queues , l'une supérieure et l'autre inférieure : la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion , et que l'animal relève lorsqu'il piaffe ; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes , et reste toujours dans la situation horizontale. C'est encore un attribut propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied : ces éperons sont plus ou moins longs ; mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire

La poule d'Inde diffère du coq , non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds , ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou ; en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte et incapable de s'allonger ; que cette caroncule , le barbillon de dessous le bec , et la chair glanduleuse qui recouvre la tête , sont d'un rouge plus pâle : mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus faible dans la plupart des espèces ; elle est plus petite ; elle a moins de caractère dans la physionomie , moins de ressort à l'intérieur , moins d'action au dehors ;

son cri n'est qu'un accent plaintif ; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger ; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée : ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle ; mais elle manque apparemment des muscles releveurs , propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle , comme dans la femelle , les orifices des narines sont dans le bec supérieur , et ceux des oreilles sont en arrière des yeux , fort couverts et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force , plus de vivacité , plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'inde. S'il y a plusieurs mâles , ils se battront , mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles , sont aussi plus animés contre leurs rivaux ; et la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance : on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux , et les mettre à mort. Les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces , si , comme le dit Sperling , le coq d'Inde , privé de ses femelles , s'adresse aux poules ordinaires , et que ces poules d'Inde , dans l'absence de leur mâle , s'offrent au coq ordinaire , et le sollicitent même assez vivement.

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux , est beaucoup moins violente ; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille ; quelquefois même il est préféré par les femelles. On a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir , presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs , mais il dure plus long-tems ; et c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle , et qu'il s'use beaucoup plus vite. J'ai dit plus haut , sur la foi de Sperling , qu'il se mêlait quelquefois avec les poules ordinaires ; le même auteur prétend que quand il est privé de ses femelles , il s'accouple aussi , non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être) , mais encore avec les canes (ce qui me paraît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire ; il faut lui donner de tems en tems du chenevis , de l'avoine , du sarrasin , pour l'exiter à pondre ; et avec cela , elle ne fait guère qu'une seule ponte par an , d'environ quinze œufs ; lorsqu'elle en fait deux , ce qui est très-rare ; elle commence la première sur la fin de l'hiver ; et la seconde dans le mois d'août : ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune rougeâtre ; et du reste , ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire. La poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux : on juge qu'elle demande à couvrir , lorsqu'après avoir fait sa ponte , elle reste dans le nid. Pour que ce nid lui plaise , il faut qu'il soit en lieu sec , à une bonne exposition , selon la saison , et point trop en vue ; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses ; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et d'assiduité , qu'elles mourraient d'inanition sur leurs œufs , si l'on n'avait le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger. Cette passion de couvrir est si forte et si durable , qu'elles font quelquefois deux couvées de suite et sans aucune interruption ; mais , dans

ce cas , il faut les soutenir par une meilleure nourriture. Le mâle a un instinct bien contraire : car s'il aperçoit sa femelle couvant , il casse ses œufs , qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs ; et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le tems venu où ces œufs doivent éclore , les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme : mais cette coquille est quelquefois si dure , ou les dindonneaux si faibles , qu'ils périraient si on ne les aidait à la briser ; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection , et en suivant , autant qu'il est possible , les procédés de la nature. Ils périraient encore bientôt , pour peu que , dans ces commencemens , on les maniât avec rudesse , qu'on leur laissât endurer la faim , ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air : le froid , la pluie , et même la rosée les morfond ; le grand soleil les tue presque subitement ; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère. Voilà bien des dangers pour un animal si délicat ; et c'est pour cette raison , et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe , que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celles des poules ordinaires.

Dans les premiers tems , il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec , où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue ; et lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en plein air , ce ne sera que par degrés et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière : on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler* , et cela leur arrive fréquemment ; il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois

par jour. Leur premier aliment sera du vin et de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec ; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain : vers le quatrième jour , on leur donnera les œufs gâtés de la eouvée , cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain , et ensuite avec des orties ; ces œufs gâtés , soit de dindes , soit de poules , seront pour eux une nourriture très-salutaire : au bout de dix ou douze jours on supprimera les œufs , et on mêle les orties hachées avec du millet , ou avec la farine de turquis , d'orge , de froment ou de blé sarrasin , ou bien , pour épargner le grain , sans faire tort aux dindonneaux , avec le lait caillé , la bardane , un peu de camomille puante , de graine d'ortie et du son : dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris , eoupés par morceaux , et sur-tout des fruits de ronees ou de mûriers blancs , etc. Lorsqu'on leur verra un air languissant , on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu , et on leur fera avaler aussi un grain de poivre : quelquefois ils paraissent engourdis et sans mouvement , lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide ; et ils mourraient certainement , si on n'avait le soin de les envelopper de linges chauds , et de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec. Il ne faut pas manquer de les visiter de tems en tems , et de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion , et de leur donner de l'eau de rouille ; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau , pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets : mais , dans ce cas , il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement ; car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins ; elle les réchauffe sous ses ailes

avec la même affection , elle les défend avec le même courage. Il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante ; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse , et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux : dès qu'elle l'a aperçu , elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée ; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe , et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de tems que l'ennemi est à portée : mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté , elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent du premier , et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés , et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore , ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet , et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons ; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent , et , comme on le dit vulgairement , que les dindons commencent à pousser le rouge. Le tems de ce développement est un tems critique pour eux , comme celui de la dentition pour les enfans ; et c'est alors sur-tout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier : quelque tems avant de pousser le rouge , ils commencent déjà à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets : ils engraisent fort bien sans cela , et leur chair n'en est pas moins bonne ; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts , ils quittent leur mère , ou plutôt ils en sont abandonnés , parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée. Plus les dindonneaux étaient faibles et délicats dans le pre-

mier âge, plus ils deviennent, avec le tems, robustes et capables de soutenir toutes les injures du tems : ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer ; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton et s'y tenant en équilibre : ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, et, pendant leur sommeil, ils ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, etc., mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges : cette plante est un véritable poison pour les dindons ; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions ; et, lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir étiques. On ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons.

On doit aussi avoir attention, sur-tout dans les commencemens ; de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serein, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été. Tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne de la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seulement au tems des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne. Comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire ; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des trou-

peaux même très-considérables , et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus faible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage , sur-tout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemies de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte et chercher à le tuer à coups de bec.

Ils ont différens tons , différentes inflexions de voix , selon l'âge , le sexe , et suivant les passions qu'ils veulent exprimer ; leur démarche est lente et leur vol pesant : ils boivent , mangent , avalent de petits cailloux , et digèrent à peu près comme les coqs ; et , comme eux , ils ont un double estomac , c'est-à-dire , un jabot et un gésier : mais comme ils sont plus gros , les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal , prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion. Ils ont deux *cæcum* , dirigés l'un et l'autre d'arrière en avant , et qui , pris ensemble , font plus du quart de tout le conduit intestinal : ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit ; et les excréments contenus dans leur cavité , ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* et du *rectum* : ces excréments ne séjournent point dans le cloaque commun comme l'urine , et ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment partout où passe l'urine , et ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'anus.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacées : mais à l'égard de l'usage qu'ils en font , ils paraissent avoir beaucoup moins de puissance réelle , les mâles étant moins ardens pour leurs femelles , moins prompts

dans l'acte de la fécondation , et leurs approches étant beaucoup plus rares ; et d'autre côté les femelles pondent plus tard et bien plus rarement , du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont , dans quelques parties , organisés différemment de ceux l'homme et des animaux quadrupèdes , je crois devoir indiquer ici ces principales différences. Outre les deux paupières supérieure et inférieure , les dindons , ainsi que la plupart des autres oiseaux , en ont encore une troisième , nommée paupière interne , *membrana nictitans* , qui se retire et se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil , et dont les cillemens fréquens et rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presque entièrement immobile ; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure , ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal , et n'ont pas de rebords cartilagineux ; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux composé de quinze pièces plus ou moins , posées l'une sur l'autre en recouvrement , comme les tuiles ou les ardoise d'un couvert ; le cristallin est plus dur que celui de l'homme , mais moins dur que celui des quadrupèdes et des poissons , et sa plus grande courbure est en arrière : enfin il sort du nerf optique , entre la rétine et la choroïde , une membrane noire de figure rhomboïde et composée de fibres parallèles , laquelle traverse l'humeur vitrée , et va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur quelquefois par un filet qui part de cet angle , à la capsule du cristallin. C'est à cette membrane subtile et transparente que MM. les anatomistes de l'académie des sciences ont donné le nom de *bourse* , quoi-

qu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon non plus que dans le canard , le pigeon , etc. Son usage est , selon M. Petit , d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête et qui entrent directement dans les yeux : mais quoi qu'il en soit de cette idée , il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les quadrupèdes ; et comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportaient par ce sens sur les autres animaux , et que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avait la vue perçante , on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle , que la supériorité de l'organe de la vue dans les oiseaux est due à la différence de la structure de leurs yeux et à l'artifice particulier de leur organisation ; conjecture très-vraisemblable , mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée et de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs , on ne peut s'empêcher de reconnaître que les dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes , et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existaient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel , et que , pourvu qu'on en ait un peu de soin , ils couvent trois à quatre fois l'année : or c'est une règle générale pour tous les animaux , qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que partout ailleurs ; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts , et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois , disent les missionnaires Jésuites ; ils y vont par troupes de cent , quel-

quelquefois même de deux cents : ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres; Josselin dit jusqu'à soixante livres. Ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada (où, selon le P. Théodat, Récollet, les sauvages les appelaient *ondettoutaques*), dans le Mexique, dans la Nouvelle-Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, et chez les Brésiliens, où ils sont connus sous le nom de *arignan-oussou*. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque. Il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédaient le terrain que pied à pied aux colons européens.

Mais si la plupart des voyageurs et témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Carreri nous apprend que non-seulement il n'y en a point aux Philippines, mais que ceux même que les Espagnols y avaient apportés de la Nouvelle-Espagne n'avaient pu y prospérer.

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs : il est vrai que, dans le même endroit, ce Jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales : mais il paraît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il était témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine.

Le P. de Bourzes, autre Jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en deçà du Gange; d'où il conclut, avec raison,

que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau.

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao. Charadin et Tavernier, qui ont parcouru l'Asie, disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays : selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi; comme ce sont les Hollandais qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman et quelques autres voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la côte d'Or, au Sénégal et autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs et chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage. Selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais et autres Européens avaient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire.

Je ne dissimulerai pas qu'Aldrovande, Gesner, Belon et Ray, ont prétendu que les dindons étaient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; et quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étaient les véritables méléagrides des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ numidicæ guttatae*); mais il est évident, et tout le monde convient aujourd'hui que ces poules africaines ne sont autre chose que nos peintades, qui, en effet, nous viennent d'Afrique, et sont très-différentes des dindons. Ainsi il serait inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande, qui porta

avec elle sa réfutation , et que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales , semble s'être laissé tromper par les noms : celui d'*oiseau de Numidie* , qu'il adopte , suppose une origine africaine ; et ceux de *turkey* et d'*oiseau de Calicut* , une origine asiatique : mais un nom n'est pas toujours une preuve , sur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits , et même un nom scientifique appliqué par des savans , qui ne sont pas toujours exempts de préjugés. D'ailleurs Ray lui-même avoue , d'après Hans Sloane , que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique , et qu'ils y multiplient prodigieusement.

Tout concourt à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons ; et comme ces sortes d'oiseaux sont pesans , qu'ils n'ont pas le vol élevé et qu'ils ne nagent point , ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens , pour aborder en Afrique , en Europe ou en Asie : ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes , qui , n'ayant pu , sans le secours de l'homme , passer d'un continent à l'autre , appartiennent exclusivement à l'un des deux ; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs , qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages , soit en Asie , soit en Afrique , et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avaient été apportés d'ailleurs.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs ; du reste ils ont les mêmes mœurs , les mêmes habitudes naturelles , la même stupidité : ils se perchent dans les bois sur les branches sèches ; et lorsqu'on en fait tom-

ber quelqu'un d'un coup d'arme à feu , les autres restent toujours perchés , et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès , leur chair , quoique bonne , est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques , mais ils sont deux fois plus gros : *hucxolotl* est le nom mexicain du mâle , et *cihuatotolin* le nom de la femelle. Albin nous apprend qu'un grand nombre de seigneurs anglais se plaisent à élever des dindons sauvages , et que ces oiseaux réussissent assez bien partout où il y a de petits bois , des parcs ou autres enelos.

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun , semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire ; la huppe est quelquefois noire et d'autres fois blanche , telle que celle du dindon décrit par Albin : il était de la grosseur des dindons ordinaires : il avait les pieds couleur de chair , la partie supérieure du corps d'un brun foncé ; la poitrine , le ventre , les cuisses et la queue blanches , ainsi que les plumes qui formaient son aigrette : du reste il ressemblait exactement à nos dindons communs , et par la chair spongieuse et glanduleuse qui recouvrait la tête et la partie supérieure du cou , et par le bouquet de erins durs naissant (en apparence) de la poitrine , et par les épérons courts qu'il avait à chaque pied , et par son antipathie singulière pour le rouge , etc.

LA PEINTADE.

L ne faut pas confondre la peintade avec le *pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *pintado*, dont parle Dampier, lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, et qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, et dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marquetés de petites taches.

Varron en fait mention sous le nom de *poule d'Afrique*: c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui était fort rare à Rome.

Pline dit les mêmes choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit: il répète aussi ce qu'Aristote avait dit de la couleur des œufs; et il ajoute que les peintades de Numidie étaient les plus estimées, d'où l'on a donné à l'espèce le nom de *poule numidique* par excellence.

Columelle en reconnaissait de deux sortes qui se ressemblaient en tout point, excepté que l'une avait les barbillons bleus, et que l'autre les avait rouges; et cette différence avait paru assez considérable aux anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts: ils appelaient *méléagride* la

poule aux barbillons rouges , et *poule africaine* celle aux barbillons bleus , n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première était la femelle , et la seconde le mâle d'une seule et même espèce , comme l'ont remarqué MM. de l'académie.

Quoi qu'il en soit , il paraît que la peintade , élevée autrefois à Rome avec tant de soin , s'était perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge , et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique , en allant aux Indes par le cap de Bonne-espérance : non-seulement ils l'ont répandue en Europe , mais ils l'ont encore transportée en Amérique ; et cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes soit naturaliste , soit voyageurs , en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

Frisch distingue , comme Columelle , la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus ; mais il reconnaît entr'elles plusieurs autres différences : selon lui , cette dernière , qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger ; elle est plus petite ; elle se tient volontiers dans les endroits marécageux , et prend peu de soin de ses petits. Ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet : « On » les tient , dit-il , dans un lieu aquatique ; et elles mon- » trent si peu d'attachement pour leurs petits , que les » prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre » soin de la couvée ». Mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race. Il paraît aussi , par un passage de Pline , que ce naturaliste regardait la méléagride comme un oiseau aquatique : celle à barbillons rouges est au contraire , selon M. Frisch , plus

grosse qu'un faisan , se plaît dans les lieux secs , élève soigneusement ses petits , etc.

Dampier assure que dans l'île de May , l'une de celles du cap Verd , il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche , d'autres dont la chair est noire , et que toutes l'ont tendre et délicate ; le P. Labat en dit autant. Cette différence , si elle est vraie , me paraît d'autant plus considérable , qu'elle ne pourrait être attribuée au changement de climat , puisque dans cette île qui avoisine l'Afrique , les peintades sont comme dans leur pays natal ; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières qui teignent en noir la peau et le périoste de la plupart des oiseaux des îles de San-Iago , voisines de l'île de May , noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue plus petite que l'espèce ordinaire ; mais ce sont apparemment ces peintades marronnes , provenant de celles qui y furent transportées par les Castillans peu après la conquête de l'île : cette race étant devenue sauvage , et s'étant comme naturalisée dans le pays , aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat , laquelle tend à affaiblir , amoindrir , détériorer les espèces , comme je l'ai fait voir ailleurs ; et ce qui est digne de remarque , c'est que cette race originaire de Guinée , et qui transportée en Amérique y avait subi l'état de domesticité , n'a pu dans la suite être ramenée à cet état , et que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique pour les élever et les multiplier dans les basses-cours. Est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert , plus agreste , et dont les habitans étaient sauvages , que ces peintades marronnes sont devenues plus sauvages elles-mêmes ? ou ne serait-ce pas aussi pour avoir été effa-

rouchées par les chasseurs européens , et sur-tout par les Français , qui en ont détruit un grand nombre , selon le P. Margat Jésuite ?

Marcgrave en a vu de huppées qui venaient de Sierra-Leona , qui avaient autour du cou une espèce de collier membraeux , d'un cendré bleuâtre ; et c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives , et qui méritent d'autant plus d'attention , qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margrat , qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine et la mélégride des anciens , dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue , les unes ayant des taches noires et blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes , et les autres étant d'un gris plus cendré : il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre , au dessous et aux extrémités des ailes.

Enfin M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine , observée sur les peintades de la Jamaïque , et en fait une race distincte , caractérisée par cet attribut , qui , comme nous venons de le voir , n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais , indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes aux naturalistes pour admettre plusieurs races de peintades , j'en trouve beaucoup d'autres , en comparant les descriptions et les figures publiées par différens auteurs , lesquelles indiquent assez peu de fermeté , soit dans le moule intérieur de cet oiseau , soit dans l'empreinte de sa forme extérieure , et une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch et de quelques autres a le casque et les pieds blanchâtres ; le front , le tour des yeux ,

les côtés de la tête et du cou , dans sa partie supérieure , blancs , marquetés de gris cendré : celle de Frisch a de plus , sous la gorge , une tache rouge en forme de croissant , plus bas un collier noir fort large , les soies ou filets de l'occiput en petit nombre , et pas une seule penne blanche aux ailes ; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintades de ces auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Maregrave avait de plus le bec jaune ; celle de M. Brisson l'avait rouge à la base , et de couleur de corne vers le bout. MM. de l'académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec , composée de douze ou quinze soies ou filets roides , longs de quatre lignes , laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Leona , dont j'ai parlé plus haut.

Le docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire , et que c'est la seule différence qui la distingue du mâle.

Aldrovaude prétend , au contraire , que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celles du mâle , mais que son casque est seulement moins élevé et plus obtus.

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque ;

Dampier et Labat , qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges et ces caroncules de même couleur qui , dans le mâle , bordent l'ouverture des narines ¹.

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle , et que les soies de l'occiput sont plus rares.

Enfin MM. de l'académie ont trouvé , dans quelques individus , ces soies ou filets de l'occiput élevés d'un pouce , en sorte qu'ils formaient comme une petite huppe derrière la tête.

¹ Il est probable que la crête courte et d'un rouge très-vif dont parle le P. Charlevoix , n'est autre chose que ces caroncules.

Il serait difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes , et pour ainsi dire fixes , pour constituer des races distinctes ; et comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes , il serait peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité , par le changement de climat , par la nature des alimens , etc. et de ne les employer dans la description que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peinture , et pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites , jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du tems , et ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles , puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peinture a un trait marqué de ressemblance avec le dindon , c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou ; et cela a donné lieu à plusieurs ornithologistes , tels que Belon , Gesner , Aldrovande et Klein , de prendre le dindon pour la méléagride des anciens : mais outre les différences nombreuses et tranchées qui se trouvent soit entre ces deux espèces , soit entre ce que l'on voit dans le dindon et ce que les anciens ont dit de la méléagride ¹ , il suffit , pour mettre

¹ La méléagride était de la grosseur d'une poule de bonne race , avait sur la tête un tubercule calleux ; le plumage marqueté de taches blanches , semblables à des lentilles , mais plus grandes ; deux barbillons adhérens au bec supérieur , la queue pendante , le dos rond , des membranes entre les doigts , point d'éperons aux pieds ; aimait les marécages , n'avait point d'attache pour ses petits : tous caractères qu'on chercherait vainement dans le dindon , lequel en a d'ailleurs deux très-frappans , qui ne se retrouvent point dans la description de la méléagride ; ce bouquet de crâns durs qui lui sort au has du cou , et sa manière d'étaler sa queue et de faire la roue autour de sa femelle.

en évidence la fausseté de cette conjecture , de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi , à l'article du dindon , que cet oiseau est propre et particulier à l'Amérique , qu'il vole pesamment , ne nage point du tout , et que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mer qui sépare l'Amérique de notre continent ; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique , il était entièrement inconnu dans notre continent , et que les anciens n'ont pu en parler sous le nom de *méléagride*.

Le plumage de la peintade , sans avoir des couleurs riches et éclatantes , est cependant très-distingué : c'est un fond gris bleuâtre plus ou moins foncé , sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes , représentant assez bien des perles , d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées* , et les anciens ceux de *varia* et de *guttata* : tel était du moins le plumage de la peintade dans son climat ; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions , elle a pris plus de blanc , témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque et de Saint-Domingue , et ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards ; en sorte que la blancheur de la poitrine , dont M. Brisson a fait le caractère d'une variété , n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle , ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure , où il n'y en a point du tout , puisqu'elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la pointe , où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur ; et cette partie du-

vctée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres.

La peintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paraître bossue (*genus gibberum*, Pline): mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé.

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de *perdrix de Terre-Neuve*; seulement elle a les pieds plus élevés et le cou plus long et plus menu dans le haut.

Les barbillons, qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, et quarrés ou triangulaires dans les autres: ils sont rouges dans la femelle, et bleuâtres dans le mâle; et c'est, selon MM. de l'académie et M. Brisson, la seule chose qui distingue les deux sexes: mais d'autres auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage, des barbillons, du tubercule calleux de la tête, des caroncules, des narines, de la grosseur du corps, des soies ou filets de l'occiput, etc. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que, par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvent accidentellement et par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit, sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles, qui, dans la plupart des oiseaux, est onbragée par des plumes, et se trouve ici à découvert. Mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de

casque qui s'élève sur sa tête, et que Belon compare assez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la girafe; il est semblable, par sa forme, à la contre-épreuve du bonnet ducal du doge de Venise, ou si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière: sa couleur varie, dans les différens sujets, du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune et le brun; sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie et calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche et ridée, qui s'étend sur l'occiput et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux. Les physiciens à causes finales n'ont pas manqué de dire que cette callosité était un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort et le crâne très-faible.

Les yeux sont grands et couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, et le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors.

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule; le Jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur et très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat: mais tous s'accordent, anciens et modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

La peintade est en effet un oiseau très-criard; et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clammosus*: son cri est aigre et perçant; et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la peintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever: les Grecs avaient un mot particulier pour exprimer ce cri. Élien dit que la méléagride prononce à peu près son nom; le docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix,

sans être néanmoins aussi éclatant ; Belon , *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos* : mais il assure positivement qu'il est dissemblable de celui des poules communes ; et je ne sais pourquoi Aldrovande et M. Salerne lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour : il se fait craindre des dindons même ; et quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La peintade , dit le P. Margat , a » plutôt fait dix tours et donné vingt coups de bec que » ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense. » Ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre que l'historien Salluste attribue aux cavaliers numides. « Leur charge , dit-il , est brusque et irrégulière ; trontent-ils de la résistance , ils tournent le » dos , et un instant après ils sont sur l'ennemi ». On pourrait à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux , ainsi que sur le génie national des habitans. L'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie une disposition à l'esclavage ; le chameau est laborieux , patient et sobre ; le dogue ne démord point.

Élien raconte que , dans une certaine île , la méléagride est respectée des oiseaux de proie ; mais je crois que , dans tous les pays du monde , les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort , point de casque sur la tête , et qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière où ils se vautrent , un remède contre l'incommodité des insectes ; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes , et va par troupes très-nombreuses ; on en voit à l'île de May des

volées de deux ou trois cents ; les insulaires les chassent au chien courant , sans autres armes que des bâtons. Comme elles ont les ailes fort courtes , elles volent pesamment ; mais elles courent très-vite , et , selon Belon , en tenant la tête élevée comme la girafe : elles se perchent la nuit pour dormir , et quelquefois la journée , sur les murs de clôture , sur les haies , et même sur les toits des maisons et sur les arbres. Elles sont soigneuses , dit encore Belon , en pourchassant leur vivre ¹ ; et en effet , elles doivent consommer beaucoup , et avoir plus de besoins que les poules domestiques , vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paraît , par le témoignage des anciens et des modernes , et par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds , que la peintade est un oiseau demi-aquatique : aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue , ne suivant plus que l'impulsion du naturel , cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux.

Si on les élève de jeunesse , elles s'apprivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal , il reçut en présent d'une princesse du pays , deux peintades , l'une mâle et l'autre femelle , toutes deux si familières , qu'elles venaient manger sur son assiette , et qu'ayant la liberté de voler au rivage , elles se rendaient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçait le dîner et le souper. Moore dit qu'elles

¹ M. de Séve a observé en jetant du pain à des peintades , que lorsqu'une d'entr'elles prenait un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvait l'avaler tout de suite , elle l'emportait en fuyant les paons et les autres volailles qui ne voulaient pas la quitter , et que pour s'en débarrasser , elle cachait le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre , où elle venait le chercher et le manger quelque temps après.

sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre : mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue ; et ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches , c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prisos. Tout bien considéré , il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond et couve à peu près comme la poule commune ; mais il paraît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats , ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture , que dans l'état de sauvage , où , étant nourrie moins largement , elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'île de France , et qu'elle y pond huit , dix et douze œufs à terre dans les bois ; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue , et qui cherchent aussi le plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs , en pondent jusqu'à cent et cent cinquante , pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid.

Ces œufs sont plus petits , à proportion , que ceux de la poule ordinaire , et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domestique et ceux de la peintade sauvage ; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage , et qui n'avaient point échappé à Aristode , au lieu que ceux de la peintade domestique sont d'abord d'un rouge assez vif , qui devient ensuite plus sombre , et enfin couleur de rose sèche , en se refroidissant. Si ce fait est vrai , comme me l'a assuré M. Fournier , qui en a beaucoup élevé , il faudrait en

conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes pour altérer non-seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; et comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la peintade comme moins fixe et plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La peintade a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problème qui n'est pas encore résolu. Belon dit oui, sans restriction; Frich est aussi pour l'affirmative à l'égard de la grande espèce, qui aime les lieux secs, et il assure que le contraire est vrai de la petite espèce, qui se plaît dans les marécages: mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; et le Jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue on ne lui permet pas de couvrir elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point et qu'elle abandonne souvent ses petits: on préfère, dit-il, de les faire couvrir par des poules d'Inde ou par des poules communes.

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais, à juger par la grosseur de l'oiseau, et par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, etc.

Au commencement, les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque; ils ressemblent alors, par le plumage, par la couleur des pieds et du bec, à des perdreaux rouges: et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles; car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique : ils se nourrissent, ainsi que les vieux, à Saint-Domingue, avec du millet; selon le P. Margat, dans l'île de May, avec les cigales et des vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles; et selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes.

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions: la principale est de les élever ensemble de jeunesse; et les oiseaux métis qui résultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée, pour ainsi dire, de la nature, et qui, ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement.

Les peintadeaux de basse-cour sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue sont un mets exquis et au dessus du faisan.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau était d'origine africaino, et delà tous les noms qui lui ont été donnés de *poule africaine*, *numidique*, *étrangère*; de *poule de Barbarie*, de *Tunis*, de *Mauritanie*, de *Libye*, de *Guinée* (d'où s'est formé le nom de *guinette*), de *Égypte*, de *Pharaon* et même de *Jérusalem*. Quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de *poules de Jérusalem*, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de *poules de la Mecque*.

On en trouve à l'île de France et à l'île de Bourbon, où elles ont été transplantées assez récemment, et où

elles se sont fort bien multipliées ; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques*, et au Congo sous celui de *quetèles* ; elles sont fort communes dans la Guinée , à la côte d'Or , où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra , à Sierra-Leona , au Sénégal , dans l'île de Gorée , dans celle du cap Verd , en Barbarie , en Égypte , en Arabie et en Syrie : on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries , ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java des poules peintades ; mais on ignore si elles étaient domestiques ou sauvages ; je croirais plus volontiers qu'elles étaient domestiques , et qu'elles avaient été transportées d'Afrique en Asie , de même qu'on en a transporté en Amérique et en Europe. Mais , comme ces oiseaux étaient accoutumés à un climat très-chaud , ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique ; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Succica* de M. Linnæus. M. Klein paraît n'en parler que sur le rapport d'autrui ; et nous voyons même qu'au commencement du siècle , ils étaient encore fort rares en Angleterre.

Varron nous apprend que de son tems les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades) se vendaient fort cher à Rome à cause de leur rareté ; elles étaient beaucoup plus communes en Grèce du tems de Pausanias , puisque cet auteur dit positivement que la méléagride était , avec l'oie commune l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis. Malgré cela , on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la Grèce , puisque , selon Athénée , les Étoliciens passaient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays. D'un autre côté , j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux ye-

naient livrer tous les ans en Béotie , sur le tombeau de Méléagre , et qui ne sont pas moins cités par les naturalistes que par les mythologistes : c'est de là que leur est venu le nom de *méléagrides* ¹ , comme celui de *peintades* leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

¹ La fable dit que les sœurs de Méléagre , désespérées de la mort de leur frère , furent changées en ces oiseaux qui portent encore leurs larmes semées sur leur plumage.

LE TETRAS

OU

LE GRAND COQ DE BRUYÈRE.

SI l'on ne jugeait des choses que par les noms , on pourrait prendre cet oiseau , ou pour un coq sauvage , ou pour un faisan ; car on lui donne en plusieurs pays , et sur-tout en Italie , le nom de *coq sauvage* (*gallo alpestre , selvatico*) , tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de *faisan bruyant* et de *faisan sauvage* ; cependant il diffère du faisan par sa queue , qui est une fois plus courte à proportion et d'une toute autre forme , par le nombre des grandes plumes qui la composent , par l'étendue de son vol relativement à ses autres dimensions , par ses pieds pattus et dénués d'éperons , etc. D'ailleurs , quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois , on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux , parce que le faisan , qui craint le froid , se tient dans les bois en plaines , au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des hautes montagnes , d'où lui sont venus les noms de *coq de montagne* et de *coq de bois*.

Ceux qui , à l'exemple de Gesner et de quelques autres , voudraient le regarder comme un coq sauvage , pourraient , à la vérité , se fonder sur quelques analogies ; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire , soit dans la forme totale du



De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA GÉLINOTE.

2 LE TETRAS ou LE GRAND COQ DE BRUYÈRE ~



corps , soit dans la configuration particulière du bec , soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés , soit par la singularité de ses plumes , qui sont presque toutes doubles , et sortent deux à deux de chaque tuyau , ce qui , suivant Belon , est propre au coq de nos basses-cours. Enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes : dans les deux espèces , il faut plusieurs femelles au mâle : les femelles ne font point de nid ; elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité , et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos. Mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec , et point d'éperons aux pieds ; que ses pieds sont couverts de plumes , et ses doigts bordés d'une espèce de dentelure ; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq ; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq , mais qu'il la relève en éventail comme le dindon ; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires ; qu'il se plaît dans les pays froids , tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés ; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces ; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur ; enfin , si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie , où les voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère , on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient de la souche de ceux-là , et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée , comme tant d'autres , par une fausse dénomination.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol ; son poids est communément de douze à quinze livres : Aldrovande dit qu'il en avait vu un qui

pesait vingt-trois livres ; mais ce sont des livres de Bologne , qui sont seulement de dix onces , en sorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie , décrit par Albin , et qui n'est autre chose qu'un tetras de la grande espèce , pesait dix livres sans plumes et tout vidé ; et le même auteur dit que les *lieures* de Norvège , qui sont de vrais tetras , sont de la grandeur d'une outarde.

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores ; il a le bec fort et tranchant , la langue pointue , et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue ; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par devant ; le jabot est excessivement grand , mais du reste fait , ainsi que le gésier , à peu près comme dans le coq domestique. La peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tetras vit de feuilles ou de sommités de sapin , de genévrier , de cèdre , de saule , de bouleau , de peuplier blanc , de coudrier , de myrtille , de ronces , de chardons , de pommes de pin , des feuilles et des fleurs du blé sarrasin , de la gesse , du mille-feuille , du pissenlit , du trèfle , de la vesce et de l'orobe , principalement lorsque ces plantes sont encore tendres ; car lorsque les graines commencent à se former , il ne touche plus aux fleurs , et il se contente des feuilles : il mange aussi , sur-tout la première année , des mûres sauvages , de la faine , des œufs de fourmis , etc. On a remarqué , au contraire , que plusieurs autres plantes ne convenaient point à cet oiseau , entr'autres la livêche , l'éclairé , l'hièble , l'extramoine , le muguet , le froment , l'ortie , etc.

On a observé dans le gésier des tetras que l'on a ouverts , de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire ; preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs

qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût, et, suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas long-tems sa bonne qualité dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant plus petite et moins noire : au reste, elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes; et selon Willughby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major*, formé de l'allemand *grugel-hahn*; de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor*: cependant Gesner prétend n'avoir établi ces espèces qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, et s'être assuré qu'ils avaient des différences bien caractérisées. D'un autre côté Schwenckfeld, qui était à portée des montagnes, et qui avait examiné souvent et avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tetras. Mais il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat et les diverses autres circonstances. Celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description; et des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée, et l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tetras,

lorsqu'il est jeune , a beaucoup de blanc dans son plumage , et que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit , au point que c'est un moyen de connaître l'âge de l'oiseau ; il semble même que le nombre des plumes de la queue ne soit pas toujours égal , Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica* , et M. Brisson à seize dans son *Ornithologie* ; et ce qu'il y a de plus singulier , Schewenckfeld , qui avait vu et examiné beaucoup de ces oiseaux , prétend que soit dans la grande , soit dans la petite espèce , les femelles ont dix-huit plumes à la queue , et les mâles douze seulement : d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes et même leur nombre , sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces , je veux dire les espèces nominales , ou plutôt les nouvelles phrases ; de surcharger la mémoire des commençans , de leur donner des fausses idées des choses , et par conséquent de rendre l'étude de la nature plus difficile.

Il n'est pas vrai , comme l'a dit Encelius , que le tetras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec ; que ses femelles , qu'il appelle à grands cris , viennent la recueillir , l'avaler , la rejeter ensuite , et que leurs œufs soient ainsi fécondés : il n'est pas plus vrai que de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules , il se forme des serpens , des pierres précieuses , des espèces de perles : il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiseaux ; et ce qu'il y a de plus singulier , c'est qu'Encelius lui-même , qui raconte cette étrange fécondation par le bec , n'ignorait pas que le coq couvrait ensuite ses poules , et que celles qu'il n'avait point couvertes pouvaient des œufs inféconds : il savait cela , et n'en

persista pas moins dans son opinion ; il disait , pour la défendre , que cet accouplement n'était qu'un jeu , un badinage , qui mettait bien le sccau à la fécondation , mais qui ne l'opérait point , vu qu'elle était l'effet immédiat de la déglutition de la semence.... En vérité , c'est s'arrêter trop long-tems sur de telles absurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février ; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars , et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq , pendant sa chaleur , se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas , on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre , ayant la queue étalée en rond , les ailes traînantes , le cou porté en avant , la tête enflée , sans doute par le redressement de ses plumes , et prenant toutes sortes de postures extraordinaires , tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues. Il a un cri particulier pour appeler ses femelles , qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient , et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder ; c'est probablement à cause de ce cri singulier , qui est très-fort et se fait entendre de loin , qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*. Ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante , semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise : cette voix cesse et recommence alternativement ; et après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ , elle finit par une explosion semblable à la première.

Le tetras , qui , dans tout autre tems , est fort difficile à approcher , se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour , et sur-tout tandis qu'il fait en-

tendre son cri de rappel ; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même , ou , si l'on veut , tellement enivré , que ni la vue d'un homme , ni même les coups de fusil , ne le déterminent à prendre sa volée ; il semble qu'il ne voie ni n'entende , et qu'il soit dans une espèce d'extase¹ ; c'est pour cela que l'on dit communément et que l'on a même écrit que le tetras est alors sourd et aveugle ; cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance presque tous les animaux , sans en excepter l'homme ; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour , mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tetras ; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn* aux amoureux qui paraissent avoir oublié tout autre soin pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion , et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tetras sont en amour , que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges. Je donnerai , en parlant de la petite espèce à queue fourchue , quelques détails sur cette chasse , sur-tout ceux qui sont les plus propres à faire connaître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien , même pour favoriser la multiplication de l'espèce , de détruire les vieux coqs , parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs , et cela dans une étendue de terrain assez considérable ; en sorte que ne pouvant suffire à toutes les poules de leur district , plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles et ne produisent que des œufs inféconds.

¹ *In tantum aucta , ut in terra quoque immobilisprehendatur.* Ce que Pline attribue ici à la grosseur du tetras , n'est peut-être qu'un effet de sa chaleur et de l'espèce d'ivresse qui l'accompagne.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux se préparent une place bien nette et bien unie, et je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places ; mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer : il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus : Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, et les suivantes de douze, quatorze et jusqu'à seize¹. Ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, et, selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires : elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle² ; lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin ; et quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté ; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont

¹ Cette gradation est conforme à l'observation d'Aristote : *Ex primo coitu aves ova edunt pauciora*. Il me paraît seulement que le nombre des œufs est trop grand.

² Je crois avoir lu quelque part, qu'elle couvait pendant environ vingt-huit jours ; ce qui est assez probable, vu la grosseur de l'oiseau

et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection ; elle les promène dans les bois , où ils se nourrissent d'œufs de fourmis , de mûres sauvages ; etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts , les disperse , et sur-tout les mâles , qui aiment à vivre séparément ; car , comme nous l'avons vu , ils ne se souffrent pas les uns les autres , et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tetras , comme je l'ai dit , se plaisent sur les hautes montagnes : mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés ; car dans les pays très-froids , comme à la baie de Hudson , ils préfèrent la plaine et les lieux bas où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes. Il y en a dans les Alpes , dans les Pyrénées , sur les montagnes d'Auvergne , de Savoie , de Suisse , de Westphalie , de Sonabe , de Moseovie , d'Écosse , sur celles de Grèce et d'Italie , en Norwège , et même au nord de l'Amérique ; on croit que la race s'en est perdue en Irlande , où elle existait autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup , soit qu'ils choisissent pour les attaquer le tems où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre , soit que , trouvant leur chair de meilleur goût , ils leur donnent la chasse par préférence.

LE PETIT TETRAS ,

OU

COQ DE BRUYÈRE A QUEUE FOURCHUE.

Voici encore un coq et un faisan qui n'est ni coq ni faisan ; on l'a appelé *petit coq sauvage* , *coq de bruyère* , *coq de bouleau* , etc. *faisan noir* , *faisan de montagne* ; on lui a même donné le nom de *perdrix* , de *gélinotte* : mais dans le vrai , c'est le petit tetras , c'est le premier *tetrao* de Pline , c'est le *tetrao* ou l'*urogallus minor* de la plupart des modernes.

Le petit tetras dont il s'agit ici n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras : il pèse trois à quatre livres , et il est encore , après celui-là , le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coqs de bois*.

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tetras , sourcils rouges , pieds pattus et sans éperons , doigt dentelés , tache blanche à l'aile , etc. : mais il en diffère par deux caractères très-apparens ; il est beaucoup moins gros , et il a la queue fourchue , non seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures , mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors ; de plus le mâle de cette petite espèce a plus de noir , et un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce , et il a de plus grands sourcils : j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au dessus des yeux ; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelques variations dans les mêmes individus en différens tems , comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle : elle

a la queue moins fourchue ; et les couleurs de son plumage sont si différentes , que Gesner s'est eru en droit d'en former une espèce séparée. Au reste , cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'an bout d'un certain tems : les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère , et conservent cette couleur jusqu'à la première automne ; sur la fin de cette saison et pendant l'hiver , ils prennent des nuances de plus en plus foncées jusqu'à ee qu'ils soient d'un noir bleuâtre , et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie , sans autre changement que ceux que je vais indiquer : 1°. ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge ; 2°. à trois ans , et non plus tôt , ils prennent une tache blanche sous le bec ; 3°. lorsqu'ils sont très-vieux , il paraît une autre tache d'un noir varié sous la queue , où auparavant les plumes étaient toutes blanches. Charleton et quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiseau est plus vieux ; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnaître son âge.

Les naturalistes qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes dans l'aile du petit tetras , ne s'accordent point entr'eux sur le nombre des pennes de la queue , et l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tetras. Schwenckfeld , qui donne dix-huit pennes à la femelle , n'en accorde que douze au mâle , Willughby , Albin , M. Brisson , en assignent seize aux mâles comme aux femelles. Les deux mâles que nous conserbons au cabinet du roi en ont tous deux dix-huit ; savoir , sept grandes de chaque côté , et quatre dans le milieu , beaucoup plus courtes. Ces différences viendraient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réelle-

ment , ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquait aucune dans les sujets soumis à leur observation ? Au reste , le tetras a les ailes courtes , et par conséquent le vol pesant , et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande , les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation et bordés de dentelures , la chair blanche et de facile digestion ; la langue molle , un peu hérissée de petites pointes , et non divisés ; sous la langue une substance glanduleuse ; dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue , le jabot très grand , le tube intestinal long de cinquante-un pouces , et les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre. Ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe , et se perche sur les arbres à peu près comme le faisan. Il mue en été , et il se cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux. Il se nourrit principalement de feuilles et de boutons de bouleau , et de baies de bruyère , d'où lui est venu son nom français *coq de bruyère* , et son nom allemand *birke-han* , qui signifie *coq de bouleau*. Il vit aussi de chatons de coudrier , de blé et d'autres graines ; l'automne il se rabat sur les glands , les mûres de ronces , les boutons d'aune , les pommes de pin , les baies de myrtille (*vitis Idæa*) , de fusain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois , où il est réduit aux baies de genièvre , ou à chercher sous la neige celle de l'*oxycoccum* ou *canneberge* , appelé vulgairement *coussinet de marais* , quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver ; car on

prétend qu'en Norwège il passe cette saison rigoureuse sous la neige , engourdi , sans mouvement , et sans prendre aucune nourriture ¹ , comme font , dans nos pays plus tempérés , les chauve-souris , les loirs , les lérots , les muscardins , les hérissons et les marmottes , et (si le fait est vrai) sans doute à peu près pour les mêmes causes.

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre et de l'Écosse , dans les parties montueuses ; en Norwège et dans les provinces septentrionales de la Suède ; aux environs de Cologne ; dans les Alpes suisses ; dans le Bugey , où ils s'appellent *grianots* , selon M. Hébert , en Podolie , en Lithuanie , en Samogitie , et sur-tout en Volhinie et dans l'Ukraine , qui comprend les palatinats de Kiovie et de Braslaw , où un noble Polonais en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet , dit Rzaeczyński , près du village de Kusminec. Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tetras se fait en Courlande. Ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat , ni à l'état de domesticité ; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avait fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambor , y sont morts de langueur et sans se perpétuer.

Le tetras entre en amour dans le tems où les saules commencent à pousser , c'est-à-dire , sur la fin de l'hiver , ce que les chasseurs savent bien reconnaître à la

¹ Les auteurs de la *Zoologie britannique* avaient remarqué que les perdrix blanches qui passent l'hiver dans la neige , avaient les pieds mieux garnis de plumes que les deux espèces de tetras qui savent se mettre à l'abri dans les forêts épaisses : mais si les tetras passent aussi l'hiver sous la neige , que devient cette belle cause finale , ou plutôt que deviennent tous les raisonnemens de ce genre lorsqu'on les examine avec les yeux de la philosophie ?

liquidité de ses excréments : c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin , au nombre de cent ou plus , dans quelque lieu élevé , tranquille , environné de marais , couvert de bruyère , etc. qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel. Là ils s'attaquent , ils s'entre-battent avec fureur , jusqu'à ce que les plus faibles aient été mis en fuite ; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre , ou sur l'endroit le plus élevé du terrain , l'œil en feu , les sourcils gonflés , les plumes hérissées , la queue étalée en éventail , faisant la roue , battant des ailes , bondissant assez fréquemment , et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille. Son cri naturel , par lequel il semble articuler le mot allemand *frau* , monte de tierce dans cette circonstance , et il y joint un autre cri particulier , une espèce de roulement de gosier très-éclatant. Les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles par un cri qui leur est propre : elles se rassemblent autour d'eux , et reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous. Selon le docteur Waigand , chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectonné.

Lorsque les femelles sont fécondées , elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais et un peu élevés. Elles pondent par terre , et sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid , comme font tous les oiseaux pesans. Elles pondent six ou sept œufs , selon les uns ; de douze à seize , selon les autres ; et de douze à vingt , selon quelques autres : les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques , et un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le tems de l'incubation. Schweckfeld semble insinuer que le tems de leur ponte est dé-

rangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs et effrayés par les coups de fusil ; et il attribue aux mêmes causes la perte qu'a faite l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours , ils commencent déjà à battre des ailes et à s'essayer à voltiger ; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau ¹ , soit pour les prendre au filet , soit pour les tuer à coups de fusil ; la mère , prenant le son contrefait de cette appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré , accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent comme font en pareil cas nos poules domestiques , et elle amène à sa suite le reste de la couvée , qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands , et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage , ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière : mais alors , jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement , on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai tems de cette chasse est l'arrière-saison , lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles ; dans ce tems , les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins , au lever du soleil , en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau tems) tous les autres oiseaux de leur espèce , jeunes et vieux , mâles et femelles. Lorsqu'ils sont rassemblés , ils volent en troupes sur les bouleaux , ou bien s'il n'y a point de neige sur la terre , ils se ré-

¹ Cet appeau se fait avec un des os de l'aile de l'autour , qu'on remplit en partie de cire , en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé.

pendent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle , de l'avoine ou d'autres grains de ce genre ; et c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a, en Courlande, en Livonie et en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse : on se sert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane* ; on attache cette balvane au bout d'un bâton, et l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour leur rendez-vous d'amour ; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire, le tems où ils sont en amour, que l'on prend pour faire cette chasse. Dès qu'ils aperçoivent la balvane, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu ; mais bientôt ils s'animent et s'entrebattent réellement, et avec tant de fureur, qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, et que le chasseur, qui est caché près delà dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir. Ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main¹. L'année suivante, au printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de balvanes, pour attirer les tetras sauvages qui viennent les attaquer, et se battent avec eux avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil. Ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous ; ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les

¹ Le naturel des petits tetras diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui, loin de s'apprivoiser lorsqu'ils sont pris, refusent même de prendre de la nourriture, et s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur histoire.

bois et les bruyères pour chercher leur nourriture. Sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu , et y restent jusqu'au soir assez tard. Ils se rassemblent ainsi tous les jours , sur-tout lorsqu'il fait beau , tant que dure la saison de l'amour , c'est-à-dire , environ trois ou quatre semaines ; mais lorsqu'il fait mauvais tems , ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé , où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante , et où ils s'exercent à peu près comme les vieux ; seulement ils ont la voix plus grêle , plus enrouée , et le son en est plus coupé : ils paraissent aussi sauter avec moins de liberté. Le tems de leur assemblée ne dure guère que huit jours , après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée , comme ils s'assemblent moins régulièrement , il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue , dont cette hutte est le centre ; et en se rapprochant insensiblement , et faisant claquer leur fouet à propos , ils font lever les tetras , et les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur , qu'ils avertissent par des coups de voix s'ils sont loin , ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près : mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le tireur a disposé toutes choses , d'après la connaissance des mœurs et des habitudes de ces oiseaux. Les tetras , en volant d'un arbre sur un autre , choisissent , d'un coup d'œil prompt et sûr , les branches assez fortes pour les porter , sans même en excepter les branches verticales , qu'ils font plier par le poids de leur corps , et ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale , en sorte qu'ils peuvent très-

bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient : lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin ; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou pour reconnaître s'il n'y a point d'ennemis ; et lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie et des chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de tems en tems, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens et les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ses balvanes contre le vent ; mais que, par un tems calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres. Lorsque les tetras, poussés pas les chasseurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du tireur, celui-ci peut juger par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui : si leur vol est inégal, s'ils s'approchent et s'éloignent alternativement en battant des ailes ; il peut compter que, sinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui ; si au contraire, en prenant leur essor non loin de sa hutte, ils partent d'un vol rapide et soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tetras se sont posés à portée du tireur, il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois ou même davantage : alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement ; au contraire, il se tiendra immobile et sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le tems de faire toutes leurs observations et la reconnaissance du terrain ; après quoi, lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches et qu'ils commenceront à manger, il les tirera et les choisira à son aise. Mais,

quelque nombreuse que soit la troupe , fût-elle de cinquante , et même de cent , on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup ; car ces oiseaux se séparent en se perchant , et chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser. Les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine ; et cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre : cependant , quand il n'y a point de neige , on établit quelquefois les balvanes et la hutte dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine , du seigle , du blé sarrasin , ou on couvre la hutte de paille , et on fait d'assez bonnes chasses : pourvu toutefois que le tems soit au beau ; car le mauvais tems disperse ces oiseaux , les oblige à se cacher et en rend la chasse impossible : mais le premier beau jour qui succède , la rend d'autant plus facile , et un tireur bien posté les rassemble aisément avec les seuls appeaux , et sans qu'il soit besoin de chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que , lorsque ces oiseaux volent en troupes , ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté , et qui leur fait éviter tous les pièges des chasseurs ; en sorte qu'il est fort difficile , dans ce cas , de les pousser vers la balvane , et que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour depuis le soleil levant jusqu'à dix heures ; et l'après midi , depuis une heure jusqu'à quatre : mais en automne , lorsque le tems est calme et couvert , la chasse dure toute la journée sans interruption , parce que , dans ce cas , les tetras ne changent guère de lieu. On peut les chasser de cette manière , c'est-à-dire , en les poussant d'arbre en arbre , jusqu'aux environs du solstice d'hiver : mais , après ce tems , ils deviennent plus sauvages , plus dé-

fians et plus rusés ; ils changent même leur demeure accoutumée , à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tetras se posent sur la cime des arbres et sur leurs nouvelles pousses , c'est signe de beau tems ; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures et s'y tapir , c'est un signe de mauvais tems : je ne ferais pas mention de ces remarques des chasseurs , si elles ne s'accordaient avec le naturel de ces oiseaux , qui , selon ce que nous avons vu ei-dessus , paraissent fort susceptibles des influences du beau et du mauvais tems , et dont la grande sensibilité à cet égard pourrait être supposée , sans blesser la vraisemblance , au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les tems de grande pluie , ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri ; et comme ils sont alors fort pesans et qu'ils volent difficilement , on peut les chasser avec des chiens courans , qui les forcent souvent et les prennent même à la course ¹.

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet , selon Aldrovande ; on les prend aussi au filet , comme nous l'avons vu ei-dessus : mais il serait curieux de savoir quelles étaient la forme , l'étendue et la disposition de ce filet , sous lequel le noble Polonais dont parle Rzaczynski , en prit un jour deux cent soixante à la fois.

¹ Cette pesanteur des tetras a été remarquée par Plinè ; il est vrai qu'il paraît l'attribuer à la grande espèce , et je ne doute pas qu'elle ne lui convienne aussi bien qu'à la petite.

LE PETIT TETRAS

A QUEUE PLEINE, etc.

J'AI exposé , à l'article précédent , les raisons que j'avais de faire de ce petit tetras une espèce , ou plutôt une race séparée. Gesner en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus silvestris*), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges , et une queue pleine et non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse , et la femelle *poule grise* (*gray hen*). En effet , le mâle est presque tout noir , et la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise : mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse ; car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi , la seule différence que j'y trouve , c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine , les ailes et les cuisses : mais nous avons vu , dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue , que dans les six premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la suite , ont le plumage de leur mère , c'est-à-dire , de la femelle ; et il pourrait se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner , ne fussent qu'un reste de cette première livrée , avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur et sans mélange.

L'on doit compter , ce me semble , quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coq de bruyère : 1°. le grand tetras , ou grand coq de bruyère ; 2°. le petit tetras , ou coq de bruyère à queue fourchue ; 3°

le *racklan* ou *racklehane* de Suède , indiqué par M. Linnæus ; 4°. la poule moresque de Turner , ou coq noir d'Écosse , avec des barbillons charnus des deux côtés du bec et la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires et naturelles aux climats du Nord , et habitent également dans les forêts de pins et de bouleaux ; il n'y a que la troisième , c'est-à-dire , le *racklehane* de Suède , qu'on pourrait regarder comme une variété du petit tetras , si M. Linnæus n'assurait pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS

A PLUMAGE VARIABLE.

LES grands tetras sont communs en Laponie , surtout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent , ou bien l'excessive multiplication de l'espèce , les oblige de quitter les forêts de la Suède et de la Scandinavie , pour se réfugier vers le nord. Cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs : les couleurs de leur plumage sont , par leur fixité et leur consistance , à l'épreuve de la rigueur du froid. Il en est de même des petits tetras noirs , qui sont aussi communs en Courlande et dans le nord de la Pologne que les grands le sont en Laponie ; mais le docteur Waigand , le Jésuite Rzaczynski et M. Klein , assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tetras , qu'ils appellent *tetras blanc* , quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver , et dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre , selon le docteur Waigand , est d'un gris bleuâtre , selon Rzaczynski.

Ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles ; ensorte que , dans tous les toms , les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs. Ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras , et ils se plaisent sur-tout dans les taillis épais et les bruyères , où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrain , où ils s'assemblent ordinairement , s'ils ont été dispersés par les chasseurs , ou par l'oiseau de proie , ou par un orage ; c'est là qu'ils se réunissent bientôt après , en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse , il faut , la première fois qu'on les fait partir , remarquer soigneusement la remise : car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année , et ils ne partiront pas si facilement une seconde fois , sur-tout s'ils aperçoivent les chasseurs ; au contraire , ils se tapiront contre terre , et se cacheront de leur mieux : mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs non-seulement par la couleur et par l'uniformité de plumage du mâle et de la femelle , mais encore par leurs habitudes , puisqu'ils ne se perchent point ; ils diffèrent aussi des lagovèdes , vulgairement perdrix blanches , en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes , mais dans les bois et les bruyères : d'ailleurs on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts , comme les lagopèdes ; et j'avoue que je les aurais rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas que parmi les tetras , si je n'avais cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois écrivains instruits , et parlant d'un oiseau de leur pays.

LA GÉLINOTTE.

TOUT ce que dit Varron de la poule rustique ou sauvage , convient très-bien à la gélinotte ; et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce. C'était , selon Varron , un oiseau d'une très-grande rareté à Rome , qu'on ne pouvait élever que dans des cages , tant il était difficile à apprivoiser , et qui ne pondait presque jamais dans l'état de captivité ; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau , et plus complète qu'on ne pourrait faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra , dit-il , voir quelque » espèce de perdrix méive entre la rouge et la grise , » et tenir je ne sais quoi des plumes du faisau , aura la » perspective de la gélinotte de bois. »

La mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge , et par ses flammes ou sourcils , qui sont d'un rouge beaucoup plus vif. La grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle : ils ont environ vingt-un pouces d'envergure , les ailes courtes , et par conséquent le vol pesant , et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent leur volée ; en récompense ils courent très-vîte. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales , et seize à la queue. Schwenckfeld dit quinze ; mais c'est une erreur d'autant plus grossière , qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair. Celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre , interrompue seu-

lement par les deux pennes du milieu. Je n'insiste sur cette circonstance que parce que , selon la remarque de Willughby , dans la plupart des oiseaux , ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales , et sortent un peu plus haut ou un peu plus bas : en sorte qu'ici la différente couleur de ces pennes semblerait dépendre de la différence de leur position. Les gélinottes ont , comme les tctras , les sourcils rouges , les doigts bordés de petites dentelures , mais plus courtes ; l'ongle du doigt du milieu , tranchant , et les pieds garnis de plumes pardevant , mais seulement jusqu'au milieu du tarse ; le ventricule ou gésier musculeux ; le tube intestinal long de trente et quelques pouces ; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze , et sillonnées par des canclures. Leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite , mais cependant plus au dedans qu'au dehors ; et ceux qui l'ont examinée de plus près , prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes , comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes et des tctras. Quoi qu'il en soit , celle des génilottes est exquise ; et c'est de là que lui vient , dit-on , son nom latin *bonasa* , et son nom hongrois *tchasarmadar* , qui veut dire *oiseau de César* ; comme si un bon morceau devait être réservé exclusivement pour l'empereur. C'est en effet un morceau fort estimé ; et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettait de faire reparaitre deux fois sur la table des princes.

Dans le royaume de Bohème , on en mange beaucoup au tems de Pâques , comme on mange de l'agneau en France , et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres.

Leur nourriture , soit en été , soit en hiver , est à peu près la même que celle des tctras. On trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier , de myrtille et de

bruyère , des mûres de ronces , des graines de sureau des Alpes , des siliques de *saltarella* , des chatons de bouleau et de coudrier , etc. ; et en hiver des baies de genièvre , des boutons de bouleau , des sommités de bruyère , de sapin , de genévrier , et de quelques autres plantes toujours vertes. On nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières , avec du blé , de l'orge , d'autres grains. Mais elles ont encore cela de commun avec le tetras , qu'elles ne survivent pas long-tems à la perte de leur liberté , soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables , soit que leur naturel sauvage , ou plutôt généreux , ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux tems de l'année , au printemps et en automne ; mais elle réussit sur-tout dans cette dernière saison. Les oiseleurs , et même les chasseurs , les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri , et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux , parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux. Autre remarque de chasseurs : si l'on prend d'abord un mâle , la femelle , qui le cherche constamment , revient plusieurs fois , amenant d'autres mâles à sa suite ; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première , le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle et ne reparait plus. Ce qu'il y a de plus certain , c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle , et qu'on le fasse lever , c'est toujours avec grand bruit qu'il part ; et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu , où il reste immobile , avec une patience singulière , pendant tout le tems que le chasseur le guette. Ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre , c'est-à-dire , dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte , on a

aussi débité beaucoup de fables à son sujet ; et les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces oiseaux s'accouplaient par le bec ; que les coqs eux-mêmes pondaient , lorsqu'ils étaient vieux , des œufs qui , étant couvés par des crapauds , produisaient des basilics sauvages ; de même que les œufs de nos coqs de basse-cour , couvés aussi par des crapauds , produisent , selon les mêmes auteurs , des basilics domestiques : et de peur qu'on ne doutât de ces basilics , Encelius en décrit un qu'il avait vu ; mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte , ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf ; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq. Mais comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue , il pourrait se faire que des ignorans , toujours amis du merveilleux , ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas , et préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles , aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a , dans l'histoire naturelle , beaucoup de faits de ce genre qui paraissent ridiculement absurdes , et qui cependant renferment une vérité cachée : il ne faut , pour la dégager , que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs , les gélinottes entrent en amour et se couplent dès le mois d'octobre et de novembre ; et il est vrai que dans ce tems l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle : les mâles arrivent à l'appreau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante , et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles , en leur qualité d'oiseaux pesans , font leur nid à terre , et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs et même jusqu'à vingt , un peu plus gros que des œufs de pigeon ; elles les couvent pendant trois semaines , et n'amènent guère à bien que sept ou huit petits , qui courent dès qu'ils sont éclos , comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes*.

Dès que ces petits sont élevés , et qu'ils se trouvent en état de voler , les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié ; et ces petits s'assortissant par paires , vont chercher chacun de leur côté un asyle où ils puissent former leur établissement , pondre , couvrir et élever aussi des petits , qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts , où elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les oiseaux de proie , qu'elles redoutent extrêmement , et dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches. Quelques-uns ont dit qu'elles préféreraient les forêts en montagnes ; mais elles habitent aussi les forêts en plaines , puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont au pied des Alpes , de l'Apennin et de la montagne des Géans en Silésie , en Pologne , etc. Autrefois elles étaient en si grande quantité , selon Varron , dans une petite île de la mer Ligustique , aujourd'hui le golfe de Gènes , qu'on l'appelait , pour cette raison , *l'île aux gélinottes*.

LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE.

Si cet oiseau est le même que le *gallus palustris* de Gesner , comme le croit M. Brisson , on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner , n'est rien moins qu'exaete , puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds , et qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec : mais aussi ne serait-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau ? Quoi qu'il en soit , ce *gallus palustris* ou *coq de marais* est un excellent manger ; et tout ce qu'on sait de son histoire , e'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux , comme son nom de *coq de marais* le fait assez entendre. Les auteurs de la *Zoologie britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été , et que son plumage devient presque tout blanc en hiver : mais il faut donc qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts ; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts , et le *ptarmigan* de la *Zoologie britannique* en a jusqu'aux ongles : d'ailleurs ces deux animaux , tels qu'ils sont représentés dans la *Zoologie* et dans M. Brisson , ne se ressemblent ni par le port , ni par la physionomie , ni par la conformation totale. Quoi qu'il en soit , la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre , et a la queue plus courte : elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes , par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts , par la longueur du doigt du milieu , relativement aux deux latéraux , et par la brièveté du doigt de derrière ; elle en diffère en ce que ses doigts

sont sans dentelures , et sa queue sans ces deux plumes longues et étroites qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourrait les peindre à l'esprit : d'ailleurs rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces que les couleurs du plumage , puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.

LE GANGA ,

VULGAIREMENT LA GÉLINOTTE

DES PYRÉNÉES.

LE ganga ou la gélinotte des Pyrénées paraît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte : car , 1°. il a les ailes beaucoup plus longues relativement à ses autres dimensions ; il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger , et conséquemment avoir d'autres habitudes , d'autres mœurs qu'un oiseau pesant , car l'on sait combien les mœurs et le naturel d'un animal dépendent de ses facultés : 2°. nous voyons par les observations du docteur Roussel , citées dans la description de M. Edwards , que cet oiseau , qui vole par troupes , se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie , et ne se rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai et de juin , et lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau : or nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte que c'est un oiseau fort peureux , et qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour que lorsqu'il

est dans les bois les plus épais ; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première , et qui , jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures et des descriptions, pourrait faire douter avec fondement si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga* , que les Catalans appellent aussi *perdrix de Garrira* , est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise : elle a le tour des yeux noir , et point de flammes aux sourcils rouges au dessus des yeux ; le bec presque droit , l'ouverture des narines à la base du bec supérieur et joignant les plumes du front , le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes , assez longues ; la tige des grandes plumes des ailes , noire ; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres , et fort étroites dans la partie excédante : les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part et d'autre jusqu'à la dernière. Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées , il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle ; mais elle en diffère par son plumage , dont les couleurs sont moins belles , et par les filets de sa queue , qui sont moins longs. Il paraît que le mâle a une tache noire sous la gorge , et que la femelle , au lieu de cette tache , a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent , en Espagne , dans les parties méridionales de la France , en Italie , en Syrie , en Turquie et Arabie , en Barbarie , et même au Sénégal ; car l'oiseau représenté sous le nom de *gélinotte de Sénégal*

n'est qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées ; il est seulement un peu plus petit ; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue , les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu , les ailes fort longues , les pieds couverts pardevant d'un duvet blanc , le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux , et celui de derrière extrêmement court , enfin point de peau rouge au dessus des yeux ; et il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur et un peu plus de rougeâtre dans le plumage. Ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce , produite par l'influence du climat ; et ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte , et doit par conséquent porter un autre nom , c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure , il habite partout les pays chauds , et ne se trouve ni dans les climats froids , ni même dans les tempérés ; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah , ou gélinotte de Barbarie ¹ , et qui est tout ce qu'on en sait , afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées , et juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

» Le kittaviah , dit-il , est un oiseau granivore et qui
 » vole par troupes : il a la forme et la taille d'un pigeon
 » ordinaire , les pieds couverts de petites plumes , et
 » point de doigt postérieur ; il se plaît dans les terrains
 » incultes et stériles. La couleur de son corps est un
 » brun bleuâtre , tacheté de noir : il a le ventre noi-

¹ M. Shaw a cru qu'on pouvait lui donner le nom de *lagopus* d'Afrique , quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-dessous comme le véritable lagopède.

» râtre et un croissant jaune sous la gorge ; chaque
 » plume de la queue a une tache blanche à son extré-
 » mité et celles du milieu sont longues et pointues comme
 » dans le *mérops* ou *guépier*. Du reste , sa chair est
 » rouge sur la poitrine ; mais celle des cuisses est blan-
 » che : elle est bonne à manger , et de facile digestion. »

L'ATTAGAS.

CEt oiseau est le francolin de Belon , qu'il ne faut pas confondre , comme ont fait quelques ornithologistes , avec le francolin qu'a décrit Olin : ce sont deux oiseaux très-différens , soit par la forme du corps , soit par les habitudes naturelles. Le dernier se tient dans les plaines et les lieux bas ; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée : il a le cou plus court , le corps plus ramassé , les pieds rougâtres , garnis d'éperons et sans plumes , comme les doigts sans dantelures ; c'est à-dire qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici , et auquel , pour prévenir toute équivoque , je conserverai le nom d'*attagas* , qui lui a été donné , dit-on , par onomatopée , et d'après son propre cri.

Les anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend , dans Athénée , qu'il était un peu plus gros qu'une perdrix , et que son plumage , dont le fond tirait au rougeâtre , était émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avait dit à peu près la même chose ; mais Aristote , selon son excellente coutume de faire connaître un objet ignoré par sa comparaison avec des objets communs , compare le plumage de l'*attagen* avec celui de la bécasse. Alexandre My-

dien ajoute qu'il a les ailes courtes et le vol pesant; et Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans , tels que la perdrix , le eoq , le faisan , etc. de naître avec des plumes : et d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclorc : de plus , en sa même qualité d'oiseau pesant , il est encore pulvérateur et frugivore ¹ , vivant de baies et de grains qu'il trouve , tantôt sur les plantes mêmes , tantôt en grattant la terre avec ses ongles; et comme il court plus qu'il ne vole , on s'est avisé de le chasser au chien courant , et on y a réussi ² .

Pline , Élien , et quelques autres , disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté , et que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité , les rend aussi très-difficiles à apprivoiser. Varron donne cependant la manière de les élever , qui est à peu près la même que celle dont on élevait les paons , les faisans , les poules de Numidie , les perdrix , etc.

Pline assure que cet oiseau , qui avait été fort rare , était devenu plus commun de son tems ; qu'on en trouvait en Espagne , dans la Gaule et sur les Alpes ; mais que ceux d'Ionie étaient les plus estimés. Il dit ailleurs qu'il n'y en avait point dans l'île de Crète. Aristophane parle de ceux qui se trouvaient aux environs de Mégare dans l'Achaïe. Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étaient ceux dont les gourmands faisaient le plus de cas. Il y en avait aussi en Phrygie , selon Aulu-Gelle , qui dit que c'est un oiseau asiatique.

¹ Les anciens ont appelé *pulveratrices* , les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre , d'élever la poussière avec leurs ailes , et , en se poudrant , pour ainsi dire , avec cette poussière , de se délivrer de la piqure des insectes qui les tourmentent , de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

² Oppien , *in Ixentis*. Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs , et qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les eoqs.

Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix ; et saint Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché.

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle , et pèse environ dix-neuf onces ; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands , lesquels sont formés d'une membrane charnue , arrondie et découpée par le dessus , et qui s'élève plus haut que le sommet de la tête ; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes , qui font un effet assez agréable ; leur plumage est mêlé de roux , de noir et de blanc : mais la femelle a moins de roux et plus de blanc que le mâle ; la membrane de ses sourcils est moins saillante et beaucoup moins découpée , d'un rouge moins vif , et en général les couleurs de son plumage sont plus faibles ; de plus , elle est dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc qui forment au mâle une huppe sur la tête , et sous le bec une espèce de barbe.

Le mâle et la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix , mais un peu plus longue ; elle est composée de seize pennes , et les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos , tandis que toutes les latérales sont noires ; les ailes sont fort courtes ; elles ont chacune vingt-quatre pennes ; et c'est la troisième , à compter du bout de l'aile , qui est la plus longue de toutes. Les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts , selon M. Brisson ; et jusqu'aux ongles ; selon Willugby : ces ongles sont noirâtres , ainsi que le bec ; les doigts gris-bruns , et bordés d'une bande membraneuse étroite et dentelée. Belon assure avoir vu dans le même tems à Venise des francolinus (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*) , dont le plumage était tel qu'il vient d'être dit , et d'autres qui étaient tout blancs , et que les Italiens appelaient du même nom

de *francolins* : ceux-ci ressembloient exactement aux premiers , à l'exception de la couleur ; et , d'un autre côté , ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie , que Belon les regarde comme appartenant à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagobus altera*. Selon cette opinion , qui me paraît fondée , l'*attagen* de Pline serait notre *attagas à plumage varié* ; et la seconde espèce de *lagopus* serait notre *attagas blanc* , qui diffère de l'autre *attagas* par la blancheur de son plumage , et de la première espèce de *lagopus* , appelée vulgairement *perdrix blanche* , soit par sa grandeur , soit par ses pieds qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux , selon Belon , vivent de grains et d'insectes. La *Zoologie britannique* ajoute les sommités de bruyère et les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'*attagas* est en effet un oiseau de montagne ; Wilughby assure qu'il descend rarement dans les plaines et même sur le penchant des côtes , et qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés : on le trouve sur les Pyrénées , les Alpes , les montagnes d'Auvergne ; de Dauphiné , de Suisse , du pays de Foix , d'Espagne , d'Angleterre , de Sicile , du pays de Vicence , dans la Laponie ; enfin sur l'Olympe en Phrygie , où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari*.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage , on a trouvé dans l'île de Chypre , comme autrefois à Rome , le secret de le nourrir dans des volières.

Ces *attagas* domestiques peuvent être plus gros que les sauvages : mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair ; on les met au dessus de la perdrix. A Rome , un *francolino* s'appelle par excellence

un morceau de cardinal. Au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, et qu'il est difficile d'envoyer au loin : aussi les chasseurs ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vider, et de leur remplir le ventre de bruyère verte. Pline dit la même chose du *lagopus* ; et il faut avouer que tous ces oiseaux on beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent et s'accouplent au printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesans ; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout. Le tems de l'incubation est d'une vingtaine de jours : la couvée reste attachée à la mère et la suit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, et deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrics ; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anüs de la longueur d'un pied ¹.

L'ATTAGAS BLANC.

CET oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse et sur celles qui sont autour de Vicence ; je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la se-

¹ Ne serait-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on aurait pris pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards ?

seconde espèce de *lagopus*, me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre et sur les ailes, et qu'il soit mêlé plus ou moins de brun et de noir sur le reste du corps : mais nous avons vu ei-dessus que, parmi les attagas, les mâles avaient moins de blanc que les femelles ; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, et sur-tout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année : et comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas ; sourcils rouges, nus, arrondis et saillans ; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par dessous : bec court et noir ; queue courte aussi ; habitation sur les montagnes de Suisse, etc. je pense que l'oiseau décrit par Gesner était un attagas blanc, et que c'était un mâle encore jeune qui n'avait pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesait que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, et pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, qui paraît être le même oiseau que celui dont le Jésuite Rzaczynski parle sous le nom polonais de *parova*. Ils ont tous deux une partie des ailes et le ventre blancs, le dos et le reste du corps de couleur variée ; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, et sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnaît deux espèces : l'une plus petite, que j'ai ici en vue ; l'autre plus grosse, et qui pourrait bien être une espèce de gélinotte. Cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le palatinat de Novogorod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson de la seconde et de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet

lagopèdes , c'est-à-dire qu'ils n'ont point les pieds velus par dessous , et que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu , et que par conséquent il paraît avoir plus de consistance.

LE LAGOPÈDE.

CET oiseau est celui auquel on a donné le nom de *perdrix blanche* , mais très-improprement , puisque ce n'est point une perdrix , et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver , et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du nord , où il se tient ordinairement. Aristote , qui ne connaissait point le lagopède , savait que les perdrix , les cailles , les hirondelles , les moineaux , les corbeaux , et même les lièvres , les cerfs et les ours , éprouvent , dans les mêmes circonstances , le même changement de couleur. Scaliger y ajoute les aigles , les vautours , les éperviers , les milans , les tourterelles , les renards ; et il serait facile d'allonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux et quadrupèdes sur lesquels le froid produit ou pourrait produire de semblables effets : d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable , et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit ; d'autant moins que plusieurs espèces du même genre , telles que celles du petit tetras blanc selon le docteur Waigand et Rzaczynski , et de l'attagas blanc , selon Belon , sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage : et il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne , qui est notre lagopède , y fût aussi sujet , ou que l'ayant su , il n'en ait point parlé ; il dit seulement qu'on lui avait rap-

porté qu'on ne voyait point en été des francolins blancs, et, plus bas, il ajoute qu'on en avait quelquefois tiré (sans doute en été) qui avaient les ailes et le dos bruns, mais qu'il n'en avait jamais vu : c'était bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étaient blancs que l'hiver, etc.

J'ai dit qu'Aristote ne connaissait pas notre lagopède; et quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son *histoire des animaux*, où il assure que le lièvre est le seul animal qui ait du poil sous les pieds. Certainement, s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'aurait pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupait en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, et par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de *lagopède*, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est, au contraire, celui que Pline et les anciens lui ont donné, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds, garni de plumes¹, mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison, qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velu.

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle d'un pigeon; sa couleur, qui est blanche; la qualité de sa chair, qui est excellente; son séjour de préférence, qui est le som-

¹ *Si meus auritâ gaudet lagopode Flaccus.*

(Martial, lib. VII. epigr. 86.)

Il est visible que le poète entend parler du duc dans ce passage; mais le duc n'a pas le pied velu par dessous.

met des Alpes ; enfin sa nature , qui est d'être très-sauvage , et peu susceptible d'être apprivoisé : il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a complété cette description à l'antique , qui ne présente que les masses principales : le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau , et qui n'eût point échappé à Plinè s'il eût vu l'oiseau par lui-même , c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au dessus des yeux des espèces de sourcils rouges , mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle ; celle-ci est aussi plus petite , et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui , dans le mâle , vont de la base du bec aux yeux , et même au delà des yeux , en se dirigeant vers les oreilles : à cela près , le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste , quant à la forme extérieure ; et tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un et à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle , et sans aucun mélange dans le tems même où ils sont le plus blancs , c'est-à-dire , au milieu de l'hiver : la principale exception est dans les pennes de la queue , dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe ; mais il paraît par les descriptions , que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de cette couleur.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé , selon Willughby ; il a quatorze à quinze pouces de long , vingt-un à vingt-deux pouces de vol , et pèse quatorze onces ; le nôtre est un peu moins gros : mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avait de différentes grandeurs , et que le plus petit de tous était celui des Alpes. Il est vrai qu'il ajoute , au même endroit , que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord , et sur-tout de la Laponie ; ce qui me ferait douter que

ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes , qui a des habitudes toutes différentes , puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes ; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes , est à peu près la même que celle des vallées et des forêts de Laponie. Mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces , c'est le peu d'accord des écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix ; Gesner que sa voix a quelque chose de celle du cerf : Linnæus compare son ramage à un caquet babillard et à un rire moqueur. Enfin Willughby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (*plumulis mollibus*) ; et Frisch les compare à des soies de cochon. Or , comment rapporter à la même espèce , des oiseaux qui diffèrent par la grandeur , par les habitudes naturelles , par la voix , par la qualité de leurs plumes ; je pourrais encore ajouter par leurs couleurs , car nous avons vu que celle des penes de la queue n'est rien moins que constante ? Mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu , qu'il ne serait pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce : je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes , des Pyrénées et autres montagnes semblables , d'avec les oiseaux de même genre qui se trouvent dans les forêts , et même dans les plaines des pays septentrionaux , et qui paraissent être plutôt des tetras , des gélînottes ou des attagas ; et en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline , qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus que le blanc était sa livrée d'hiver ; celle d'été consiste en des taches brunes , semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui , et qu'il est dé-

terminé , par sa singulière organisation , à ne se plaire que dans une température glaciale ; car , à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes , il monte , et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais ; non-seulement il s'en approche , mais il y creuse des trous , des espèces de clapiers , où il se met à l'abri des rayons du soleil , qui paraissent l'offusquer ou l'incommoder. Il serait curieux d'observer de près cet oiseau , d'étudier sa conformation intérieure , la structure de ses organes , de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire , pourquoi il évite le soleil avec tant de soin , tandis que presque tous les êtres animés le desirent , le cherchent , le saluent comme le père de la nature , et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante : serait-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière ? ou les lagopèdes seraient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux ?

Quoi qu'il en soit , on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser , et Pline le dit expressément : cependant Redi parle de deux lagopèdes , qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées* , et qu'on avait nourries dans la volière du jardin de *Boboli* , appartenant au grand duc.

Les lagopèdes volent par troupes , et ne volent jamais bien haut , car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme , ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur , qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste , soit stupidité , soit inexpérience , ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain , ou même faire tourner un chapeau devant eux , et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour

leur passer un lacet dans le cou , ou pour les tuer par derrière à coups de perche ; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement comme pour faire la première assise d'une muraille , et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière , jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin , de bouleau , de bruyère , de myrtille , et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes ; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair , laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire , et c'est un gibier très-commun , tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie. J'en ai mangé , et je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre , ou plutôt sur les rochers ; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudrait avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des oiseaux , et sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité , et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

LE LAGOPÈDE

DE LA BAIE D'HUDSON.

LA perdrix blanche dont il s'agit ici est de grosseur moyenne entre la perdrix et le faisan , et elle aurait

assez la forme de la perdrix, si elle n'avait pas la queue un peu longue.

Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson ; elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin. Le matin, elle prend son essor, et s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes. Elle mange le matin et le soir, et ne paraît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le tems de la journée où ils ont le plus de force. M. Edward sa reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paraît faire la nuance entre le lagopède, dont il a les pieds, et l'attagas, dont il a les grands sourcils rouges.

OISEAUX

QUI ONT RAPPORT AUX COQS DE BRUYÈRE,
AUX GÉLINOTTES, AUX ATTAGAS, etc.

I. *La gélinotte du Canada.* Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson ; elle y habite par préférence les plaines et les lieux bas ; au lieu que, sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, et même au sommet des montagnes. En Canada, elle porte le nom de *perdrix*.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire ; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts et les ongles gris, le bec noir. En général, il est d'une couleur fort rembrunie, et qui

n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux , sur les flancs , et en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle , et elle a les couleurs de son plumage moins sombres et plus variées ; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un et l'autre mangent des pigeons de pin , des baies de genévrier , etc. On les trouve dans le nord de l'Amérique en très grande quantité , et on en fait des provisions aux approches de l'hiver : la gelée les saisit et les conserve ; et , à mesure qu'on en veut manger , on les fait dégeler dans l'eau froide.

II. *Le coq de bruyère à fraise , ou la grosse gélinotte de Canada.* Cet oiseau , selon M. Edwards , est fort commun dans le Maryland et la Pensylvanie , où on lui donne le nom de *faisan* : cependant il a , par son naturel et ses habitudes , beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère ; il tient le milieu , pour la grosseur , entre le faisan et la perdrix. Ses pieds sont garnis de plumes , et ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras ; son bec est semblable à celui du coq ordinaire ; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec , et se dirigent en avant ; tout le dessus du corps , compris la tête , la queue et les ailes , est émaillé de différentes couleurs brunes , plus ou moins claires , d'orangé et de noir ; la gorge est d'un orangé brillant ; quoiqu'un peu foncé ; l'estomac , le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant , distribuées avec régularité sur un fond blanc : il a sur la tête et autour du cou de longues plumes dont il peut , en les redressant à son gré , se former une huppe et une sorte de fraise ; ce qu'il fait , principalement lorsqu'il est en amour ; il relève en même-tems les plumes de sa queue en faisant la roue , gonflant son jabot , traînant les ailes ,

et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonnement semblable à celui du eoq d'Inde ; et il a de plus , pour rappeler ses femelles , un battement d'ailes très-singulier , et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un tems calme. Il se plaît à cette exercice au printems et en automne , qui sont le tems de sa chaleur , et il le répète tous les jours à des heures réglées ; savoir , à neuf heures du matin et sur les quatre heures du soir , mais toujours étant posé sur un tronc sec. Lorsqu'il commence , il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement ; puis accélérant la vitesse par degrés , les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité , qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu , semblable à celui d'un tambour , d'autres disent d'un tonnerre éloigné. Ce bruit dure environ une minute , et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos : tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles , que celles-ci entendent de loin , et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle , mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction ; car les chasseurs , avertis par ce bruit , qui n'est point pour eux , s'approchent de l'oiseau sans en être aperçus , et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans en être aperçus ; car dès que cet oiseau voit un homme , il s'arrête aussitôt , fût-il dans la plus grande violence de son mouvement , et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien là les habitudes de nos tetras d'Europe et leurs mœurs , quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie , sont les grains , les fruits , les raisins , et sur-tout les baies de lierre ; ce qui est remarquable , parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année , apparemment au printems et en automne , qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles , ou à côté d'un tronc sec couché par terre , ou au pied d'un arbre debout , ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs , et les couvent environ trois semaines. La mère a fort à cœur la conservation de ses petits ; elle s'expose à tout pour les défendre , et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent ; ses petits , de leur côté , savent se cacher très-finement dans les feuilles : mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup. La couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printems de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages , et rien ne peut les apprivoiser : si on en fait couver par des poules ordinaires , ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger : serait-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'aclarnement ? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tetras d'Europe : s'il était confirmé par un nombre suffisant d'observations , il s'ensuivrait non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence , mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme , et ce serait une analogie de plus entre les deux espèces.

III. L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler *gélिनotte à longue queue* , dessiné et décrit par M. Edwards sous le nom de *heath cock* ou *grouse* , coq de bruyère de la baie d'Hudson , et qui me paraît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère , ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom.

A la baie d'Hudson , on donne à ces gélinottes le

nom de *faisan*. En effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes et les faisans ; les deux penes du milieu de cette queue excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part et d'autre, et ainsi de suite. Ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois et les lieux inhabités.

Fin du septième volume.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

	Page.
<i>PLAN de l'ouvrage.</i>	1.
<i>Discours sur la nature des oiseaux.</i>	19.
<i>Les oiseaux de proie.</i>	62.
<i>Les aigles.</i>	71.
<i>Le grand aigle.</i>	74.
<i>L'aigle commun.</i>	80.
<i>Le petit aigle.</i>	82.
<i>Le pygargue.</i>	86.
<i>Le balbuzard.</i>	88.
<i>L'orfraie.</i>	92.
<i>Le jean-le-blanc.</i>	100.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux aigles et balbuzart.</i>	106.
<i>Les vautours.</i>	110.
<i>Le perenoptère.</i>	111.
<i>Le griffon.</i>	113.
<i>Le vautour, ou grand vautour.</i>	116.
<i>Le vautour à aigrettes.</i>	117.
<i>Le petit vautour.</i>	119.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux vautours.</i>	120.
<i>Le condor.</i>	126.
<i>Le milan et les buses.</i>	134.
<i>La buse.</i>	139.
<i>La bondrée.</i>	140.

<i>Oiseaux qui ont rapport au milan et à la buse.</i>	143.
<i>L'épervier.</i>	149.
<i>L'autour.</i>	152.
<i>Oiseaux qui ont rapport à l'épervier et à l'autour.</i>	156.
<i>Le gerfaut.</i>	158.
<i>Le lanier.</i>	161.
<i>Le sacre.</i>	162.
<i>Le faucon.</i>	165.
<i>Oiseaux qui ont rapport au gerfaut et aux faucons.</i>	173.
<i>Le hobereau.</i>	175.
<i>La crécerelle.</i>	177.
<i>Le rochier.</i>	181.
<i>L'émérillon.</i>	182.
<i>Les pie-grièches.</i>	186.
<i>La pie-grièche grise.</i>	187.
<i>La pie-grièche rousse.</i>	190.
<i>L'écorcheur.</i>	192.
<i>Oiseaux qui ont rapport à la pie-grièche grise et à l'écorcheur.</i>	194.
<i>Les oiseaux de proie nocturnes.</i>	197.
<i>Le duc ou grand duc.</i>	202.
<i>Le hibou ou moyen duc.</i>	206.
<i>Le scops ou petit duc.</i>	209.
<i>Les chouettes.</i>	
<i>La hulotte.</i>	212.
<i>Le chat-huant.</i>	213.
<i>L'effraie ou la fresaie.</i>	215.
<i>La chouette, ou la grande chevêche.</i>	219.
<i>La chevêche, ou petite chouette.</i>	221.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux hiboux et aux chouettes.</i>	224.
<i>Le corbeau.</i>	227.
<i>Oiseaux qui ont rapport au corbeau.</i>	243.
<i>Oiseaux qui ne peuvent voler.</i>	246.
<i>L'autruche.</i>	250.

<i>Le touyou.</i>	277.
<i>Le casoar.</i>	282.
<i>Le dronte.</i>	292.
<i>Le solitaire et l'oiseau de nazare.</i>	295.
<i>L'outarde.</i>	301.
<i>La petite outarde , vulgairement la canepetière.</i>	320.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux outardes.</i>	324.
<i>Le coq.</i>	326.
<i>Le dindon.</i>	377.
<i>La peintade.</i>	394.
<i>Le tetras ou le grand coq de bruyère.</i>	410.
<i>Le petit tetras , ou coq de bruyère à queue fourchue.</i>	419.
<i>Le petit tetras à queue pleine , etc.</i>	430.
<i>Le petit tetras à plumage variable.</i>	431.
<i>La gélinotte.</i>	453.
<i>La gélinotte d'écosse.</i>	458.
<i>Le ganga , vulgairement la gélinotte des pyrénées.</i>	459.
<i>L'attagas.</i>	442.
<i>L'attagas blanc.</i>	446.
<i>Le lagopède.</i>	448.
<i>Le lagopède de la baie d'HUDSON.</i>	453.
<i>Oiseaux qui ont rapport aux coqs de bruyère , aux gélinottes , aux attagas , etc.</i>	454.

